

The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with a complex marbled pattern in shades of grey, black, and white. The pattern consists of large, swirling, organic shapes that resemble marbled paper or stone. In the upper left corner, there is a small, rectangular white label with a decorative border. The label contains two lines of handwritten text in black ink. The first line reads "S.G-15" and the second line reads "9-25".

S.G-15

9-25



Sigt.^a Top.^a

Ret 74

A
5354



TABLEAU
DE
L'HISTOIRE
MODERNE.

TOME III.

BIBLIOTECA
DEL
INSTITUTO PROVINCIAL

 SORIA 

TABEAU

DE

L'HISTOIRE

MODERNE

TOME III

1750

PARIS

1750

T A B L E A U
D E
L'HISTOIRE
M O D E R N E,

DEPUIS LA CHUTE DE L'EMPIRE
D'OCCIDENT, JUSQU'A LA PAIX
DE WESTPHALIE.

Rerum cognoscere causas. Virg.

Par M. le Chevalier DE MÉHÉGAN.

T O M E I I I.

Nouvelle Edition corrigée & augmentée.



A P A R I S,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
DESAINT, rue du Foin S. Jacques.

M. DCC. LXXII.

Approbation & Privilège du Roi.

DEL
INSTITUTO PROVINCIAL

S O R I A

TABLIÉAU
DE
L'HISTOIRE
MODERNE

DEPUIS LA CHUTE DE L'EMPIRE
D'OCCIDENT, JUSQU'A LA PAIX
DE WESTPHALIE.

Par M. le Chevalier DE MÉRIMON.

TOME III

Nouvelle Edition corrigée & augmentée.



A PARIS,

Chez SAHLEMAN, rue de la Harpe, au Palais National.
Chez DESAIN, rue de la Harpe, au Palais National.

M. DCC. LXXII.

Approuvé par le Roi.

1772.

INSTITUT NATIONAL





T A B L E A U

DE

L'HISTOIRE MODERNE.

VII^e. EPOQUE.

II^e. DIVISION.

P H I L I P P E I I.

AN. 1556.-- 1610. de J. C.



LA Maison d'Autriche, la première Puissance de la Chrétienté, étoit divisée en deux branches; l'aînée avoit l'Espagne, la cadette possédoit l'Empire. ETAT de la Terre.

Le Trône d'Espagne, outre le vaste pays qui porte ce nom, dominoit encore en Europe, les Deux-Siciles.

6 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. --
1010. de J.C.

les, le Milanès, les dix-sept Provinces des Pays-Bas & la Franche-Comté: en Afrique, Tunis, Oran, avec leur territoire, les Canaries & quelques Isles du Cap Vert: en Asie, les Philippines, les Isles de La-Sonde, & une partie des Moluques; en Amérique, les Empires du Mexique & du Pérou, la nouvelle Espagne, le Chili, & presque toutes ces Isles qui sont entre les deux continens. La milice Espagnole étoit la première de l'Europe; ses Bandes passoient pour invincibles; elles étoient composées de Vétérans exercés dans les combats, endurcis à la fatigue, encouragés par le souvenir de cent triomphes. Le Duc d'Albe & le Duc de Savoye les commandoient; tous deux formés par Charles-Quint, élevés dans ses camps, & connus par des victoires. Les flottes qui couvroient les mers, étoient accoutumées à combattre contre Barberouffe, & à vaincre sous Doria: les mines du Potosé & du Chili, récemment travaillées, se trouvoient dans toute leur force, & portoient à Cadix un tribut annuel de cinq cens millions

de nos livres. Philippe II, fils unique de Charles-Quint, étoit maître de tant d'États; il venoit d'épouser la Reine d'Angleterre, qui, passionnée pour un époux indifférent, lui livroit toutes les forces de son Royaume. Ce Monarque n'avoit ni la valeur, ni l'activité de son pere, ni cette affabilité qui avoit fait adorer l'Empereur de ses sujets; mais il en avoit l'ambition, & il la soutenoit de ce génie & de ces vices qui rendent les tyrans si redoutables. Esprit pénétrant & vaste, cœur faux & fermé à tous les sentimens de la nature & de l'amitié; dissimulé, soupçonneux, regardant avec indifférence le sang des hommes, & toujours prêt à le verser au gré de son intérêt; sans vertu, sans Religion, & affectant toutes les petitesesses de la superstition pour les faire servir de voiles à ses crimes; Philippe étoit un des Princes les plus dangereux qui eussent paru dans le monde.

L'Empire venoit de mettre à sa tête, Ferdinand, frere de Charles, & oncle de Philippe. Ce Prince joignoit l'Autriche à la Bohême, & disputoit la

S Tableau de l'Histoire Moderne.

AN. 1556.--
1610. de J. C

Hongrie. Né avec moins de talens ; mais avec plus de vertus que son Prédecesseur, il s'occupoit à appaiser les troubles qui agitoient le Corps dont on l'avoit déclaré le chef. La Religion étoit la cause des sanglantes querelles qui désoloient l'Allemagne. La Saxe, la Hesse, le Brandebourg, le Palatinat, presque toutes les Villes Impériales avoient embrassé la Réforme qu'ils étoient prêts à défendre de tout leur sang, tandis que le reste de l'Empire dévoué au culte ancien, faisoit ses efforts pour détruire des nouveautés qu'il abhorroit.

La France étoit la seconde Puissance de la Chrétienté, & paroissoit destinée à être le rempart de la liberté publique, contre Philippe & Ferdinand. Ce Royaume étoit vaste, fertile, peuple & fécond en Guerriers. L'esprit de Chevalerie qui avoit causé tant de troubles pendant l'Administration féodale, avoit survécu à cet informe Gouvernement, & tournant au profit de l'Etat, il n'inspiroit plus à la Noblesse, que la franchise, le courage & l'amour de la gloire. Henri II qui pré-

fidoit à cette Monarchie, ne s'étoit point montré indigne de succéder à François I. S'il n'avoit pas tout l'esprit de son pere, il avoit du moins une partie de sa grande ame; fier, généreux, bienfaisant jusqu'à la prodigalité, il faisoit régner les plaisirs & les arts à sa Cour, pendant que deux hommes célèbres conduisoient ses armées. Anne de Montmorency revêtu de la dignité de Connétable, étoit connu par sa valeur héroïque; François de Guise étoit illustre par des talens qui le rendoient un des premiers hommes de son siècle. Ce Héros venoit de défendre Metz avec une intelligence & une intrépidité qui avoient excité l'admiration de l'Europe. Trois Villes importantes venoient d'être ajoutées aux possessions Françoises; l'Artois avoit passé sous la domination de Henri; & le brave Brissac, conquérant du Piémont, maintenoit, à Turin, l'autorité de son Maître.

AN. 1556. --
 1610. de J. G.

L'Angleterre avoit perdu la considération dont elle jouissoit depuis tant de siècles. L'amour de la liberté sem-

AN. 1556. --
1620 de J.C

bloit effacé des cœurs ; celui de la gloire avoit disparu. Une lâche complaisance régnoit dans les Parlemens ; le courage des Armées étoit abattu , la Marine languissoit , le Commerce étoit négligé ; une femme foible & cruelle fouloit aux pieds ce Peuple si fier qui avoit fait trembler tant de Rois. Le fanatisme armé de l'autorité du Trône , déployoit les rigueurs de l'intolérance ; une avidité tyrannique épuisoit le trésor , pour enrichir par la ruine de la Nation , un étranger qui la dédaignoit.

L'Ecosse ne jouissoit point de la présence de sa jeune Reine qui , élevée à la Cour de France , étoit destinée à rendre son Royaume , une Province de cette puissante Monarchie. En proie à cent factions différentes , elle essuyoit encore toutes les horreurs des guerres de Religion. Le Clergé déchaîné contre les Protestans , les Réformés animés contre le Clergé , bouleversoient l'Etat , formoient les scènes les plus atroces , se jouoient de l'autorité de la Régente ; Princesse qui née du sang de Lorraine , suivoit les principes des Gui-

ses, & s'attachoit constamment à la France.

AN. 1556. - -
1610. de J. C.

L'autorité des Papes n'étoit plus reconnoissable. Le Luthéranisme leur avoit enlevé la plus grande partie de l'Allemagne, & deux Royaumes dans le Nord. Le Calvinisme avoit soustrait à leur Siège, Geneve & une partie de la Suisse; l'Angleterre étoit près de les abandonner, & le grand nombre des Sectaires qui se multiplioient dans la France, faisoit craindre la même révolution dans ce Royaume. Affoiblis comme Pontifes, les Papes ne l'étoient guere moins comme Souverains; renfermés entre le Milanès & le Royaume de Naples, ils se voyoient pressés de tous côtés par la puissance Espagnole, & ne régnoient que précairement dans leur Capitale. Pierre Caraffe, sous le nom de Paul IV, étoit assis sur ce Trône chancelant, Pontife qui dans une décrépitude extrême, conservoit une violence de caractère qui eût étonné dans le feu de la jeunesse; implacable persécuteur des ennemis de son Siège, qu'il poursuivoit par le fer & par le feu; altier

AN. 1556. —
1610. de J.C.

avec ses Sujets dont la rigueur le faisoit haïr, arrogant avec les Rois dont il croyoit les Couronnes dépendantes de son autorité ; extrême dans ses projets, borné dans ses vues ; ivre d'ambition dans le sein de la foiblesse même. Ce Vieillard, qui, à l'exemple de Paul III, s'étoit flatté de donner une Souveraineté à ses Neveux, haïssoit Philippe qui refusoit de se prêter à ses desseins, & brûloit du désir de le punir.

Le sage Cosme dont les vertus rappelloient à Florence les beaux jours dont elle avoit joui sous les Ancêtres de ce Prince, qui devoit à la Maison d'Autriche la Souveraineté qu'il possédoit, Cosme effrayé d'ailleurs par le voisinage du Vice-Roi de Naples, étoit dévoué à Philippe par reconnoissance & par intérêt. Hercule de Mantoue trop près du Milanès pour ne pas suivre les impressions de la Cour de Madrid ; Octave de Parme, à qui Charles-Quint avoit enlevé Plaïfance, & qui n'avoit d'espoir de la recouvrer qu'en se ménageant la faveur de son Successeur ; Gênes qui délivrée par les

bienfaits de Doria, se gouvernoit selon ses conseils; Philibert III, qui dépouillé de la Savoye & du Piémont par la France, n'avoit de ressource que dans la protection de l'Espagne: tous ces Princes étoient liés étroitement à Philippe; & lui obéissoient plutôt comme des Vassaux sur lesquels il régnoit, que comme des Souverains qu'il protégeoit.

Les Vénitiens réparoient les disgrâces de la dernière Guerre avec Soliman, par une sage condescendance pour ce Sultran; en même-tems, ils ménageoient adroitement les deux Maisons rivales; toujours neutres en public, mais décidés secrètement pour la France, qui étoit la plus foible, & qui par l'éloignement de ses possessions étoit moins en état de leur nuire. Les Suisses avec moins de politique; mais sans crainte comme sans ambition, bornoient leurs vues à demeurer tranquilles dans leurs Montagnes, & à signaler chez les Etrangers une fidélité qu'ils montroient également pour toutes les Puissances.

Le Portugal voyoit tous les jours aug-

AN. 1556. --
1610. de J. C.

menter son Commerce, ses Colonies & sa prospérité. Jean III étoit sur ce Trône, Prince déjà sur le déclin de son âge, adoré de ses Sujets, aimé de ses Voisins, en paix avec tout le monde, & le Monarque le plus heureux de son siècle.

La Suède continuoit de réparer ses malheurs sous le règne aussi sage que triomphant de Gustave. Le Danemarck oubloit les fureurs de Christiern II, sous la douce administration de Christiern III. La Pologne voyoit les années de Sigismond se compter par des Victoires, les Russes redouter ses Armes, & les Turcs respecter ses Frontières.

La Bohême dépouillée de tous ses droits, n'étoit plus qu'une Province de l'Autriche. La Hongrie étoit le théâtre des trois partis différens qui la ravageoient. Ferdinand possédoit la partie Occidentale; Soliman occupoit l'autre; tandis que Jean Zapolski, dont la Mere avoit conservé la Transylvanie, tâchoit de recouvrer une Couronne que lui avoient déferé les suffrages de la Nation.

VII^e. EPOQ. PHILIPPE. II. 15

La Turquie étoit au plus haut point de son élévation. Les Côtes d'Afrique avoient reçu le joug, ou étoient devenues ses Tributaires ; une partie de la Perse lui obéissoit ; de l'Euphrate jusqu'au Mont-Atlas , tout reconnoissoit ses Loix , ou redoutoit sa Puissance ; & les flottes de Soliman se montroient sur les côtes de la Méditerranée comme sur les rivages de l'Inde.

AN. 1556. --
1610. de J. C.

Le goût des Lettres régnoit universellement en Europe. Les Beaux-Arts triomphoient en Italie ; les Sciences sublimes commençoient à se montrer, & cet âge auroit promis d'être un des plus beaux qui eussent brillé dans le Monde ; si le fanatisme qui éclatoit de tous côtés, n'eût fait prévoir les plus terribles orages.

Une trêve de cinq ans ménagée par Charles - Quint , a donné quelque calme à l'Europe , & semble le présage d'une longue paix. Un Pontife âgé de quatre-vingts ans , ramene les haines & fait éclater une guerre générale. Paul IV , impatient de se venger de Philippe , envoie ses Ne-

ESPAGNE ;
FRANCE ;
ITALIE.

16 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556.--
1620. de J.C.

veux vers Henri II, & l'exhorte à prendre les armes. Envain Montmorency veut-il qu'on rejette les demandes d'un Vieillard ambitieux ; Guise qui brûle du désir de signaler ses talens, persuade au Monarque de seconder le Pape, & les hostilités recommencent. Henri qui trouve toujours un fidele allié dans Soliman, voit ce Sultan & le Pontife unis avec lui contre Philippe. Celui-ci, qui malgré ses dédains pour son Epouse, conserve un empire absolu sur elle, engage l'Angleterre à joindre ses armes aux siennes. Ainsi l'Italie, la Hongrie & les frontieres de la France, se voient en même-tems embrasées. Le calme renaît bien-tôt en Italie, où les malheurs de Henri, les revers de Guise, & l'habileté du Duc d'Albe, forcent le Pontife à quitter le Monarque dont il a imploré le secours. Le spectacle est plus intéressant en Flandres ; Philippe y marche lui-même à la tête d'une Armée nombreuse dont il fait diriger les opérations par Philibert de Savoye, Prince qui joint à de

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 17

grands talens , le motif de se venger des oppresseurs de sa Patrie. L'élite de la France s'avance au-devant de l'Espagnol ; une brillante Noblesse suit son Connétable , le Roi se prépare à la joindre , & la Ville de Saint-Quentin devient le point où se réunissent de si grandes forces. Philibert fait le siège de cette Place que défend le brave Coligny , Coligny le neveu du Connétable , & déjà l'espoir des Protestans dont il a suivi le parti. Les prodiges que font les habitans animés par ce jeune Héros , étonnent Philippe , & déjà ce Prince craint d'être obligé de lever honteusement le siège , lorsque l'impétueux Montmorency paroît sous les murs & offre la bataille. Le courage que montrent les François , devient inutile dans cette malheureuse journée où le génie du Général des Espagnols triomphe de la téméraire valeur du Connétable , où une sanglante défaite qui met Montmorency dans les fers , moissonne la plus grande partie de la brave Noblesse qu'il commande. La prise de la Ville ,

AN 1556.--
1610. de J.C.

AN 1556.--
1610, de J. C.

fuite de ce fatal événement, change en un moment la face des affaires. La France ouverte de toutes parts, se croit perdue, & Paris imagine voir l'Ennemi à ses portes. Charles qui dans sa retraite apprend le succès de son Fils, ne doute plus de la perte de ses anciens rivaux, & le Monarque François songe à fuir dans les Provinces les plus reculées. Guise rappellé d'Italie, est le seul qui ne désespere point du salut de l'État. Il ramasse avec une rapidité incroyable, les débris de l'Armée vaincue, & lorsque par des marches savantes, des escarmouches continuelles, il a ralenti l'ardeur de l'Ennemi, & ranimé le courage des François, il tourne inopinément vers Calais; après une attaque aussi vive que bien concertée, il enleve à l'Anglois cette Place qui depuis trois siècles lui donnoit une porte pour entrer dans le continent. Couvert de gloire & devenu l'objet de l'admiration de l'Europe par un succès si inespéré, Guise se rend l'ame des conseils & des armées, repousse Philippe, & rend à la France

l'égalité que la bataille de Saint-Quentin lui a fait perdre. La guerre pourroit être continuée avec plus de vigueur que jamais ; tout présage des victoires , ou tout au moins une paix glorieuse. Le Monde apprend avec étonnement que Henri quittant tout-à-coup les armes , s'est soumis à un traité qui le dépouille. Le Piémont & la Savoye sont rendus à Philibert ; les Places conquises dans la Flandre sont restituées à Philippe ; les intérêts du Roi de Navarre sont abandonnés , les Alliés de Henri sacrifiés , & Soliman le plus fidele de tous , est même oublié dans la paix de Cambrasis. De tous les amis de Philippe , le peuple Anglois est le seul qu'on néglige , & cette Nation voit en frémissant qu'une guerre si ruineuse n'a servi qu'à lui faire perdre la meilleure de ses Places. Montmorency dont la liberté a été l'objet des sacrifices de Henri , revient à la Cour reprendre son pouvoir , & renouer de nouvelles factions. La joie que sa présence inspire à un Roi dont il est le favori , est redoublée par le mariage

AN. 1556. --
1610. de J.C.

d'Isabelle de France, dont la main accordée à Philippe, est devenue le gage de l'union des deux Puissances. Tout-à-coup un affreux accident qui arrache la vie au Monarque au milieu des jeux & des fêtes, change en deuil la solennité de l'hymen, plonge la France dans les allarmes, & fait éclore les brigues qui vont la déchirer.

Philippe se voit alors en état de tout entreprendre. La mort de Henri l'a délivré d'un Roi qui faisoit des fautes, mais qui pouvoit les réparer par sa fermeté & par son courage. L'autorité que son Oncle a sur l'Empire, ne lui laisse rien à redouter du côté de ce vaste Corps. Philibert rétabli par sa protection, lui a dévoué ses Etats & son courage; les Princes d'Italie n'espèrent plus les secours de la France, & le Pape trop heureux d'avoir obtenu son pardon, n'ose contredire ses projets. C'est dans ces circonstances que ce Monarque forme un plan tout nouveau pour s'affujettir l'Europe. La Religion étant nécessaire à ses desseins, il se propose d'affecter pour

elle, un zèle sans bornes qui le fasse regarder par les Catholiques de tous les pays, comme leur appui & leur vengeur. Il fait que les Papes redoutent son aggrandissement; mais comme leurs États sont entourés des siens, il saura bien les intimider, & les forcer à prodiguer des bénédictions utiles à ses desseins, & des anathèmes funestes à ses ennemis. Dans ce nombre prodigieux de sujets qui vivent sous ses loix, quelques-uns ont des privilèges qui gênent le despotisme; tels sont les Catalans, les Siciliens, les Napolitains, & sur-tout les Flamands; il faut maltraiter ces Peuples par des Gouverneurs impitoyables, être sourd aux plaintes, exciter même la révolte, avoir cependant des troupes toutes prêtes à étouffer la sédition, & sous prétexte de la punir, supprimer les privilèges. Deux Puissances peuvent gêner son ambition; la France inépuisable en ressources, & qui seroit à craindre si elle imposoit silence aux factions qui la divisent; l'Angleterre où une révolution récente vient de remplacer une

AN. 1556. --
1640. de J. C.

22 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556.--
1010. de J.C

Reine foible & vendue à ses intérêts ; par une Princesse d'un génie éminent, & qui est sa secrette ennemie. Il est essentiel d'empêcher ces deux Nations d'agir & d'éveiller l'Europe qu'il veut charger de fers en l'endormant. Il fomentera dans ces Royaumes des troubles si grands, qu'ils occuperont entièrement les Sujets & leurs Maîtres ; il semera la division entre les factions différentes, il attisera par des mains habiles le feu des discordes sacrées ; en public il paroîtra servir les Catholiques de tout son pouvoir, & s'en rendra le Chef ; en secret, il soulèvera les Protestans, & leur donnera les moyens de balancer les Catholiques. Son or gagnera les premieres Têtes de l'Etat, & en dirigera tous les mouvemens ; il fera bannir des Conseils les Personnes éclairées & qu'on ne pourra gagner, où il saura s'en défaire par des moyens plus tranchans. Il entretiendra la confusion jusqu'à ce que les Peuples lassés de leurs malheurs, se jettent dans ses bras, ou qu'exténués par leurs convulsions, ils offrent à

ses Armées une conquête facile. La France & l'Angleterre soumises, l'Italie tombe d'elle-même; l'Allemagne trop heureuse de conserver une ombre d'indépendance, sera réellement l'esclave de l'Espagne. Ainsi l'Europe sera aux pieds de ce Prince, & il l'aura subjuguée sans sortir de son cabinet, du sein des voluptés qu'il cachera sous le voile de la superstition.

AN. 1556 --
1610. de J.C.

Philippe fixe son séjour à Madrid, & c'est de-là que seul, sans avoir de véritables Ministres, voyant tout par lui-même, il gouverne ses immenses Etats, & trouble l'Univers. Ses intrigues placent sur le Siège de Paul IV, le Cardinal de Médicis, qui dévoué à la Maison d'Autriche, devient le Ministre de ses desseins. Comblé de faveurs par le nouveau Pontife, & déclaré le Protecteur de l'Eglise, il justifie ce titre par une extrême complaisance. Il reçoit des Bulles qui blessent la Majesté du Trône, & montre une déférence aveugle pour le Clergé. Il élève d'immenses & magnifiques Monasteres; il persécute avec

24 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556.--
1610. de J. C.

rigueur les ennemis de Rome; il pousse l'apparence du zele, jusqu'à laisser flétrir la mémoire de son Pere, & permet qu'on traîne dans les cachots de l'Inquisition l'Archevêque de Toledé, Prélat vénérable qui assista l'Empereur dans les derniers momens de sa vie. Il préside à ces sanglantes exécutions que le fanatisme a décorées du nom d'Actes de Foi, & dit publiquement qu'il livreroit son propre Fils aux flammes, s'il étoit suspect d'hérésie. Il ordonne que cette Magistrature soit reçue dans toutes les Provinces qui lui obéissent, & il anime par des décrets publics le zele des tyrans qui l'exercent. Cependant les rigueurs de ce Tribunal excitent par-tout des soulèvemens. Les Maures restés dans l'Espagne sur la foi des traités, frémissent de voir leurs privilèges violés, leur liberté sans cesse menacée, & le sang de ce qu'ils ont de plus cher, versé par des Bourreaux. Le désespoir leur tient lieu de force, & ne consultant que l'excès de leurs malheurs, ils tentent de briser des chaînes dont le poids est

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 25

est devenu insupportable. Le supplice d'un de leurs Compatriotes qu'ils ont couronné, ne les effraie point; ils le remplacent par un autre, & implorent les Etrangers qui professent le culte de leurs Peres. Une rebellion générale déchire le Midi du Royaume, qui redevient le théâtre des anciennes animosités. L'Espagne entiere est allarmée; Philippe seul s'applaudit en secret de la révolte qu'il a fait naître. La sagesse de ses ordres, la valeur de ses Troupes & l'habileté des Généraux qu'il choisit, triomphant du désespoir des Maures, ces malheureux, obligés d'implorer la clémence du Roi, perdent leurs droits, leurs biens, leurs titres, & sont transplantés dans les Provinces les plus éloignées de la leur. En même-tems l'Arragonnois réclame ses prérogatives violées; Naples menace de secouer le joug, & Milan, jusques-là si fidelle, essaie à son tour de rompre ses fers. L'établissement de l'Inquisition effraie ces Peuples, & leur met les armes à la main. Mais la même adresse appaise

AN. 1556. — 25
1610. de J. C.

26 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. --
1610. de J. C.

encore ces troubles, & les efforts que font tant de Nations pour recouvrer leur liberté, ne servent qu'à cimenter leur esclavage.

La Flandre est encore plus agitée. Ce Pays est celui que Philippe désire le plus d'affervir. Un sol fertile, de nombreux habitans, des Villes magnifiques, des Artistes industrieux, un Commerce qui avoit été long-tems le seul de l'Occident; tant d'avantages rendoient cette Nation une des plus florissantes de la Terre. Jalouse à l'excès de ses privilèges qu'elle avoit conservés sous ses Comtes, & sous les Ducs de Bourgogne, elle avoit forcé Charles-Quint à les respecter; & ce Prince désespérant de s'en faire craindre, avoit pris le parti de s'en faire aimer. Philippe, qui ne connut jamais ce ressort, étoit enflammé du désir d'abaïsser sous le joug le plus rigoureux, un Peuple, dont son orgueil condamnoit les privilèges, & dont son avarice dévorait les richesses. Sorti de ce Pays pour n'y revenir jamais, il avoit paru vouloir continuer la douceur du règne de son

Pere, il avoit nommé pour Gouvernante Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, & veuve d'Octave, Duc de Parme, Princesse que son esprit, ses graces & sa clémence rendoient propre à gagner les cœurs d'un Peuple généreux; mais en même-tems il avoit mis à la tête du Conseil le Cardinal de Granvelle, Ministre impitoyable, qui ne distingua jamais la politique d'avec la perfidie, & le zele d'avec l'intolérance. C'est cet Ecclésiastique à qui en partant il a confié le secret de l'Etat, & qui ne paroissant jouer que le second rôle, est en effet chargé du premier. Devenu Maître par l'absence du Monarque, Granvelle traite les Grands avec mépris, porte des Edits bizarres qui gênent l'Industrie & le Commerce, multiplie les impôts, foule aux pieds les Loix, & punit comme des crimes les plus timides représentations. Les Flamands, accablés sous le joug de l'Etranger, plaignent la Gouvernante dont ils respectent les vertus, & se contentent de murmurer en secret; mais à la vue du Tribunal de

 AN. 1556. —
 1610. de J. C.

AN. 1556.--
1610. de J.C.

L'Inquisition que le Ministre érige dans les principales Villes, au spectacle nouveau pour eux de ces cérémonies faiblement barbares faites au nom d'un Dieu de clémence, une indignation générale saisit les esprits ; on oublie la foiblesse & le devoir ; quelques Protestans furieux abattent les Eglises, renversent les Autels, & mettent en fuite les Prêtres. Marguerite qui voit avec effroi l'incendie se communiquer, veut appaiser le trouble par une sage condescendance : le Cardinal rompt ses mesures, & fait sortir du Conseil un Arrêt aussi burlesque que barbare, qui prononçant sur les mouvements d'une Ville, en condamne tous les Citoyens ; les Hérétiques, parce qu'ils ont détruit les Temples ; les Catholiques, parce qu'ils n'ont point réprimé les destructeurs. La Noblesse qui prévoit les suites des vertiges du Ministre, fait les efforts les plus généreux pour s'y opposer, & renvoyée avec hauteur, elle se flatte de trouver plus de justice auprès du Trê-

ne. Trompée dans son attente, elle prend le parti de sauver la Patrie, en opposant au Conseil une résistance qui rétablisse la vigueur des Loix. La Noblesse avoit pour Chef Guillaume, Prince d'Orange, sorti de l'illustre Maison des Nassau, féconde en grands hommes, & qui trois siècles auparavant tenoit le Sceptre Impérial. Guillaume frémissoit depuis long-tems de se voir confondu dans la foule des Sujets, objet de la tyrannie d'un Ministre, & souvent de ses mépris. Doué de tout ce qui étoit nécessaire pour faire une révolution, d'une ambition, d'un génie & d'un courage à tout entreprendre, ce Prince voyoit avec un secret plaisir l'imprudente hauteur des Ministres Espagnols, lui frayer une route vers l'indépendance. Couvrant ses vastes desseins d'un respect apparent, il ne parloit que de porter à Madrid les gémissemens de ses Compatriotes; mais il concertoit, en secret, un plan plus étendu. Dans cette vue, il s'attachoit les Grands, & s'unissoit prin-

AN. 1556. —
1610. de J. G.

30 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1556.--
1610. de J.C.

cipalement avec les Comtes d'Egmont & de Horn, tous deux d'une Maison dont l'antiquité se perd dans les siècles les plus reculés, tous deux Citoyens excellens & Sujers fideles; d'Egmont connu par des victoires remportées pour la Maison d'Autriche; Horn que ses vertus rendoient respectable à tous les partis. Les cris des Peuples portés par des médiateurs si vénérables, semblent toucher Philippe; Granvelle est rappelé, & les Peuples attendent un Ministre qui répare tant de maux.

La Nature produit quelquefois, pour le malheur de leurs semblables, des hommes en qui elle réunit tous les talens de l'esprit & tous les vices du cœur. Tel étoit le Duc d'Albe, & c'est sur lui que Philippe jette les yeux pour remplacer Granvelle. A peine arrivé dans les Pays-Bas, le Duc par une affectation de douceur qui bannit la méfiance, calme & réunit les Flamands, les désarme, & attire dans la Ville de Bruxelles les Chefs de la Noblesse, & sur-tout les deux Comtes. Maître de leur sort,

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 31

le Gouverneur quitte aussi-tôt le masque qui a caché ses fureurs ; il plonge dans des cachots les Gentilshommes les plus distingués , & érige une commission particuliere pour instruire leur procès. Des Juges , esclaves de ses ordres , condamnent à mort dix-huit Seigneurs , & peu de jours après prononcent la même Sentence contre Egmont & contre Horn. Ces exécutions faites avec l'appareil le plus effrayant , ne sont que le prélude de mille autres. Les Bourreaux vont de Ville en Ville , & dans l'espace d'un seul mois , des milliers d'hommes périssent par leurs mains. La terreur qui a d'abord glacé le courage , fait place enfin au désespoir qui le ranime : des Armées nombreuses se montrent de tous côtés , toutes excitées par le désir de venger leurs Pères , leurs Amis , leurs Concitoyens immolés sur les échafauds , toutes enhardies par la certitude de n'obtenir aucune grace. Albe , aussi grand guerrier que barbare Ministre , conduisant une poignée d'Espagnols , vole dans les Provinces , combat & triom-

AN. 1556. --
1610. de J. C.

32 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. --
1610. de J.C.

phe à chaque pas, dissipe les Confédérés, abat les murailles des Villes, & fait ruisseler le sang. Ajoutant l'outrage à la cruauté, il érige une Statue colossale, dont tous les attributs retracent ses victoires, les crimes prétendus des Flamands, leur défaite & leur supplice.

Une seule tête a échappé au Gouverneur. Guillaume d'Orange, plus pénétrant que ses malheureux Amis, n'a point cédé aux flatteuses invitations de l'Espagnol. Il s'est retiré en Allemagne où il a appris avec toute l'Europe le ravage de sa Patrie. Proscrit lui-même, dépouillé de ses biens, sans ressources, sans appui, il a osé se déclarer publiquement le vengeur des Flamands. La haine générale contre Philippe dont il a dévoilé les forfaits, l'horreur pour le Duc d'Albe dont il a peint les fureurs, l'intérêt de la Religion Protestante, les alliances des Nassau avec tant de Souverains, ses prières, sa patience, sa fermeté lui ont formé une petite Armée, & ses deux freres qui se sont joints à lui, ont encore augmenté ses espé-

ances. C'est à la tête de quelques centaines d'hommes, qu'il entreprend de renverser dans les Pays-Bas l'autorité d'un Monarque qui régne sur une partie de la Terre, & d'attaquer le plus heureux Général de son siècle. La Hollande & la Zélande, Provinces alors obscures, deviennent le premier théâtre de ses efforts. Un Pays presque couvert par les eaux de la Mer, défendu à peine par des digues, coupé par de nombreux canaux, marécageux, stérile, & par conséquent sans ressource pour une grande Armée; pauvre, mal peuplé, mais dont les Habitans par la raison même de leur indigence, doivent être plus déterminés; un tel Pays lui paroît le plus favorable à ses desseins. Les habitans étoient Calvinistes zélés; né Luthérien, Guillaume s'étoit fait Catholique par complaisance, il se fait alors Calviniste par nécessité. A peine montre-t-il l'étendart de la liberté, que le Peuple accourt autour de lui, & se range sous ses drapeaux. Malheureux d'abord, forcé de succomber sous l'ascendant du Duc d'Albe,

34 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. —
2610. de J.C.

il retourne en Allemagne, forme une nouvelle Armée, reparoît en Hollande, & se voit encore obligé de fuir. Il se roidit contre ses malheurs, profite de ses fautes, & revient une troisieme fois lutter contre les Lieutenans du Tyran de la Flandre. Une maladie retenant son farouche Vainqueur, il voit enfin une aurore de succès briller à ses yeux. Une troupe de Pirates & de Pêcheurs s'avance le long de la Mer, & surprend la Brille, Ville considérable aujourd'hui, alors assemblage informe de misérables cabanes. Animés par ce petit avantage, ces Aventuriers maîtres à peine de quelques lieues d'un terrain stérile, ont le courage de former une Assemblée solennelle, où, sans rien prononcer contre Philippe, ils renoncent à toute obéissance au Duc d'Albe, & établissent Guillaume pour leur Gouverneur. Un coup si hardi excite l'admiration & fait naître le désir de l'imiter. Harlem, Flessingue, Leide, presque toutes les Villes maritimes suivent cet exemple; l'amour de la liberté politique &

sacrée animant tous les cœurs, les
 Hollandois, si obscurs & si vils jus-
 qu'alors, semblent devenir une Na-
 tion de Héros. Les supplices que
 le Duc fait subir aux révoltés qui
 tombent entre ses mains, ne ser-
 vent qu'à donner un aiguillon de plus
 à la valeur, & du sang de ces in-
 fortunés naissent de nouveaux Par-
 tisans de l'indépendance. Envain
 l'industrie & le courage épuisent-ils
 les prodiges contre les Conjurés ;
 envain les Espagnols vont-ils nageant,
 l'épée dans les dents, chercher à tra-
 vers les flots, des ennemis désespé-
 rés ; envain déploient-ils toutes les
 ressources de l'art de la guerre, tou-
 tes les merveilles de la patience &
 de l'intrépidité ; l'amour de la liberté
 tient lieu aux Hollandois de nom-
 bre, de politique, d'expérience & de
 richesses. Vaincus sur les bruyeres de
 Mooker, où ils perdent les deux
 Freres de Guillaume, chassés de Har-
 lem, assiégés à Leide, réduits aux
 plus cruelles extrémités, prêts à pé-
 rir par la faim, ils percent eux-mê-
 mes les digues, mettent la moitié

AN 1556. ---
 1610. de J. G.

36 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1556 --
1610. de J.C.

de leur Ville sous les eaux , & reçoivent des secours par les bateaux qui viennent dessus les remparts. Le Duc d'Albe , auteur de tant de maux , est inutilement remplacé par Requesens , vieillard que ses vertus auroient fait chérir dans d'autres tems ; par la Duchesse de Parme , à qui le Peuple n'imputa jamais ses malheurs ; par Jean d'Autriche , fils naturel de Charles-Quint dont les Flamands chérissent la mémoire. Vainqueur des Turcs à Lepante , des Maures en Afrique , des Napolitains en Italie , les délices des Grecs qui l'ont voulu couronner , & des Espagnols qu'il a toujours fait triompher , Jean d'Autriche mêle inutilement la valeur d'un héros aux vertus d'un grand homme. Battus par ce Prince dans différens combats , chassés de presque toutes leurs Villes , leurs dangers , leurs malheurs ne font que rendre les Hollandois plus entreprenans , & c'est alors que les sept Provinces s'unissent à Utrecht par une Confédération publique. La souveraineté de Philippe est abjurée , la Religion Romaine est abolie , l'Etat est érigé en République , &

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 37

Guillaume en est déclaré le Chef sous le titre de *Statboudcr*. L'Archiduc Mathias que ces Républicains avoient appelé dans leur désespoir, est renvoyé, & toute union est rompue avec les dix autres Provinces. Moins nombreux, plus pauvres, ils laissent les Flamands invoquer le Duc d'Alençon qui les opprime, tandis qu'ils ne veulent rien tenir que de leur courage. D'une main ils bâtissent des digues pour arrêter la Mer qui les pousse vers les Espagnols; de l'autre, ils chassent les Espagnols qui les poussent vers la Mer. En même-tems ils construisent des Vaisseaux, chargent les uns, arment les autres, & tandis qu'ils arrachent au plus puissant Roi du monde, trente lieues d'un Pays misérable, ils vont lui disputer à deux mille lieues de l'Europe, l'empire du Commerce, & la possession des deux Indes. Un Assassin, gagné par Philippe, le venge de Guillaume, & la mort précipitée de ce grand homme à qui dans des siècles plus reculés, les Hollandois auroient élevé des Autels, semble devoir entraîner dans son tom-

AN. 1556. --
1610. de J. C.

38 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. ---
1610. de J. C.

beau, la République à laquelle il a donné l'être ; mais Maurice, digne fils de ce Prince, le remplace dans ses dignités, dans ses talens & dans son zele. Le nouveau Stathouder n'est point découragé en voyant arriver contre lui le Duc de Parme, Héros qui a tout le génie du Duc d'Albe, avec une science plus consommée, & qui y joint des vertus. L'habileté, les succès, les victoires de cet Italien qui remplissent l'Europe d'admiration, étonnent les nouveaux Républicains sans les faire plier. Réduits aux extrémités par les prodiges qu'opèrent leurs ennemis, ils refusent d'entendre à aucune proposition & se contentent de demander des secours à Elisabeth ; mais fiers jusques dans cette humiliation, ils forcent Leicestre, Général Anglois, à renoncer au ton de Souverain qu'il veut prendre, résolu de se priver plutôt de toutes ressources, que de s'abaisser sous un Maître. La République se relève, & ses flottes de retour lui amenant l'abondance, lui donnent de nouveaux moyens de re-

pouffer ses tyrans, & d'affermir solidement sa liberté.

AN. 1556. —
1610. de J. C.

Tandis que Philippe poursuit ces opiniâtres rebelles, une révolution imprévue lui donne un nouveau Royaume. Jean III, qui pendant son long règne a vu le Portugal au faite de la prospérité, n'a laissé qu'un petit-fils encore enfant qui sembloit destiné à être le modèle des Monarques heureux. Une régence paisible & sage a augmenté les espérances qui se sont confirmées par les grandes qualités qu'on a apperçues dans Sébastien. En paix avec toute l'Europe, maître du Commerce le plus étendu qui se fût fait jusqu'alors, idolâtré d'une Nation qui croit retrouver en lui les grands Rois qui l'ont précédé, Sébastien sembloit ne devoir s'occuper que de jouir d'une si rare félicité. Tout-à coup un vain amour de la gloire séduisant ce Prince, le précipite au tombeau, & fait évanouir pour jamais la prospérité & la gloire de sa Nation. L'ambition venoit de jouer à Maroc une de ces scènes fréquentes parmi les

40 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. --
2610. de J. C.

barbares. L'Oncle du Roi voyant sur le Trône un Prince foible & détesté, avoit gagné les cœurs, s'étoit fait donner une couronne dont en effet il étoit plus digne. Le Monarque malheureux ne trouvant plus de ressources dans des Sujets dont il avoit été l'oppresser, s'adressoit aux Princes Chrétiens, & cherchoit à les gagner par de spécieux avantages. Philippe, trop prudent pour s'embarasser dans une Guerre inutile à ses intérêts, avoit rejeté les prieres & les offres de l'Africain. Sébastien les recevoit avec avidité, & prend le parti d'employer toutes ses forces au rétablissement du tyran. Sourd à tous les conseils, il ne voit dans ce projet que l'honneur d'être le protecteur des Rois, la gloire d'avoir un Empereur pour Vassal, & celle d'arborer le signe du Christianisme dans la Capitale d'un des plus puissans Ennemis de ce culte. Il veut conduire lui-même l'Armée destinée pour l'Afrique, & après avoir abordé avec un bonheur qui lui semble un présage des plus grands succès, il s'applau-

dit de la consternation générale qui soumet tout à ses armes. L'habile Usurpateur, surpris d'abord, a paru céder, mais il a mis à profit les fautes du protecteur de son rival; & lorsqu'on le croit fugitif, il se montre subitement dans les plaines d'Alcassar, suivi de Troupes qu'il a aguerries. C'est dans ces champs devenus fameux par cette journée, que se donne une bataille sanglante où les Habitans de deux différentes parties du Monde se disputent le prix de la valeur, où les Chrétiens vaincus essuyent un mémorable revers, où la moitié de la Noblesse Portugaise tombe sous le cimeterre, où périssent les trois Rois qui s'y trouvent présens. L'Infant Henri, Prêtre & Cardinal, monte aussi-tôt sur le Trône de Portugal; vieillard trop foible pour réparer les maux de l'Etat, & pour décider les contestations que fait naître la perspective de la Couronne. Trois Princes la réclament à la fois: Antoine, fils naturel de Jean III, invoque en sa faveur une promesse de mariage que le Monarque a faite à sa Mere. Catherine,

AN. 1556. --
1610. de J.C.

AN. 1556 --
1610. de J.C.

Duchesse de Bragance, qui reproche à Antoine, le vice de sa naissance, demande le Sceptre comme petite-fille d'Emmanuel. Philippe né d'une Sœur cadette de la Mere de Catherine, soutient qu'étant au même degré que la Duchesse, son sexe doit lui donner l'avantage. La mort de Henri qui ne régne que deux ans, achevant de faire éclater ces disputes, la Nation qui redoute le joug de l'Espagnol, se décide pour Antoine, & une faction puissante le couronne. Mais Philippe appelant la force au secours de ses droits, oblige Catherine à lui vendre les siens, envoie une Armée pour chasser le Bâtard; & le Duc d'Albe que ses fureurs avoient fait disgracier de son Maître, est chargé de la conduire. La Victoire, toujours fidelle aux drapeaux de ce Général, le favorise ici plus que jamais; les Portugais sont vaincus dans autant de combats qu'ils osent en livrer; Antoine, chassé de sa Patrie, est obligé d'aller chercher un asyle en France; Lisbonne est prise, ravagée, inondée de sang. Les Bourreaux succèdent aux

Soldats ; le Royaume entier est soumis à Philippe , & son heureuse étoile lui en livre en même-tems les riches dépendances. Un imposteur , qui ose se dire le Roi Sébastien , échappé du combat d'Alcassar , se montre en Italie , s'y fait des Partisans , & donne quelques allarmes à la Cour ; mais livré par le Duc de Toscane , il expie son imposture par le supplice. Philippe libre de toute inquiétude , se voit maître paisible de toutes les Colonies Portugaises , c'est-à-dire , des Côtes de l'Afrique , du Brésil , & des Isles les plus riches de l'Inde. Il réunit ainsi les trésors de l'Orient & de l'Occident , & il les répand pour recouvrer la Hollande , perdre l'Angleterre & déchirer la France.

La France est dans la plus affreuse agitation. Henri II a laissé une Veuve & quatre Fils , François II qui monte à dix-sept ans sur le Trône , Charles Duc d'Angoulême , Henri Duc d'Anjou , & François Duc d'Anençon. Infirme de corps & foible d'esprit , le jeune Monarque laisse

44 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556 --
8610. de J.C.

aisément appercevoir qu'il a besoin d'être gouverné. Marie Stuart son Epouse, Reine d'Ecosse par sa naissance, a de la beauté, de l'imagination, des talens, & se voit tendrement aimée de son Mari; vive, enjouée, amie des plaisirs & des Arts, cette Princesse, la plus aimable de son siècle, est bien éloignée d'avoir le génie du Gouvernement. Elle ne désire l'autorité que pour la livrer au deux Guises, ses Oncles maternels, Princes qui relèvent l'éclat de leur naissance par celui de leurs talens; le Duc est le Héros de la France, & il vient de la sauver; le Cardinal est l'oracle du Clergé, & fait l'admiration du Concile de Trente; tous deux ambitieux, intrigans, ennemis déclarés des Princes du Sang Royal. Antoine, Roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret, & Louis de Condé son frere, sont les Chefs de ces Princes. Antoine n'a pour lui que son rang & sa naissance; Louis y joint le mérite personnel, l'habileté & le courage. Brave Guerrier, mauvais Général, mal-adroit poli-

rique, fier de l'autorité que lui donne la dignité de Connétable, Anne de Montmorency veut faire un troisième parti dans l'Etat, demande beaucoup, & ne donne rien à craindre. Esprit singulier, mélange de grandeur & de petitesse, de foiblesse & de force, de beaucoup de talens & de tous les vices, dévoré d'ambition & de vengeance, & capable de tous les crimes pour satisfaire ces deux passions, Catherine de Médicis est l'ennemie secrète de toutes les factions, & cherche à établir son pouvoir sur leurs ruines. La France que la politique divise, ne l'est pas moins par la Religion. Les Catholiques sont en plus grand nombre, ils ont la puissance en main, ils en accablent leurs ennemis, & les Guises sont leurs oracles. Les Réformés las de souffrir, poussés aux plus cruelles extrémités, sont résolus de saisir la première occasion pour réprimer leurs persécuteurs; ils ont pour eux Condé, Coligny, & leur désespoir.

La tendresse de François II pour Marie, décide ce Prince en faveur

46 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556.--
1610. de J.C.

des Guises. Le Duc est fait Lieutenant-Général du Royaume, & le Cardinal Chef des Conseils. Les deux Freres écartent tout ce qui peut leur faire ombrage. Catherine n'a que des respects, Antoine n'a que de vains titres, Condé est éloigné, le Connétable exilé, & le Ministère se renouvelle. Le Cardinal propose l'établissement de l'Inquisition, & en attendant il en déploie les rigueurs. Le sexe, l'âge, le rang, deviennent des titres impuissans auprès des persécuteurs. Anne Du Bourg, Magistrat vénérable par son intégrité & par ses lumieres, est attaché à une potence au milieu même de la Capitale, sur le simple soupçon de Calvinisme. Les Réformés qui voient leurs ennemis maîtres de l'autorité Royale parce qu'ils regnent à la Cour, se flattent de changer leur sort, s'ils peuvent ôter le Monarque de leurs mains, & conspirent pour l'enlever. Un homme obscur est le Chef apparent du complot, & Condé en est l'ame cachée. Mille Gentilshommes doivent se rendre à Amboise, se saisir du Roi, le remettre

dans un lieu dépendant des Protestans, où l'on espere lui ouvrir les yeux sur la conduite de ses Ministres.

Une indiscretion qui dévoile le secret, fait périr la plupart des Conjurés, les uns les armes à la main, les autres par le fer des Bourreaux. La Cour qui feint d'ignorer que Condé ait eu part à l'entreprise, le flatte, l'endort, le charge de chaînes, & le condamne à perdre la tête par des Commissaires dont elle achete les voix. Lorsqu'il est prêt à subir son Arrêt, la mort inopinée du Roi sauve le Prince, & change la face des affaires.

Charles IX prend à dix ans le Sceptre de son Frere, & sa Mere Catherine en a toute l'autorité. Se venger des Guises qui l'ont humiliée, & les abaisser à leur tour, voilà le premier objet que se propose cette Reine. Marie Stuart est renvoyée en Ecoffe. La Lieutenance générale du Royaume, premiere & suprême dignité, est donnée au Roi de Navarre qu'on ne redoute point; Condé est comblé d'honneurs, parce qu'on veut se

Ann. 1556. --
1610. de J.C.

l'attacher, & le parti des Catholiques étant la base de l'autorité des Guises, Catherine prend la résolution de favoriser la faction contraire. Elle indique un Colloque à Poissy, où les Chefs des deux Religions doivent conférer en présence de la Cour; & comme elle juge la capacité de Beze supérieure à celle du Cardinal, elle les met l'un & l'autre aux prises, à la vue de tout ce qu'il y a de plus grand dans la France. L'éloquence de Beze, secondant les vues de sa Protectrice, ce fameux Ministre de Geneve obtient une espece d'avantage qui augmente les Partisans de son culte. Catherine en profite aussi-tôt pour publier un Edit qui accorde la liberté de conscience; puis donnant tous les jours aux Réformés de nouvelles graces, elle finit par des concessions qui égalent à-peu-près les deux cultes.

Cependant les Guises qui pénétrèrent les intentions de Catherine, travaillent de leur côté avec autant d'adresse que d'ardeur. Mille Emisaires vont crier que la Religion se perd sous un
Gouvernement

Gouvernement foible. On gagne le vieux Connétable déjà mécontent de la Cour, par le peu de cas qu'on y fait de ses talens ; on intéresse le Maréchal de Saint-André, que la faveur dont il a joui sous les Règnes précédens, a rendu le chef d'une faction ; on séduit le foible Antoine, toujours prêt à céder aux illusions des promesses ou à la crainte des disgrâces. On forme un Triumvirat de ces trois Seigneurs qui s'engagent à protéger la Religion Catholique contre ses Ennemis, & même à la défendre contre les entreprises du Trône. Tous les esprits fermentent, tous les François prennent parti ; les deux Guises soufflent dans tous les cœurs la haine & la discorde, & se voient bien-tôt au point de n'avoir plus qu'à chercher une occasion qui force les Réformés à prendre les armes. Le massacre de soixante Protestans de la petite Ville de Vassil, par les Gens du Duc, développe les haines cachées, & fait éclore l'événement que les Factieux désirent. Condé, protecteur des Réformés, demande ven-

AN. 1556. --
1610. de J. C.

AN. 1556.
2650. de J. C.

geance à la Cour ; Catherine , qui redoute la haine des Catholiques , refuse de faire justice ; le Prince indigné prend les armes , & appelle son parti au combat ; Coligny , ce brave défenseur de Saint-Quentin , qui joint l'autorité de la charge d'Amiral , à des qualités & à des vertus éminentes , accourt vers le Prince ; Dandelot , & le Cardinal de Châtillon , frere de l'Amiral , qui , malgré la pourpre Romaine dont il est revêtu , a pris le même parti , viennent avec les Protestans de la Beauce ; le brave La Noue arrive à la tête des Bretons , & Rohan amène les Calvinistes des Provinces du Midi. Catherine , qui hait le parti Catholique , n'ose se déclarer contre lui ; Antoine , qui ne fait ce qu'il veut , est entraîné contre son Frere , & périt au siège de Rouen ; le Connétable se met à la tête de l'Armée Catholique , & Guise son Lieutenant , en est l'ame. Les deux Factions se rencontre dans les plaines de Dreux ; là se donne la premiere bataille qu'occasionne la Religion , & ce combat a toutes les fureurs or-

dinaires au fanatisme. Condé est pris
 par les Catholiques, le Connétable
 par les Réformés, & Guise n'en
 gagne pas moins la bataille. Le Duc
 vainqueur suit les Ennemis, les chaf-
 se devant lui, traverse la Beauce,
 & va mettre le siège devant Orléans,
 le plus fort boulevard du Calvinis-
 me. Prêt à prendre cette Ville, à
 écraser de ce coup Catherine, Con-
 dé & les Protestans, à se voir avec son
 Frere maître absolu du Royaume, il
 est lâchement assassiné, & meurt en
 pardonnant à son meurtrier; Héros,
 mais non pas grand Homme, puis-
 que sa criminelle ambition bouleversa
 sa Patrie.

AN 1556 --
 1610. de J.C.

Catherine hâte la majorité de son
 Fils, sûre de régner avec plus de con-
 fiance sous le nom d'un Roi qui lui
 sera dévoué. Elle rend aussitôt les
 privilèges aux Réformés & pacifie
 l'Etat. Elle se sert de l'union géné-
 rale pour arracher aux Anglois l'im-
 portante Ville du Havre qu'ils ont
 surprise dans les troubles. Elle anime
 le sage l'Hôpital, & guidée par les
 avis de cet immortel Magistrat, elle

32 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. --
1610. de J.C.

rend de sublimes Ordonnances. En même-tems, elle encourage la population, elle favorise le Commerce, elle commence le Louvre, & réveille avec l'Architecture, les Beaux-Arts qu'elle appelle d'Italie. Tous les Partis s'unissent pour la bénir, & l'on se flatte de voir renaître les beaux jours de la France, lorsqu'une soupçonneuse ambition ramene tout-à-coup de nouveaux orages. Délivrée du Duc de Guise, Catherine ne se croit qu'imparfaitement maîtresse. Condé, chef d'une Faction puissante qui l'adore, inquiète la Reine, & elle veut l'humilier. Pour abaisser Guise, elle a affoibli les Catholiques; pour abaisser Condé, elle projette d'écraser les Protestans. On commence par diminuer les graces accordées aux Partisans de ce culte; bien-tôt après on leur fait de sanglans outrages, ensuite on leur refuse justice lorsqu'ils la demandent; on passe aux violences; on en vient à une persécution ouverte. Condé, qui voit le but de la Reine, sonne l'alarme; son fidele Amiral s'unit à lui; & tous deux de

concert , travaillent à enlever le Roi à leurs persécuteurs. Dix mille Calvinistes investissent tout-à-coup Meaux , ville sans défense où se trouve la Cour. Catherine , qui ne voit autour d'elle qu'un petit nombre de Gardes dont la crainte a glacé le courage , se croit perdue , & le jeune Roi s'imagine déjà dans les mains de Condé dont l'ambition lui donne tout à craindre. Au milieu de cet effroi , quelques Suisses qui osent proposer de sauver la Cour en la conduisant à Paris , forment un Bataillon carré , mettent au milieu d'eux le Roi , sa Mere & toute cette suite nombreuse que traînent après eux les Princes. Ils traversent ainsi une plaine de dix lieues , s'ouvrent un passage avec leurs piques , font face de tous côtés , arrêtent , écartent , repoussent une Cavalerie dix fois plus nombreuse qui les attaque sans cesse , & ramènent Charles aux portes de Paris qui les reçoit comme autant de Héros. On rassemble aussi-tôt les Troupes , & le vieux Connétable les mene du côté de Saint-Denis où une action

AN. 1556. -
1610^e de J. C.

54 *Tableau de l'Histoire Moderne.*AN. 1556.
3610. de J. C.

meurtrière, sans décider la victoire, ôte la vie à ce Général qui meurt en Philosophe, après avoir vécu en ambitieux. Catherine, qui voit la force impuissante contre des ennemis aussi actifs que vaillans, appelle la ruse au secours de ses projets, fait à Longjumeau une paix favorable à Condé, & quand elle l'a endormi sur la foi de ce traité, elle envoie ses Gardes pour le prendre. L'Amiral instruit par ses espions, avertit le Prince, & l'un & l'autre recommencent la guerre. Dans celle-ci la France devient d'un bout à l'autre un théâtre de carnage. Henri, Duc d'Anjou & frere du Roi, gagne une bataille à Jarnac, où Condé vaincu est assassiné de sang froid. Le Calvinisme qui paroît écrasé par cette double perte, se relève par Jeanne d'Albret, veuve courageuse du lâche Antoine, qui vole dans le camp de l'Amiral, & y présente son fils Henri, nouveau Roi de Navarre, avec le jeune Condé. Leur vue, le courage de Jeanne, la fermeté de Coligny, rappelant l'espérance, on reprend la résolution de

continuer la Guerre. Envain le Duc d'Anjou veut-il profiter de ses avantages pour fermer l'entrée du Poitou ; vaincu à Rochelle, il est forcé de laisser les Protestans s'avancer jusqu'à Poitiers, où s'est renfermé Henri de Guise, fils du célèbre François, héritier de tous ses talens & de tous ses vices. Obligé de lever le siège, Coligny est aussi-tôt attaqué à Mont-Contour, par ce d'Anjou couvert des lauriers moissonnés à Jarnac ; des flots de sang coulent encore dans ce combat, où le parti Catholique est une seconde fois triomphant. Il ne reste plus de ressource aux Calvinistes que dans les Troupes Allemandes qui sont à l'autre extrémité de la France. Comment avec les débris d'une Armée battue, entreprendre de traverser un vaste Royaume au milieu de tant d'ennemis & sous les yeux du Vainqueur ? L'intrépide Coligny se met en marche, & se faisant jour au milieu des bataillons ennemis, chasse Collé qui, supérieur en nombre, lui dispute le passage de la Loire. Devenu plus redoutable par sa jonction

AN. 1557
1610. de J. C.

AN. 1556 --
1610. de J. C.

avec les Etrangers , il force Catheri-
ne , malgré les victoires de son fils ,
à se soumettre à une paix dont les Pro-
testans dictent les Loix. Mais sa fierté
s'indignant de tant de résistance , l'in-
différence qu'elle a eue pour toutes les
sectes , se change en une haine vio-
lente contre le Calvinisme , & cette
Princesse prend plus que jamais , la ré-
solution de l'exterminer. Elle veut
seulement frapper des coups plus sûrs ,
& s'applaudit d'en trouver les moyens
dans la plus noire perfidie. Elle pa-
roît dépouiller insensiblement les res-
sentimens qu'elle a contre cette Secte ;
elle en caresse les Chefs , & semble
se plaire à leur prodiquer les graces.
Elle soutient pendant deux ans entiers
ce rôle difficile ; elle y instruit son
fils , & fait passer dans son ame toute
la profondeur de la dissimulation.
Pour donner à ses ennemis la mar-
que la plus assurée d'une parfaite ré-
conciliation, elle admet Coligny dans
le Conseil , le loue , le consulte , &
propose le mariage du jeune Roi de
Navarre , avec la sœur de Charles.
Henri accourt à Paris , Condé l'y suit ;

l'Amiral, La Force, Rohan, Crussol, tous les Chefs des Calvinistes veulent être témoins d'une fête qui paroît le gage d'une immortelle paix. Le mariage se célèbre avec pompe & avec joie; Charles, Catherine, d'Anjou, paroissent enchantés des nœuds sacrés qui unissent les deux Partis; mais la nuit de la Saint Barthelemy, on donne l'affreux signal; les Chefs des Quartiers réveillent les Parisiens. Une foule de Meurtriers, les flambeaux, le crucifix, le poignard à la main, appellent les Catholiques, & les invitent au massacre des Réformés. Le Palais de l'Amiral est enfoncé, & ce grand homme qui se fait respecter de ses Assassins, tombe sans se plaindre sous les coups d'un scélérat. Crussol est poignardé, La Force périt avec ses fils, le Roi de Navarre & Condé voient le fer levé sur leurs têtes, & ne les sauvent qu'en renonçant à leur Culte. Les Assassins se répandent en même-tems dans les rues; des milliers de fanatiques se joignent à eux, massacrent les uns

AN. 1559
1619. de J. C.

58 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1566 --
1610. de J.C.

dans leurs lits , jettent les autres par les fenêtres , tirent sur les fugitifs. La haine , la vengeance , la jalousie , toutes les passions font un horrible carnage sous la bannière du zèle ; le brigandage , le viol , le pillage confondent tout ; cette Ville immense ruisselle de sang , & six mille Calvinistes périssent dans une seule nuit. Les mêmes ordres donnés dans les Provinces , y excitent les mêmes fureurs , & font tomber des milliers d'infortunés sous le fer de la Religion. A peine un petit nombre de Commandans , & le généreux Evêque de Lizieux , peuvent-ils prélever de ces horreurs , quelques Cantons de la France. On revêt ces inhumanités des formes de la justice , les Prêtres consacrent cette nuit ; Philippe en rend des actions de grâces dans Madrid ; Rome fait des feux de joie , & bénit ces forfaits.

Le désespoir passe dans les cœurs des Protestans. Montauban donne le signal de la vengeance ; Sancerre suit

l'exemple, & préfère toutes les horreurs de la faim, au malheur de tomber sous le joug des Catholiques ; la Rochelle devenue le centre du Parti, se défend encore mieux, & le Duc d'Anjou est trop heureux de trouver un prétexte plausible pour abandonner son entreprise. La Pologne qui ne le connoît que par des victoires, a déferé son Sceptre à ce Prince qui s'arrache avec regret de sa Patrie où l'attache l'amour, tandis que la Cour est forcée de traiter avec ces Rebelles qu'elle vient d'égorger. Un traité favorable pour eux, suspend les hostilités, & peu de tems après Charles IX finit, à vingt-six ans, un règne qu'ont tissu la discorde, la fureur & les crimes. Prince qui fut peut-être moins à blâmer qu'à plaindre ! On dit qu'il eût un fond de vertu, & il nous a laissé des preuves de son esprit. Instrument de l'ambition d'une femme cruelle qu'il eût le malheur d'avoir pour mere, il est demeuré chargé de l'horreur des attentats de celle-ci.

Catherine, déclarée Régente pen-

60 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1566. --
1210. de J. C.

dant l'absence de Henri III, se hâte d'appeler son fils qui s'arrache aux Polonois dont il a gagné les cœurs. Henri trouve en arrivant les affaires dans les plus dangereuses circonstances. Les Protestans sont tranquilles, mais toujours sur leurs gardes, ayant toujours sous les yeux les poignards de la Saint Barthelemy. Parmi les Catholiques, une partie composée de bons Citoyens & attachée sincèrement au Trône, désire la paix, & demande la tolérance qui est l'unique moyen de l'obtenir. Une autre formée de fanatiques & de factieux, soupire après le trouble, & presse l'extinction du Calvinisme. Ceux-ci ne connoissent le Roi que pour la forme; Philippe est leur appui, & la Maison de Guise leur idole. Il falloit, dans une situation si délicate, une observation exacte des traités faits avec les Protestans, un attachement sans bornes pour les Citoyens Catholiques, une vigilance continue sur les démarches des superstitieux. On devoit sur-tout se garder de s'engager dans aucune Guerre de

VII^e. EPOQ. PHILIPPE. III. 61

Religion, toujours favorable aux Gui-
 fes les plus redoutables ennemis du
 Trône. Voilà les conseils que la Cour
 de Vienne & le Sénat de Venise
 avoient donnés au nouveau Monar-
 que, lorsque revenant de Pologne il
 avoit passé par ces deux Villes. Mal-
 heureusement Henri étoit incapable
 de suivre de si sages avis. De l'esprit,
 de l'éloquence, du courage même,
 prévenoient en faveur de ce Prince ;
 mais vu de près, il découvroit une
 bisarrerie de caractère qui le rendoit
 inconcevable. Si on cherchoit sa Re-
 ligion, on ne savoit, & il ignoroit
 lui même ce qu'il croyoit ; tantôt au-
 dacieux jusqu'à l'athéisme ; tantôt
 crédule jusqu'à la superstition la plus
 puérile ; aujourd'hui plongé dans des
 débauches qui outrageoient la nature,
 demain livré à une bigoterie qui desho-
 noroit la raison ; quelquefois grand
 Roi, & s'élevant au-dessus de sa di-
 gnité, quelquefois tyran imbécille,
 tombant au-dessous de l'humanité
 même ; ferme jusqu'à la dureté, foi-
 ble jusqu'à la lâcheté, sans cesse pas-
 sant dans les excès, il ne connoit ja-

AN. 1656. —
 16 fol. de J. C.

62 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556 --
1610. de J.C.

mais un juste milieu , & se trouva toujours dans les extrémités des plus violentes passions. Indifférent sur les Dogmes que les Calvinistes attaquoient , il les haïssoit sans en savoir les motifs. On l'avoit soupçonné d'avoir fait tuer Condé à Jarnac ; on avoit immolé par ses ordres les prisonniers de Mont-Contour , & l'on devoit à ses conseils les horreurs de la Saint Barthelemi. On sent combien , avec un tel caractère , Henri étoit incapable de se prêter à la sage balance que le tems exigeoit de lui. Dès le premier pas qu'il fait dans son Royaume , il attaque les Protestans , échoue devant une bicoque ; puis allarmé de leurs progrès , il propose par crainte , une paix qu'il doit conserver au moins par prudence. Il n'est pas long-tems à violer celle-ci , & Monbrun , Chef des Calvinistes du Dauphiné , surpris par artifice , est pendu par ses ordres. Bientôt il se brouille avec son frere le Duc d'Alençon , & le force à se jeter dans le parti des Réformés. Ceux-ci ont déjà pris les armes , & ont à leur tête le Roi de

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 63

Navarre qui, échappé de la Cour, vient d'abjurer des sermens dictés par la violence. Au lieu de confier ses troupes à de véritables amis, le Monarque les donne à commander à Henri de Guise, & fournit au plus dangereux de ses ennemis, l'occasion de se couvrir d'une gloire qui va lui procurer de nouveaux partisans. Jaloux ensuite du Prince Lorrain que la victoire a couronné, effrayé d'ailleurs par les Etrangers que les Protestans ont appellés à leur secours, il termine brusquement les hostilités, par la paix la plus favorable pour eux, & la plus honteuse pour le Trône. Devenu l'objet du mépris de toutes les Sectes, & de la haine des Catholiques, au lieu de couvrir ses fautes par une administration sage qui le fasse respecter, il se persuade que sa Foi devenue suspecte, sera justifiée par des superstitions dont il rit en secret. Il institue des Confréries, assiste à des Processions extravagantes, paroît sous de bisarres travestissemens, exerce sur lui-même de ridicules pénitences

 AN 1556. --
 1610. de J. C.

64 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1556.--
1610. de J.C.

aux yeux du Peuple & de la Cour. La Cour le méprise comme un hypocrite, & le Peuple le déteste comme un impie, lorsque Guise apprend au Public, qu'en sortant de ces cérémonies, Henri va se plonger dans des débauches, où la Religion n'est pas plus épargnée que la pudeur. C'est alors que ce dangereux Sujet, qui voit la haine & le mépris attaquer unanimement le Trône, juge qu'il est tems d'exécuter ses vastes desseins. A l'esprit, à l'habileté, au courage d'un Pere, l'idole & le sauveur de la Nation, Henri de Guise joint une figure plus heureuse, des graces plus séduisantes, & une ambition plus effrénée. Il voit le Roi sans enfans, & sans espérance d'en avoir. Le Duc d'Alençon entêté d'un mariage chimérique avec Elisabeth, mourra probablement dans cette idée; le Trône appartiendra alors aux Bourbons, dont les Chefs sont le Roi de Navarre, Condé son Cousin, & le Cardinal Oncle de l'un & de l'autre. Les deux premiers sont Calvinistes; la Religion servira de

prétexte pour les écarter du Trône; cette même Religion doit y faire monter le troisieme; mais ce Prince déjà dans un âge avancé, connu d'ailleurs par la foiblesse de son esprit, n'aura que le nom de Roi: pendant qu'il tiendra le Sceptre, Guise préparera tous ses moyens, & à la mort du Vieillard, il se trouvera en état de le remplacer. Le grand ressort de cette machine consiste à se rendre le Chef d'un parti dont les intérêts soient séparés de ceux du Trône, parti assez puissant pour forcer Henri à déshériter lui-même ses parens. On peut se procurer cet avantage, en formant une Ligue de tous les Catholiques zélés, Ligue qui aura son conseil, ses trésors, ses armées & ses Chefs indépendans du Roi. La nécessité de réformer l'Etat, le prétexte de venger, de soutenir, de conserver la Religion, voilà quels doivent être les nœuds de cette Confédération. Le Pape applaudira à une union qui assurera le pouvoir de son Siège. Le Roi d'Espagne aidera une faction qu'il croira un moyen de dé-

AN. 1556 --
1610. de J. C.

66 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. --
1610. de J. C.

membre la France. Guise se servira de leurs secours, sauf à violer des promesses dictées par la Politique, & dont la Politique approuvera l'infraction. C'est avec la plus vive ardeur que le Prince Lorrain & son frere le Cardinal, travaillent à l'exécution de ce projet. Billets anonymés, avis secrets, affiches publiques, Prédications séditieuses, Tribunaux de Pénitence, tout retentit, tout parle des progrès de l'impiété & du danger où se trouve l'Eglise. Lorsque les esprits paroissent suffisamment échauffés, d'adroits Emissaires proposent le plan de l'association méditée; on en distribue les copies, d'abord dans la Capitale, & bientôt dans toutes les Provinces. La Picardie est la première à y souscrire; Paris suit cet exemple, & dans peu de tems, la moitié du Royaume l'imité. Ainsi dans un court espace de tems, Guise voit la moitié des François unis par les liens du fanatisme, prêts à tout oser, aussitôt qu'on leur présentera l'image de la Religion à défendre. Le Monarque sort un moment de l'ivresse des

plaisirs , pour contempler l'abîme où
l'a conduit son imprudence. Le Roi
de Navarre acheve de lui dessiller les
yeux par une lettre pathétique où il lui
développe ce qu'il doit craindre d'un
Corps si vaste & si puissant : où il
lui montre l'intérêt égal qu'ils ont
l'un & l'autre , de se réunir pour
étouffer ce monstre dans sa naissance.
Henri sent envain la vérité de ces
représentations ; sa foiblesse , ses flat-
teurs , sa haine pour les Calvinis-
tes , l'aveuglant , il prend une réso-
lution à la faveur de laquelle il croit
rompre les projets des Rebelles. C'est
de signer lui-même la Ligue , & de
se rendre le maître de cette hidre en
se déclarant son Chef. Mais sa po-
litique qui le trompe , ne fait que le
priver du secours des Calvinistes dont
il jure la perte , & le rendre l'esclave
des Confédérés qui donnent toutes
leurs forces à Guise. Deux Armées
paroissent en campagne , toutes deux
destinées à l'extinction du Calvi-
nisme , toutes deux absolument op-
posées d'intérêts. Guise , Généra-

AN. 1556 --
1610. de J. C.

68 *Tableau de l'Histoire Moderne:*

AN. 1556. ---
1610 de J.C.

lissime de la Croisade , commande les Ligueurs ; Joyeuse, Favori du Monarque , est à la tête des Royalistes. Henri , qui doit ordonner à son Général de se contenter d'être observateur , le laisse attaquer le Roi de Navarre à Coutras où le malheur de Joyeuse qui périt dans le combat , prive le Trône , de l'Armée qui fait toute sa ressource. L'habile Guise a un sort tout différent ; vainqueur d'un Corps d'Allemands qui volent au secours des Réformés , & qui ont jetté la terreur dans le sein de la France , ce Chef de parti est regardé comme le Libérateur & le Héros de la Patrie. Le Monarque , qui apprend que cet ambitieux revient à Paris dont les Habitans l'idolâtrant , veut inutilement lui défendre d'y reparoitre ; Guise y fait une entrée triomphante aux acclamations des Bourgeois qui ont tendu les rues de leurs plus riches Tapisseries , & qui couvrent sa route de fleurs. Instruit que la Cour a demandé des Troupes , il amene la fameuse journée des Baricades , excite la furie de la Popula-

ce, force les Gardes du Roi à implorer sa clémence, les désarme & les reconduit ainsi au Louvre, content du dangereux honneur d'avoir fait trembler son Maître. Henri, qui ne voit plus de sûreté pour lui dans une Ville dévouée à son ennemi mortel, fuit plein de colere & du désir de la vengeance. Guise qui sent tout ce qu'il a à craindre de ce Prince, juge qu'il est tems de ne plus différer, & corrigeant son projet par l'événement, il prend la résolution de ne plus attendre la mort du Roi. Il obtient une Bulle du Pape qui excommunie le Roi de Navarre & Condé, & qui les déclare incapables de succéder à la Couronne. Il a l'art d'arracher au Monarque qu'il fait intimider par la Cour de Rome, un Edit qui donne au Cardinal de Bourbon, le titre de premier Prince du Sang. Dans ces intrigues, il est aidé par Catherine à qui il persuade que s'il écarte la première Branche de la Maison Royale, ce n'est que pour couronner le jeune Duc de Lorraine, petit-fils de cette Reine &

AN. 1556. --
1620. de J.C.

de Henri II. Certain du succès de tous ses efforts, il tire le voile sous lequel il a trompé Catherine, Henri, tous les bons Citoyens, & il fait décider par quelques Théologiens qu'on peut détrôner un Roi qui ne fait pas l'être. En même-tems, il répand les bruits les plus injurieux contre le Monarque, tandis que le Cardinal de Guise se vante publiquement de l'enfermer dans un cloître.

Henri jette avec effroi les yeux sur le précipice qui s'ouvre sous ses pas. Hâï des Protestans dont il a répandu le sang le plus précieux, détesté des Catholiques dont son ennemi a gagné les cœurs, entouré d'une Cour perfide, trahi par des Sujets qu'il a comblés de graces, sans armée, sans trésor, il ne voit plus que la dangereuse ressource d'assembler les Etats; mais il s'est flatté vainement que la Majesté du Trône déployée dans l'Assemblée la plus auguste de la Nation, ramenera les esprits. L'ascendant de son ennemi régné à Blois comme à Paris, & Guise n'y paroît que pour gagner tous les suffrages.

Un murmure général annonçant de fatales résolutions, Henri se trouve dans un péril plus décidé que jamais. Il prend alors l'unique parti qui lui reste, & faisant succéder à sa foiblesse, une audace qui n'est pas moins extrême, il fait poignarder le Duc de Guise dans son Palais, massacrer le Cardinal en prison, & par ce double exemple, il jette la terreur dans les États. Qu'il eut volé sur le champ dans la Capitale, peut-être la consternation que cette nouvelle y porta, lui eût-elle rendu son autorité. Sa timidité qui l'arrête, redonne à Paris toute sa fureur. Le Peuple désespéré d'avoir perdu son Héros, se déchaîne contre le Monarque; la Sorbonne le déclare déchu du Trône; la Populace abat les statues de ses Favoris; Mayenne, frere des Guises, jure de venger leur sang. Les Ecclésiastiques déclament contre lui dans les Eglises, & le Pape lance les foudres de l'excommunication. Quarante scélérats, dits *les Seize*, s'emparent de la Bastille & y conduisent le premier Président avec les Magistrats restés fideles. Busli, autre-

 AN. 1556. --
 1610. de J.C.

AN. 1556. --
3610. de J. C.

fois Tireur d'Armes, devenu dans la suite Procureur, se rend Maître de la Ville & la gouverne en tyran, tandis que le Cardinal Pellevé, les Curés Aubry & Boucher, & l'Évêque Rose, font servir la sainteté de leurs caracteres à allumer les flambeaux de la discorde. Le malheureux Henri ne voit dans la moitié de ses Sujets, que des parricides altérés de son sang, & n'a d'asyle que parmi ces Calvinistes dont il a été le persécuteur. Il tend vers eux en suppliant cette main qui les a égor-gés; assez heureux pour trouver dans leur Chef un ennemi généreux qui faisant taire de si longs & de si profonds ressentimens, lui dévoue toutes ses forces. Les deux Rois réunis à Tours, s'avancent vers Paris, & après avoir chassé devant eux les partis que leur oppose la Ligue, ils se portent à Saint Cloud, où ils commencent un siège dont le succès n'est pas douteux. La rage s'empare alors de tous les fanatiques; les maximes parricides retentissent plus que jamais; dans les Temples, dans les Confessionnaux,

confessionnaires, dans les conversations particulières, la palme du martyr est montrée comme la récompense infallible du Chrétien généreux qui délivrera la France de son tyran. Le jeune Clément, Moine superstitieux, esprit foible & égaré, séduit par les artifices de son Prieur, brûlant du désir de mériter le Ciel, croit en saisir l'infaillible moyen, & joignant la fraude au parricide, il massacre Henri, au moment où ce Roi se baisse pour l'embrasser. Ainsi périt Henri III, le dernier de la branche des Valois qui avoit produit de si puissans Monarques; Prince dont les malheurs qui furent extrêmes, cessent d'étonner, quand on les compare à ses imprudences.

Le Roi de Navarre désigné par la Loi, & nommé par le Monarque mourant, est proclamé dans le Camp sous le nom de Henri IV. Ce Prince descendoit de Saint Louis par Robert de Clermont, qui, époux de l'Héritière de Bourbon, avoit transmis ce nom à sa postérité. Cette branche de la Famille Royale ne comptoit point

74 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 155.
1516. de J.C.

de Rois depuis trois siècles, & avoit toujours été en bute à la jalousie des Valois. Le pere de Henri, tué en combattant pour ses ennemis, l'avoit laissé âgé de neuf ans, sous la tutelle de sa mere Jeanne d'Albret, femme héroïque, qui, sous les traits de son sexe, avoit l'ame d'un grand homme. Jeanne craignant pour son fils l'exemple d'une Cour efféminée & cruelle, l'avoit conduit en Béarn, & lui avoit donné une éducation toute nouvelle. Décidée pour les Calvinistes, elle avoit mis auprès de lui le vertueux Florent, qui avoit attaché son Eleve à ce parti. En même tems elle l'avoit formé elle-même à une vie dure, laborieuse & guerriere. Après la mort de Condé, Henri âgé de seize ans, mené par sa mere dans le camp des Réformés, est devenu le Chef d'un grand parti, mais qui déjà vaincu à Jarnac, l'a été ensuite à Mont-Courant. Une paix favorable a paru rendre la tranquillité à Henri & à ses Amis; & son mariage avec Marguerite, fille & soeur de ses Rois, a semblé le gage sacré de la réconciliation

avec le Trône; mais pendant les préparatifs de cet himen, le poison a enlevé sa Mere, & peu de jours après la solennité, la plus odieuse perfidie a fait tomber sous le couteau les principaux de ses Partisans: il s'est vu lui-même entouré de poignards, & il a gémi dans une captivité de quatre ans. Echappé à ses ennemis, forcé de reprendre les armes pour mettre sa tête en sûreté, il a rassemblé les débris de son parti, & lui a donné des troupes. Son affabilité, son enjouement, sa patience, l'exemple d'être toujours le premier aux travaux, aux périls & aux combats, de se vêtir plus grossièrement, de manger plus frugalement, de se coucher plus durement; tout cela lui a servi de trésors, & a tenu lieu de solde à ses troupes. On l'a vu à Cahors rester quarante heures à cheval, & se battre dans les rues de cette Ville pendant trois jours de suite; on l'a vu se coucher sur la neige; tracer d'une main un camp, de l'autre manger un morceau de pain noir; ici marcher contre

AM. 1556. 77
1610. de J.C.



AN. 1556 --
1640. de J. C.

les ennemis & les vaincre ; là revenir se mêler aux travailleurs , & la beche en main ouvrir lui-même la tranchée. Lorsqu'à force de souffrir & de combattre , il a arraché une paix décisive pour la tranquillité de son parti , la Ligue a menacé la France d'un bouleversement général , & les Calvinistes d'une destruction entiere. Les Guises , l'Espagne , Rome , divisés d'intérêts , se sont réunis pour l'accabler lui-même. Attaqué à Coutras par une Armée bien supérieure à la sienne , il a obtenu un triomphe qu'il n'a dû qu'à sa conduite & à sa valeur ; mais à peine vainqueur , il a couru à ses soldats , pour les empêcher de verser le sang de ses ennemis , il a comblé de bien ses captifs , & versé des larmes sur le cadavre de leur Général. Bientôt il a appris l'état déplorable de Henri. Il a pu le laisser en proie à ses malheurs ; il vengeoit ainsi la mort de sa mere , de son oncle , de ses amis , dont ce Prince avoit fait couler le sang ; mais il n'a apperçu dans Valois que son Roi , son beau-frere , un in-

fortuné ; il l'a reçu avec respect & sans reproche , & a couru le rétablir. AN. 1556. —
1610. de J. C.
Après l'assassinat de ce Prince , il le pleure , l'honore & le remplace. Jettons les yeux sur l'état de la France , lorsqu'il monta sur le Trône.

Le camp de Henri est composé de Catholiques & de Protestans. Ceux-ci le reconnoissent unanimement , mais la crainte de le voir changer de Religion , leur inspire déjà une méfiance qui peut devenir funeste. Parmi les Catholiques , les uns qui avouent ses droits , exigent qu'il se soumette à leur culte ; les autres qui ne cherchent que l'indépendance , abandonnent ses drapeaux ; le Duc d'Épernon est à la tête de ces derniers , & son but est de profiter des troubles , pour se faire une Souveraineté dans les Provinces du Midi.

Paris est composé de trois différens partis. Le premier est celui des Catholiques vertueux , qui ne refusent de reconnoître Henri , que parce qu'il est Calviniste , prêts à se soumettre aussi-tôt qu'ils verront la Religion en sûreté. Le second est formé d'une

78 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556.--
1610. de J.C.

troupe de scélérats qui ne se couvrent du manteau de la Religion que pour commettre toutes sortes de violences, ou pour conserver une autorité injuste; il est encore grossi par les Fanatiques, qui se persuadent sincèrement que la Foi qu'ils professent demande des révoltes, du sang & des crimes. Le troisieme parti est composé des Espagnols & de leurs créatures; le but de ceux-ci est de faire tomber la Couronne à Philippe II, beau-frere des trois derniers Monarques, ou du moins à sa fille Isabelle qui en est la niece. Mayenne, Chef de tous ces rebelles, se flatte en secret de faire servir tant de factions diverses à ses desseins particuliers & à sa propre élévation. Il cache ses vues avec soin, & fidele au plan de son Frere, il propose de couronner un homme foible, afin d'avoir le tems de se préparer à lui succéder. Il fait proclamer le Cardinal de Bourbon, tandis qu'il se fait nommer lui-même le Maître réel de la France, sous le titre de Lieutenant - Général de la Couronne.

Les principales Provinces du Royaume sont possédées par des Gouverneurs qui s'y sont rendus indépendans. Mercœur, Prince Lorrain s'est emparé de la Bretagne; Epernon régné dans une partie de la Provence; Lesdiguières s'est fait une espece de Souveraineté dans le Dauphiné; les Guises sont tout puissans en Champagne & en Bourgogne. Balagny, bâtard de l'Evêque de Mont-Luc, est le tyran de Cambrai; Villars gouverne despotiquement la Normandie. Les autres Provinces ne reconnoissent plus aucune autorité; la violence y décide, & le fanatisme met par-tout les armes à la main. Le Royaume entier présente le même spectacle qu'il offroit lorsque la foiblesse des descendans de Charlemagne fit diviser leur vaste Monarchie dans une multitude de Souverainetés. Les Princes voisins ne songent qu'à continuer les troubles de l'Etat, afin de le démembler. L'Espagne livre à la Ligue ses armes & ses trésors, & Rome la comble de ses graces. Le Duc de Savoye s'est emparé du Marquisat de Saluces, &

AN. 1556.
1610. de J. C.

So *Tableaux de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. --
1010. de J.C.

menace à la fois le Dauphiné & la Provence. Le Duc de Toscane a osé lui-même profiter des malheurs de l'Etat, & s'est emparé des Isles de la Méditerranée. L'Angleterre & Venise sont les seules Puissances qui favorisent Henri; mais celle-ci est trop éloignée, trop foible, trop entourée des possessions Autrichiennes, pour se déclarer ouvertement: l'Angleterre n'a pas trop de ses forces pour repousser les invasions de Philippe; d'ailleurs protectrice déclarée de la Hollande, elle est obligée d'y porter tous ses soins, & ne peut donner que de médiocres secours à ses autres alliés.

Dans des extrémités si dures, Henri que la désertion d'une partie des troupes qui suivoient son prédécesseur, a forcé de lever le siège de Paris, se retire dans la Normandie, Province soumise à un de ses plus redoutables adversaires. Pour suivi par Mayenne qui est à la tête de l'Armée de la Ligue, atteint près de la petite Ville d'Arque, il ne consulte que son courage, & il ose avec cinq mille hom-

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 81

mes accepter le combat contre dix-huit mille. Une victoire complète changeant un peu sa situation, il en profite pour s'approcher de Paris, & se rend maître des Fauxbourgs de cette Ville; content d'y avoir jeté la terreur, parce que le petit nombre de ses soldats ne lui permet pas de pénétrer dans la Place, il se reploie vers la Beauce, & ouvre la campagne en investissant Dreux. Mayenne qui a fait de nouvelles recrues, accourt pour lui faire lever le siège; il est accompagné de d'Egmont, Général des Espagnols que Philippe a envoyé au secours des Ligueurs; d'Egmont, le fils de ce grand homme qui a scellé de son sang la liberté des Pays-Bas. Henri, qui s'avance vers eux, les rencontre sur les bords de l'Eure dans les plaines d'Ivry. Il remédie, par la plus sage disposition, aux défavantages d'une Armée bien inférieure, & avec cet air de confiance si propre à inspirer le courage: *Amis, dit-il à ses soldats, vous êtes François, je suis votre Roi, si vous perdez vos Enseignes, ralliez vous à moi.*

AN. 1556.
1610. de J. C.

82 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. —
16. C. de J.C.

panache blanc ; vous le trouverez tous-jours au chemin de la gloire. Il fond en même-tems sur l'Ennemi à la tête de ses Courtisans & de ses Gardes ; cependant au milieu du carnage il a l'œil à tout , il se porte à tout , il soutient ce corps , rallie celui-ci , répare une disgrâce , profite d'une faute. Après six heures de combat , il ramasse autour de lui une poignée de gens déterminés , se jette avec eux au milieu d'une forêt de lances , perce dans le centre des ennemis , y porte la confusion , & décide la victoire. D'Egmont est tué , Mayenne fuit vers Paris ; Henri y marche & l'investit. Maître par la sagesse de ses manœuvres du cours de la Seine & de celui de la Marne , il ferme l'entrée des vivres , & réduit cette Capitale au désespoir. Cependant Bussi suivi de farrellites , d'espions & de bouteaux , traîne dans les prisons ou conduit sur l'échafaud le citoyen raisonnable qui ose se plaindre : Aubry , Rose , Pellevé vont de maisons en maisons animer le superstitieux , & la mort reçue par la faim est annoncée comme l'in-

faillible sceau de la félicité céleste : le Nonce prodigue les Indulgences ou lance les anathêmes ; l'Ambassadeur d'Espagne promet de l'argent & des troupes ; les Moines endossent la cuirasse , prennent l'épée & le mousquet , & après une procession militaire , se partagent sur les remparts. La peste continuant de ravager la Ville , le fanatisme va chercher des ressources dans les Cimetieres , & fait du pain des ossemens des cadavres. Une femme égarée par la douleur cherche une nourriture dans les flancs de son fils qu'elle poignarde ; revenue à elle à l'aspect des furieux qui attirés par l'odeur pénètrent dans la maison avec l'espoir de partager la proie , elle se plonge le fer dans le sein. Henri qui apprend ces horreurs , verse de généreuses larmes , & n'écoutant plus que sa pitié , il envoie lui-même des vivres à ces malheureux qui sont altérés de son sang. Une occasion se présente de prendre la Ville par assaut ; son humanité qui s'effraie des calamités , suites nécessaires de cet événement ,

AN. 1556. --
1510. de J.C.

84 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. —
1610. de J. C.

lui fait rejeter cette voie, & il aime mieux manquer un coup qui peut lui donner un si beau Trône. Cependant le Duc de Parme a quitté la Flandre où il triomphoit, & vole par les ordres de Philippe au secours de Paris. Henri forcé d'aller à sa rencontre, l'atteint, ne l'entame point, le suit inutilement, le voit jeter sous ses yeux des troupes & des vivres dans la Ville, s'emparer & s'affurer des environs, repasser tant de rivières qui entourent l'Isle de France, traverser une seconde fois cette Province, la Picardie, la Flandre, & y reprendre le cours de ses conquêtes. Henri admire l'Etranger, s'instruit par ses propres fautes, & forcé d'abandonner sa première entreprise, il s'avance pour investir Rouen. Parme revient, traverse une seconde fois tout le Nord de la France, force encore le Roi à lever ce siège, passe la Seine à la vue de l'Ennemi par une manœuvre admirable, & retourne paisiblement continuer ses victoires. Cependant Paris est plus divisé que jamais. Les Seize profitant de l'absen-

ce de Mayenne qui a été au-devant
 du Général Espagnol, exercent une
 tyrannie sans bornes, jettent l'effroi
 dans le cœur de tout ce qui reste de
 citoyens vertueux, & ne trouvant
 point les Magistrats assez dociles à
 leurs fureurs, ils attachent à un gi-
 bet, Brisson, Président au Parlement,
 Larcher & Tardif, Conseillers, l'un
 dans la même Cour, l'autre dans
 celle du Châtelet. Mayenne que le
 vœu public rappelle, abat enfin le
 parti de ces monstres, en condamnant
 les uns à des supplices trop doux,
 & forçant les autres à fuir de la Fran-
 ce. Devenu le maître par ce coup
 d'autorité, il convoque les Etats Gé-
 néraux où l'on propose l'élection d'un
 Roi, pour remplacer le Cardinal de
 Bourbon que la mort vient de ravir.
 Le Légat du Pape préside à cette assem-
 blée avec tout l'appareil des Souve-
 rains; l'Ambassadeur d'Espagne &
 Mayenne y paroissent à ses côtés;
 des Ecclésiastiques factieux, des Moi-
 nes & quelques hommes obscurs, de-
 venus les Chefs de la Ligue, y tien-
 nent la place du reste de la Nation.

 AN. 1556.
 1610. de J. C.

AN. 1556.--
1610. de J. C.

& prétendent en représenter la majesté. Pellevé qui dans une harangue ridicule, déclame contre Henri, juge le Trône vacant, & le Légat opine à le remplir. L'Espagnol qui propose d'abord son Maître, voyant un reste d'amour pour la Patrie, élever un murmure peu favorable à ses desfeins, se rejette sur le mariage de l'Infante avec le Duc de Guise. Un cri d'applaudissement s'éleve de la part des Ligueurs en faveur d'un jeune homme, dont le nom leur retracé un pere & un ayeul qui leur furent si chers. Mayenne qui frémit en secret de voir les suffrages se tourner sur un autre que sur lui même, prend le parti de traverser toutes les Elections, afin de régner par la continuation de l'Anarchie; & les Etats se séparent sans avoir produit d'autre effet, qu'une aigreur funeste à toutes les factions. Le ridicule jetté sur cette étrange assemblée, dans d'ingénieuses satyres; acheve d'exposer les Chefs au mépris d'une Nation qui n'abandonne point son goût pour la plaisanterie, dans l'excès de ses malheurs,

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 87

Les citoyens qui combattent de bonne foi pour leur culte , ouvrent les yeux sur les intérêts dont ils sont les dupes , & demandent hautement à conférer avec les Catholiques qui suivent Henri. Ce Monarque , revenu aux portes de Paris , a acquis de nouvelles forces & menace cette Ville d'un second siège. Envain l'Espagne & la Ligue redoublent-elles leurs efforts pour rompre des Négociations qui leur donnent tout à craindre. De sages médiateurs amènent les arbitres des deux partis , à une entrevue où tout annonce la conclusion la plus heureuse. La possession d'un Trône , l'espoir de la tranquillité , le plaisir d'épargner le sang , la douce perspective de faire le bonheur d'un grand Peuple ; tout cela donnant du poids aux raisons des Docteurs Catholiques , Henri abjure une Religion dans laquelle il est né & qu'il aime. Le courage de ce Prince , ses talens , son humanité , son amour pour ses sujets , amour si bien marqué dans les secours qu'il leur a donnés contre lui-même ; les horreurs

AN 1556.
1610. de J.C.

SS *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1610.
1610. de J.C.

du parti contraire, l'ambition de l'Espagne, les crimes des Seize, le fanatisme de la Ligue, la délicieuse espérance de voir succéder le calme à trente ans d'orage; tant de motifs décident Paris; & Briſſac, de concert avec les habitans, ouvre les portes au nouveau Profélyte; il est reçu à genoux & avec les acclamations les plus flatteuses, tandis que les Espagnols fuyent avec Mayenne & ses Ligueurs, au milieu des insultes. La Sorbonne s'empresse de casser ses décisions parricides; les Moines abjurent leurs maximes sanguinaires; le fidele Parlement de Tours revient à Paris; on voit à sa tête Harlay, Magistrat resté inébranlable au milieu des troubles, cher à son Roi & admiré de la Nation.

Les Provinces s'empressent à l'envi d'imiter la Capitale, & d'abandonner le parti de la Ligue: elle expire en Bourgogne à la journée de Fontaine-Françoise où le Monarque attaqué par dix mille Espagnols, surpris, entouré par eux, les étonne par des prodiges de courage, les écarte avec

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 89

quinze cens hommes , & remporte la plus incroyable victoire. Mayenne , frappé de la grande ame de son adverfaire , tombe enfin à ses pieds , à comblé de graces , il devient son ami ; Epernon est forcé de renoncer à la Provence : Mercœur est obligé d'abandonner la Bretagne ; Leldiguières sans rien perdre des récompenses dues à ses services , rentre dans la chaste des sujets , & restitue le Dauphiné à la France ; Balagny est obligé de rendre hommage de la Ville de Cambray , & la Normandie imite la soumission de Villars. Rome long-tems inflexible , vaincue par l'habileté de Doffat , laisse enfin défarmer sa haine , & par une absolution où on lui permet de conserver le faste de ses prétentions , elle ôte aux Catholiques le prétexte des révoltes. L'Espagne seule implacable , fait la guerre dans l'Artois , a des succès marqués , prend diverses Villes sur les frontieres ; & par la surprise d'Amiens , elle jette la terreur jusques dans la Capitale du Royaume. Henri qui écrit à sa sœur que las

AN. 1556 --
1610. de J. C.

AN. 1556. --
2610. de J.C.

de faire le Roi de France, il veut recommencer le rôle de Roi de Navarre, vole aussi-tôt vers cette Ville, qu'il reprend, porte à son tour ses armes dans la Flandre, & force Philippe à terminer de si longues discussions, par la paix de Vervins, qui comble la gloire du héros.

Cependant le fanatisme terrassé, mais toujours inexorable, n'ayant plus d'espoir dans la guerre, a recours à l'assassinat. Il arme tous les jours les bras de quelque scélérat dont il flatte les espérances, ou de quelque homme foible dont il séduit le zèle. A peine la conversion de Henri est-elle connue que Barriere l'attaque, & après avoir manqué son parricide, ce malheureux meurt persuadé qu'il aura la couronne du martyr. Jean Chatel qui entend des maximes sanguinaires, frappe son Souverain immédiatement après la réduction de Paris, & dans le supplice affreux qu'on lui fait souffrir, il ne témoigne que la douleur de n'avoir pas réussi. Le Jésuite Guignard convaincu d'avoir instruit ce scélérat, est condamné à

une mort infame , & ce Moine va au supplice sans marquer aucun repentir. Un Chartreux croit avoir reçu l'ordre du ciel d'assassiner le Roi , & ce Prince échappe à ce malheur , parce que ce fanatique découvre son dessein à son Prieur , qui l'enferme.

Henri attaqué par ces furieux , se flatte de les désarmer par deux moyens ; en faisant le bonheur de ses Peuples , & en rendant à l'Etat sa supériorité & sa gloire. Il trouve les Finances dans un désordre affreux , & le Fisc endetté de plus de cent millions. Par son économie , par sa vie frugale , par la réforme des dépenses superflues , sans mettre de nouveaux impôts , diminuant même les anciens , il parvient dans l'espace de dix ans , à acquitter cette dette , & il se forme un trésor où il met annuellement plusieurs millions d'épargnes. Il voit le Peuple foulé par les tailles , à cause de la quantité de faux Nobles qui en ont imposé facilement dans les troubles des guerres civiles ; il brave le ressentiment de ces usurpateurs , & les force à rentrer dans leur premier état pour

AN. 1556.--
1610. de J.C.

AN. 1550. --
1620, de J.C.

y contribuer aux charges publiques. Il est environné de Courtisans qui l'ont suivi dans ses malheurs, & qui l'importunent de demandes dont la concession seroit la ruine du Peuple; il a le courage de les refuser, & de préférer le soulagement de ses Sujets à une vaine réputation de Prince reconnoissant qu'il acquerroit aux dépens des malheureux. La fureur des duels faisoit couler le plus pur sang de l'Etat, inutilement pour sa gloire; il la réprime par des Edits sévères, qu'il soutient par de rigoureux exemples. En même-tems il porte les yeux sur tous les détails qui peuvent contribuer à la félicité de la Nation. Il fait revivre l'Agriculture négligée sous les derniers Valois, & encourage autant par des honneurs que par des récompenses, ce premier principe de la prospérité publique. Il relève les anciennes Manufactures & en établit une nouvelle à Tours, qui devient une source d'opulence pour ses Sujets. Il ouvre des canaux qui facilitent la communication des Provinces; ainsi il unit à Briare, la Loire

avec la Seine, & jette le plan, exécuté long-tems après, de la réunion des deux Mers. Il rend Paris plus commode par des Ponts magnifiques, & il embellit cette Capitale par des édifices publics. L'Artillerie est rétablie, la Marine commence à naître, la Navigation refleurit, & la Colonie du Canada, la première qu'ait eu la France, ouvre les sources du commerce extérieur. Les Beaux-Arts sont protégés, les Lettres ranimées, les vertus récompensées; une Maison de charité construite pour les Guerriers malheureux qui ont été les victimes de leur fidélité & de leur valeur, devient le modèle de l'établissement qu'a formé son petit-fils, & qui honore le plus sa mémoire. Sully partage avec son maître la gloire de ses travaux; Sully, le véritable ami de son Roi & de sa Patrie, grand Guerrier, Politique excellent & Ministre d'Etat immortel; Sully assez courageux pour porter aux pieds du Trône les vérités les plus austères, assez heureux pour trouver un Roi qui lui savoit gré d'oser quelquefois

AN. 1556. --
1610. de J. C.

lui déplaire. L'un & l'autre sem-
bloient se disputer à qui feroit mieux
oublier aux François les orages dont
ils avoient été frappés si long-tems.
Personne n'ignore les mots simples &
sublimes avec lesquels Henri peignoit
le désir de donner à ses Sujets, non-
seulement le nécessaire, mais l'agréa-
ble superflu. Qui ne fait sa belle ré-
ponse au Duc de Savoye, lorsque ce
Prince lui demandoit quels étoient
ses revenus ? *Je n'en fais rien ; je ne
compte point avec mes Sujets ; comme je
me fais aimer, ils croient que tous leurs
biens sont à moi, & je pense que tous
les miens sont à eux.* Dans le fort des
Guerres Civiles, il apprend qu'un de
ses détachemens s'est rendu maître
d'une Province révoltée, & la traite
avec rigueur : *Partez, s'écrie-t il,
allez à mes soldats ; dites leur qu'ils
cessent leur ravages ; maltraiter mes
Peuples c'est s'en prendre à moi. Quoi-
que rebelles, ils sont toujours mes en-
fans.* Jaloux de connoître tout ce qui
pouvoit faire le bonheur de ses Su-
jets, il recherchoit avec empresse-
ment les avis qui pouvoient le con-

devoir à ce but. Malheur à qui liroit sans attendrissement, son discours au milieu de l'Assemblée qu'il tint à Rouen ! *Je vous ai appelé pour prendre vos avis. Je suis bien loin de me croire infailible. Dites-moi mes fautes, je ne rougirai jamais de m'instruire avec ma famille.* Tout occupé de ces soins généreux, il vaque avec la même ardeur à la gloire de l'Etat, & ce pere si tendre pour ses Peuples, devient alors le Monarque le plus fier. Il a déjà forcé l'Espagne à lui rendre les usurpations qu'elle a faites; il demande avec la même fermeté le Marquisat de Saluces donc le Duc de Savoye s'est emparé. Emmanuel vient inutilement à Paris, flatte, prie, intrigue, use de toutes les ressources de la politique. Henri, toujours ferme, fait échouer ses ruses, & l'oblige à lui donner en échange, la Bresse, le Bugay avec les Bailliages voisins. Le Duc de Toscane est contraint de restituer les Isles qu'il a enlevées; Bouillon est forcé de lui remettre les Villes de sa Souveraineté, & d'avouer qu'il ne les reconvre que

AN. 1556.
1640, de J.C.

AN: 1556 --
 3610. de J.C.

par sa clémence. La Maison d'Autriche est contrainte de ménager les Protestans de l'Empire qu'il protège. Il devient l'arbitre entre l'Espagne & les Provinces-Unies, & dicte les loix de la pacification entre ces deux Puissances. Venise & le Pape le prennent pour médiateur dans une querelle qui alloit troubler toute l'Italie. Les Princes qui se disputent la riche succession de Julliers & de Cleves, l'acceptent pour conciliateur, & l'Empire entier le regarde comme le garant & le vengeur de sa liberté. Ainsi la France qui, à l'avènement de Henri, étoit l'Etat de l'Europe le plus avili & le plus malheureux, devient pendant un règne si court, une des Puissances de la terre les plus florissantes au-dedans, & les plus respectées au-dehors.

Tant de bienfaisance, tant de sagesse ne désarment point l'envie. L'Espagne soulève par des artifices secrets, jusqu'aux amis les plus intimes du Héros. Bouillon, d'Auvergne, Aumale, tous comblés de ses bienfaits, ou les objets de sa clémence,

ce, intriguent & s'arment contre lui. Vingt conspirations sont tramées, découvertes & pardonnées. Biron même, à qui il a sauvé la vie, auquel il s'est fait un plaisir de prodiguer ses grâces, & dont il a oublié une ancienne perfidie, Biron le trahit une seconde fois, complotte contre ses jours, & veut démembrement la France de concert avec la Cour de Madrid. Arrêté, convaincu, il refuse de s'avouer coupable, & se rend indigne d'un nouveau pardon que Henri le conjure avec tendresse d'accepter à ce prix. Son obstination arrache au Roi le consentement à son supplice, mais content d'une victime, Henri fait grâce à tous les complices. Cependant indigné des pièges que la Cour d'Espagne tend continuellement sous ses pas, il se prépare à se venger en l'humiliant. Une Ligue formée avec autant d'adresse que de secret, a mis dans ses intérêts le Dannemarck, l'Angleterre, la Savoye, les Protestans d'Allemagne, Venise & le Pape même. Cent mille hommes prêts à marcher

AN 1554.
1610. de J. C.

98 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1566 --
1610. de J.C

sous ses ordres , quarante millions amassés pour cette guerre , tant d'Alliés déclarés , tant d'autres secrets , un Héros à la tête de toutes ses forces , donnent les plus justes espérances de voir réduire à d'étroites limites la Monarchie qui menace de tout envahir. Henri est près d'ouvrir cette grande expédition , & l'Europe entière a les yeux sur lui ; il périt tout-à-coup assassiné par la main d'un homme obscur , entouré de ses Courtisans & de ses Amis , environné d'un Peuple qui l'adore , & au milieu des fêtes de l'éclatante cérémonie qui vient de couronner la Reine. Prince au-dessus de tout éloge , dont on n'entend point le nom sans respect , dont on ne voit point l'image sans amour ! Grand Roi , brave guerrier , le plus aimable Particulier de son siècle , le seul Conquérant peut-être qui mérite l'admiration que le vulgaire donne à tous , parce qu'il regarda toujours la Guerre comme un fléau , & qu'il ne la fit jamais que justement , malgré lui , & pour sa défense ! L'ingratitude & l'avarice dont

on a osé accuser une si belle ame, étoient chez lui des vertus ; elles prenoient leur source dans ce principe sacré, qui devoit être continuellement sous les yeux des Rois, *que les refus qu'ils font à leurs courtisans, sont autant de graces accordées à leurs Peuples.* On peut lui reprocher un penchant excessif pour l'amour ; défaut pardonnable, s'il n'eût jetté quelquefois ce grand Roi dans des fautes nuisibles à ses affaires. En un mot, il fut homme, il eut donc des faiblesses ; mais, tout compensé, il doit être regardé comme le plus respectable Souverain qui ait paru depuis Trajan & Marc-Aurele. Peut-être ne lui manqua-t-il qu'un esprit plus cultivé, pour être l'égal de ces hommes incomparables.

AN. 1556. —
1670. de J.C.

Pendant que le génie d'un Héros redonnoit à la France sa félicité & sa gloire, une femme formée comme lui dans l'école de l'adversité, maintenoit la tranquillité de l'Angleterre, & rendoit sa Nation une des premières du monde. Elisabeth étoit née d'un mariage que la moitié des

ANGLE-
TERRE &
ECOSSE.

AN 1556.--
1619 de J.C.

Chrétiens regardoit comme illégitime. Sa Mere chargée des accusations les plus odieuses, n'avoit paru sur le Trône, que pour périr bientôt après sous le fer d'un bourreau. Un Edit confirmé par l'Assemblée générale de la Nation, avoit flétri la fille de cette malheureuse Reine, & annullé ses droits; & quoiqu'un testament eût paru les rétablir, il n'avoit point dissipé les nuages répandus sur sa naissance. Elisabeth s'étoit flattée de respirer sous le règne de son Frere; elle avoit trouvé de nouveaux dangers sous un audacieux protecteur qui avoit tenté de l'immoler. Sortie de ce péril, elle étoit tombée dans un plus grand. Le fanatisme & la jalousie armant la superstitieuse Marie, Elisabeth, attaquée par d'odieuses délations, avoit été enfermée à la Tour où elle avoit vu plusieurs fois le fer levé sur sa tête. C'est au sein de tant de disgraces qu'elle avoit nourri son esprit de sciences aussi étonnantes pour son âge que pour son sexe. Sa figure, sa jeunesse, ses malheurs & sur-tout ses talens, lui avoient gagné

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 101

les cœurs d'un Peuple qui ne voyoit dans sa Reine aucune de ces brillantes qualités. Mais cet amour n'avoit servi qu'à irriter la persécutrice qui, résolue d'en faire sa victime, avoit suspendu ses coups, à la prière de Philippe, que la politique intéressoit aux jours de la Princesse. La mort de Marie rompt tout-à-coup la trame de tant de malheurs, & livre à Elisabeth une Couronne que les vœux publics lui déferent plus que les loix. La nouvelle Souveraine voit ses sujets partagés entre deux factions qui cherchent réciproquement à se perdre. Les Catholiques dominant dans le Conseil, ont les grandes Places, & semblent, au premier coup d'œil, le parti le plus fort. Les Réformés, accablés par la tyrannie du règne précédent, sont écartés de toutes les dignités, & semblent n'avoir plus de force réelle; ils sont cependant les plus nombreux, & le penchant général se porte vers cette secte. Indifférente sur les dogmes des deux cultes, Elisabeth ne les envisage que relativement à ses intérêts. Sa Mère

AN. 1555.
1610. de J. C.

AN 1556.--
1610. de J.C.

a été en quelque sorte la victime du parti Protestant, ses amis en ont été les appuis ou les martyrs. Ses persécuteurs ont été les héros de la Catholicité ; cette Communion a toujours regardé sa naissance comme illégitime, & par conséquent, son titre à la Couronne comme insuffisant. Si l'intérêt particulier la décide contre Rome, son caractère ne l'anime pas moins contre cette Cour ; fiere, elle ne voit qu'avec une espece d'indignation les Têtes couronnées s'abaisser aux pieds du Pontife : vindicative, elle se rappelle avec le plus vif ressentiment les Bulles outrageantes lancées contre son Pere : Jalouse de son autorité, elle apperçoit avec peine une multitude d'Ecclesiastiques répandus dans ses Etats, prêts à obéir à un Souverain étranger ; Naturellement portée vers l'incrédulité, elle préfère la Religion qui lui offre le moins de mysteres à croire, & le moins de sacrifices pour sa raison. L'intérêt de l'Etat s'unit à ces considérations ; les biens considérables du Clergé dont elle peut enrichir le Fide, sont un

attirait pour une Princesse qui compte une sage économie, parmi les principales vertus d'un Souverain. Le célibat ordonné aux Ministres des Autels se présente à elle sous un jour défavorable; elle croit y voir une perte pour la population qu'elle regarde comme la base de la prospérité des Empires. Les Cloîtres lui paroissent ravir des Citoyens à la société, des défenseurs à l'Etat, & des bras à l'industrie. Trop habile pour dévoiler tout d'un coup ses sentimens, elle tient quelque tems la balance entre les deux partis, & les laisse dans l'incertitude sur le côté où elle doit la faire pencher. Elle envoie une Ambassade solennelle au Pape, & feint de vouloir entretenir avec lui une durable intelligence. Paul IV gouvernoit alors l'Eglise, Pontife bien éloigné de la prudence si nécessaire dans cette occasion. L'impérieux Vieillard rejette avec le plus sanglant mépris la soumission d'Elisabeth, parle avec outrage de sa naissance, lui ordonne de descendre du Trône, & exige qu'elle lui re-

AN. 1556. --
1610. de J. C.

AN 1556. --
1610. de J.C.

mette la Couronne pour en disposer à son gré. L'altiere Elisabeth ne garde plus de mesure, & rappelant son Ambassadeur, elle se déclare hautement pour les ennemis de Rome. Dans un Parlement qu'elle assemble à ce dessein, & dont elle a soin de gagner les membres, elle renverse l'édifice de sa Sœur, fait proscrire la Catholicité, prend, à l'imitation de son Pere, le titre de Chef suprême de l'Eglise. Sous ce nom, elle exécute le projet d'une Religion particulière, où, recevant les dogmes nouveaux, elle conserve une partie des cérémonies anciennes. Ainsi par l'adroit mélange qu'elle fait des deux cultes, elle laisse aux esprits la liberté du raisonnement dont ils sont si jaloux, & retient l'éclat extérieur qui rendant la Religion plus auguste aux yeux des Peuples, les attache davantage à ses maximes. Cependant sa main ferme & habile arrête les complots que forment les Partisans du culte qu'elle proscriit, & sa prudente administration la fait adorer des Sectateurs de celui qu'elle favorise. Com-

me elle sent que le poids des impôts est le genre de vexation que les sujets pardonnent le moins, elle prend la résolution de mettre dans ses dépenses une modération qui lui évite la nécessité de recourir à des moyens extraordinaires. Frappée des inconvéniens sans nombre qu'entraîne l'altération des Monnoies, elle réforme cet abus du gouvernement de ses prédécesseurs, & fixe les métaux à leur titre légitime. La culture des terres, négligée jusqu'alors, devient un des principaux objets de son attention. Elle réveille l'esprit du Commerce & celui de la navigation, perdus l'un & l'autre pendant les tems des troubles. De hardis Navigateurs, encouragés par de sages Ordonnances, vont former des Colonies qui doivent devenir les principales sources de la prospérité générale; & l'Angleterre, dépourvue de Vaisseaux au commencement de son règne, s'éleve dans un espace de peu d'années, au point d'être regardée comme une des premières Puissances maritimes. Ses soins si actifs & si heureux au dedans, ne

AN. 1596 --
1610. de J.C.

le sont pas moins au-dehors. Elle
 AN 1556 --
 1610. de J.C. apperçoit ses Royaumes environnés
 d'ennemis implacables & puissans.
 Le Pape lance contre elle les fou-
 dres de l'Eglise, & anime les Moi-
 nes toujours dévoués à ses intérêts.
 Philippe qui semble garder les de-
 hors de l'amitié, est son ennemi se-
 cret : le titre de défenseur de la Re-
 ligion Catholique dont il se pare aux
 yeux de l'Europe, engage ce Prince
 à poursuivre une Reine qui l'a prof-
 crit ; & le refus qu'elle lui a fait de
 sa main, est une nouvelle raison de
 haine pour ce Monarque : d'ailleurs
 une énorme ambition qui tend à tout
 asservir, l'arme naturellement contre
 une Princesse qui ne veut plier sous
 personne. La France n'est pas moins
 à redouter pour elle : Henri II a don-
 né la confiance aux Guises, qui, ou-
 tre le zele que ces Princes affectent
 pour le Pape, ont des droits parti-
 culiers à exercer contre Elisabeth.
 Leur Sœur est actuellement Régente
 d'Ecosse, & la fille de cette Reine,
 mariée au Dauphin, invoque des pré-
 tentions au Trône d'Angleterre, pré-

ventions trop fondées pour n'être point à craindre. Marie Stuart, arrière-petite-fille de Henri VII, est la première Princesse du Sang Royal, & doit par conséquent hériter du Sceptre de Marie Tudor, si Elisabeth est illégitime. Les doutes répandus sur la naissance de cette fille d'Anne de Boleyn, paroissant suffisans aux Cours de Paris & d'Edimbourg, Marie a pris le titre & les armes de Reine d'Angleterre, & semble n'attendre qu'une occasion qui lui permette de faire valoir ses droits. Elisabeth, entourée de tant d'ennemis, cherche à leur opposer des Alliés puissans, & surtout à les embarrasser dans leurs propres États. La ferme résolution qu'elle a prise de ne se marier jamais, lui sert pour le premier de ces deux objets. Elle tient dans l'incertitude les concurrens qui aspirent à sa main, & les flattant par une vaine espérance, elle les engage à la servir. Ainsi elle conserve dans ses intérêts le Roi de Dannemarck, le Prince de Suède, & le fils aîné de Philippe lui-même ; ainsi par les promesses

AN. 1666 --
1610. de J. C.

qu'elle laisse échapper en faveur du Duc d'Anjou & d'Alençon, elle se procure des partisans en France, parmi les Chefs des Sectes les plus ennemies. En même-tems, pour opposer un parti formidable à celui qui l'attaque, elle se déclare la Protectrice générale des Protestans, elle parvient à se faire regarder comme leur unique appui, & se ménage dans les Royaumes étrangers des gens hardis, belliqueux, dépendans de ses ordres, & prêts à agir selon ses vues. Elle favorise en secret la rebellion des Pays-Bas, si embarrassante pour l'Espagne; elle aide les Chefs de cette République naissante par des secours de toute espece, & entretient de cette maniere de perpétuels ennemis au plus puissant de ses adversaires. Ses intrigues, ses promesses, son or, lui gagnent des Amis à la Cour de France, qui contrebalancent le crédit des Guises; tandis que des émissaires adroits, répandus dans Paris, fomentent la haine que les Protestans portent à ces Princes. Lorsque la mort de Henri II paroît avoir mis le comble à

la faveur de la Maison de Lorraine, Elisabeth redouble ses efforts ; & secondant l'audace de Condé & de Coligny, elle les engage dans une Guerre Civile, dont les suites doivent donner tant d'occupations à la France & à ses Maîtres. Toujours unie avec ces deux Chefs de parti, elle nourrit les divisions qu'ils font naître sous le règne de Charles IX, & après leur mort, elle continue de servir d'appui au Roi de Navarre. Elle lui envoie publiquement des troupes, le soutient contre la Ligue, & devient pendant le règne de Henri III, la principale cause des succès du parti Protestant. Par cette suite de démarches toujours faites à propos, elle enchaîne les efforts des Guises, & les traversant continuellement en France, elle les empêche de troubler sa marche politique en Ecosse.

L'Ecosse est devenue le théâtre des horreurs dont le fanatisme le plus absurde est capable. Le Calvinisme qui s'est glissé dans ce Royaume, a pris toute la dureté des principes de son

AN, 1556.--
1610. de J.C.

auteur. Il s'est armé contre les cérémonies les plus innocentes ; il regarde les plus légers divertissemens comme des crimes, & la moindre tolérance des rits de l'Eglise Romaine, comme une abomination punissable. Ses Ministres ne se montrent que sous l'extérieur le plus austere ; ils n'y parlent qu'avec un jargon mystique, aussi bizarre que feroce ; ils ne veulent établir leur doctrine que par les moyens les plus rigoureux, & semblables au Dieu que s'est formé leur noire imagination, ils paroissent altérés du sang de leurs adversaires. Les biens des Ecclesiastiques sont pillés, les statues les plus révérees jusqu'alors, sont traînées dans la boue sous les yeux de la Reine, & les Autels brisés avec fureur, sont plus d'une fois baignés du sang des Prêtres. Envain la Régente, zélée pour l'ancien culte, mais dirigée par la sagesse & la prudence, voudroit-elle mêler la fermeté & la douceur pour concilier les esprits ; envain à la tête des François que lui envoient ses Freres, se flatte-t-elle de réduire les farouches sectes

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 111

taires que sa clémence a voulu dé-
 farmer. Elle les voit, après des défai-
 tes qui semblent les avoir accablés,
 reparoître avec de nouvelles ressour-
 ces, parler avec plus d'audace, &
 l'insulter avec plus de rage. Les me-
 sures les mieux prises sont déconcer-
 tées; la valeur des Etrangers devient
 inutile, & le parti rebelle se montre
 tous les jours plus terrible & plus dan-
 gereux. Elizabeth, l'ame invisible de
 ce corps, en dirige les mouvemens
 & en entretient toute la force. Lors-
 qu'elle le voit assez puissant pour ré-
 sister au Trône, elle quitte la dissi-
 mulation; & les Anglois mêlés pu-
 bliquement dans les armées des fac-
 tieux, obligent la Régente à une paix
 où ils donnent la loi. Bientôt une
 Confédération faite pour la conserva-
 tion de la Religion réformée, se met
 sous la protection de l'Angleterre,
 & livre ainsi à une Reine étrangère
 le pouvoir du Sceptre Ecossais. C'est
 dans ces circonstances que Marie
 Stuart qui a perdu sa mère & son
 époux, quitte la France pour venir
 régner dans sa patrie.

AN. 1562
 1610 de J. C.

112 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. -
1610. de J.C.

Elevée dans une Cour soumise ;
brillante & voluptueuse ; nourrie dans
le goût des Beaux-Arts , accoutumée
à recevoir l'encens d'une foule d'ado-
rateurs , la belle Marie âgée de dix-neuf
ans , frémit de se voir à la tête d'un
peuple pauvre , farouche , ennemi de
l'autorité , des arts & des plaisirs.
Arrivée à Edimbourg , elle obtient
à peine la permission de professer
dans son Palais , la Religion de ses
peres. D'impitoyables Ministres du
culte nouveau , insultent à sa foi , à
ses goûts & à ses mœurs dans des
sermons barbares qu'ils la forcent
d'entendre. Les Prêtres qu'elle proté-
ge , sont couverts d'outrages à la vue ;
ses parens , ses amis se voient avi-
lis ; & sous le nom de Reine , elle
n'est que la première esclave d'un
Gouvernement fanatique & cruel.
Des hommes sortis du rang le plus
bas , régneront impérieusement sous
le nom de Pasteurs , & renouvelleront
à chaque instant , de sanglans affronts
contre une jeune Princesse que sa
beauté , ses graces , son esprit , mille
vertus , rendent la Souveraine la plus

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE. II. 113

accomplie de l'Europe. Née avec un cœur sensible, qui l'invite à prendre un Epoux, Marie voit la Politique applaudir à son penchant. En partageant son Trône, elle se donnera un défenseur de ses droits & un vengeur de la majesté de son rang. Mais ce motif l'engage à se choisir un Mari puissant qui unissant ses forces aux siennes, l'arrache à la double sujétion des Calvinistes & de l'Angleterre. Elle peut se décider entre les plus grands Princes Catholiques qui aspirent à sa main; & parmi les Ecois, plusieurs Seigneurs que le mérite & la fortune accréditent également, sont en état de lui procurer des secours décisifs. Son cœur qui la décide, rejetant tous ces partis, elle épouse Henri Stuart le plus bel homme & l'esprit le plus foible du Royaume. Les commencemens de cette union semblent assurer à Marie le bonheur dont elle s'est flattée. La tendresse qui unit les deux Epoux, les rendant respectables à la Nation, l'autorité Royale reprend quelque force, & les factions allumées par

AN. 1566 --
1610, de J. C.

AN. 1556. —
1610. de J. C.

Elisabeth, deviennent moins vives. La fécondité de Marie augmentant l'amour de son peuple, elle touche au moment de triompher de ses ennemis, & de disputer à sa rivale, le Sceptre même d'Angleterre. Mais à peine a-t-elle joui deux ans de cette douce tranquillité, que la jalousie trouble tout-à-coup l'espoir de tant de prospérités. Le Roi qui prête l'oreille à la calomnie, ne croit plus voir dans Marie, qu'une femme infidelle; Marie qu'irritent ces soupçons, conçoit du mépris pour un Prince dont l'amour lui a caché les défauts. Peu contente de lui ravir l'autorité, elle appelle auprès d'elle son Frere naturel, le Comte de Murray, perfide qui cache l'ame la plus noire sous des dehors heureux. Incapable de méfiance, elle abandonne à ses nouveaux Ministres, le soin du Gouvernement, pendant qu'elle s'occupe à cultiver les Beaux-Arts avec un Italien dont les talens lui sont chers. Cependant les ennemis de la Reine aigrissant les soupçons du foible Henri, lui montrent un rival dans l'ob-

VII^e. EPOQ. PHILIPPE. II. 115

leur Musicien qu'elle a auprès d'elle, lui inspirent le désir de la vengeance & s'offrent d'en être les exécuteurs. L'infortuné Italien est poignardé par ordre du Roi, à la table de la Reine, dans ses bras mêmes où il s'est réfugié, & le sang de ce malheureux couvre cette Princesse, prête à mettre au monde l'unique fruit de son hymen. La plus violente haine succède au dégoût qu'elle a déjà pour son Mari, & dans son premier mouvement elle laisse éclater le désir avec l'espérance de le punir. Cependant elle paroît quelques jours après oublier ses ressentimens, & le fils qu'elle met au monde, est regardé comme le gage précieux de l'ancienne union des deux Epoux. Mais presque au moment de cette réconciliation, l'explosion d'un baril de poudre placé sous l'appartement du Roi, fait sauter pendant la nuit le Château d'où Marie vient de sortir, & tue le malheureux Monarque. Le bruit qui éveille la Ville, fait aussitôt connoître l'affreuse catastrophe de Henri. Le Peuple en foule se transf-

AN 1556.--
1610, de J. C.

AN 1556.--
1610. de J.C.

porte au Palais, demande vengeance, accuse Bothwel Seigneur Ecofois, nouveau Favori de la Reine, & la désigne elle-même comme complice de ce crime. Murray qui croit voir une route ouverte pour monter un jour sur le Trône, ou du moins pour en usurper l'autorité, favorise le soupçon odieux qui se répand contre sa Sœur; les Réformés le confirment hautement, & les émissaires d'Elisabeth, l'autorisent en secret. Edimbourg, Glascow, l'Ecosse entière se soulève, prend les armes, menace également la Reine & celui qu'on nomme son amant. C'est alors que Bothwel conçoit & exécute le projet le plus audacieux qu'ait jamais imaginé un sujet. A la tête d'amis qui lui sont dévoués, il enlève sa Souveraine, s'enferme avec elle dans une Ville fortifiée, & soit que cette Princesse ne suive que son penchant, ou que la crainte la décide, il la fait consentir à s'unir avec lui par un mariage public. Tous les doutes semblent disparaître aux flambeaux de cet imprudent hymen, & Marie n'est

VII^e. EPOQ. PHILIPPE. II. 117

plus regardée par ses sujets, que comme une adulateur, une parricide qui a cherché dans le crime le plus noir le droit de s'unir au complice de ses désordres. Les Ministres de la Réforme au comble de leurs vœux de trouver une occasion d'affermir leur triomphe, en perdant l'ennemie de leur culte, enflamment les Peuples par de vives peintures des prétendus crimes de la Reine. Les Temples, les Places publiques, retentissent des noms odieux qu'on lui donne, & des cris de la révolte qui est présentée comme un devoir. Murray qui a laissé tomber le masque, seconde de tout son pouvoir le parti des fanatiques, tandis que l'Ambassadeur d'Elisabeth, aigrit les haines en feignant de vouloir les calmer. En peu de tems la Campagne est couverte de Rebelles qui portent dans leurs étendarts, les images du Monarque assassiné, de Marie parricide, & de son fils dont les foibles mains demandent vengeance. Ils s'avancent tumultueusement, ne parlant que de punir & ne respirant que le sang de

AN. 1586.
1610. de J.C.

AN. 1556. --
1610. de J.C.

Bothwel & de la Reine. Les deux amans n'opposent ni fermeté ni prudence à leurs fougueux adversaires ; Bothwel ne voit d'autre ressource pour échapper au supplice dont il est menacé , qu'une fuite précipitée dans les Pays Etrangers ; Marie tombée entre les mains de son barbare Frere , est livrée aux outrages d'une populace en fureur , qui demande à grands cris son supplice. Jugée par les Sujets , déposée , enfermée dans une Fortresse au milieu d'un vaste Lac , privée de la vue de ses amis , de ses parens , de son fils même , elle essaye , un an entier , toutes les humiliations de la plus horrible captivité. Tant de malheurs , tant d'indignités touchent quelques ames sensibles parmi ses persécuteurs mêmes , & ceux-ci se joignant à ses partisans , elle voit un stratagême heureux la tirer de sa prison , pour la mettre à la tête d'une Armée qui relève ses espérances. La fortune qui sembla ne jamais sourire à cette Princesse , que pour lui préparer de nouveaux revers , la trahit encore , & une bataille qu'elle perd

contre l'actif Murray, lui enlevant sa dernière ressource, elle ne voit plus que la nécessité de chercher un asyle hors de son impitoyable patrie. L'inimitié d'Elisabeth, n'empêche point l'infortunée Marie de tourner les yeux sur l'Angleterre. Jugeant le cœur de sa rivale par le sien, elle se flatte que le spectacle d'une Reine poursuivie par les Sujets, parvenue dans l'abîme du malheur, tendant une main suppliante, désarmera la haine, & changera son ennemie en protectrice: mais elle n'est pas long-tems à s'appercevoir qu'elle a jugé trop favorablement la fille de Henri VIII.

AN. 1556.
1610. de J. C.

Elisabeth se croit au comble du bonheur en apprenant qu'elle tient dans ses mains le sort de la rivale de son sceptre, de son esprit & de sa beauté. Le noble désir de la protéger ne s'est pas même fait entendre; elle n'a conçu que le plaisir de punir la Reine d'Ecosse des avantages qu'elle a reçus de la Nature, de la mettre hors d'état de réclamer des droits trop fondés, d'établir d'éternels motifs de division entre les Su-

AN. 1648.--
1610. de J.C.

jets & leur Souveraine, & de cimenter par ces discordes, la domination Angloise à Edimbourg. La vengeance, l'ambition & la jalousie, les trois plus fortes passions de la Reine d'Angleterre conspirant pour le même projet; diffamer Marie, la retenir captive, la perdre, voilà l'unique pensée qui occupe Elisabeth. Maîtresse à peine de son sort, elle l'entoure de Gardes, la retient prisonniere, & commence un Procès inoui à l'Univers. Une étrangere s'établit Juge entre une Reine & son Peuple, cite l'une & l'autre à son Tribunal, & force le Régent du Royaume indépendant, à venir à ses pieds, accuser la Souveraine. Ici tous les Mémoires se confondent, & l'œil le plus perçant ne démêle rien à travers les nuages que la partialité élève de part & d'autre. Si l'on entend les Calvinistes, si même on consulte un Ecrivain François, respectable par ses lumieres & sa probité, l'adultere de Marie y fut prouvé, son parricide fut avéré, & les égards pour le rang de la coupable, empêcherent le Tribunal

Tribunal Anglois de prononcer publiquement. Si l'on consulte les Catholiques, l'innocence de Marie fut démontrée; les lettres sur lesquelles on voulut établir son crime, étoient contrefaites; les faits, le style, les dates, accusèrent l'imposture; Murray lui-même, persécuteur de la Reine, fut convaincu d'être l'auteur du crime; si Elisabeth refusa de rendre un jugement définitif, c'est qu'elle se vit trahie dans son attente, & qu'elle voulut ravir à son ennemie, l'honneur de voir triompher son innocence. Innocente ou coupable, Marie fut enfermée dans une Forteresse, privée de tout espoir de remonter sur le Trône, & accablée pendant vingt ans des maux d'une captivité qui devint tous les jours plus cruelle; Murray lui-même dont les artifices parurent triompher, n'eut que le nom de Régent, & fut l'esclave des volontés d'Elisabeth. Cette puissante Reine effrayant les partisans de Marie en menaçant ses jours, intimidant les Rebelles en leur montrant cette Princesse prête à revoler

AN. 1556.
1617, de J. C.

en Ecoſſe , tint toutes les factions dans la crainte, & régna également à Londres & à Edimbourg. Impatiente d'assurer ſon ouvrage, & ſentant la néceſſité d'abaiffer en France la famille de la Captive, elle redouble ſes efforts contre les Guiſes ; elle aide leurs ennemis de ſes conſeils, de ſes tréſors & de ſes troupes ; elle ſe lie étroitement avec le Roi de Navarre, & devient la plus ſûre protectrice des droits de ce héros. D'un autre côté, elle élève dans les deux Mondes des digues contre la formidable puiffance de Philippe ; elle continue de protéger la Hollande, & la ſoutient contre l'or du Monarque des Indes, la valeur des Eſpagnols & le génie de Farnefe. En même-tems ſon œil éclaire les démarches de Rome ; elle en découvre, arrête, & punit toutes les intrigues.

Cependant la pitié pour les malheurs de Marie, enfante tous les jours de nouveaux complots qui, déconcertés par la prudence d'Elifabeth, ne font que reſſerrer les nœuds de la priſonnière, & perdre ceux qui tou-

tent de les briser. Norfolk que l'honneur d'être le premier Pair d'Angleterre, fait aspirer à la main de la Reine captive, pardonné d'abord, coupable une seconde fois, expie sa témérité sur l'échafaud. Vingt séditions formées sous les mêmes auspices, sont éteintes dans le sang de leurs auteurs, jusqu'à ce qu'un homme obscur, qu'un zèle téméraire rend l'aveugle instrument d'une dernière conspiration, devienne une nouvelle victime, & entraîne la perte de l'infortunée dont il a voulu briser les fers. Ici paroît un second procès aussi inoui, plus atroce, plus injuste que le premier. Accusée d'avoir tenté de ravir à Elisabeth le Sceptre avec la vie, Marie est traduite devant une Commission composée de ses plus ardens persécuteurs, esclaves des volontés de son ennemie. Envain réclame-t-elle ses titres d'Etrangere & de Reine qui doivent la soustraire aux Loix d'Angleterre; envain fait-elle voir dans ses Juges, des hommes décidés à la perdre; envain prouve-t-elle que Walsingham, depuis

124 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. --
1610. de J. C.

long-tems altéré de son sang, est l'ame de ce Tribunal; envain montre-t-elle la fausseté des titres que l'on produit, & les contradictions de ses accusateurs; envain réclame-t-elle le droit, fondé sur la nature, d'être confrontée aux témoins qui déposent contre elle: un Arrêt que son implacable persécutrice hésite même de signer, condamne Marie à perdre la tête, & cet étrange Arrêt s'exécute. Ainsi périt après vingt ans de captivité, une Princesse, l'exemple le plus mémorable qui fut jamais, de la fragilité des grandeurs. Née sur le Trône d'Ecosse, élevée sur celui de France avec des droits incontestables au sceptre d'Angleterre, ornée de toutes les graces du corps, de tous les talens de l'esprit, des plus belles qualités de l'ame, Marie sembloit un modèle des faveurs du sort; elle en fut un de calamités. Une fureste sensibilité, mêlée avec mille vertus, la livra à quelques momens de foiblesse qui lui coûtèrent son bonheur, & peut-être son innocence. Mais si la pureté de sa vie est éclipsée par quel-

ques nuages qu'il n'est pas facile de dissiper, sa mort, une des plus héroïques qui furent jamais, fit éclater une grandeur à laquelle ses ennemis les plus acharnés n'ont pu refuser des éloges & des larmes.

Ensuite on voit l'impuissante colère du Roi d'Écosse qui n'est point secondée par le courage, & qui s'appaise par l'espoir de succéder à la meurtrière de sa mere; les vaines menaces du Pape qui excommunie publiquement Elisabeth & qui lui applaudit en secret; les tentatives malheureuses des Catholiques qui ne servent qu'à rendre leur persécutrice plus puissante & leur oppression plus dure. Un danger tout autrement pressant pour l'Angleterre, s'éleve du côté de l'Espagne. Philippe II, indigné des secours qu'Elisabeth a prêtés aux Etats-Généraux, veut punir cette Reine, & il en a le prétexte le plus spécieux. C'est le sang de Marie Stuart dont il se montre le vengeur, ce sont les meurtriers d'une Reine Catholique & sa parente, qu'il prétend exterminer. Ses préparatifs répondent

AN. 1556. —
1610. de J. G.

126 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1556.--
1610. de J.C.

à son génie, à sa puissance & à sa haine. Un profond secret couvre le but des Escadres qu'on arme dans ses Ports, & l'Europe allarmée, incertaine de quel côté doit fondre l'orage, n'apprend qu'au moment du départ, que la Flotte la plus formidable qui eut paru sur l'Océan, range les Côtes du Portugal, & dirige sa route vers le Nord. Vingt mille hommes de débarquement doivent s'unir dans la Manche au Duc de Parme, & les talens de cet illustre Général qui y joindra une partie de ses troupes, semblent répondre du succès. C'est ici qu'éclate tout le génie d'Elisabeth : prudence, activité, intrépidité, toutes les vertus qui font la sûreté des Etats, elle les déploie dans cette périlleuse occasion. Elle trouve l'art de réunir dans un même plan de défense, les partis les plus irréconciliables ; les Catholiques, les Protestans marchent sous les mêmes bannieres, & se disputent l'honneur de montrer plus de zele. Toutes les forces de l'Etat sont mises en jeu avec une célérité admirable. La Reine paroît elle-même à la tête des troupes, & malgré son

âge & son sexe, elle s'offre à partager les périls de ses Sujets. La Marine, ressource la plus considérable dans cette crise, est portée avec une promptitude étonnante, à un point qui tient du prodige. Drack commande les Flottes & s'avance avec audace, contre cette armée que sa prodigieuse grandeur fait nommer l'invincible. Heureusement les élémens mêmes semblent conspirer avec la sagesse de la Reine des Anglois. Les vents, les tempêtes dispersent une partie des Vaisseaux ennemis; les fausses routes les égarent; & pour comble de malheur, l'incapacité de l'Amiral Espagnol, ou son orgueil, ne permet pas aux Vaisseaux de Philippe de joindre à tems le Duc de Parme. Cette Flotte si fameuse, déjà battue par les orages, l'est bientôt après par l'habileté de Drack & par la valeur des troupes qui combattent sous lui. A peine de foibles débris vont-ils porter dans les Ports de Philippe, la nouvelle du malheur de ses Sujets, & de l'anéantissement de ses espérances.

128 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556.--
1610. de J.C.

Le danger qu'a couru l'Angleterre sert à en élever la puissance. A la vue du triomphe remporté sur un si formidable Monarque, une noble fierté passe dans le cœur de ces Insulaires; nuls succès ne leur paroissent impossibles, & nuls efforts au-dessus de leur courage. Tous les jours, de tous les Ports sortent des Armateurs qui vont porter le fer & le feu dans les Pays soumis à Philippe, qui parcourent toutes les Mers, & qui en préparent l'empire à leurs descendans. Essex va dévaster les Côtes du Portugal, conçoit, fait agréer, exécute le projet d'assiéger Cadix, prend cette Ville l'épée à la main, s'avance aux Portes de Seville, & fait trembler Philippe jusques dans sa Capitale. Forbisher pénètre dans l'Amérique Septentrionale, emporte quelques Antilles, & vogue dans les Golphes les plus voisins du Pole. Drack se montre dans les deux Hémispheres, enleve les Gallions Espagnols, va chercher dans le Mexique les métaux qui y naissent, range toutes les Côtes Méridionales du nouveau Monde, porte la terreur

dans le Pérou, dans le Chili, aux Açores, aux Philippines; après avoir été le premier Anglois qui ait fait le tour de la Terre, il revient dans les Ports de sa Patrie, chargé des plus magnifiques dépouilles qu'ait jamais remporté un Vainqueur. Lancastre pille dans le Brezil l'opulente Ville de Fernanbouc; Raleigh, Haukins, Norris, croisent dans les Mers du Sud & y enlèvent une multitude de Vaisseaux, avec d'incroyables richesses. Gavendish de retour en Angleterre, entre dans la Tamise avec l'appareil du triomphe, ses Soldats & ses Marelots vêtus d'étoffes de soie, ses voiles de damas, & son perroquet orné d'un pavillon de drap d'or. Toutes ces expéditions ne sont pas également heureuses; mais toutes forment les Anglois à la Marine, & leur inspirent cet esprit de commerce & de Navigation qui depuis ce tems les a rendus si redoutables. D'ailleurs, ayant à combattre contre le Peuple le plus riche du Monde, les prises sont inestimables, & l'opulence qui en résulte, donne une

AN. 1576.--
1610. de J.C.

AN. 1556. --
 1610. de J. C.

nouvelle vie à toutes les parties du
 Gouvernement.

Dans ce haut degré de prospérité où se voit la fille de Henri VIII, maîtresse absolue en Angleterre, toute-puissante en Ecosse, appui de la France, protectrice de la Hollande, crainte de Philippe & révérée du reste du Monde, cette heureuse Reine croit qu'il manque encore quelque chose à son bonheur. L'Irlande étoit habitée par un Peuple que ses ennemis appelloient grossier, parce que sa vertueuse simplicité ignoroit les fraudes de la politique; rebelle, parce que sa noble fierté luttoit sans cesse contre un joug injuste & étranger; remuant, parce qu'il invoquoit la protection des loix que ses oppresseurs lui refusoient; fanatique, parce que son zele pour la Religion de ses Peres, & son amour pour ses légitimes Rois, ne lui permettoient pas de briser, au gré du caprice, & l'Autel & le Trône. Ce Peuple surpris par Henri II & séduit par son aveugle crédulité pour ses Ecclésiastiques, s'étoit vu ravir une partie des an-

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 131

riques possessions de ses Ancêtres. Revenu de sa première surprise, il avoit tenté de secouer une domination qui n'étoit fondée que sur la force. Sans armes, sans politique, sans industrie, sans union, cette Nation infortunée luttoit depuis quatre cens ans avec les seules ressources du courage, contre toute la puissance de ses oppresseurs. Henri VIII, qui avoit voulu achever la conquête, ayant échoué dans ce projet, le sort des Anglois de cette Isle n'en étoit devenu que plus incertain, & leurs Villes assaillies sans cesse, n'avoient plus qu'une existence douteuse & troublée. Elisabeth, qui s'irrite de voir ce Peuple seul mépriser son autorité, entreprend de le dompter. L'élite de ses troupes passe en Irlande sous la conduite d'Essex son Favori, & regardé comme le meilleur de ses Généraux de terre. Le succès ne répond point à ses espérances; les brillantes qualités d'Essex succombent sous la courageuse simplicité de ses ennemis. Arrêté, vaincu, obligé de rester dans l'inaction, le Conquérant de Cadix voit

AN. 1556 --
1610. de J. C.

AN. 1556. --
1610. de J.C.

flétrir sur les bords du Shanon, les lauriers qu'il a cueillis sur les rives du Tage ; & la Reine, malgré tout son amour, est forcée de le rappeler à Londres. Mont-joye qui lui succède, prend des mesures plus justes, combat les ennemis par leurs propres avantages, a sur eux des succès décidés, & par la sagesse qui accompagne sa valeur, il parvient enfin à réduire la plus grande partie de l'Isle. Le vaillant Comte de Desmond est contraint de chercher une autre Patrie. Tyrone, digne fils du grand O-Nel, après avoir soutenu dix ans, la liberté de son Pays, est obligé de se remettre entre les mains d'Elisabeth ; & la soumission de ce brave Guerrier détruit toutes les espérances de sa Nation.

Pendant que cette Princesse présente un règne si glorieux & si fortuné, le plus noir chagrin la dévore & la mène insensiblement au tombeau. Toujours malheureuse dans le choix des objets de son amour, elle a vu le Comte de Leicestre se deshonoré par la conduite qu'il a tenue

en Hollande. Un goût plus éclairé l'a flattée d'un autre sort : l'esprit, le courage, les connoissances & l'illustre naissance du Comte d'Essex, ont fait applaudir à la faveur de celui-ci; mais l'orgueil, l'imprudenc & les emportemens de ce nouvel amant, n'ont pas tardé à troubler encore la vie d'Elisabeth. Irritée de ses caprices, elle a voulu le corriger par des châtimens modérés; mais cet esprit altier n'écoutant que le ressentiment des outrages, s'est abandonné à des discours offensans, & à des menaces indécentes. Les ennemis nombreux de ce Seigneur, animant le courroux de la Reine, une éclatante rupture a paru les diviser à jamais. Essex s'est vu condamner à une prison & à des amendes dont il a conservé un souvenir qu'il a dissimulé pendant quelque tems. Persécuté de plus en plus, & perdant tout espoir de recouvrer la faveur d'une femme dont il a été adoré, il n'a plus gardé de mesure; & joignant aux propos les plus coupables des complots plus criminels encore, il a con-

AN. 1556.
1610. de J. C.

AN. 1556. --
1610. de J. C

çu l'insensé projet de renverser la forme du Gouvernement, d'enchaîner en quelque sorte Elisabeth sur le Trône, d'appeller son Successeur, le couronner ou du moins lui donner toute l'autorité. Surpris dans cette conspiration, il a exhorté inutilement à la révolte un Peuple qui l'aimoit, mais qui aimoit encore plus sa Reine; & pris les armes à la main, une rigoureuse, mais juste sentence, l'a condamné à perdre la tête. La main d'Elisabeth a frémi long tems d'y souffrir; pressée par les ennemis du Comte, irritée de l'obstination de ce Seigneur qui a paru refuser de demander sa grace, elle a enfin signé dans sa colere un Arrêt que son cœur a mille fois révoqué. Mais à peine le ressentiment a-t-il été satisfait par le sang de cet infortuné, que l'amour s'est fait entendre avec une nouvelle force. La douleur, les remords, le désespoir ont été les seuls sentimens auxquels elle s'est livrée; & tant de maux minant un corps déjà affoibli par les ans, elle meurt remplie de l'idée déchirante d'avoir fait périr son

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 135

amant. C'est ainsi que se termine par une foiblesse un des régnes les plus sages qui furent jamais. Une aveugle haine peut seule refuser à cette Princeſſe l'hommage de l'admiration. Pénétration, étendue, netteté, juſteſſe d'eſprit, prévoyance, activité, dextérité, intrépidité dans les dangers, fermeté dans le malheur, modération dans la fortune; ſage économie qui épargne les plus petites ſommes, quand elles ſont inutiles, & qui prodigue les plus grandes, quand elles ſont néceſſaires; ardeur pour le travail, amour pour ſon Peuple, profonde connoiſſance de ce qui fait la véritable gloire du Prince & du Sujet; mille talens, mille vertus, rendent ElizaBeth digne des plus grands éloges. Tant qu'elle fut Particuliere, elle eut l'adreſſe de cacher une partie de ſon génie, & par cette diſſimulation qui coûte tant à l'amour propre, elle échappa aux dangers qui la menaçoient. Devenue Reine, elle déploya à propos ſes grandes qualités; elle appaiſa les troubles, changea la Religion, rendit ſon au-

AN. 1556. --
1610. de J.C.

136 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. --
1610. de J.C.

torité absolue, enchaîna un Peuple idolatre de sa liberté, & s'en fit adorer, mit un ordre admirable dans les Finances, forma une Marine, créa le Commerce, protégea, excita, cultiva les Beaux-Arts, & rendit son règne l'époque de la gloire de l'Angleterre, dans la Politique, comme dans les Lettres. Considérée dans l'intérieur de son Palais, elle ne se montre plus sous un jour si favorable. Dure dans son domestique, violente dans son Conseil, inconstante dans ses liaisons, capricieuse jusques dans les Ordonnances les plus solennelles; vaine jusqu'à se croire la plus belle femme de l'Europe, malgré les nombreux défauts de sa figure; foible jusqu'à exiger des adorations dans l'âge de la décrépitude; passionnée pour ses parures, envieuse & cruelle pour les objets de son envie, implacable dans ses vengeance, impénétrable dans ses fourberies, elle offrit comme son Pere, auquel cependant elle étoit bien supérieure, le mélange singulier des plus sublimes qualités & des défauts les plus haïssables. En un mot,

elle eut les talens d'un grand homme , les vertus d'un bon Roi , & toutes les petiteſſes d'une femme coquette & méchante. Le fils de l'infortunée Marie Stuart, appellé par le teſtament, & désigné par la Loi , hérite du Sceptre d'Elisabeth. Ici se fait une révolution mémorable. L'Ecoſſe qui a toujours été ſéparée de l'Angleterre & qui a été ſon implacable ennemie, y eſt réunie à jamais, & Jacques I qui vient à Londres, confondant ces deux Royaumes, ſous le titre de Grande-Bretagne, fait une ſeule Nation de ces deux Peuples.

Un Pere aſſaſſiné, une Mere outragée, emprisonnée, expoſée à des indignités ſans exemples; une Patrie bouleverſée par la diſcorde & la fureur, voilà les objets qui ont frappé les yeux de Jacques, auſſi-tôt qu'il les a ouverts à la lumière. Les feux de la ſédition ont continué d'éclairer ſon berceau, & le ſang de ſon Tuteur a coulé ſous le fer des Aſſaſſins. A peine a-t-il commencé à prendre les rênes du Gouvernement, qu'il s'eſt vu arrêté au milieu de ſa Cour par des ſujets dont Elisabeth animoit

AN. 1556 --
1610. de J. C.

l'audace. Parvenu à briser les fers, peu s'en est fallu qu'il n'ait été enlevé par les artifices de cette Princesse ; bientôt après il a appris que la tête de Marie est tombée sur l'échafaud. Retenu par les factions qui agiterent son Trône, autant que par la raison d'Etat, environné lui-même de pièges continuels dressés contre sa liberté ou contre ses jours, il n'a pu que donner des larmes à cet attentat. Il monte enfin sur le Trône d'Angleterre, appelé par le testament de cette même Ennemie qui a troublé sa vie & immolé sa Mere. Sans vices marqués, sans vertus éminentes, doué de quelques talens, mais la plupart étrangers au Gouvernement, Jacques borne ses vues à se procurer la paix dans ses Etats & avec ses voisins ; abandonnant les grands projets d'Elisabeth, il laisse les Maisons d'Autriche & de Bourbon se menacer réciproquement, & rend l'Angleterre une Puissance aussi isolée du reste de l'Europe par la politique, qu'elle l'est du Continent par la nature. Il trouve dans le sein de l'Etat

trois Religions qui se haïssent avec fureur ; les Anglicans qui dominent , & qu'il aime ; les Calvinistes rigides ou Presbytériens dont il redoute l'audace ; & les Catholiques qu'il hait par préjugé : malgré la différence de ces sentimens , la timide prudence qui dirige ses démarches , lui fait traiter d'abord toutes les Sectes avec une douceur qu'il croit propre à les gagner. Mais une conjuration singulière lui apprend que le faux zele est un monstre que rien n'appaise. La haine commune rassemble contre le Monarque les partis les plus opposés ; les Presbytériens qui pénètrent les sentimens qu'il a pour eux , & quelques Catholiques qui s'indignent de ne point obtenir les privilèges dont ils se sont flattés sous le fils d'une de leurs Martyres , unissent leurs sentimens pour perdre le Monarque , & couronner une de ses parentes. Ils prennent pour Chef Raleigh , dont l'indifférence pour toutes les Sectes est connue , mais en qui l'on respecte des services signalés , des dignités éminentes , un beau génie & les plus

AN. 1556 -
1610. de J. C.

vastes connoissances. La découverte du complot qui coûte la liberté à Raleigh & la vie à ses Complices, aigrissant le caractère du Monarque, naturellement intolérant, il laisse agir contre les non-Conformistes toute la rigueur des Loix. C'est dans ces circonstances que l'on place la fameuse conspiration des Poudres. On dit qu'un petit nombre de Fanatiques cherchèrent la vengeance dans le plus noir attentat; qu'une mine formée sous la Salle où s'assemble le Parlement, devoit donner à la fois la mort au Roi, aux Princes, aux Pairs & aux Communes: on ajoute que le sentiment de pitié, qu'un des Conjurés conçut pour un Lord qui étoit son ami, donna l'indice qui découvrit cet horrible secret. Quelque idée que l'on se forme de ce complot, Jacques en crut la réalité, & après avoir puni ceux que l'on accusa d'en être les auteurs, il étendit ses rigueurs sur tous les Catholiques à qui une haine injuste imputa d'en être les complices. Peu content de les poursuivre par la force, il prit la

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 141

plume, composa, publia des Ecrits
contre eux, & montra un Monarque
élevé sur trois Trônes, entrant en
lice avec des Théologiens, & bor-
nant sa gloire à les combattre.

AN. 1556. ---
1610. de J. C.

L'Espagne a perdu Philippe II,
Prince qui avec de si grands moyens
faisoit si peu de chose, tandis que
son ennemie avec des moyens si bor-
nés en exécutoit de si grandes. Re-
douté de l'Europe dont il troublait le
repos, Philippe étoit encore plus terri-
ble dans sa famille. Il fit mourir son
fils; on ne douta point qu'il n'eût
empoisonné sa Femme; ses Maîtres-
ses effuyèrent les effets les plus terri-
bles de sa jalousie; la plupart de ses
ennemis périrent sous le fer des Af-
fassins, & ceux-ci expirèrent sous
le poignard. Juste, bienfaisant, vé-
néralde par mille vertus, mais esprit
foible, ame superstitieuse, livré aux
conseils d'un Ministre aussi borné que
son Maître, Philippe III, qui n'a
ni les talens, ni les vices de son Pré-
désseur, n'est point en état d'en
suivre les grands projets. La Cour de
Madrid dévouée aux Ecclésiastiques,

ESPAGNE

AN. 1556. —
1610. de J. C

ne s'occupe plus que d'objets minutieux, & les cérémonies barbares de l'Inquisition deviennent ses uniques fêtes. Les Vice-Rois, enhardis par le peu de fermeté du Ministère, engagent l'Etat dans des intrigues criminelles, qui, après avoir rendu le Monarque odieux, l'exposent au mépris lorsqu'il les défavoue; les Gouverneurs des Provinces, encouragés par la bonté du Maître, deviennent d'impérieux Tyrans qui forcent les Peuples à se révolter; les Finances ou négligées, ou mal administrées, laissent le Prince dans la disette, & le Sujet dans l'oppression; les troupes mal payées se mutinent; la marine tombe, & le commerce s'éteint; l'industrie, les Arts, l'Agriculture font place à la paresse; les émigrations continuelles diminuent la population; enfin le dévot Monarque cédant aux instances des Inquisiteurs, dont l'avidité aspire aux dépouilles des Maures, chasse, par un Edit digne d'un Tyran, douze cens mille Habitans, les seuls qui cultivent la terre.

Les Provinces-Unies, qui mettent à profit les fautes & les malheurs de leurs anciens Maîtres, cimentent de jour en jour l'édifice de leur liberté. Le brave Maurice, politique aussi profond que son Pere, aussi actif, aussi inébranlable que lui, Guerrier plus habile & plus heureux, affermit la République naissante par des manœuvres aussi sages que brillantes, par des combats donnés à propos & évités de même, par la science des sièges; science qui le fait également admirer, soit qu'il faille défendre les Places que lui a confié sa Patrie, soit qu'il faille attaquer, surprendre ou enlever une Citadelle à ses ennemis. L'arrivée de Spinola, dont les talens font balancer les succès entre les deux partis, rend le spectacle plus intéressant. La Chrétienté qui vient d'être calmée par la paix de Vervins, jette les yeux sur ce coin de la terre où combattent deux Généraux comptés parmi les plus illustres de leur âge; l'un conduisant les Armées d'un puissant Roi; l'autre à la tête d'un Peuple qui a l'enthous

 AN. 1556.
1610. de J. C.

PROVINCES-UNIES.

 AMSTERDAM
1610

144 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556.--
1610. de J.C.

siame d'une liberté nouvellement acquise. Leurs Camps deviennent les Ecoles où les Guerriers de toutes les Nations vont se former sous des Maîtres si fameux. En même-tems les Flottes Hollandoises répandues sur toutes les mers, & qui en disputent déjà l'empire, pillent à la fois les Philippines & les Antilles, le Brezil & les Molucques, soumettent de vastes Isles, fondent de puissantes Colonies, & forment une seconde Hollande à six mille lieues de la première. Cette République qui ne fait que de naître, plongée même encore dans les feux de la discorde & de la guerre, est déjà fameuse dans toute la terre par ses richesses & par sa puissance. Sa constance lassant ceux qui ont voulu être ses oppresseurs, elle les voit forcés de demander eux-mêmes une treve dont elle dicte les conditions, où son indépendance est reconnue.

ALLEMA-
GNE.

C'est ici le tems de la tranquillité de l'Allemagne; jamais elle n'a joui d'un si grand calme. Ferdinand I gouverne avec une sagesse qui réunit les

Les factions différentes, & qui assoupit
 jusqu'aux guerres de Religion. Sous
 son fils Maximilien II, la paix du
 Corps Germanique n'est troublée que
 par les crimes de Grumbach, scé-
 lérat qui trouve un appui dans les
 Princes de la Maison de Saxe, & qui
 après quelque succès, entraîne dans
 sa perte le Duc de Gotha son pro-
 tecteur. Doux, humain, généreux,
 ami de toutes les vertus & de tous
 les Arts, prodigue rémunérateur des
 Sciences qu'il cultive lui-même, le
 paisible Rodolphe II se fait bénir de
 tous les Partis; il ne voit son règne
 agité que par l'ambition de son frere
 Mathias, qui fait soulever la Hon-
 grie, & lui enleve cette Couronne.
 C'est sous cet Empereur que s'ouvre la
 riche succession des Ducs de Cleves
 & de Juliers. Les Maisons de Saxe,
 de Brandebourg & Palatine la ré-
 clament à la fois, contre la Maison
 d'Autriche qui veut s'en emparer. La
 France s'oppose aux prétentions de
 celle-ci, & pour les rendre vaines,
 le Grand Henri appuie les Palatins
 & les Brandebourg. En même-tems

AN 1610. de J C
 ce Héros intéresse à leur querelle, les principales Puissances du Nord; tandis que l'Espagne se dispose à soutenir la famille Impériale, branche sortie du même tronc que les Rois. Ainsi commence à s'allumer cette guerre qui doit durer si long-tems, faire couler tant de sang, embraser l'Europe, & en changer le système.

HONGRIE.

Jean Sigismond & sa Mere se soutiennent dans la partie de la Hongrie qui leur est restée, tant que les armes du grand Soliman les protègent; mais après la mort de ce Héros, Jean forcé de s'accommoder avec son Compétiteur, est obligé de se contenter de la Transylvanie où une nouvelle catastrophe, qui termine ses jours, fait renaître de nouveaux troubles. L'Autrichien qui invoque le traité par lequel il est désigné successeur du dernier Souverain, trouve des obstacles dans le courage des Transilvains qui détestent sa domination. Un vœu presque unanime place à la tête de la Nation, Etienne Bathori, dont la valeur assure la liberté

de la Transilvanie, & érige dans cette Province, une Principauté indépendante. Cependant la Hongrie toujours en proie aux disputes des deux Empires, offre la perpétuelle alternative des succès qui, tantôt fixés sur l'Autrichien, tantôt décidés pour l'Ottoman, exposent cette malheureuse Contrée aux horreurs d'une guerre qui la ravage.

AN 1551.
1610. de J. C.

Le Dannemarc est heureux sous Christiern III qui, dégoûté de la gloire incertaine des armes, finit par lui préférer celle de faire le bonheur de son Peuple. Frédéric II, son fils, reprend la guerre, réussit en Livonie, a moins de succès contre la Suède, revient à la paix, & en consacrant le loisir au soin de faire fleurir de sublimes Sciences. Christiern IV, qui hérite de son goût, commence un règne tranquille qu'il emploie à la félicité de son peuple, & aux progrès des Lettres.

DANNE-
MARGE.

La Suède triomphante sous Gustave Vasa, dont la vieillesse ne diminue point la vigueur, perd avec lui son bonheur & son éclat. Attaqué d'une

SUEDE.
POLOGNE.
RUSSIE.

148 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556.--
2610. de J.C.

fièvre qui le consume , ce grand
Homme voit le tombeau avec tran-
quillité , & dicte , deux heures avant
sa mort , des Mémoires sur les plus
importantes affaires. Ferme jusqu'au
prodige dans l'adversité , étonnant
dans les ressources , inépuisable dans
les moyens , intrépide dans les com-
bats , admirable dans les Conseils ,
deux fois libérateur de sa Patrie ,
Gustave créa en quelque sorte sa Na-
tion , fit le bonheur de ses Peuples ,
& posa les fondemens de leur gloire.
Fils indigne d'un si illustre Père ,
Eric monte sur le Trône & y mon-
tre un Tyran. Bourreau de sa fa-
mille , & oppresseur de ses Sujets ,
il les voit conspirer avec ses freres ,
s'armer contre lui ; le déposer , le
resserrer dans une Prison où l'im-
mole son successeur. Jean , couvert du
sang de son frere , se signale par son
zele pour la Religion Catholique ,
qu'il tente de ramener dans sa Pa-
trie ; se rend odieux aux Suédois qui
limitent son autorité , & se console
de ses revers par la Couronne que la
Pologne lui défère.

La Pologne a perdu Sigismond Auguste qui rendoit son sceptre si respectable, & a vu périr avec lui le nom des Jagellons qui la gouvernoient depuis trois siècles. Le choix qu'elle a fait du Duc d'Anjou, a occasionné bientôt un nouvel interrègne, parce que ce Prince devenu l'héritier de la Couronne de France, a été dans sa Patrie chercher le trouble, le mépris & les malheurs. L'Empereur Maximilien, qui s'est mis au nombre des Prétendans, a été écarté par la faction d'Etienne Bathori, ce Souverain de Transilvanie, qui en a si bien conservé l'indépendance. Un règne brillant s'est ouvert alors en Pologne. Les rebellions ont été éteintes, & les Loix ont repris leur vigueur. Les Autrichiens ont été repoussés des frontieres; les Moscovites chassés au-delà du Wolga, & les Tartares forcés jusques dans leurs marais. Les Cosaques, ramas indomptable de cent Nations barbares, ont été soumis, disciplinés, attachés à la Pologne, & sont devenus pour elle, une barriere contre l'Empire Ottoman.

AN. 1556. —
1610. de J.C.

AN. 1556.--
1610. de J. C.

Le fameux Zamoski, si connu dans les fastes des Lettres par son amour pour elles, a partagé les travaux de son Roi, & s'est couvert de la même gloire. C'est après un si beau règne, que les Nobles jettent les yeux sur Jean de Suède, & confient leur sceptre à ce Prince qui ne fait pas soutenir celui de ses peres. Son fils Sigismond, héritier de ses deux Couronnes, se montre encore plus ardent à rétablir le culte antique, fait soulever la Suède contre lui, & y perd toute son autorité. L'audace croissant à proportion des succès dont elle a été couronnée, les Suédois dépouillent tout respect pour le Trône, en font descendre Sigismond, & y placent Charles de Sudermanie, fils du grand Gustave & oncle du Monarque. Une guerre sanglante s'allume entre les deux Etats. La Pologne seconde de toutes ses forces, son Roi qui veut reprendre le sceptre qui lui est échappé. La Suède soutient avec le même courage le nouveau Souverain qu'elle s'est choisi. Des combats gagnés & perdus des deux côtés, lai-

VII^e. EPOQ. PHILIPPE. II. 151

tant Charles en possession du sceptre qu'on lui a déferé, Sigismond se flatte de réparer ses pertes par l'acquisition d'une troisième Couronne.

AN 1556.
1610. de J. G.

La Russie est en proie à toutes les horreurs d'une guerre civile. Le règne ferme & terrible de Bazilowits II, a été suivi de celui de Théodore, Prince aussi méprisé dans la paix, que malheureux dans la guerre. Les scènes les plus étranges ont agité l'Empire après la mort de ce foible Czar. Borris, fier de l'alliance qu'il a contractée avec son Souverain, a fait assassiner le jeune Démétrius, second fils de Bazilowits ; & teint de son sang, il a osé se saisir de la Couronne. Le désir de soutenir l'usurpation, désir qui conduit presque toujours à la tyrannie, l'ayant porté à des crimes multipliés, il est devenu odieux à la Nation qui a soupiré après un Libérateur. Un jeune Aventurier élevé en Pologne, profitant du mécontentement général, & de la ressemblance de ses traits avec ceux du vrai Démétrius, a eu l'audace de prendre le nom de ce Prince ; & à la

AN. 1656. --
1670. de J. C.

faveur d'une fiction adroitement tissue, il a eu le bonheur de faire illusion à quelques Seigneurs Polonois. Fortifié par leurs secours, il a pénétré dans la Russie, & s'est formé un parti puissant, qui croissant tous les jours à la faveur de la haine qu'inspiroit le Tyran, a porté l'Imposteur sur le Trône; mais sa main trop foible a bientôt laissé égarer le gouvernail pour lequel elle n'étoit point faite. Conduit aveuglément par les Polonois les bienfaiteurs, il a tout réglé au gré de leurs intérêts & de leurs maximes. L'antique Religion a été proscrire; le Culte Romain si haï est devenu celui de l'Empire; les usages, contractés depuis plusieurs siècles, ont été méprisés & abolis; les Etrangers, revêtus de toutes les charges, se sont emparés de toutes les graces; leurs rapines ont été autorisées, & leurs violences applaudies par un Souverain ou trop aveugle pour les protecteurs, ou trop timide avec les complices. Mo-kou est devenu le théâtre d'un brigandage qui n'a épargné ni la fortune, ni le rang,

ni la pudeur. Indignés d'une tyrannie plus cruelle que celle dont ils ont été délivrés, convaincus d'ailleurs de l'imposture du nouveau Czar, les Russes ont voulu secouer un joug aussi dur qu'humiliant; & mettant à leur tête leur compatriote Zuski, ils ont attaqué l'Usurpateur avec les Etrangers qui le protégeoient. Le Palais a été enfoncé, le faux Démétrius a expiré percé de coups, & la plupart des Polonois ont mêlé leur sang à celui du Tyran qui étoit leur ouvrage. Zuski, dont les succès ont été récompensés par le Diadème, se le voit aussi-tôt disputer par un nouveau Concurrent. Un autre Démétrius qui prétend être le même que le premier, paroît sur la scène; & soutenant qu'un heureux artifice l'a fait échapper aux fureurs de son bourreau, ce second fourbe, plus habile, plus vaillant que le premier, marche à la vengeance & à l'Empire; il est suivi d'une Armée grossie par les Polonois qui embrassent avec joie, l'occasion de rendre à la Russie, les maux qu'elle a faits à leurs

 AN 1556. --
 1610, de J. C.

AN. 1556.
1610. de J. C.

Compatriotes. Sigismond, qui a laissé commencer la querelle sous les étendards d'un Aventurier, prend le parti de profiter de la révolution pour conquérir la Russie; & sous prétexte d'affurer les droits du prétendu Démétrius, il s'avance rapidement vers Moskou. Cependant Zuski, près d'être accablé par cette double Puissance, invoque la Suède qui prend sa défense avec zèle: ainsi le Nord est en feu pour un Imposteur, & une guerre sanglante en trouble les trois principales Monarchies.

ITALIE.

L'Italie, dont la plus grande partie est occupée par le Chef de la Maison d'Autriche, voit ses Princes tourner sans cesse les yeux vers ce formidable voisin, & mesurer ses démarches sur les siennes, soit pour se soustraire au joug dont il les menace, soit pour profiter des grâces dont il les flatte. Paul IV, qui ose braver Philippe, trouve dans le Duc d'Albe, un vainqueur qui se joue de ses efforts; & la vue des fers dont a été chargé un de ses prédécesseurs, le force à se soumettre à un traité

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 155

AN. 1556 --
1610. de J. C.

où, sous l'apparence de donner des Loix, il devient l'esclave des volontés du Monarque. C'est ce Pontife qu'on a vu par d'imprudentes hauteurs, irriter la fiere Elisabeth, & hâter en Angleterre la révolution du Culte; c'est lui qui, dans un siècle éclairé, prétendoit rappeler les prétentions de la Tiare, sur les Couronnes des Rois; lui qui réglant tout par son humeur sévère, laissa une mémoire si odieuse, que le Peuple en fureur insultra à ses cendres & brisa ses statues. Pie IV fait monter sur l'échafaud les neveux de son prédécesseur, Tyrans qui ont bouleversé Rome; & la pourpre qui couvre un de ces coupables, ne le garantit point du supplice. Ce Pontife termine le Concile de Trente par les soins de son neveu Boromée, illustre Archevêque de Milan, également célèbre dans les annales de l'Eglise par la sainteté de ses mœurs, & dans celles de l'humanité par une charité qui le rendit le pere des malheureux. Pie V, qui a réparé par d'éminentes vertus l'obscurité de sa naissance, porte

156 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 15
1610. de J.C

sur le Trône où il est élevé, de sublimes qualités, édifie l'Univers par sa piété, & y mêle une dureté qui entérnit l'éclat. Assez infortuné pour ne pas distinguer le mérite du zèle d'avec les rigueurs de l'intolérance, il allume à Rome d'innombrables bûchers, & se montre l'impitoyable persécuteur des ennemis de son siège. Un grand événement se passe sous son Pontificat. L'Espagne & Venise réunies à sa voix contre les ennemis du nom Chrétien, triomphent à Lépante de toutes les forces Ottomanes, brisent les fers de vingt mille Captifs, & portent la terreur jusqu'au Serrail. Le Trône de Selim, menacé de sa ruine, ne doit sa conservation qu'à la soupçonneuse politique de Philippe, qui enchaîne la valeur de Jean-d'Auriche, le génie du Venitien Morosini, & le zèle de Marc Colonne. Grégoire XIII, distingué par ses rares connoissances dans la Jurisprudence, se fait chérir à Rome par la douceur de son Gouvernement, & se rend immortel par la réformation du Calendrier qui porte son nom. Né dans

la plus basse condition, élevé par pitié dans un Cloître obscur, revêtu successivement des charges les plus éminentes de son Ordre; Moine violent mais irréprochable; Supérieur haï mais exact, Inquisiteur altier & farouche, Félix Péretti s'est vu décorer de la pourpre par Pie V qui aimoit en lui la conformité de caractère. Parvenu à ce haut degré d'honneur, en forçant les hommes à l'estimer, il a imaginé le projet singulier de parvenir à un plus haut degré encore, en leur inspirant le mépris. Elevé à la faveur de cet artifice, par des ambitieux qui ont cru profiter de sa foiblesse, il s'est joué à son tour de leur crédulité, & sous le nom de Sixte-quin, le Pasteur de Montalte a étonné le monde par un gouvernement plein de prudence & de vigueur. L'audace des Grands a été réprimée; la licence du Peuple a été refrénée; la sûreté publique a été rétablie; la Justice a reparu dans les Tribunaux; le crime a tremblé sous un impiroyable vengeur qui ignoroit la douceur de

AN. 1556. --
2610. de J. C

pardonner; & les échafauds arrosés de sang, ont porté dans tous les cœurs une terreur salutaire. Rome s'est embellie sous cette même main qui la faisoit trembler; un Aqueduc, digne des tems d'Auguste, a conduit l'eau dans les quartiers de la Ville, qui en étoient dépourvus; un Obélisque, monument inestimable de l'antiquité, a été tiré des ruines qui l'enfouissoient; de superbes Palais ont été relevés; les Temples ont été décorés avec magnificence; & la Bibliothèque du Vatican a été placée dans un bâtiment digne de la célébrité. Les Sciences, les Arts, tous les travaux, ont trouvé dans ce Souverain, un généreux protecteur. Les forces de l'Etat ont été augmentées; & plusieurs millions, fruit d'une économie merveilleuse malgré tant de dépenses, ont rempli le Trésor public. En même-tems une profonde politique a dirigé Sixte vers ses véritables intérêts, & caché ses desseins aux yeux les plus pénétrants; par ses intrigues secrètes, il a arrêté l'énorme pouvoir de Philippe qu'il combloit

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 159

de bénédictions, & s'est ligué contre lui avec Henri & Elisabeth qu'il accabloit d'anathèmes. Grand Prince ; grand Pape, Particulier méprisable & odieux, il montra réunis les talens du Souverain, les minuties du Moine, & les cruautés du Tyran. Le court pontificat d'Urbain VII ne lui a pas permis de se faire connoître. Charitable par caractère, impitoyable par zèle, Grégoire XIV, protecteur de l'Inquisition, est devenu le complice des fureurs de la Ligue par les faveurs dont il l'a comblée. Innocent IX, assez heureux pour se concilier tous les cœurs pendant quelques jours de règne, a emporté avec lui les regrets des Romains & de l'Eglise. Les vertus les plus douces ont monté sur le Trône de Saint Pierre avec Clément VIII, Pontife cher aux Lettres & à la France; lui qui, sourd aux cris de la Cour de Madrid, donna au grand Henri, une absolution nécessaire au bonheur du Monarque & à la tranquillité des Sujets. Léon XI, de la famille de Médicis, aimé même des ennemis de son siège, a été ravi

AN. 1566-
1610. de J.C.

160 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1555.
1610. de J. C.

au monde quelques jours après son exaltation, lorsqu'il donnoit l'espérance de voir revivre le grand Pape, dont il avoit pris le nom. Borghese, qui sous celui de Paul V, succède à ces Princes bienfaisans, dédaigne d'imiter leur prudence, oublie les différences des tems, n'apperçoit que l'élevation de son siège, traite les Souverains avec hauteur, & compromet sa dignité par son imprudente querelle avec Venise.

VENISE. A force de fermeté pour les uns, de complaisance pour les autres, de sagesse avec tous, Venise se garantit des puissans ennemis qui l'entourent; elle dissimule avec l'Autriche, s'attache secrètement à la France, veille sur les démarches des Papes, combat & négocie alternativement avec le Turc, le plus redoutable de ses voisins. Toute sa politique échoue contre les brigues d'un Juif obscur qui, chassé du Portugal sa Patrie, accueilli dans le sein de la République, devient son ennemi, passe à Constantinople, gagne la faveur d'un Sultan méprisable, & engage cette ame foible

ble à se rendre l'instrument de sa vengeance. Chypre, la plus belle des possessions de Venise, est ataquée, les Villes de cette Isle, succombent sous le nombre prodigieux des assiégeans, malgré les efforts héroïques de leurs défenseurs; & l'immortel Bragadin, qui fait éclater dans Famagouste une valeur digne des plus grandes récompenses, périt par le supplice affreux que lui font subir les vainqueurs. La victoire de Lépante, qui donne d'abord au Sénat l'espoir de réparer ses malheurs, ne sert qu'à lui montrer la vanité de la confiance qu'il a eue pour un allié soupçonneux; il ploie sous d'invincibles circonstances, & par la prudente renonciation à des Provinces qu'il voudroit inutilement garder, il achete la fin d'une guerre qui peut perdre l'Etat. Une longue tranquillité succède à cet orage, & n'est troublée que par les entreprises sans cesse renaissantes de la part de la Cour de Rome. Elles deviennent extrêmes sous Paul V qui prétend annuller des décrets portés contre les excessives

AN. 1556.
1610. de J. C.

162. *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. --
1610. de J.C.

acquisitions du Clergé, & ôter aux Souverains le droit naturel de punir leurs Sujets, lorsqu'ils sont consacrés aux Autels. Ici la fermeté du Sénat se déploie; les foudres du Vatican sont rendues vaines; l'interdit lancé par le Pontife n'est point exécuté; les Edits les plus sévères éloignent les Partisans déclarés de Rome, arrêtent les complots de ceux qui se cachent, & obligent les Ecclésiastiques à remplir leurs fonctions. Paul voit avec allarme la témérité de ses démarches: forcé de plier sous ces Républicains, il se croit trop heureux de trouver dans Henri, un puissant protecteur, & dans les Députés de ce Prince, d'habiles médiateurs qui lui conservent dans sa défaite, l'apparence de la victoire.

FLORÉENCE.

Florence qui a perdu toute idée de liberté, se console sous le Gouvernement de Cosme II, dont le génie fait briller la justice dans les murs de cette Ville, & aggrandit ses Domaines par l'acquisition de Sienne, autrefois la rivale de sa Patrie. Aussi estimé de ses Voisins, qu'aimé de ses

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 163

Sujets, il obtient du Pape le titre de Grand Duc, que l'Empereur lui refuse. Son successeur François, à qui la Cour de Vienne accorde la confirmation du titre que Rome a donné à son Pere, voit éclater des désordres causés par la foiblesse de l'administration, & meurt du poison que son Epouse a voulu donner au frere de ce Prince. Ferdinand qui recueille le fruit du crime destiné contre lui, montre un Souverain respectable, & voit sa fille Marie de Médicis devenir la compagne d'un Héros, en montant sur le Trône de France.

AN. 1556 --
1610. de J. C.

La Maison de Farnèse acquiert une nouvelle illustration par les exploits du Duc Alexandre, qui obtient la restitution de Plaisance enlevée par Charles Quint à ses peres, foible prix des services de ce Général. Les Gonzagues se maintiennent à Mantoue par une aveugle complaisance pour la Cour de Madrid. A Modene, l'extinction de la branche aînée de la Maison d'Est, occasionne une importante querelle. César d'Est, originaire d'un mariage secret, réclame la

PARME,
MODENE,
MANTOUE,

FRANCE

AN. 1556.
1610. de J.C.

succession que lui défère un droit fondé sur la nature & sur la volonté du mort. Le Pontife qui lui oppose le défaut de quelques formalités, invoque les Loix des fiefs, & suppléant à la justice par la force, s'empare de l'importante Ville de Ferrare; mais ce Prince, qui trouve plus de justice à la Cour Impériale, obtient l'investiture de Modene & de Reggio, où sa postérité règne encore de nos jours.

SAVOYE.

Le sang de Savoie continue d'être fécond en grands hommes. Emmanuel Philibert, couvert de gloire à Saint-Quentin, chéri de l'Espagne, craint de la France, estimé des deux Souverains, rentre dans ses Etats par la paix de Cambrasis, & gouverne avec sagesse, comme il a combattu avec valeur. Séduit par de pressantes sollicitations, il laisse égarer un moment sa prudence en persécutant les Vaudois qui ont adopté des opinions nouvelles; revenu à des conseils plus dignes de lui, comprenant que quelque sentiment qu'ait un Sujet, il mérite la protection de ses Princes, aussi-tôt qu'il est ver-

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 165

meux & fidele, il laisse ce Peuple simple vivre selon ses Dogmes, & étend sur eux les soins d'un gouvernement paisible. Il augmente ses possessions par l'acquisition d'Oneglia, devient l'arbitre de ses Voisins, & finit dans une heureuse vieillesse une administration aussi longue que sage. Une connoissance profonde des intérêts de l'Etat, un esprit inépuisable en intrigues, une ame impénétrable dans ses desseins, un caractère capable de se plier à toutes les circonstances, mille talens secondant une ambition démesurée, Charles Emmanuel a un règne tumultueux & brillant. Attentif à profiter des troubles de la France, il s'empare du Marquisat de Saluces, menace la Provence où il pénètre, & ne manque le Dauphiné, que par les obstacles qu'il trouve dans la valeur & l'expérience de Lesdiguières. Forcé de changer de conduite, lorsque le Trône de France est occupé par un Roi victorieux, il épuise les détours de la politique, pour conserver par la ruse ce qu'il a obtenu par la vio-

AN. 1555. —
1610. de J. C.

1707A8

AN 1516 --
2610. de J.C.

lence. Il vient lui-même à la Cour du Monarque, étudie les Courtisans, change de langage & de mœurs selon les divers caractères; flatte, promet, corrompt, sème la défiance & l'esprit de cabale. Voyant la fermeté du Roi déconcerter ses projets, & contraint de se soumettre à un dédommagement, il conserve encore un avantage en gardant le Marquisat de Saluces; pays de la plus grande conséquence, parce qu'il est la porte qui ferme ou qui ouvre les États. Tous ses voisins sentent l'effet de ses intrigues; les Suisses en sont inquiétés, & Geneve surprise par ses artifices, se voit au moment de tomber sous le joug. Prince admirable du côté du génie, mais condamnable par l'abus qu'il en fit! L'Histoire lui a donné le surnom de *Grand*, titre dont son pere fut bien plus digne, s'il est vrai que les vertus qui sont le bonheur de l'humanité, méritent plus nos respects, que les qualités brillantes qui jettent les sociétés dans le trouble.

LORRAINE.

La Lorraine est tranquille & heu-

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 167

reufe sous Charles II qui, élevé à la Cour des Valois, y a puisé le goût des Sciences; il s'applique pendant une longue Régence à les faire fleurir dans ses Etats, fonde des Univerfités, & porte en même-tems ses regards sur la situation où se trouve la puiffante Monarchie qui l'environne. Gendre de Henri II, il voit avec inquiétude les Guifes, ses parens, tenter d'usurper une Couronne qui seroit plus légitimement due à ses fils. Mais lorsque les victoires des Bourbons ont fait évanouir ses allarmes & ses espérances, il s'attache sincèrement à Henri, & ne s'occupe plus que du soin d'éclairer ses Peuples. Il est remplacé par son fils Henri le Bon, Prince foible & sans talens, mais dont la bienfaisance, qui ne connut point de bornes, a fait oublier tous les défauts.

Les Suiffes, tranquilles chez eux, SUISSÉS en paix avec toutes les Puiffances, ne prennent point de part aux troubles des Nations qui les environnent. Lorsque Henri IV a dissipé les factions armées contre lui, ils se font un

AN. 1556. --
1610. de J. C.

AN. 1556.--
1610. de J. C.

devoir de renouveler une étroite alliance avec ce Prince, & de nouer une amitié qu'assure la conformité de franchise & de valeur.

GENEVE.

Geneve tout-à-fait soustraite à ses anciens Maîtres, se fait remarquer par des mœurs austeres, se soutient par son industrie, se distingue par les Savans qu'elle produit ou qu'elle adopte, s'attache étroitement à la Suisse, obtient la protection de la France, & brave les attaques de la Savoie. Les Annales de cette Ville célébreront à jamais la nuit de l'escalade. Des Gentilshommes de la Cour de Turin, animés secrètement par leur Prince, suivis de Soldats déterminés, & se servant de la sécurité de la paix, montent sur les murs de la Ville, & touchent au moment de s'en rendre maîtres. L'allarme qui se répand par hazard, réveille subitement les Bourgeois. Femmes, enfans, vieillards, tous deviennent Soldats; l'amour de la liberté transformant chaque citoyen en héros, ils repoussent l'étranger, se faisaient des Chefs, & par un supplice rigoureux

rigoureux mais juste, ils effrayent à jamais tout audacieux qui voudroit les asservir. Ce jour acheve d'affermir leur liberté; Charles Emmanuel est forcé de désavouer la tentative formée sous ses auspices, & Geneve goûte une tranquillité qu'elle doit autant à sa sagesse, qu'aux Puissances qui la protègent.

La Turquie commence par se mon-

TURQUIE

trer triomphante sous le plus grand de ses Sultans. En Perse, en Hongrie, en Afrique, sur les Côtes de l'Italie, sur celles de l'Espagne, les Armées ou les flottes de Soliman portent la terreur & étendent les limites de l'Empire. Un seul échec interrompt le cours de tant de prospérités. Ce Prince se flatte que la même fortune qui l'a rendu vainqueur à Rhodes, le suivra à Malthe, & lui en soumettra les intrépides défenseurs. Quarante mille hommes de débarquement, & d'immenses préparatifs, semblent annoncer une seconde fois aux Chevaliers, la nécessité de fuir; mais la Valette les animant par ses conseils & par son exemple, rend in-

AN. 1556 --
1610. de J. C.

vincible l'Ordre qui lui est confié. Un Rocher brave toutes les forces de l'Orient, renouvelle les miracles de l'ancienne Athènes, & après six mois de combats, les Ottomans furent avec les débris de leur flotte. Le grand Soliman obligé de chercher ailleurs des victoires, pénètre de nouveau dans la Hongrie, chasse devant lui l'Autrichien, & malgré le poids de l'âge, va mettre le siège devant Zigetth où la mort termine des jours que la victoire a tissus, & dont elle éclaire encore le terme. Sobre, juste, bienfaisant, affable, magnifique, éclairé, ce Prince poliça la Nation en la menant à la gloire, & montra pour la première fois dans la famille Ottomane, les vertus sociales unies à la plus héroïque valeur. Nourri dans le despotisme & la guerre, ce Sultan eut un amour délicat; Roxelane posséda son cœur sans partage; il aima mieux soumettre l'orgueil de son Trône à l'ambition de cette femme, que de faire la plus légère violence à ses desirs; son excessive complaisance pour elle fut son unique défaut; elle lui fit

sacrifier Mustapha le plus vertueux
 de ses fils, & fut la cause de la ré-
 volte d'un autre qu'il fût obligé d'im-
 moler à sa sûreté. Malgré ces nuages,
 Soliman a toujours été l'objet de la vé-
 nération des Turcs qui soupirent
 encore après la gloire & la félicité
 d'un si beau règne. L'une & l'autre
 s'éclipserent pour jamais avec ce Prin-
 ce. La puissance Ottomane parvenue
 alors à son plus haut période, va
 décliner continuellement par la mol-
 lesse & la négligence des Sultans,
 qui plongés dans un Serrail, livrés
 uniquement à des plaisirs grossiers,
 laisseront le poids de la Couronne à
 des Ministres choisis par le caprice.
 Selim II, surnommé l'ivrogne, fils in-
 digne de Soliman, commence à énerver
 l'Empire, en amollissant le courage
 de ses sujets. L'Etat se soutient cepen-
 dant encore par sa propre masse; il
 s'accroît même par la conquête de
 l'Isle de Chypre, conquête importan-
 te, que le désir de boire un vin dé-
 licieux fait entreprendre; mais la Ma-
 rine fait une perte irréparable à Lé-
 pante, rocher célèbre par une ba-

AN. 1556.--
 1610. de J. C.

AN. 1546. --
1610. de J. C.

taille dont l'événement sauve l'Italie ; & fait trembler Constantinople. Aussi débauché que cruel, Amurat III commence son règne par étrangler ses freres, montre une barbare intolérance contre les Chrétiens, a quelque succès contre les Perses, & battu par les Autrichiens, fait un honteux accommodement avec leur Empereur. Terrible au Serrail, méprisé dans les Camps, fouillé de sang & plongé dans la débauche, Mahomet III se voit arracher la Moldavie, & emporte au tombeau le mépris & la haine. Achmet I, aussi lâche, aussi efféminé que ses deux Prédécesseurs, continue de laisser affoiblir ou démembrer l'Empire, & voit avec une stupide indifférence, augmenter le pouvoir des Janissaires, qui doit lui devenir si funeste.

P E R S E.

Le pere des Sophis, & le fondateur d'une nouvelle Monarchie, a le même sort que Soliman dont il a été le rival. Les descendans d'Ismaël, indignes de lui succéder, ne présentent que fureur & mollesse dans le Gouvernement, tyrannie au dedans

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE. II. 273

& foiblesse au-dehors. Tel est Thomas que l'on dit avoir été dix ans sans sortir de son ferrail : Ismaël II, qui, tiré d'une prison où il a été élevé pour monter sur le Trône, n'y porte que des vices : Cadabandé, qui ne signale son règne que par la mort de trois de ses freres ; Emir, assassiné aussi-tôt que couronné ; Ismaël III, qui périt par les intrigues de ses femmes & de son Barbier. Après lui, on voit un règne éclatant : Scha-Abas triomphe des Turcs, subjugue les Tartares, fait fuir les Russes au-delà de la Mer Caspienne, recule les bornes de la Perse, réprime l'insolence des Grands, & rétablit la tranquillité en enchaînant sa nation. Ce Monarque, le plus illustre des Sophis, regardé comme le Restaurateur de l'État, a obtenu le surnom de Grand ; digne en effet de ce titre, si l'on ne considère que le conquérant ; mais indigne de la mémoire des hommes, si on examine le Particulier & le Roi. Monstre d'ingratitude, il fit mourir un Gouverneur vertueux à qui il devoit le sceptre & la vie, & massacra tous

AN. 1556 --
1610. de J. C.

AN. 15, 6.
1610. de J. C.

les parens de ce Ministre; pere barbare, il immola un de ses fils sur un simple soupçon, & fit crêver les yeux aux deux autres; tyran le plus cruel qui fut jamais, il gouverna son peuple avec un sceptre de fer, les accabla d'impôts, égorgea des milliers de ses sujets; & s'il rendit quelque calme à la Perse, ce ne fut qu'en la couvrant de sang.

R É F L E X I O N S.

RELIGIONS,

Le Luthéranisme est demeuré à peu près dans les mêmes limites. Le torrent qui portoit les esprits à l'innovation, les jettoit en foule du côté du Calvinisme, plus nouveau & plus hardi. Ce culte s'est soumis de puissans Princes en Allemagne; il a subjugué les Provinces-Unies, divisé la Suisse, conquis l'Angleterre, joué en Ecosse & en France les plus sanglantes Tragédies. Dans tous ces lieux, il a pris des nuances relatives à ses Protecteurs. A Londres, porté par une Reine qui avoit intérêt de ployer les esprits sous le joug de l'obéissance, & qui aimoit la pompe, autant par politique que par le goût naturel à son sexe, ce culte s'est vu

forcé d'allier ses dogmes avec la subordination & le faste. De-là cette hiérarchie de l'Eglise Romaine, cette pompe imposante, ces Cérémonies majestueuses qui ont survécu à la Religion dont elles faisoient partie. Partout ailleurs introduit par des hommes d'une condition obscure, ennemis du luxe parce que leur fortune ne le leur permettoit pas, ennemis de l'autorité parce qu'ils ne la partageoient pas, le Calvinisme a affecté une rigide austérité & une entière indépendance. Il a dépouillé les Temples de leurs ornemens, proscrit la liturgie, brisé les crosses, arraché les vêtemens distinctifs des Ministres de la Religion, & fait évanouir toutes les différences que l'usage de tant de siècles avoit mis entre eux & les Fideles. Telle a été la forme sous laquelle il s'est produit en Hollande, en Suisse, & pour laquelle il a fait couler tant de sang en Ecosse & en France. Jamais peut-être les guerres de religion n'ont été poussées avec plus de fureur, & n'ont enfanté plus de crimes que dans ces deux derniers

176 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556.--
1610. de J.C.

Royaumes. Cependant le Calvinisme s'est encore montré dans l'un & l'autre avec des caractères différens. En France, les Catholiques, ou plutôt les Chefs de l'Etat qui abusoient du nom de la Religion la plus vénérable, paroissent avoir eu le principal tort. L'esprit remuant de Catherine de Médicis, l'ambition éclairée des Guises, & le zèle aveugle de quelques Ecclésiastiques, forcèrent les Réformés à prendre les armes. Ceux-ci au contraire semblent n'avoir fait la guerre que malgré eux; la plupart ne demandoient que le libre exercice de leur culte, prêts à devenir des citoyens tranquilles & des sujets fideles. On les voit après la pacification de Moullins, s'empresier d'aller reprendre le Havre que les Anglois avoient surpris pendant les troubles. Le brave la Noue désespérant de concilier ce qu'il devoit réellement à son Roi, & ce qu'il imaginoit devoir à son parti, cherchoit la mort dans le fort de la mêlée, & fut sauvé malgré lui, de son héroïque fureur. Coligny donnoit dans le Conseil les avis les

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 177

plus sages , augmentoit de tout son pouvoir la Marine & le commerce , & il ébauchoit le plan de politique que Henri le Grand perfectionna. Rosni , Mornay , Florent Chrétien étoient regardés comme les hommes les plus vertueux de la Patrie. En Ecoſſe , les Chefs des Calvinistes étoient les uns des hypocrites qui sous le prétexte de la réformation cherchoient à satisfaire leur orgueil ; les autres , des fanatiques qui croyoient réellement que le Ciel leur ordonnoit la révolte ; tous , des hommes féroces qui ne respiroient que le sang , & qui parloient sans cesse de Dieu , pour autoriser les attentats les plus atroces. Au lieu de se rappeler tant de douces images consacrées dans l'Évangile , tant de préceptes qui enseignent la patience , la soumission & la bonté , ils ne présentoient à une imagination sombre , que les tableaux effrayans qu'ils voyoient dans l'ancien Testament ; les enfans de Phinées immolant des milliers de leurs compatriotes ; les Israélites anéantissant les nations dont ils prenoient l'héritage ;

Samuel coupant un Roi infidèle par morceaux, & faisant de la pitié un crime irrémissible; des Ours paroissant à la voix d'Elisée & dévorant des enfans qui l'avoient insulté; ce même Prophète ordonnant qu'on égorgeât le Roi d'Israël; Iehu massacrant les Rois de Juda, se baignant dans le sang de quatre-vingt Princes, & précipitant une Reine du haut de son Palais. Aigrissant leur ame par la méditation de ces mystérieuses rigueurs, ils se persuadoient de bonne foi que Dieu leur imposoit le devoir d'exterminer par toutes sortes de moyens, ceux qu'ils croyoient ses ennemis, parce qu'ils l'étoient de leurs opinions; ils regardoient comme le sacrifice le plus méritoire aux yeux de l'Être suprême, d'étouffer la voix de la nature, de fouler aux pieds tous les rangs, & sur-tout de briser les Autels & les Trônes.

D'où vient que la même Doctrine produisoit des effets si opposés; Convenons-en à la gloire des Lettres, elles seules y mettoient cette différence. La culture des Lettres corrigeoit

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE, II. 179

d'un côté la dureté du Dogme , & le mépris qu'on avoit pour elles augmentoit de l'autre , la férocité des opinions. L'ignorance la plus profonde étoit le partage des Vishart & des Knox ; toute leur science consistoit dans quelques textes épars dont ils ne pénétoient point les profondeurs , & dont ils faisoient une application aussi dangereuse que bizarre. De-là cet enthousiasme ridicule , ce fanatisme cruel qui rendoit les Réformés Ecoissois si méprisables & si odieux. Au contraire les Réformés François avoient parmi eux une multitude d'hommes instruits dont quelques-uns étoient d'un mérite éminent. Beze , qui dirigeoit les Eglises de France , n'étoit pas seulement un des plus savans Théologiens de son siècle , il en étoit encore un des plus beaux Esprits. Duplessis Mornay étoit admiré à la fois comme un soldat intrépide , un grand Capitaine , & un Auteur d'une immense érudition. Florent Chrétien , chargé de l'éducation du grand Henri , étoit un homme de la plus haute Littérature ; personne en Europe

AN. 1556. --
1610. de J. C.

AN 1556. --
1610. de J.C.

ne connoissoit mieux que lui, les
Ecrivains de l'ancienne Grece. La
plupart des gens de Lettres penchoient
pour la Réformation, & l'on sait
que le plus habile Législateur de
son siècle fit élever son petit-fils
dans ce culte.

L'Eglise Romaine avoit de son côté
dans tous les pays de sa Commu-
nion, de grands Théologiens & des
défenseurs vraiment estimables. Tel
étoit Bellarmin, le plus méthodique
& le meilleur Dialecticien qu'aient eu
les Scholastiques; Maldonat, excellent
& hardi Commentateur des Livres
Saints; Laynez, le véritable Fonda-
teur de la Société des Jésuites; l'Es-
pagnol Tolet, qui, malgré les oppo-
sitions de sa Patrie, servit si utilement
Henri IV; le Polonois Osius, dont
un Empereur disoit que son cœur
étoit le temple & sa bouche l'ora-
cle du Saint-Esprit; le fameux du
Perron, que sa mémoire prodigieuse
& son étonnante facilité de parler,
faisoient appeller le *marteau des*
Hérétiques; enfin le Cardinal de Lor-
raine, nommé le *Mercure de la Fran-*

ce, comme son frere en étoit nommé le Mars.

AN 1556 --
1610 de J. C.

Des disputes sur la Prédestination & sur la Grace, troublèrent en même-tems, les Eglises Catholique & Protestante. Baius, Docteur de Louvain, égaré par une lecture mal faite des écrits de Saint Augustin, crut y trouver des décrets effrayans sur la destinée des hommes; & donnant tout à la Grace, il parut ôter tout à la liberté. L'Espagnol Molina forma au contraire un Sytème que l'on taxa de détruire les déterminations divines, & ses ennemis, qui l'accusoient de donner trop à la liberté, se plaignirent qu'il ôtoit tout à la Grace. Rome condamna Baius; & la dispute qu'il avoit fait naître, resta pour lors dans l'obscurité de l'Ecole où elle étoit née. L'affaire du Jesuite Molina fit plus de bruit; la Société dont il étoit membre, prenant parti pour lui, & les Dominicains le poursuivant avec chaleur, le Pontife évoqua l'affaire à son Tribunal où elle fut agitée dans les fameuses Congrégations connues sous le nom de *Auxiliis*.

AN 1556.--
1610. de J.C.

On y disputa long-tems & avec aigreur, jusqu'à ce que Paul V mît fin à des contestations qui, portant sur des objets inaccessibles à l'esprit humain, sont interminables par leur nature, & ne servent qu'à entretenir de dangereuses animosités.

Le même sujet divisoit les Calvinistes. Arminius d'un caractère doux & bienfaisant, fut révolté du Dogme de la Réprobation, tel qu'il étoit enseigné par l'Apôtre de Genève. Sentant le danger de présenter un Dieu qui faisoit frémir, il vouloit substituer à l'image fantastique d'un Tyran, les traits réels d'un Pere. L'Etre suprême dans les principes de ce Théologien Hollandois, aimoit également tous les humains, s'étoit immolé pour tous, & leur donnoit des graces qui pouvoit les conduire au bonheur. Maîtres de céder ou de résister aux impressions de ces secours divins, les hommes avoient entre leurs mains, & leur vie & leur mort. Dieu dont l'éternité rend à ses yeux tous les siècles présens, y voyoit l'usage heureux ou funeste

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE. II. 183

que les hommes faisoient de ses bienfaits, & c'étoit en conséquence de cette prévision, qu'il donnoit ou l'arrêt de leur perte, ou le décret infallible de leur Salut. L'amour de l'humanité portoit encore plus loin Arminius; il auroit voulu proscrire l'intolérance dans l'Eglise, comme dans l'Etat; il étoit persuadé que nulle secte n'étoit exclue de la clémence divine, lorsque cette secte connoissoit les principes fondamentaux du Christianisme. Ceux même qu'une entière incrédulité ou leurs crimes rendoient les victimes de la justice, ne lui paroissoient pas devoir souffrir des peines éternelles. Il imaginoit un tems où tous les Etres réunis par la vertu & par l'amour, béniroient le Pere commun, & jouiroient d'un égal bonheur. Ce sentiment, sujet sans doute à des difficultés, offroit du moins des vraisemblances à la raison, donnoit de puissants encouragemens à l'humanité, & pouvoit augmenter dans les cœurs, le tendre respect que nous devons à l'Etre suprême; il fut combattu par une nuée

AN 1556.-
1610. de J. C.

184 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1648.--
1610. de J. C.

d'adversaires qui, Saint Paul à la main, s'unirent pour accabler Arminius sous cette autorité vénérable. Ce fut le farouche Gomar, Chef de ses ennemis, qui l'emporta, & la rigide Doctrine de Calvin triompha dans les Synodes. Ce schisme des Protestans n'intéressa alors que leurs Eglises, mais dans la suite il devint une affaire d'Etat; on verra une dispute de Théologie mettre sur le penchant de sa ruine, une République fondée sur des prodiges de sagesse & de valeur.

ORDRES.

Le goût des fondations Monastiques s'étoit perdu avec le zele aveugle qui les avoit fait naître. On n'apperçoit plus que des Etablissmens modérés où la vertu de ceux qui s'y consacrent, est d'autant plus respectable, qu'elle est toujours libre, où la facilité de rompre ses liens fait qu'on les chérit davantage, & met dans un jour plus éclatant le mérite de celui qui les conserve. Parmi les Ordres d'honneur qui naquirent dans cet âge, celui du Saint-Esprit que Henri III institua en France, tient incomparablement le premier rang; Ordre

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 185

célèbre qui depuis deux siècles subsiste avec le même éclat, & qui est encore aujourd'hui la distinction la plus glorieuse, où puisse parvenir la haute Noblesse d'un si puissant Royaume.

AN. 1556. ---
1610. de J.C.

RÉVOLU
TIONS.

L'Europe vit s'élever la nouvelle République de Hollande, devenue bientôt après un de ses plus beaux ornemens. La dureté & la superstition de Granvelle, la sévérité de Philippe II, les rigueurs de l'Inquisition, les cruautés du Duc d'Albe, occasionnerent le premier soulèvement. Le génie du premier Prince d'Orange, les talens militaires du second, & les secours d'Elisabeth fixèrent les succès. La constance, la patience, l'impétuosité, l'industrie des nouveaux Républicains, établirent leur liberté sur des fondemens immuables. Le Commerce le plus étonnant dans son origine & dans ses progrès, assura leur prospérité & décida leur gloire. Cinquante ans après leur rebellion, les Hollandois tenoient la balance du monde. Révolution admirable, la plus surprenante peut-être que les fastes humains nous montrent dans tous les Pays & dans tous les siècles! Monu-

AN. 1556.--
1610. de J. C.

ment éternel du degré le plus sublime où ait jamais été portée l'industrie ! Leçon immortelle pour les Rois , qui voyant le peuple le plus pauvre & le plus foible secouer le joug du Monarque le plus puissant & le plus riche , doivent s'avouer que rien ne garantit leur pouvoir , quand ils l'ont rendu odieux !

Le changement du Portugal qui devient une Province d'Espagne , n'a que des causes ordinaires. La témérité de Sébastien , la foiblesse du Cardinal Henri , l'extrême supériorité de Philippe , & les talens du Duc d'Albe , décidèrent l'esclavage de Lisbonne. Peut-être fut-il hâté par l'ardeur avec laquelle les Portugais se portoient depuis un siècle dans des Colonies éloignées. Tout occupés de se répandre jusqu'aux extrémités des deux Hémispheres , & d'y rendre leur nom respectable comme leur Commerce florissant , ils négligerent trop l'intérieur de l'Etat. Leurs frontieres , dépourvues de défenseurs , céderent facilement à une Puissance qui avoit la meilleure Infanterie & les meilleurs Généraux de l'Univers.

La réunion des Couronnes d'Angleterre & d'Ecosse est un des événemens les plus intéressans dans les Annales de la Politique, par l'influence qu'il a eu dans la suite sur le systême de l'Europe. Le droit de succession que la nature donnoit à Jacques Stuart, fut sans doute la première cause de cette révolution ; mais la conduite d'Elisabeth y contribua beaucoup. Cet objet fut un des motifs qui la déterminèrent à traiter si durement la Reine d'Ecosse. Si Marie eût été libre, elle auroit élevé son fils dans la Religion qu'elle professoit ; lorsque ce Prince auroit voulu succéder, il auroit trouvé dans les Anglois attachés à la Réforme des ennemis puissans qui auroient pu mettre à son élévation des obstacles insurmontables. La captivité de Marie lui ôtant les moyens d'instruire son fils, Elisabeth se rendit absolue à Edimbourg, & fit inspirer au jeune Roi des sentimens conformes à ceux qu'elle avoit fait paroître. Par cette espece de séduction, elle lui applanit les routes du Trône, & écarta tou-

AN. 1556.--
1610. de J.C.

AN. 1556 --
1610. de J.C.

tes les barrières qui pouvoient arrêter l'union des trois Royaumes ; objet des plus ardens désirs de cette Princeffe.

La Hongrie, qui devint une Province de l'Autriche, dut la perte de sa liberté à la mollesse des Sultans ses protecteurs, indignes héritiers du grand Soliman ; elle la dut encore à l'excès de ses droits & de ses privilèges ; excès toujours fatal aux peuples, parce qu'il est impossible qu'ils n'en abusent, & que cet abus n'entraîne des discordes. Le Despotisme au contraire occasionna les troubles de la Russie, parce que des Souverains qui n'ont d'autres Loix que leurs caprices, tombent nécessairement dans la tyrannie, & celle-ci force les Sujets à recourir à des moyens violens, aussi funestes pour la sûreté du Trône, que pour le bonheur de la Nation. L'imprudence de Sigismond est le seul principe qui lui fit perdre la Suède ; sa chute apprit aux Rois que le Sceptre n'est jamais bien assuré dans leurs mains, quand ils s'en servent pour tyranniser les consciences.

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 189

On apperçoit dans les Maisons souveraines des changemens importans. Les Tudor, qui depuis Henri VII dominoient en Angleterre, s'éteignent & sont remplacés par les Stuarts. Les Valois assis sur le Trône de France depuis Philippe VI, c'est-à-dire, depuis deux siècles & demi, tombent avec Henri III, & la branche de Bourbon, sortie du même tronc, leur succède. Le sang des Jagellons dont les Princes ont gouverné la Pologne pendant deux cens ans, finit dans Sigismond II, & depuis ce tems la Couronne est possédée tour-à-tour par diverses Maisons.

AN. 1556. --
1610. de J. C.

Change-
ment
dans les Mai-
sons Souve-
raines.

Dans tous les Pays soumis aux Princes Autrichiens, le gouvernement est devenu absolu. L'autorité souveraine a tout abaissé en Espagne, en Italie, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Bohême & en Hongrie. L'esprit du Despotisme, qui étoit alors celui de cette Maison, s'est fait sentir par-tout où elle régnoit.

Gouverne-
mens.

L'Angleterre est presque devenue une Monarchie sans bornes, sous le

AN. 1556. --
1610. de J.C.

gouvernement d'Elisabeth. Si l'on excepte l'article des subsides, tous les droits du Peuple, relatifs à l'administration, ont été absorbés par la prérogative Royale. L'habile Princesse a d'autant mieux asservi la Nation, qu'elle lui a fait chérir les chaînes qu'elle lui donnoit, en faisant sa félicité & sa gloire. Tout a été bouleversé en France, sous les enfans de Henri II, & sur-tout sous le dernier. Henri IV a ramené la vraie Monarchie, & peut-être n'y en eut-il jamais de plus parfaite; peut-être n'y eut-il jamais de meilleur gouvernement. Un Roi Maître absolu dans tout ce qui regarde l'extérieur de l'Etat, & dans le pouvoir de faire du bien à ses sujets; ce même Roi assemblant la Nation quand il s'agit de statuer sur les Loix, délibérant avec elle, comme avec sa famille, & ne décidant que de son aveu; des Tribunaux intermédiaires chargés d'exécuter ces Loix, Tribunaux qui ne se laissoient point emporter à l'ambition de passer les bornes de leur institution, mais qu'on troubloit ra-

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 191

rement par des commissions extra-judiciaires ; Monarque, Ministre, Magistrats, Sujets conspirant au commun bonheur ; c'est sans doute un des plus beaux spectacles que nous aient transmis les Annales du monde.

AN. 1556. --
1610. de J. C.

Peu de siècles présentent des Rois plus consommés dans l'art de régner. Philippe II, Elisabeth, Henri IV, quels noms ! quels Princes ! quels génies ! La profonde politique de Philippe marchoit par des voies obliques, s'étayoit de toutes les fourberies utiles, & préféroit la voie du crime, comme plus directe & plus tranchante. La politique d'Elisabeth étoit fondée sur une prodigieuse pénétration qui démêloit tous les moyens & qui lui présentoit le plus sûr : elle n'employoit presque jamais les crimes, & ne se servoit de la ruse, que quand elle avoit épuisé toutes les autres ressources. La politique de Henri avoit pour base cette noble confiance d'un Héros qui se sent des ressources suffisantes dans l'élévation de son ame, & dans la grandeur de son courage ; elle marchoit par les

ROIS ET
MINISTRES
CELEBRES.

AN. 1556 --
1650. de J. C.

voies les plus droites, dédaignoit la ruse & abhorroit le crime. Philippe manqua la plupart de ses projets; Elisabeth & Henri exécuterent presque tous les leurs; preuve que la politique la plus certaine est celle qui inspire l'amour aux Sujets, & la confiance aux étrangers. Les Ministres de ces trois Souverains tinrent de leur caractère, & prouvent la même vérité. Gravelle avec des talens & de l'habileté, eut la même duplicité que son Maître, & fut la cause d'une partie des revers de l'Espagne. Walsingham, confident d'Elisabeth, réussit par le même genre de prudence; Sulli, l'ami de Henri IV, eut comme lui cette noble candeur qui le faisoit aimer de la France, & qui rendoit sa parole sacrée aux yeux de ses ennemis.

GUERRIERS.

L'Europe ne vit dans aucun siècle des Guerriers plus habiles & plus distingués par d'éminentes qualités. L'Espagne présente le Duc d'Albe & le Marquis de Sainte-Croix; l'Italie le Duc de Parme & le Génois Spinola; la Hollande, Guillaume & Maurice
son

son fils, les véritables créateurs de la liberté. En France on admire Condé, Coligny, les deux Guises, les deux Birons, Mercœur, qui après avoir si long-tems embarrassé son Roi en Bretagne, alla chercher en Hongrie des victoires moins coupables, & se couvrit de gloire contre les Ottomans; Mont Luc, qui ternit ses exploits par ses cruautés contre les Protestans; des Adretz, qui deshonora des actions immortelles par sa barbarie contre les Catholiques; Lefdiguieres, qui combattoit à la fois contre son Roi & contre un Prince étranger, & qui conserva le Dauphiné en voulant l'asservir; le fidele, le généreux, le vertueux Crillon, nommé brave par Henri IV lui-même; la Noue, en qui on ne savoit ce qu'on devoit le plus estimer, de la probité, de l'habileté ou de la valeur. En Pologne, on trouve Zamoski, l'appui de ses Rois, le vainqueur des Autrichiens, l'effroi des Turcs, l'amour & le bienfaiteur des Lettres; en Angleterre, Essex, qui mourut avec tant de lâcheté, après avoir vécu avec tant de noblesse.

AN. 1556.--
1610. de J.C.

se ; Mont-joye , qui fit éclater tant de prudence dans la conquête de l'Irlande ; Drack , qui sauva sa patrie & remporta des victoires sur toutes les Mers de notre Globe ; Sidney , le meilleur citoyen , le courtisan le plus poli , l'esprit le plus éclairé , & le plus brave guerrier de ce beau règne.

Négociateurs

D'habiles Négociateurs dispuoient aux défenseurs de la France , la gloire de la servir : d'Offat fut le premier homme de son tems dans cette carrière ; ce fut lui qui ménagea si bien à Rome les intérêts de Henri , qui fit échouer la finesse Italienne & l'orgueil Espagnol , & qui pour prix de ses services , fut revêtu de la Pourpre ; les Lettres qui nous restent de cet excellent homme , sont des Chefs-d'œuvres où tout Ministre doit chercher les véritables principes de la science des Négociations. L'Evêque Mont-Luc, distingué par seize Ambassades , montra dans toutes une dextérité qui le fit réussir dans les affaires les plus difficiles ; ce fut lui qui séduisant les Polonois , les engagea à déférer leur Trône à un Prin-

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 195

ce si peu digne de régner par le choix de la plus brave Noblesse du Nord. Antoine de Noailles fut admiré à Constantinople où il servit toute la Chrétienté, & à Venise où il fit triompher les prétentions de la France; il engagea le Sénat à déclarer publiquement la prééminence de cette Couronne sur celle d'Espagne, malgré la foiblesse où se trouvoit la première, & la prospérité dont jouissoit la seconde. Antoine Ferrier fit entendre les plus fortes vérités au Concile de Trente, & y conserva les prérogatives de son Prince. Ajoutons à ces noms celui de Fra-Paolo qui soutint avec tant de solidité & de courage, les libertés de Venise sa Patrie, & l'indépendance de tous les Souverains.

La Législation offre un phénomène bien singulier; jamais la France ne fut plus bouleversée, jamais les ordres de l'Etat ne se trouverent dans plus de confusion & dans de plus grands désordres; cependant jamais elle ne vit ses Maîtres porter de plus sages Loix. C'est du règne

AN. 1556. —
1610. de J. G.

LÉGISLA-
TION.

196 *Tableau de l'Histoire Moderne:*

de Charles IX, de ce règne de trouble, de fanatisme & de sang, que datent les plus belles Ordonnances, Le Chancelier de l'Hôpital opéroit ce prodige. Ce grand homme faisoit entendre la voix de la Justice malgré le bruit des orages qui foudroient de toutes parts sur le Trône; il inspiroit à un Roi sanguinaire & injuste, des Edits pleins d'équité & de clémence, qui font encore le plus bel ornement de la Jurisprudence Française. Sa vertu pesant enfin à des Maîtres vicieux qui s'indignoient de ne pouvoir le rendre complice de leurs violences, il subit la disgrâce & l'exil. Rentré dans la retraite, il s'y occupa tout entier des Beaux-Arts, & chercha dans leur sein, un adoucissement à la douleur de voir sa patrie malheureuse. De grands Magistrats secondoient les intentions de ce Sage: tel étoit Christophe de Thou, les délices des Lettres & l'objet de la vénération de tous les Partis; Achille de Harlay, modèle de fermeté dans ses devoirs & de fidélité pour ses Maîtres; Jeannin,

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 197

qui entraîné dans la Ligue, montra au milieu de ces furieux, tant de modération & de sagesse; qui rentré dans le parti légitime, le servit si bien par ses lumieres; Duranti, l'oracle du Parlement de Toulouse, qui mourut assassiné par les Ligueurs, victime de l'effroi que sa vertu leur inspiroit. Etienne Pasquier, Antoine Arnaud, les deux Pithou, furent les oracles du Barreau & parvinrent aux plus grands honneurs. Ce n'étoit pas seulement dans les causes particulieres que ces Orateurs se distinguoient; leur voix ne retentissoit jamais avec plus de force que quand ils défendoient les droits du Trône contre les fanatiques qui en attaquoient la majesté, & contre les Pontifes qui en bleissoient l'indépendance.

La Jurisprudence protégée par ces grands Magistrats, étoit cultivée avec d'éclatans succès. Cujas enseignoit à Toulouse & s'y faisoit une réputation que le tems n'a fait qu'accroître; ses décisions ont la force de Loi, & ses ouvrages justifient les

AN. I. 66. --
1610. de J. C.

198 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1556 --
1610. de J.C.

privilèges finguliers dont on honora cet homme célèbre. Son Disciple Loyfel , le rival de son Maître , s'immortalisoit par son *Traité des Regles du Droit François*. Le *Recueil des Arrêts de Toulouse & les Commentaires sur les Fiefs* , ont rendu la Rocheflavin , l'oracle de cette partie de la Jurisprudence. L'Italie vante Pancirole ; l'Allemagne montre Hottmant ; l'Angleterre se glorifie des deux Bacon , dont l'un tint si long-tems & avec tant d'applaudissement les Sceaux du Royaume ; dont l'autre portoit de si vives lumieres sur la Législation , en attendant qu'il devînt le créateur de la Philosophie.

NAVIGATION.

Les progrès de la Navigation continuent , & de nouveaux Pays se découvrent. Drack fait le tour de la Terre par des routes inconnues , trouve des Isles ignorées , & tourne à l'avantage des connoissances humaines, les maux qu'il fait aux Espagnols. Raleigh pénètre dans la Guyanne, riche partie de l'Amérique Méridionale , où les Européens n'avoient point abordé ; il jette sur les côtes de l'Amérique Septentrionale , les fondemens de ces Colonies

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 199

si florissantes de nos jours. Forbisher , Hudson , Davis voguent vers le Pole du Nord , & s'ils cherchent vainement un passage , ils ont du moins l'avantage d'appercevoir des peuples singuliers , de vastes côtes , & des Bayes immenses auxquelles ils donnent leurs noms. Les Espagnols font des Etabliissemens dans les *Isles Mariannes* , s'emparent de la Caroline où ils égorgent les François qui , animés par Coligny , tentoient de s'y fortifier. Le généreux de Gourgue ose venger lui seul , l'injure faite à sa Nation ; mais défavoué à la Cour de Charles IX , il se voit sur le point d'expier une action de Héros , par le supplice d'un criminel. La Navigation entièrement abandonnée sous les trois derniers Valois , se ranime sous les Bourbons. Henri & Sulli reprennent le plan de former des Colonies ; & celle du Canada , devenue dans la suite si florissante , doit son origine à ces deux grands hommes.

Les efforts des Navigateurs étoient secondés par les études des Géogra-

AN. 1556. --
1610. de J.C.

AN. 1516. --
1610 de J.C.

phes. Des cartes défectueuses avoient jetté souvent le Pilote dans des erreurs funestes. On se servoit de celles qu'on nomme plates, que le Prince Henri de Portugal avoit inventées un siècle auparavant. Le Flamand Mercator fut le premier qui en aperçut les défauts, & qui forma le dessein de les corriger. L'Anglois Wright ajoutant à ses idées, rendit ces Cartes les moins défectueuses qu'elles pouvoient être; mais sur la fin du seizieme siècle, l'Allemand Hondius, donna une nouvelle maniere qui laissa peu à désirer; il imagina les Réduites, qui, reçues quelques années après dans toute l'Europe, ont donné aux Navigateurs, une assurance presque infallible.

COMMERCE.

Le Commerce change encore une fois de centre; l'asservissement des Portugais leur en fait perdre l'avantage, & la guerre où les engage leur dépendance de l'Espagne, ruine presque entièrement leurs Colonies. Les Hollandois & les Anglois s'emparent de ce bien qui leur échappe. Elisabeth emploie tous les moments de son

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 201

Règne à augmenter ce ressort de l'Etat ; ses Sujets, animés par ses soins, vont chercher les Baleines au fond des Mers de la Laponie, les Pelleteries à Archangel, l'Ivoire sur les Côtes d'Afrique, les Métaux dans le Mexique & le Pérou. La Colonie de Virginie se forme sous ses auspices ; & cette Reine, qui en montant sur le Trône a vu sa Nation sans commerce, & presque sans Vaisseaux, la voit sur la fin de son règne, disputant cet avantage à toutes les Nations. Les Hollandois imitent les Anglois, & en peu d'années se rendent leurs rivaux. Une Loi de Philippe, portée pour leur ruine, devient le principe de leurs prospérités. Ce Prince qui voit que ces Républicains ne peuvent se soutenir que par l'argent qu'ils tirent du commerce, se flatte de tarir cette source en les excluant des Ports de sa domination ; mais ce peuple dont le courage fit toujours servir à sa liberté les moyens qu'on employa pour la détruire, ne pouvant plus commercer en Europe, imagine le projet de transporter le cen-

AN. 1556.
1610. de J.C.

AN. 1556 --
2610. de J. C.

tre de son négoce en Asie. C'est à cette occasion que commence à se former leur Compagnie des Indes. Elle fut d'abord composée d'un petit nombre de Marchands d'une fortune médiocre, & bornée à quelques Vaisseaux. Le succès des premières entreprises lui donnant les moyens d'en essayer de plus grandes, elle en vint en peu de tems au point d'armer des flottes considérables. Joignant alors la force à l'industrie, elle attaque les Espagnols & les Portugais à quatre mille lieues de Lisbonne, leur enleve presque toutes leurs possessions au-delà du Gange, & s'empare du commerce des Epiceries. Cette source de richesses, augmentée par un travail opiniâtre, par une patience sans bornes, par une économie au-dessus de toute imagination, donne à plusieurs Particuliers une opulence qui refluant dans le trésor public, rend la Hollande une des premières Puissances du Monde. Cette République, qui ne pouvoit pas soudoyer dix mille défenseurs contre Philippe II, entretient contre le fils de ce Prin-

ce , plus de cinquante mille hommes , accorde des subsides à plusieurs Souverains , voit en Asie des Rois pour tributaires , force la nature en Europe , élève des digues qui resserrent l'Océan , creuse d'innombrables & magnifiques canaux , change ses Marais en Campagnes fertiles , ses Bourgs en Villes superbes , & ses cabanes en Palais. Amsterdam & Londres deviennent les centres du commerce de l'Univers , & ces deux Villes montrent des Citoyens dont les fortunes égalent celles des Monarques. Gresham , Négoçant Anglois , fait prêter à sa Souveraine deux cents mille livres sterlings , il construit à ses frais la fameuse Bourse de Londres regardée comme une des merveilles du Monde , répare deux grandes Eglises , refait une partie des murailles de la Ville , & forme cinq Hôpitaux.

Les Arts Mécaniques suivent le même sort. Ils fleurissoient depuis trois siècles dans la Flandre , sur-tout à Malines , à Gand & à Anvers , Villes qu'ils rendoient les plus riches de notre hémisphere. Ils furent à la vue du

AN. 1556. --
1610. de J. C.

ARTS MÉC.
CHANIQ.

204 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556. ---
1610 de J.C

Duc d'Albe, & du tribunal de l'Inquisition ; ils vont chercher, en Angleterre, un Gouvernement plus doux, en France la protection d'un Héros, en Hollande la précieuse liberté de penser.

MEDECINE La Médecine n'eut pas des succès bien marqués dans la Division présente ; elle ne nous offre aucun Inventeur ; mais si elle n'avança point ; elle eut l'avantage de ne point rétrograder. Des hommes de mérite la soutinrent au point où ils l'avoient trouvée ; l'Allemand Camérarius se distingua parmi eux ; ses solides observations éclaircissent les connoissances acquises dans l'âge précédent, & préparèrent les grandes découvertes de celui qui alloit suivre.

MATHÉ-
MATIQUES

Les Mathématiques firent des progrès sensibles ; elles les durent principalement à un François. Viète, le premier homme de son tems pour les Sciences de calcul, imagina deux méthodes nouvelles. Il perfectionna l'Algèbre, en substituant les Lettres de l'Alphabet aux Chiffres numériques pour désigner les quantités inconnues. Il

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 205

eut le premier l'idée d'appliquer l'Algèbre à la Géométrie, en réduisant les lignes & les angles de la seconde de ces deux Sciences aux signes de la première. Par l'une de ces innovations, il porta l'analyse beaucoup au-delà de ce qu'elle avoit été; par l'autre il rendit la Géométrie plus facile, plus prompte, & plus propre aux supputations compliquées.

AN. 1556 --
1610. de J. C.

L'Allemagne étoit en possession de l'Astronomie; elle comptoit un de ses Souverains à la tête de ceux qui cultivoient cette Science. Guillaume, Landgrave de Hesse, ne se contentoit pas de l'aimer, de la protéger & de répandre ses bienfaits sur ceux qui s'y étoient dévoués; il s'y livroit avec autant d'ardeur que de succès. Il fit bâtir un Observatoire à Cassel où il observa avec une patience & un zele infatigables, & dressa lui-même un catalogue des étoiles fixes. Justebyrge lecondoit les travaux de son Maître par des instrumens plus justes & plus exacts que ceux dont on s'étoit servi jusqu'alors; Rothman ne lui étoit pas moins utile par les

ASTRONOMIE.

AN. 1556. —
1610. de J.C.

calculs qu'il portoit à un nouveau degré de perfection. L'Italien Zabella, l'Irlandois Jonas, le Danois Longomontanus, se distinguerent dans la même Science; mais quelque estimables que fussent ces Savans, quelques lumieres que leurs études portassent sur l'Astronomie, ils étoient tous effacés par le fameux Ticho. Ce grand homme qui, né de l'ancienne Maison de Brahé, lui a fait plus d'honneur que les Héros qu'elle a produits, rendoit Coppenhague célèbre par ses méditations & par ses découvertes. Ne jugeons point cet excellent Astronome par son systême qui, très-ingénieux sans doute, n'est pas cependant comparable à celui de Copernic: mesurons notre reconnoissance sur tant de phénomènes qu'il a découverts; sur la longue suite d'observations qu'il recueillit pendant trente ans; sur la théorie de la Lune, dont il calcula les irrégularités, & aperçut les inclinaisons; sur les Comètes dont il connut la marche, & dont il soupçonna la nature; sur la démonstration de la fluidité des Cieux, crues

solides par toutes les Ecoles. Frédéric II, étonné de son génie, fut long-tems son protecteur & son ami; il fit bâtir pour lui l'Observatoire d'Uranibourg, devenu par les études de ce Danois, si fameux dans l'histoire des Sciences. Dans la suite, les Rois, comme il arrive presque toujours, se dégoutèrent de lui, & cet homme immortel mourut à Prague en exil.

Le hasard fit trouver alors un phénomène qui devint bientôt le principe des plus grands succès. Les enfans d'un Ouvrier en Hollande, jouant avec des verres à lunettes, en réunirent deux aux extrémités d'un tube; ils furent surpris de voir les objets rapprochés & grossis: leurs cris attirant leur pere, celui-ci réfléchit sur cette espece de prodige, & communiqua ses idées à des amis qui l'aiderent à former le premier Téléscope. Cet instrument grossier d'abord, perfectionné quelque tems après par un grand homme, a comblé en quelque sorte l'abîme infini que la nature a mis entre nous & les corps célestes,

AN. 1556. —
1610. de J. C.

AN. 1556. --
1610. de J. C.

& a déchiré le voile dont elle sem-
bloit les avoir couverts.

OPTIQUE. L'Optique portée assez loin par les Anciens, avoit péri avec les Lettres sous le fer des Barbares, & n'étoit point ressuscitée avec elles. Maurolicus lui rendit la vie par son Traité de la lumière & de l'ombre, où il montra la premiere explication judicieuse que l'on ait eue de la vision. Jean de Porta éclaircit ses idées, & approcha de la connoissance parfaite, de la maniere dont l'œil apperçoit les objets. En même-tems Antonio de Dominis fit une des plus belles découvertes qui se soient faites dans cette Science par sa Théorie, aussi ingénieuse que vraie, du phénomène de l'Arc-en-Ciel. C'est ce fameux Dominis qu'on vit successivement Jésuite en Italie, Archevêque en Dalmatie, Ministre Protestant en Anglererre, & qui étant revenu à Rome pour abjurer ses erreurs, obtint l'absolution & perdit sa liberté. Il mourut dans les prisons de l'Inquisition, & son cadavre après avoir été enterré comme Catholique, fut

exhumé & brûlé comme hérétique.

La Science de la perspective reparut avec l'Optique dont elle est une branche. La théorie des Méchaniques inconnue depuis dix siècles, renaquit en même-tems; celle-ci dut son rétablissement à Ubaldi, qui le premier donna sur cet objet une doctrine solide.

AN. 1556. ---
1610. de J.C.

MECHA-
NIQUE.

Ainsi quelques parties de la Physique fortoient du cahos & donnoient l'espoir de voir revivre cette belle Science; elle continuoit d'être défigurée par les Péripatéticiens qui soutenoient par les armes de la superstition, le phantôme qu'ils avoient fait naître.

ESPRIT
PHILOSOPHIQUE.

Mais malgré leurs efforts, malgré les persécutions qu'ils suscitoient à ceux qui osoient penser, la vérité s'approchoit conduite par l'esprit philosophique; il perçoit dans tous les Ordres de la société. Le Chancelier de l'Hôpital le faisoit régner dans le Sanctuaire de la Justice; Philippe Sidney le faisoit goûter à la Cour d'Elizabeth; Ramus, Professeur à Paris, tâchoit de le ramener dans les

AN. 1556.--
1610. de J. C.

Universités: ce Sage luttoit avec un zele infatigable contre les préjugés de son tems ; il n'épargnoit ni ses talens , ni ses travaux , ni son crédit , pour retirer ses compatriotes des puérides querelles qu'ils agitoient sous le nom d'Aristote ; dans ses écrits , dans ses discours , il les pres- soit de consulter leur raison & d'a- voir le courage de penser par eux- mêmes. Persuadé que les élémens de Mathématiques , étoient la meilleure maniere de ramener sur la route de la vérité , il eut la générosité de fon- der une Chaire pour cette Science ; fondation qui absorba presque toute sa fortune. Pour récompense , le Por- tugais Govea l'accusa d'hérésie , & Ramus se vit chasser du corps dont il étoit l'ornement. Protégé par le Parlement qui lui rendit le droit d'en- seigner , il se vit bientôt en butte à de nouvelles hostilités. Enfin après avoir été toute sa vie la victime de son amour pour le vrai , il fut assom- mé le jour de saint Barthelemi , re- gardé comme Calviniste , apparem- ment parce qu'il exhortoit les hom-

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 211

mes à penser. Bodin illustra Angers sa patrie par son livre de la République, où il développe les principes des Sociétés, & assigne les droits respectifs des Souverains & des Sujets. Ce livre n'est qu'une ébauche; mais elle est la première; & au milieu des nuages qu'y jettent les préjugés de son siècle, on apperçoit des éclairs qui décèlent un esprit excellent. Bodin eut le plaisir de voir ses Principes enseignés publiquement dans l'Université d'Oxford; mais il paya cher cet honneur; la calomnie empoisonna tous ses jours; elle s'acharna sur lui après sa mort, & le poursuit encore aujourd'hui. La morale trouva deux Sages qui la ramenerent sur la terre. Charon & Montagne, les Socrates de leur âge, rappellerent aux hommes cette Science sublime; Charon dans son livre de la Sagesse où il appuie cette Science par les principes d'une Métaphysique hardie; Montagne dans ses essais où il peint l'homme avec tant de naïveté, essais si chers à tout lecteur qui pense avec profondeur & avec délicatesse. Ces Sages

AN. 1556. —
1610. de J. C.

212 *Tableau de l'Histoire Moderne:*

AN. 1556. --
1610. de J.C.

furent agités , persécutés , calomniés ; destinée inévitable à toute ame forte qui aura le dangereux héroïsme de vouloir arracher les hommes à leurs erreurs !

HISTOIRE.

La France n'a guere d'époques dont les détails soient plus connus , elle montre les Mémoires contemporains de Mont-Luc , curieux malgré leur mauvais style ; ceux de Brantôme , où règne une naïveté qui leur donne un grand prix ; les Lettres de Sully , pleines d'intérêt , de politique & de grandes vues ; la Satyre Menippée & le Catholicon , productions de Pithou & de le Roi , qui peignent avec tant d'esprit les vices & les ridicules des fanatiques qui attaquoient le Trône. L'Italian Davila , témoin de nos malheurs , en a laissé dans sa langue un tableau précieux : mais le plus beau monument qui nous reste des événemens de cet âge , c'est l'Histoire de Jacques de Thou , Histoire comparable à ce que l'antiquité a de plus fini , où règne le jugement , l'ordre , l'amour de la vérité avec les graces de la diction. La Patrie se

plaint que ce grand homme ait emprunté une langue morte; la Philosophie lui reproche d'avoir cru ou d'avoir rapporté sérieusement, sans les croire, des prédictions, des présages & des prodiges. Pasquier, du Tillet, Papyre Masson répandoient la lumière sur les annales de la Monarchie, par leurs recherches sur ses antiquités; Scévole de Sainte-Marthe consacroit dans ses éloges les noms des grands Hommes qui l'avoient illustrée. Du Haillan, qui embrassoit l'Histoire Générale de la Nation, y portoit cet esprit de critique, & ce courage contre les préjugés, sans lequel l'histoire est bien au-dessous du Roman.

L'Espagne offre Surita pour l'Ar-
ragon, Herrera pour les Indes: le
Portugal a peu de morceaux aussi
beaux que la vie du grand Emmanuel
par Olorius; le Hongrois Sambuc
donna la meilleure histoire de la Pa-
trie qu'elle eût eue jusqu'à lui. Le
Suédois Olais est un guide nécessaire
pour l'étude des anciens peuples du
Nord. Dempster débrouilla les Anna-

AN. 1556.--
1610, de J.C.

les Ecclésiastiques de l'Ecosse ; genre intéressant , parce qu'il tient aux mœurs. L'Angleterre admira Camden qu'elle appella son Cicéron & son Pausanias. Elle applaudit sur-tout à sa description des Isles Britanniques & à sa vie d'Elisabeth. Mais en lisant le premier de ces ouvrages , on ne sauroit être trop en garde contre les préjugés de l'Auteur sur l'Irlande ; on voit qu'il ne connut guere ses habitans , que sur les fables de leurs ennemis. Au contraire, en consultant sa vie d'Elisabeth , on doit se méfier des intérêts particuliers de cet Ecrivain , intérêts qui l'ont rendu plutôt un panégyriste , qu'un historien.

Onuphre continuoit la vie des Papes commencée par Platine ; on sent quel degré de confiance on doit donner à un Ecrivain pensionné par les Pontifes , & à un ouvrage dédié au sévere Pie V. Baronius publioit ses Annales , utiles malgré les fautes nombreuses qui les défigurent , intéressantes malgré la dureté de la diction. Turcelin traçoit un tableau de l'Histoire Universelle, où le mérite du

coloris ne doit point faire pardonner la partialité qui a tenu le pinceau. On ne voit point sans indignation cet élégant Ecrivain annoncer le massacre des Protestans, comme une nouvelle qui devoit être agréable à toute la Chrétienté. Enfin Pancirole éclaircissoit une des parties les plus importantes de l'histoire ancienne & moderne dans son Livre des choses perdues & retrouvées, Livre ingénieux où il rappelle les inventions des Anciens que le tems nous a ravies, & les découvertes Modernes dont l'antiquité fut privée.

La langue Latine étoit plus cultivée que jamais. Des Commentateurs, des Interprètes, des Paraphrastes parurent en foule. Casaubon, Juste-Lipse & Joseph Scaliger, qui furent appellés les Triumvirs de la République savante, méritèrent en effet ce titre par des recherches pénibles & des travaux utiles. Casaubon fut l'homme de son tems qui posséda le mieux la langue Grecque. Il écrivit purement en latin, & joignit à ces talens une douceur & une

AN. 1556. --
1610. de J.C.

LANGUES
MORTES.

AN. 1556 --
1610. de J. C.

modestie qui le firent aimer. Juste-Lipse est peut-être le meilleur Commentateur qui ait paru depuis la renaissance des Lettres ; il avoit une connoissance prodigieuse des loix, des mœurs & des usages antiques ; on lui reproche un style dur & hérissé de pointes ; on doit lui faire un bien plus grand crime du Livre barbare qu'il publia en faveur de l'intolérance. Joseph Scaliger n'étoit pas seulement un Littérateur consommé ; personne avant lui n'a mieux connu la Chronologie, & n'en a mieux éclairci l'obscurité ; il gâta le mérite de ses veilles par une présomption qui lui fit tenter des genres pour lesquels il n'étoit pas né, par une vanité excessive qui le couvrit de ridicules, & par une dureté contre ses adversaires qui le rendit odieux. Il étoit cependant modéré, en comparaison de son ennemi Scioppius, Satyrique fameux qui employa beaucoup d'esprit & de savoir à se faire détester de ses Contemporains qu'il déchiroit sans égard pour la vertu, ou pour le rang. Souvent puni, jamais corrigé

corrigé, il vécut errant, pauvre, & mourut en horreur à toute l'Europe. Bodley se rendit immortel par la fameuse Bibliothèque qu'il légua à l'Université d'Oxford. Genebrard donna à la France la première traduction de Joseph. Danès fit admirer à Trente la beauté & la facilité de sa diction; Amyot mérita une durable réputation par ses traductions de Plutarque & de Longus. Le nom de Robert Etienne ne doit point être oublié; cet Imprimeur tenoit son rang parmi les Savans, & ses excellentes éditions servoient utilement les Littératures Grecque & Latine.

L'une & l'autre s'enrichirent de plusieurs Ouvrages de goût. Le Limosin Muret consolait le monde savant, de la perte d'Erasme; moins penseur que le Philosophe de Rotterdam, il écrivoit avec la même élégance; ses harangues qui sont foibles de choses & qui manquent de feu, sont de la plus pure latinité. Persécuté en France, obligé de fuir, il trouva dans les honneurs que lui rendit l'I-

AN. 1556.--
1610. de J.C.

talie, un dédommagement qui le consola de l'ingratitude de ses compatriotes. Scevole de Sainte Marthe, réussissoit également dans la prose & dans les vers. Les Epigrammes de Passerat, dont quelques-unes sont ingénieuses, & son Livre de l'Alliance que les Lettres ont entre elles, le firent regarder comme un des plus polis Ecrivains de son tems. On connoît les vers sublimes de Bourbon, qui ornent la porte de l' Arsenal de Paris, & ses imprécations contre le Parricide de Henri IV. Beze, si célèbre parmi les Théologiens, vient ici figurer avec avantage; les Poésies de sa jeunesse ne sont point inférieures aux plus délicates de ce siècle. Tous ces Auteurs étoient François, & il ne seroit pas difficile d'en grossir la liste. L'Anglois Owen se fit connoître par un Recueil d'Epigrammes. L'Italien Faern publia des Fables dont la belle latinité a fait croire qu'il avoit connu le Manuscrit de Phedre, retrouvé peu d'années après, par le Jurisconsulte Pithou. Le Poème de l'Immortalité de l'ame honore la mémoire de Pa-

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 219

léarius, génie excellent, un des plus beaux de son siècle, & orné des plus rares connoissances; victime de l'envie qu'inspiroit son mérite, il fut persécuté pendant toute sa vie, & sur un vain soupçon d'hérésie, la superstition le fit mourir dans les flammes. L'Ecossois Buchanan effaça tous les Poètes Latins de son tems. On admire en lui un esprit abondant, élevé, hardi, une imagination féconde, une expression brillante, une versification pleine de vigueur & d'harmonie. Ses Paraphrases sur les Pseaumes, les plus belles qu'on ait faites sur ces Cantiques, ont toute l'élévation & tout l'enthousiasme de l'Auteur sacré, son Poème de la Sphere est rempli de morceaux sublimes jusques dans les détails les plus difficiles à rendre; il a des Idylles dignes de Tibule, & quelques-unes de ses Odes sont comparables au plus belles d'Horace. Il écrivit l'Histoire de son pays, & sa prose répond à la beauté de ses vers; mais en applaudissant au style, on se plaint, avec raison, de l'infidélité de l'Historien. Ce fameux

AN. 1556.
1610. de J.C.

AN 1556 --
1610. de J.C.

Ecoffois vint en France dès sa plus tendre jeunesse, s'y forma, enseigna à Paris, & passa dans le Portugal où l'Inquisition le chargea de fers. Echappé à ce danger, il revint dans sa Patrie où Marie Stuart, alors sur le Trône, le combla d'honneurs & de biens. Tant que cette Reine fut heureuse, il la loua avec excès; lorsqu'elle fut dans l'infortune, il la déchira avec autant de lâcheté que de fureur.

LANGUES
VIVANTES

Le tableau qu'on vient de tracer, montre la supériorité que la France avoit dans les Langues savantes; il s'en falloit bien qu'elle eût le même avantage dans la sienne. On est surpris, quand on vient de voir tant de richesses d'un côté, de trouver tant de pauvreté de l'autre. Cependant cette disette ne venoit point de l'Idiôme, il étoit plus abondant, plus fort, moins embarrassé de mots superflus, plus hardi dans ses tours, plus fécond en inversions, qu'il ne l'a été dans ses plus beaux jours; il ne lui falloit que de la culture; mais c'étoit ce qui lui manquoit. Les bons

Esprits se piquoient d'écrire dans la Langue des anciens Romains ; les Sciences, les Lettres n'empruntoient que cet organe. De-là ce mauvais goût auquel on laissoit en proie la langue du pays, cette diction prolix & forcée, cette fureur de citer perpétuellement les Auteurs de l'Antiquité, citations ou étrangères au sujet, ou nuisibles à la clarté ; de-là ce dégoût de tant de Lecteurs pour Montagne même, parce que rebutés des digressions érudites, dont ses Essais sont pleins, ils se lassent d'en chercher les beautés. Si un esprit de cette force ne put s'affranchir du vice dominant, combien ce vice dut-il régner dans les ouvrages des Ecrivains qui lui furent si inférieurs ! Les Plaidoyers qui nous restent d'Arnaud & de Pasquier, regardés alors comme des modèles d'éloquence, sont sans doute remplis d'érudition, de raison, & même d'esprit ; mais ils sont bien éloignés d'être des modèles. Le goût y manque absolument, & ce défaut les rend plutôt des déclamations de Collège, que des discours dignes

222 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1556
1610. de J. C.

d'être prononcés devant le premier Sénat de la Nation. En un mot, si on excepte quelques Satyres ingénieuses, les traductions d'Amyot & deux ou trois fictions, la prose François n'offre alors rien qu'on puisse citer.

La Poésie étoit une des passions de la Cour des Valois. Sous des auspices si augustes, on vit s'élever une multitude de versificateurs qui s'essayerent dans tous les genres, mais la plupart avec peu de succès. On connoît les Quatrains de Pybrac regardés long-tems comme autant d'oracles, aujourd'hui tout-à-fait négligés : ce fameux Président s'étoit acquis une réputation de sagesse auprès du peuple, qu'il perdit dans l'esprit des honnêtes gens, par son Apologie de la Saint Barthélemi. Lingendes se fit un nom par des chansons dont quelques-unes ne sont point encore oubliées ; Bertaud eut quelque succès dans les Stances ; Belleau fut admiré pour ses Pastorales qu'on ne lit plus ; genre au reste dans lequel les François n'ont jamais réussi. Desportes se distingua par des Poésies lé-

VII^e. EPOQ. PHILIPPE II. 223
geres ; il fut le meilleur versifica-
teur de son âge , & le premier qui
débarrassa la diction des citations dont
on la hérissoit. Jodelle & Garnier qui
voulurent ressusciter la Tragédie des
Grecs , ne lui rendirent ni sa dignité
ni sa grace. Ronsard fit des Sonnets ,
des Odes ; des Eglogues , & s'éleva
jusqu'à l'Épopée. On sçait les hon-
neurs qu'on lui prodigua : on ne le
connoissoit que sous le nom de Prin-
ce des Poètes. Les Souverains se
croyoient heureux d'être célébrés par
lui ; Marie Stuart le chantoit, l'ap-
pelloit son Apollon , le combloit de
présens. Charles IX faisoit à sa louan-
ge des vers qui sont peut-être les meil-
leurs de ce règne. On lui décerna des
Obsèques solennelles , & le fameux
du Perron prononça son Oraison fu-
nebre. Un préjugé si général suppose
que cet Ecrivain avoit du mérite.
En effet on doit lui accorder de
l'imagination , & des connoissances.
Mais le défaut d'harmonie, l'obscurité
des expressions , le mauvais choix des
images , la manie d'étaler de l'érudi-
tion , dans les genres qui en étoient

AN. 1556.--
1610. de J.C.

le moins susceptibles ; tout cela le rendit la preuve de l'impuissance de la nature , lorsqu'elle n'est pas secondée par l'art. Regnier qui parut sous Henri IV , eut de véritables succès dans la Satyre : à travers une mesure désagréable , des tableaux obscènes & des expressions grossières , on découvre le vrai ton de ce genre & des étincelles de génie. Enfin Malherbe parut & fit une révolution dans la Poésie Française ; guidé par l'étude des anciens & plus encore par ses propres réflexions , il sentit la nécessité de penser juste en vers comme en prose. Il s'appliqua à mettre dans ses idées ces nuances que demande l'ordre de la nature ; il s'attacha au choix des images , à l'élégance des tours , à la propriété des mots. Il distingua la véritable harmonie , & il comprit qu'elle étoit bien moins dans la rime que dans le concours heureux des syllabes , dans l'art de ménager des repos , & dans les tons convenables à l'objet qu'on veut peindre. Tout changea par le génie d'un seul homme , & la France qui vit éclore

de véritables Odes, put présager les
 Chef d'œuvres dont elle devoit bien-
 tôt s'enrichir.

AN 1556.
 1610. de J. C.

Le même zele pour les Langues
 mortes nuisoit à l'Angloise ; cepen-
 dant elle compte alors deux excellens
 Poètes. Spencer essaya l'Idylle avec
 succès ; de brillantes images , des pen-
 sées délicates , & beaucoup d'har-
 monie rendront toujours ce Poète
 précieux à sa Nation. Shakespear créa
 un Théâtre où il montra des prodig-
 es. Né dans la plus basse condition,
 privé de toute éducation , long-tems
 compagnon de voleurs de grands
 chemins , ce Poète se sentit tout à
 coup inspiré , & composa des
 Tragédies. Elles tiennent de la
 grossièreté de son état & de ses
 mœurs ; ce sont des Monstres où il
 n'y a ni plan , ni ensemble , ni ré-
 gle , ni goût ; avec ces défauts , elles
 sont les délices des Anglois qui les
 préfèrent encore à des Drames plus
 réguliers. C'est que ces Tragédies
 barbares portent avec elles l'emprein-
 te de la supériorité du génie : c'est
 qu'elles sont remplies de Scènes su-

AN

2610. de J. C.

blimes, & qu'avec tous les vices, Shakespear frappe au but; il agite, il émeut, il étonne, il touche, il fait frémir; il semble le maître de l'ame qu'il tourne comme il lui plaît, & qu'il pénètre de toutes les passions qu'il veut inspirer.

Nous sommes au siècle d'or de la Poésie Castillane. Les Espagnols plus sensés que leurs voisins, lisoient, méditoient, traduisoient les Auteurs Latins & Grecs, mais ils composoient rarement dans leurs langues. Ils sentoient l'imprudence d'aller consacrer leurs talens à des idiômes étrangers déjà si riches, & qu'on ne possède jamais parfaitement. Ils regardoient les ouvrages des Anciens comme nous regardons les débris de leurs Temples; ils s'en servoient pour former le goût & élever leur imagination: Espinosa & le Comte Rebolledo publierent des Idylles dignes de Théocrite: Quedo se rendit immortel par ses Bucoliques du Tage; Ulloa & Christoval lancerent les traits de la Satyre; il en est peu d'aussi agréables que celle

de ce dernier contre les vers amoureux. Herrera qui obtint de ses compatriotes le nom de divin ; les deux Argensola regardés comme les rivaux d'Horace ; Louis de Léon , génie cultivé par les plus belles connoissances , firent des Odes dont quelques unes ne sont point inférieures à celles de leur modèle. Villega , dont les Contemporains admirèrent la noble facilité , se livra au genre d'Anacréon , & brilla dans cette carrière où les succès sont si rares. Lopez de Rueda créa véritablement le Théâtre : les Espagnols avoient eu avant lui des Comédies qui n'étoient pas sans mérite ; mais ces pieces , d'une longueur prodigieuse , n'étoient point destinées à être représentées , c'étoit plutôt des Romans dialogués que de véritables Drames. Rueda imagina de donner des Comédies semblables à celles des Anciens ; il n'atteignit point la perfection , mais il fit des pas marqués vers le but. Naharro perfectionna doublement son invention. Au lieu des tréaux grossiers sur lesquels son Prédécesseur représentoit lui-mé-

AN. 1556.---
1610. de J. C.

AN 1566.
1610. de J.C.

me les Pièces qu'il avoit composées ; Naharro éleva un véritable Théâtre, & l'enrichit de l'appareil des machines. Cette révolution tira la Comédie du mépris où elle étoit tombée, & l'on s'empressa de travailler pour elle. Cristoval fit paroître des pièces où les agrémens se trouverent réunis avec la régularité ; La Cueva mettant encore plus d'art dans ses compositions & plus d'harmonie dans ses vers, porta la scène comique au plus haut point où elle soit parvenue en Espagne. Le même Poète tenta de réformer la Tragédie, & ses essais ne furent point malheureux ; mais la Nation Espagnole ne doit pas se vanter ici de la supériorité ; ses Comédies peuvent être mises en parallèle avec celles de tous les autres peuples, si l'on excepte les Chef d'œuvres des Molière ; ses Tragédies quoique pleines de sentimens & de pathétique, mais peu vigoureuses & encore moins régulières, s'élevent rarement au-dessus de la médiocrité ; phénomène littéraire d'autant plus singulier, que la noblesse de l'idiôme, & le caract.

tère de la Nation semblent conspirer
 en faveur de ce genre ! Dans la cha-
 leur des grands événemens qui se pas-
 soient pour la Nation Espagnole, l'E-
 popée ne pouvoit pas être oubliée. Plus-
 sieurs Poètes s'y essayerent, un seul
 mérite d'être tiré de la foule. Alonso
 d'Erzilla, Soldat & Navigateur, porté
 par son goût, autant que forcé par son
 état, entreprit de longs & fréquens
 voyages. Arrivé sur les bords du Chili,
 il y trouva des Sauvages qui osoient
 braver les arts des Européens, &
 défendre leur liberté avec courage.
 Alonso y courut plusieurs dangers,
 fut témoin des principaux événe-
 mens de cette guerre, & eut part à la
 Conquête qui la suivit. Dans le lois-
 sir que lui laissoient les armes, son
 esprit échauffé s'amusoit à chanter &
 à peindre ce qu'il avoit vu. C'est
 ainsi que fut formé le Poème de l'*A-
 raucana*, où l'on ne trouve ni plan,
 ni goût, ni jugement, mais où l'on
 découvre une vive imagination & des
 morceaux pleins de force.

Les Portugais inférieurs aux Cas-
 tillans dans tous les autres genres,

AN. 1561.
 1610. de J.C.

230 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN, 1556. --
1610. de J.C.

l'emportoient dans le Poëme épique. Le Camoëns voulut, comme Alonso, célébrer les événemens qui l'avoient frappé dans son voyage ; mais il surpassa de beaucoup le Poëte Espagnol. On trouve dans la *Lusiade* des défauts inexcusables. Le bizarre mélange des Divinités du Paganisme avec les Saints du Christianisme, fait un ensemble qui révolte tout Lecteur de goût. D'ailleurs, le plan est généralement vicieux, ou plutôt il n'y en a point. Ce n'est en quelque sorte que la relation d'un voyage autour de l'Afrique, embellie de fictions poétiques. Cependant si l'on ne consulte que les détails, que l'on y trouve de vigueur de grace & d'harmonie ! Les discours que Camoëns met dans la bouche de ses Héros, ne le cèdent point aux plus beaux d'Homere. Ses descriptions sont sublimes, & ses images pleines de noblesse & de vérité. La *Lusiade* ne doit point être mise à côté des Poëmes du premier rang, mais elle est au-dessus de tous les autres. Cet Ecrivain qui faisoit tant d'honneur à sa Nation, & dont le Portugal s'en-

VII^e. ÉPOQ. PHILIPPE II. 231

orgueillit aujourd'hui, vécut dans la misère, & mourut de douleur & de fatigue.

AN. 1556.--
1610. de J.C.

La Langue Italienne possédoit un Poète qui dans le genre héroïque laissoit loin de lui tous ses Contemporains. Un heureux choix de sujet, une riche ordonnance, l'art de grouper avantageusement les personnages, le don de tracer des caracteres & celui de les soutenir; le talent de ne faire parler les Héros qu'à propos, avec dignité & intérêt; des événemens attachans, des descriptions brillantes, des fictions séduisantes, des images frappantes, un style animé, une versification harmonieuse & facile; voilà ce que l'Italie admire dans la Jérusalem délivrée. On peut reprocher à ce Poème des Episodes multipliés, un usage trop fréquent de la Magie, quelques pensées plus éblouissantes que solides, une mesure de vers trop monotone; mais ces défauts grossis par des Censeurs qui sans doute n'avoient lu qu'imparfaitement la Jérusalem, ou qui n'avoient pas le tour d'esprit nécessaire pour en sentir les beautés, n'em-

AN. 1556. --
1610, de J.C.

pêchent pas qu'elle ne puisse soutenir le parallele avec l'Illiade & l'Enéide. Moins sublime, moins naturel, mais moins inégal qu'Homere; moins vigoureux, moins rapide, moins chaud, moins Philosophe, moins Peintre que Virgile, mais plus savant dans l'art des caracteres, le Tasse plus touchant que l'un & l'autre, fera moins admiré, & aura peut-être plus de Lecteurs. Ce n'est pas seulement dans l'Épopée qu'il excelloit; son *Aminte* est un Chef-d'œuvre de Pastorale, plus fini que la *Jérusalem*. Ce grand homme naquit noble, vécut pauvre, essuya le malheur d'être protégé, éprouva l'humiliation de ne l'être plus, gémit une partie de sa vie dans une prison, jouit d'un rayon de gloire, eut un petit nombre d'admirateurs qui ne lui firent point de bien, & une foule d'envieux qui l'opprimerent. Clément VIII se préparoit à le venger; il venoit de l'appeller à Rome pour lui donner publiquement la Couronne Poétique; il alloit étaler dans cette cérémonie tous les honneurs qui pou-

voient flatter le génie ; il vouloit y joindre de solides bienfaits ; mais la veille du jour qui devoit le combler de gloire & de bien , le Tasse expira subitement. En même tems Annibal Caro donnoit de Virgile & de Lucrece les meilleures traductions en vers , que possèdent les Langues modernes. Tansillon imitoit Pétrarque dans des Sonnets que Pétrarque eût enviés. Murtola se faisoit une réputation par ses Chants sur la création du monde. Marini commençoit à se rendre célèbre par des Poésies où l'on admiroit la finesse des pensées & la piquante singularité des tours. Sa Patrie enchantée applaudissoit à des talens faits pour éblouir ; mais un petit nombre de gens éclairés voyoit avec peine que cet Ecrivain tournoit ses Compatriotes vers des beautés peu solides ; & dans les éloges qu'on lui prodiguoit , ils appercevoient les symptômes de la décadence du goût.

L'Italie n'a point cessé d'être la Patrie des Beaux-Arts. Le célèbre Palladio décoroit Vicence de Chef-d'œu,

AN 1556. --
1610. de J. C.

BEAUX
ARTS.

AN. 1556.--
1610. de J. C.

vres d'Architecture ; il y bâtissoit ce Théâtre admiré de l'Europe , & qui devoit être le modèle de tous les autres.

La Sculpture se soutenoit à Florence ; mais la Peinture y étoit visiblement déchue , & peut-être que l'habitude de manier le ciseau nuisoit aux grands effets que le pinceau exige.

Rome possédoit toujours de grands Artistes. Barroche , Vannius , les Zucharro , Michel Carravage , le Joesepin , le Mutian , se montroient dignes des Peintres qui les avoient précédés. On ne peut cependant s'empêcher de convenir que l'École Romaine commençoit à dégénérer. Peut-être que la juste admiration que l'on avoit pour Raphaël , retenoit trop les Esprits dans les bornes de l'imitation ; c'étoit arrêter les efforts du génie , qui ne produit de Chef-d'œuvres que quand il est maître de se livrer entièrement à lui-même.

L'École Vénitienne étoit plus florissante que jamais. Le Tirien vi-

voit & conservoit les graces de son pinceau, jusques dans une extrême vieillesse; l'âge du Tintoret n'avoit point éteint ce feu d'imagination qui enchante dans ses tableaux; les deux Palmes se formoient par les leçons de ces deux Maîtres, & s'animoient à la vue de leurs merveilles. Le Bassan transportoit sur la toile tous les charmes de la vie champêtre; la magie de ses couleurs sembloit agiter la feuille, & donner la vie aux Animaux. Paul Veroneze déployoit la fécondité de l'invention, la richesse de l'ordonnance, la beauté des attitudes, la magnificence des draperies, cet éclat, cette suavité, cette vérité de coloris qui malgré les défauts de Costume, rendent ses Chef-d'œuvres inestimables.

L'École Lombarde arrivoit à sa perfection. Les trois Carraches, persuadés que le génie abandonné à lui-même, tomboit dans d'inévitables défauts, résolurent de le régler par une sage théorie. Ils sentirent la nécessité de donner dans leurs Leçons, des connoissances dont la privation avoit

AN. 1556.--
1610. de J.C.

gâté tant de tableaux. L'Histoire, la Fable, les mœurs, les usages des différens siècles & des différentes Nations, la Poétique, la Géométrie, l'Anatomie, la Perspective étoient des Sciences qui entroient nécessairement dans la sphere de leur Art; ils se partagerent le soin de les enseigner, & formèrent sur ce plan des Conférences publiques. Ils ne se contentoient point d'instruire leurs Auditeurs par des préceptes; excellens Peintres eux-mêmes, ils joignoient la pratique à la théorie, en exécutant ce qu'ils enseignoient. Jamais progrès ne furent plus rapides; jamais illustres Maîtres n'eurent de plus illustres Eleves. On vit sortir à la fois de cette Ecole, l'Albane, le Peintre des Amours & des Graces; le Dominiquin, l'Artiste qui conçut le mieux ses Sujets, noble dans l'ordonnance, correct dans le dessein, sublime dans l'expression, à qui il ne manqua que le mérite du coloris pour remporter le prix de son Art; le Guerchin, dont l'enthousiasme soutenu des graces

les plus séduisantes, fait pardonner le défaut de correction; le Guide, si juste dans ses proportions, si admirable dans ses carnations, si agréable dans ses attitudes, si noble, si touchant, si gracieux dans ses idées, le premier Artiste de son tems, & qui peut soutenir le parallele avec les Artistes de tous les siècles.

L'École Flamande reste encore bien au-dessous de celles d'Italie; elle est cependant sortie de la médiocrité: elle montre dès-lors Brugel, dont les Payfages sont si estimés; Dubois, qui réussit dans les sujets terribles; Vos, le premier Flamand qui peignit l'histoire avec succès; Mabuse, qui apprit à ses Compatriotes la maniere de traiter le nud; Moro, qui excella dans le Portrait; Elsheimer, qui rendit avec tant de vérité les effets de la nuit; Voenius-Ocho, qui, formé à Rome, porta dans sa Patrie les secrets du clair-obscur, & l'art de la dégradation des couleurs, qui donna une nouvelle forme à l'École d'Anvers, & prépara sa gloire en formant Rubens.

La Gravure, cultivée dans toutes

AN. 1556.--
1610. de J. C.

ces écoles, s'enrichissoit de Chef-d'œuvres, par le talens de Villamene, de Sadler, & de Corneille Cort.

La France n'avoit que des Peintres médiocres ; mais elle possédoit un Sculpteur excellent. Germain Pilon, sans avoir jamais quitté sa Patrie, aidé seulement de son génie, atteignit la perfection de son art. Ses trois Graces sont de ces Chef-d'œuvres qu'eussent envié les plus célèbres Artistes de Florence. Les Colonnes funéraires qu'il consacra à la mémoire de Henri II & de son favori, les groupes dont il les entoura, les emblèmes ingénieux & neufs dont il les orna, font voir un génie fécond & hardi qui ne se bornoit pas au mérite de manier le ciseau, & qui savoit s'élever bien au-dessus d'une servile imitation. L'Architecture trouva aussi des François qui s'y livrerent avec succès. Louis de Foix construisoit la Tour de Bordeaux & alloit en Espagne élever l'Escorial, Monument magnifique & singulier des revers de la France. Philibert de Lorme ornoit Paris d'édifices réguliers, embellis-

soit Fontainebleau , bâtissoit Meudon , achevoit le Louvre , & commençoit les Thuilleries.

AN. 1556. ---
1610. de J. C.

On doit une justice aux Tyrans mêmes ; Catherine de Médicis mérite la reconnoissance des Arts. Elevée dans leur sein , elle avoit contracté ce goût naturel à sa Maison , & vint fortifier celui que François I avoit fait naître en France. Toute sa famille partagea l'amour que cette Reine avoit pour eux : ses fils aimerent & cultiverent les Lettres ; sa fille Marguerite couvrit la honte d'une vie licentieuse , par le mérite de les protéger : Marie Stuart , formée dans cette Cour , possédoit les Langues Grecque & Latine , écrivoit également en Prose & en Vers , étoit l'amie de tous les Savans & de tous les Artistes. Les Lettres avoient embelli sa prospérité , elles consolèrent ses disgraces : elle charmoit avec elles les horreurs de sa longue captivité , & perdoit dans leur sein , le sentiment de ses maux ; ce fut de sa prison qu'elle couvrit de fleurs le Tombeau du vertueux Sidney. Sa fiere Rivale étoit aussi jalouse

PRINCES
PROTEC-
TEURS.

AN. 1556. --
1610. de J. C.

de briller par un esprit cultivé, que de se distinguer par la science du commandement. Sortant du Conseil où elle avoit donné des ordres pour humilier Philippe, secourir Henri & protéger la Hollande, elle passoit dans son cabinet pour s'y délasser du fardeau de sa Couronne, par le plaisir de penser; elle y venoit s'éclairer avec Cicéron, s'embellir avec Virgile, méditer avec Seneque, & philosopher avec Boëce. Frédéric II descendoit de son Trône pour aller à Uranibourg, observer avec Tycho. Sixte-Quint, Clément VIII, les plus grands Papes de cet âge, regardoient comme un de leurs devoirs, d'animer tout ce qui peut élever ou orner le génie. Le fier Paul V traitoit le Guide avec une sorte de vénération; apprenant que cet Artiste avoit quitté Rome dans le dessein de n'y plus reparoître, il envoya des Courriers après lui pour le conjurer de revenir; ce fut un triomphe pour la Cour du Pape & pour la Ville entière, que le retour de ce Peintre. Le sévère Philippe II oubloit sa gravité avec Moro, & lui pardonnoit des familiarités

rités qui auroient coûté la vie à tout autre. Le Duc de Parme dépoſoit ſes lauriers dans les Ateliers des Artiſtes Flamands, & diſſertoit avec eux ſur les fineſſes de leur art. Henri, plus grand qu'eux tous, aimoit, chériffoit toutes les connoiſſances humaines; dans l'excès d'enthouſiaſme que lui inſpiroit la paſſion qu'il avoit pour elles, il diſoit qu'il paieroit d'une de ſes meilleures Villes le bonheur de retrouver les Décades de Tite-Live que le tems nous a ravies. Il ſe plaignoit que les circonſtances de ſa vie qui l'avoient forcé d'être toujours ſous les armes, ne lui euſſent pas laiffé le tems de ſ'inſtruire; il aſſuroit que, ſi ſon fort eût dépendu de ſon choix, il auroit mieux aimé le plaifir de ſ'éclairer, que celui de vaincre. Il préféroit le rôle de Mécène entouré de Virgile & d'Horace dont il animoit les chants, à tout l'éclat d'Auguſte ſubjuguant Rome & gouvernant l'Univerſ.

AN 1556.
1610. de J.C.





S U I T E
 DE LA VII^e. ÉPOQUE,
 III^e. DIVISION.
 LOUIS XIII.

AN. 1610.--1648 de J. C.

ETAT de
 la Terre.



A mort de Henri IV tient tous les esprits en suspens, & les remplit de sentimens relatifs à leurs espérances ou à leurs craintes. La Maison d'Autriche s'applaudit en secret du coup qui la délivre de son plus redoutable adversaire ; ses ennemis frémissent d'un événement qui leur ravit un puissant Défenseur.

L'Espagne, malgré ses pertes dans les Pays Bas, est encore la première Puissance. L'acquisition récente du Portugal, & des riches Dépendances de cette Couronne, semble même la

rendre plus forte qu'elle ne l'étoit à l'avènement de Philippe II ; cependant elle est beaucoup plus foible. Tant de Colonies ont attiré à elles l'Etat principal, Membres qui trop multipliés ont desséché le corps. Des millions d'Espagnols ont péri dans les voyages, les uns engloutis dans les flots, les autres détruits par la différence du climat ; ceux-ci par les exhalaisons des mines, ceux-là par le désespoir des Sauvages, la plupart par leurs propres divisions. Les projets de Philippe II sur la Hollande, la France & l'Angleterre, ont épuisé ses trésors & n'ont servi qu'à féconder les Terres qu'il vouloit envahir. De-là cette indigence qui attaque toutes les parties du Gouvernement, & qui réduit le Souverain du Mexique & du Pérou à l'impossibilité de soudoyer ses Troupes. Tant de Provinces soumises au même Trône l'embarrassent plus qu'elles ne l'aident ; presque toutes sont mécontentes, & n'attendent que l'occasion de secouer le joug. Le Portugais ajoute à sa haine naturelle pour l'Espagnol, la douleur

 AN. 1610. ---
 1648. de J.C.

AN 1610. --
1648. de J. C.

de trouver des tyrans dans les Maîtres ; le Catalan se plaint des impôts multipliés qui l'accablent ; l'Arragonnois déplore ses privilèges violés ; le Flamand frémit au nom de l'Inquisition ; Naples est remplie d'un Peuple séditieux , & la Sicile d'une Nation volage. Une machine si compliquée auroit besoin d'un Prince dont l'ame fût grande , ou d'un Ministre dont le génie fût élevé. Philippe & le Duc de Lerme qui n'ont que de petites vertus & pas un talent , ne sont propres qu'à aigrir tant de maux.

La Branche cadette de la Maison d'Autriche tient toujours le Sceptre Impérial ; mais Rodolphe II n'a plus qu'une apparence d'autorité ; son frere Mathias abusant de sa modération , l'a forcé à lui céder l'Autriche & la Hongrie , & se prépare à lui enlever la Bohême. Cet ambitieux est soutenu de Ferdinand d'Autriche, Cousin des deux freres , qui , sous le nom d'Archiduc de Gratz , régné sur la Sicile & le Carniol. Actif , ardent , dévoré de la passion de régner , Ma-

thias donne tout à craindre au corps qui vient de le désigner pour son Chef, en le déclarant Roi des Romains.

AN. 1610. et
1643. de J.C.

Le Corps Germanique continue d'être divisé par la Religion en deux Partis principaux qui ne se font plus de guerres ouvertes, mais qui s'outragent, se menacent, & viennent de trouver dans la succession de Juliers une occasion de faire éclater leur haine. Les Catholiques unis avec le Chef de l'Empire, tendent imprudemment les mains aux fers qu'il leur prépare; outre les trois Electeurs Ecclésiastiques, ils ont pour eux Maximilien de Baviere qui relève par d'éminentes qualités le crédit que lui donne la possession d'une riche Province. Les Protestans sont partagés en deux Sectes, toutes deux puissantes, mais trop désunies pour se concilier parfaitement dans le même projet: les Luthériens reconnoissent pour leur Chef Christian de Saxe, Prince qui a des talens, mais timide & irrésolu; ils ont encore les Ducs de Meklenbourg, de Poméranie, de

246 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. -
1648. de J.C

Brunswick & la plupart des Villes Impériales. Frédéric, Palatin du Rhin, regardé comme le Chef des Calvinistes, est secondé par l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Neubourg & le Landgrave de Hesse : ceux-ci étroitement unis travaillent à resserrer ces liens par un Traité qu'ils décorent du nom d'union évangélique. Ces deux Sectes, jalouses de la liberté politique & sacrée, sont continuellement en garde contre la Cour de Vienne, s'attachent aux Puissances du Nord, & mettent leur espoir dans la France.

La France est regardée comme le plus sûr rempart de l'Europe contre l'ambitieuse Maison qui prétend l'asservir. La sagesse de Henri vient d'arracher les armes aux factions qui la divisoient, & ce calme laisse la liberté de déployer les forces d'une si vaste Monarchie. Ses finances sont dans un état florissant, ses Armées sont nombreuses, & composées de Guerriers qu'une perpétuelle habitude a familiarisés avec les armes ; la Cour est remplie de Généraux formés sous le

Héros qu'elle vient de perdre ; le Conseil a des leçons admirables ; les véritables intérêts sont dévoilés , & la route pour la prospérité de l'Etat est indiquée.

L'Angleterre pourroit partager avec la France l'honneur de protéger le reste de l'Europe. Les trois Royaumes viennent d'être réunis par la mort d'Elisabeth. Cette Princesse qui a laissé une nation heureuse & tranquille , & une Marine la première du Monde , a porté dans toutes les parties de l'Etat une vie & un chaleur qui peuvent s'augmenter tous les jours. Malheureusement Jacques I est bien loin d'avoir le caractère qu'exigeroient les affaires présentes. Bon , affable , timide , savant Théologien , mauvais Politique , il vit en paix avec toutes les Puissances auxquelles il ne dispute rien , & avec son Parlement à qui il accorde tout. Aimé & méprisé de son peuple , il laisse le soin des affaires à un Ministre qui , aussi prodigue que voluptueux , met à prix les intérêts les plus sacrés de la Couronne.

248 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1670 --

1648. de J.C.

La meilleure partie de l'Italie est possédée par le Roi d'Espagne, & gouvernée par des Vices-Rois redoutés pour leur force, ou détestés pour leurs injustices.

Les Papes, pressés de tous côtés par cette Puissance, suivent avec elle le plan que leur dictent leurs craintes, la bénissent, la haïssent & serviroient avec zele quiconque leur donneroit l'espoir de l'affoiblir. Venise, plus entourée encore des possessions Autrichiennes, a sans cesse les yeux ouverts sur les démarches de cette Maison; elle veille sur les entreprises de l'Archiduc de Gratz, flatte Rodolphe, observe Mathias, se lie avec la France, & menace le Turc. Vivement blessée par la perte de Chypre, elle se soutient par des forces considérables de terre & de mer, & sur-tout par un Sénat plus éclairé & plus sage que jamais. La Savoye est plus considérable qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Le Marquisat de Saluces qu'ont récemment acquis ses souverains, les rend maîtres du passage des Alpes qu'ils peuvent ouvrir ou fermer aux deux Mai-

sons rivales ; Charles Emmanuel vient de se lier avec la France contre l'Espagne, mais sans cesser d'être fidèle à la maxime de s'aggrandir, en les servant & les attaquant tour-à-tour, à proportion que le demandera son intérêt. Les Médicis toujours en paix, mais toujours prêts à faire la guerre, conservent à la faveur de cette sage précaution, une neutralité qu'ils font servir au bonheur de la Toscane. Les Gonzagues sont partagés en deux Branches, dont l'une qui régné à Mantoue, est forcée de dépendre de la Cour de Madrid ; l'autre qui s'est établie en France, y possède le Duché de Nevers, & n'a d'attachement que pour cette Couronne. Les Ducs de Parme & ceux de Modene n'ont qu'une Souveraineté précaire, & subordonnée aux Vice-Rois qui les environnent. Gênes dans le souvenir inquietant de sa grandeur passée, s'occupe à éteindre les factions qui la divisent, redoute l'ambition du Duc de Savoye, ménage secrètement la France, & s'attache ouvertement à l'Espagne.

AN. 1610 --
1648. de J. C.

250 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. --
1648. de J. C.

La Hollande joue dès-à-présent un rôle considérable. Sa liberté est affermie par la Treve que viennent d'implorer ses anciens Maîtres ; elle a des Armées comparables à celles des plus grands Rois ; ses flottes la font regarder comme une des Reines de la Mer ; un Commerce prodigieux porte dans sa Capitale les richesses des deux Mondes ; ses Ports sont célèbres dans toute la Terre ; ses Villes se peuplent , s'enrichissent , s'embellissent ; elle traite en égale avec les premiers Souverains de notre hémisphère , & ses armes protègent l'Electeur de Brandebourg , contre la Maison Impériale.

La Suède est le premier des trois Royaumes du Nord : le génie de Gustave Vasa a donné à cette Nation une vigueur qui subsiste depuis cinquante ans qu'il est mort ; le Trône a des Domaines considérables ; l'Etat a quarante mille hommes de bonnes Troupes , & y joint une Marine , un Commerce & des Arts. Charles IX qui vient d'usurper le Sceptre sur son Neveu , a du génie , de la valeur ,

les cœurs de ses Sujets , se voit supérieur aux efforts de la Pologne , & fait des conquêtes dans la Russie.

AN. 1610. --
1648. de J. C.

Le Dannemarck s'est rétabli sous Christiern IV dans le sein d'une longue paix que ce Monarque a su conserver au milieu des troubles qui environnoient ses États. Le Commerce de la Capitale , si florissant autrefois , déchoit tous les jours par l'accroissement de celui de la Hollande ; mais la sagesse de son Roi supplée à ce ressort par une continuelle vigilance sur la prospérité intérieure. Ce Prince qui se voit des forces considérables , se lie étroitement avec les Protestans d'Allemagne , & songe en même-tems à profiter des querelles comme des fautes de ses voisins.

La Pologne est toute occupée de sa téméraire expédition en Russie. Sa Noblesse oubliant les véritables intérêts de la Patrie , se livre aveuglément aux projets de Conquête qu'a formé Sigismond III ; Monarque ambitieux & foible qui , chassé de son Trône héréditaire , cherche à réparer par son injustice contre les Russes ,

252 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. --
1648. de J.C.

les pertes que lui a causé son imprudence avec les Suédois.

La Russie est dans la plus horrible confusion ; Moskou est en proie à vingt factions différentes ; le Trône est le jouet des Imposteurs ; les Polonois ravagent l'Empire , les Suédois en usurpent les Provinces , & l'ambition des Boyards le déchire.

La Turquie s'affoiblit tous les jours ; ce fanatisme de gloire & de Religion , si fécond en triomphes , s'est éteint sous les derniers Sultans , aussi méprisables que leurs Ancêtres ont été révéérés. Achmet III plongé dans les délices ou dans les sanglantes intrigues du Serrail , laisse le poids de sa Couronne à des Visirs qu'il choisit mal , dont il punit les crimes par caprice , & ne répare point les fautes. Il est actuellement en guerre avec la Perse qui triomphe & gémit sous Scha-Abas.

Les côtes d'Afrique présentent l'Empire de Maroc où un Tyran , qui ne consulte que ses passions , rend quelques millions d'hommes malheureux , jusqu'à ce qu'un audacieux mêle

le sang du Despote avec celui des victimes. On y trouve encore les Républiques de Tunis, de Tripoli & d'Alger; si l'on peut honorer de ce nom, l'informe association d'un ramas de Brigands, ennemis & rebuts de toutes les Nations, dont les seuls Arts sont la fraude, la rapine & le meurtre; lâches, qui n'ont d'audace que contre la foiblesse, & qui réunis pour attenter à la liberté des Chrétiens, les vengent en s'entre-déchirant.

L'Isle de Malthe continue d'offrir le prodige dont elle frappe nos yeux depuis si long-tems; un petit nombre de Chevaliers, maîtres d'un rocher stérile, le rendent l'écueil où viennent se briser les flottes Ottomanes, la terreur des Barbares, l'asyle des Navigateurs, le désespoir de l'Orient, & un des remparts de l'Europe.

Le goût des Lettres est plus répandu que jamais; plusieurs Langues vivantes sont cultivées; les Beaux-Arts sans quitter l'Italie, passent dans les Royaumes voisins; l'Astronomie a fait les plus grands progrès; quelques

AN. 1610. —
1648. de J.C.

secrèts de la Nature ont été découverts, & l'aurore de l'Esprit philosophique commence à luire sur l'Occident.

FRANCE.

Louis XIII âgé de huit ans, monte sur le Trône d'un Pere immortel sous l'autorité de Marie de Médicis sa mere, à qui le Parlement défere la tutelle & la Régence. La Famille Royale est composée du Roi, de Gaston son frere unique, & de trois Princesses, tous nés de Marie, & dans l'âge le plus tendre. Outre ces Enfants légitimes, Henri en laisse plusieurs naturels; les principaux sont le Duc & le Chevalier de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées, légitimés peu d'années auparavant.

Les Princes du Sang ont à leur tête, Henri de Condé, né de l'infortunée Charlotte de la Trimouille, six mois après la mort de son Pere; Louis Comte de Soissons est le Chef d'une seconde Branche; le Duc de Montpensier en forme une troisieme; le Comte d'Auvergne, bâtard de Charles IX, a le même rang & jouit de leurs honneurs. Marguerite de Valois

premiere femme de Henri, sans ambition, sans regrets, passe ses jours dans une douce tranquillité qu'elle consacre à la dévotion, à la volupté & aux Lettres.

AN. 1610.
1648. de J. G.

Le Duc de Sully est à la tête des Finances, de la Marine & de l'Artillerie; il n'est point de dignité qui puisse trop payer le zele & les lumieres de ce Ministre. Nourri dans l'intrigue, accoutumé à l'indépendance, Epernon jouit des biens immenses dont l'a comblé Henri III; & sous le nom de Gouverneur de la Guyenne, il est Souverain de cette riche Province. Guise a pour lui les grands Noms des hommes illustres dont il sort; petit-fils de ce François qui a sauvé & gouverné la France, fils de ce Henri massacré sur les degrés du Trône où il alloit monter, neveu de Mayenne qui a régné impérieusement sous un titre modeste, il s'est vu lui-même près de porter la Couronne, qu'une partie des Etats lui a déferée; & le Gouvernement de la Provence a été le prix de sa soumission. Le Duc de Bouillon à qui Henri a fait épouser l'Héritiere

256 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. --
1648. de J. C.

de la Marck, possède la Souveraineté de Sedan sur les Confins du Royaume, a de vastes domaines dans la France, & beaucoup de crédit à la Cour : sa valeur l'a rendu cher au feu Roi, & cette qualité est soutenue de la plus grande adresse. Montmorenci, fils de cet homme fameux qui a tenu si long-tems l'épée de Connétable, jouit lui-même de cette suprême dignité, commande dans le Languedoc, a de nombreux amis, & un fils qui donne les plus brillantes espérances. Lesdiguières conserve le Dauphiné, & il est regardé comme le premier Capitaine de la France. Tous ces Seigneurs ambitieux, hardis, retenus sous le Règne précédent par le génie d'un Héros, se flattent de partager avec Marie, l'autorité dont elle n'aura que l'apparence. Ils ne sauroient être éclairés de trop près, mais on ne sauroit trop éviter de leur donner des prétextes de se plaindre.

La Nation n'a point cessé d'être partagée entre les deux factions que la Religion a fait naître. La sagesse de Henri a fait tomber les ar-

mes des deux Partis ; mais près d'éclater encore , il n'y a qu'une grande prudence qui puisse empêcher les horreurs du siècle passé de renaître. Il faut un grand soin pour arrêter la Religion tolérée , dans les limites que l'Edit de Nantes lui a prescrites ; il en faut un plus grand encore pour empêcher la dominante d'abuser de sa supériorité.

AN 1610.
1648. de J. C.

Soutenir la Hollande qui donne tant d'embarras à la Branche d'Espagne , se lier étroitement avec les Protestans d'Allemagne qui inquiètent la Branche Impériale , aider les Princes qui prétendent à la succession de Juliers , soulever l'Italie , & arracher la Savoye au Despotisme que la Cour de Madrid tente d'y exercer ; en un mot , chercher , animer , fondoyer des Ennemis , contre une Maison ambitieuse , l'auteur des anciens malheurs de la France ; voilà pour les affaires étrangères , le plan qu'à formé le Héros qu'on regrette , & dont l'Europe attend l'exécution.

C'est par contredire universellement une marche si sage , que Marie

258 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1610.
1648. de J.C

de Médicis commence sa Régence Liée dès la première année avec la Cour d'Espagne par un Traité qui défavoue tous les projets de son époux, elle cimente cette paix par le double mariage d'Elisabeth sa fille avec Philippe III, & de Louis XIII avec l'Infante. En même-tems elle abandonne les Hollandois & les Protestans d'Allemagne, & trouvant dans Sully un Censeur incommode, elle lui ôte ses charges, l'éloigne & le remplace par des Etrangers. Concini & Galigai sa femme ont toute la confiance de Marie, tous deux d'une origine obscure, & parvenus par d'odieuses intrigues. On honore des titres les plus brillans, & l'on comble de biens ce Florentin qui, sous le nom de Maréchal d'Ancre, paroît à la tête des Conseils & des Armées. Violent, fastueux, altier, avide d'acquérir & indifférent sur les moyens, le nouveau Maréchal devient en peu de tems l'objet de l'indignation des Grands & de la haine des peuples. Un murmure général qui gagne les Provinces, est le signal de la révolte, & Condé en

leve l'étendart. Les deux Vendômes, Auvergne, Montmorency, la moitié de la Cour se rangent sous ses Drapeaux, & Bouillon ne reste auprès de la Régente, que pour pénétrer ses desseins & perdre les Favoris. Marie qui ne voit plus les objets qu'à travers l'effroi, désarme le parti des Princes, par des promesses qui semblent laisser peu de chose à désirer, & conclut le Traité de Sainte-Menehould qui ne donne rien, en paroissant accorder tout. Cependant elle se hâte de faire déclarer son fils majeur, & convoque les Etats-Généraux où l'on espere trouver des remèdes aux maux de la Nation, mais dont la Reine se promet d'éluder le pouvoir. La division qu'elle feme adroitement entre les différens Corps, servant heureusement ses desseins, de vaines contestations font évanouir les grands projets de l'assemblée, & les Etats se séparent sans avoir rien conclu. D'Ancre qui reparoît plus redoutable, fait tout plier sous son orgueil, & le Roi semble n'avoir repris le dépôt de l'autorité, que pour le remettre

AN 1610. --
1648. de J. C.

AN. 1610 --
1648. de J. C.

au Favori de sa mere. Condé qui frémit de se voir joué, se retire & publie un sanglant manifeste où il appelle auprès de lui les mécontents. Ils y viennent en foule & bien-tôt ils sont joints par les Réformés qui ont encore plus à se plaindre de la rapacité du Ministre. Les Provinces de l'Occident & du Midi sont en feu ; Le Roi, obligé d'aller en combattant chercher son Épouse sur les Frontières, est forcé de la ramener à Paris au milieu des dangers & des armes. Marie & son Maréchal qui craignent les suites d'un soulèvement général, offrent & obtiennent la Paix une seconde fois, en paroissant se dépouiller ; mais Condé attiré à la Cour par cette réconciliation, est arrêté tout-à-coup & renfermé à la Bastille. Le Maréchal, qui se flatte que cet exemple a mis tout à ses pieds, change les Ministres, déplace les Gouverneurs des Provinces, traite les Grands avec insolence, multiplie les impôts, persécute les Protestans, se joue également des promesses, des Traités & des Loix. Les Princes in-

dignés de la captivité de leur Chef, les Grands, les Calvinistes, les Parlemens, tous également outragés, s'unissent dans un même projet de vengeance, & voyant les menaces impuissantes, ils ont recours aux armes. Le Maréchal leur oppose en même-tems trois Armées dont les Chefs sont dévoués à ses ordres, & la France frémit à l'aspect d'une guerre civile qui va la déchirer.

AN. 1610. ---
1648. de J.C.

Cependant le jeune Louis commence à sentir l'attrait de l'autorité. Albert de Luynes, Gentilhomme à peu près de son âge, venu à la Cour pour réparer la dureté de la fortune, s'est approché de son Maître, a gagné insensiblement sa confiance, & a fini par oser lui ouvrir les yeux sur sa situation & sur celle de son Royaume. L'esclavage où le tient sa Mere a été présenté avec art, l'insolence du Favori peinte avec les traits les plus forts, & les troubles de l'Etat, tracés comme les avant-coureurs des plus terribles révolutions. Le jeune Monarque aussi irrité qu'effrayé à la vue de ce tableau, a conçu par degrés

262 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1612.--
1648. de J.C.

un vif délir de reprendre son Sceptre des mains de l'Etranger qui en abuse. Un coup violent paroiffoit l'unique moyen de sortir de l'esclavage ; mais naturellement timide , Louis héfite long-tems. Déterminé par l'image réitérée des malheurs d'une guerre civile , il donne enfin l'ordre d'arrêter le Maréchal que Vitry , fous prétexte d'une réfiftance imaginaire , fait tuer à la porte du Louvre. Louis s'écrie qu'il eft Maître ; le peuple fait des feux de joie ; les Princes , les Seigneurs , les Proteftans aux genoux du Roi , reprennent la fidélité. La mémoire du Maréchal eft proferite ; fon corps après avoir été le jouet de la Populace , eft envoyé au Gibet public , & Galigaï accusée de fortilèges par des Juges dont elle confond l'ignorance , eft précipitée dans les flammes. Marie , qui demande inutilement la grace d'entretenir fon fils , eft elle-même releguée à Blois , & fes amis rempliffent les prifons , ou fuient en exil.

Duc , Connétable , Roi fous le nom de fon Maître , Luynes croit avoir

assuré sa faveur & sa tranquillité ,
 tandis que Marie du fond de sa re-
 traite , travaille à lui ravir l'une &
 l'autre. Epernon toujours absolu en
 Guyenne , avoit été soupçonné d'avoir
 pour cette Reine les sentimens les
 plus tendres. La vue de ses malheurs
 réveillant peut-être cet ancien atta-
 chement , il ne balance point à en-
 trer dans ses intérêts , & trompant la
 vigilance du nouveau Ministre , il
 s'avance vers Blois à la tête d'un
 corps de Troupes dont il cache ha-
 bilement la marche. Etroitement gar-
 dée dans le Château , la Veuve du
 Grand Henri est forcée de descendre
 au milieu de la nuit , par une fenêtre
 élevée , à l'aide d'une échelle de cor-
 de , avec le danger de trouver la mort
 dans des fossés profonds qu'elle est
 obligée de franchir. Assez heureuse
 pour joindre le Duc , elle va avec lui
 à Angoulême où elle appelle ses Amis
 à son secours. La France , qui voit
 hai dans cette Reine l'abus de la prof-
 périté , la plaignant dans son infor-
 tune , un puissant Parti arme aussitôt
 pour elle dans toutes les Provinces.

AN. 1610. —
1648. de J.C.

En même-tems la moitié de la Capitale demande hautement son retour, & de fortes intrigues agissent auprès de son fils. Le Connétable qui craint l'événement des armes, prend le parti de détourner l'orage, en se réconciliant avec son Ennemie. Mais comment regagner une Reine aigrie par la mort de ses Favoris, par un an de captivité, & par de cruelles injures ? Luynes sent qu'il a besoin du plus habile Négociateur, & il se flatte de l'avoir trouvé.

Armand de Richelieu avoit eu de bonne heure des distinctions qu'on avoit accordées autant à son mérite qu'à sa naissance. Nommé à vingt-deux ans Evêque de Luçon, il étoit venu à la Cour où il s'étoit fait connoître du Maréchal d'Ancre, qui lui avoit obtenu de la Reine un emploi de Secrétaire d'Etat. La chute du Favori avoit paru la sienne. Enveloppé dans la dilgrace commune, il avoit suivi sa Protectrice à Blois; mais devenu suspect au Ministre, il avoit craint pour sa liberté & s'étoit retiré à Avignon. Là paroissant partager son

tems

tems entre l'étude & les plaisirs , il entretenoit secrètement une étroite correspondance avec Marie, & du fond de sa retraite, il gouvernoit la Reine captive. Il voyoit avec joie s'élever des troubles qui pouvoient le rendre utile, & pendant qu'il les fomentoit, il faisoit instruire le Favori, de son pouvoir sur l'esprit de la Reine. Luynes qui a redouté son habileté, se propose alors de la faire servir à le tirer du pas glissant dont il frémit, & montre à cet ambitieux le rétablissement de sa Place de Secrétaire d'Etat, comme le prix de ce service. Armand accepte l'offre, calme insensiblement la Reine, l'amene au point de désirer elle-même une réunion, & finit par en dicter les articles. Louis & sa mere s'embrassent au Pont de Cé, Luynes rentre dans les bonnes graces de celle-ci, & le Médiateur recouvre sa charge. Mais Richelieu veut être Cardinal; éminente dignité qui lui est essentielle pour se placer plus près du Trône; une seconde brouillerie qu'il fait naître, rendant une seconde fois sa médiation néces-

AN. 1610. --
1648. de J. C.

faire, il la fait acheter par sa nomination & il rend tout tranquille.

Le Connétable, sûr de la constance de sa faveur, ne songe plus qu'à s'enrichir, & la Religion lui en fournit les moyens. Les Réformés, puissans en Béarn, ont usarpé autrefois des biens Ecclésiastiques qu'une possession de soixante ans, confirmée par un édit, semble leur assurer pour toujours. Luynes qui, sous le spécieux prétexte de les rendre à l'Eglise, les réclame au nom du Roi, en garde une partie pour lui. Une allarme générale éveille les Protestans qui, après des remontrances rejetées avec mépris, ont recours à la force & se montrent en armes. Ils mettent à leur tête Rohan & Soubise, deux freres dont l'origine, qui se perd dans les siècles les plus reculés, se confond avec celle des Souverains; tous deux braves & incorruptibles, fideles à leur Roi, zélés pour leur culte, prêts à répandre leur sang pour l'un & pour l'autre; Soubise plus Soldat que Capitaine; Rohan un des plus grands Capitaines & des plus profonds Politi-

tiques de son siècle. Rohan se saisit de Montauban, d'où il domine le Quercy, & inquiete le Languedoc. Soubise prend Blavet, d'où il allarme Bordeaux, & commande à toutes les Côtes Occidentales de la France. Le Favori qui mene le Roi contre les deux freres, fier de quelques succès, vient investir Montauban où l'intrépidité des Assiégés triomphant de la présence du Roi, le Connétable en conçoit un chagrin qui l'emporte en peu de jours; Ministre qui ne fut point tout-à-fait indigne de son bonheur, puisqu'il montra le mérite, rare dans un Favori, de n'être ni insolent ni cruel. Malheureusement les circonstances rendoient sa main trop foible; il en falloit une forte, vigoureuse, extraordinaire pour relever le Trône chancelant de toutes parts. Louis cependant continue la guerre, & va chercher Soubise qui, maître des Côtes de l'Océan, y soutient son parti. Le Monarque passe lui-même à la tête de ses Troupes dans l'Isle de Ré, y déploie une valeur digne du Héros dont il tient le jour, emporte

AN. 1610. --
1648. de J. C.

cette Isle, s'empare de plusieurs Places, & revient former le siège de Royan; mais tout son courage ne pouvant vaincre le génie de Rohan, lassé d'ailleurs de verser un sang précieux à l'Etat, il désarme les Protestans en leur rendant les privilèges de l'Edit de Nantes.

C'est ici que Richelieu se flatte d'exécuter ses grands projets. Comblé de biens & d'honneurs, revêtu d'une dignité qui l'égalé aux Princes du Sang, il imagine n'avoir rien fait pour sa gloire. Son ambition est de gouverner la France, & il croit le moment arrivé. Son espérance sembleroit à tout autre, un sentiment chimérique; Louis, qui n'aima jamais Marie de Médicis, hait & redoute en lui le Favori de cette Reine. D'ailleurs dévot & chaste, ce Prince voit avec peine à la Cour un Prélat célèbre par mille intrigues. Richelieu si puissant sur ses passions, n'a pu vaincre cette douce sensibilité qui triomphe de l'ambition même; ses desirs n'ont jamais connu de loix, & leur audace n'a respecté aucun rang. Ce

Prélat connoît les sentimens de son Roi , & n'en est point effrayé ; il a étudié le caractère de Louis ; ce Prince d'un esprit foible mais juste , a la force d'estimer le mérite qui lui est supérieur ; il aime l'État , & il n'y a point de passions qu'il ne soit prêt d'immoler à cet objet ; son ennemi le plus décidé seroit sûr de le dominer , s'il pouvoit lui répondre de rétablir le Royaume. Une noble confiance dit au cœur de Richelieu qu'il est fait pour seconder les désirs de son Maître ; il veut seulement avoir l'entrée au Conseil pour se faire connoître , & il ne doute pas d'y dominer le lendemain. Marie , qui parle long-tems envain , arrache enfin le consentement de son fils , mais ce Prince se promet de ne laisser au nouveau Ministre qu'un suffrage inutile.

Le Conseil est composé du Cardinal de la Rochefoucault , Prélat vénérable par ses mœurs , mais borné dans ses vues ; du Connétable de Lesdiguières , excellent Capitaine , mais qui ne connoît que les armes ; de la Vieville , Surintendant des Fi-

AN. 1610
1648. de J. C.

nances qui n'a pu le soutenir qu'en les prodiguant aux Favoris ; de d'Aligre, Garde des Sceaux, estimable par son intégrité, mais tout-à-fait étranger dans la Politique.

C'est au milieu de cette assemblée que Richelieu fait entendre au Roi un langage nouveau. Il tire courageusement le voile qui lui cachoit la plus grande partie des malheurs de l'Etat. Il lui montre un peuple gémissant, une Noblesse féditieuse, les Calvinistes audacieux & rémuans, parce qu'on commence toujours par être injuste avec eux, & qu'on finit par être foible ; une République indépendante s'établissant à la Rochelle sous les auspices de la nouvelle Religion, & formant un Etat dans l'Etat même. En même-tems, il lui présente des finances épuisées, des Armées mal disciplinées, la Marine négligée & le Commerce anéanti. Passant aux intérêts extérieurs, il lui fait voir la Maison d'Autriche s'aggrandissant tous les jours, enchaînant l'Allemagne, opprimant l'Italie, & dévorant dans ses vastes projets,

la France entière comme une proie affurée. Il demande sur quels Alliés le Roi peut se fonder pour détourner un si pressant orage; la foi du Gouvernement est décriée par-tout; les Protestans d'Allemagne & les Puissances d'Italie, trahis si souvent par le Ministère, peuvent-ils prendre quelque sûreté dans des Traités nouveaux? Ensuite il fait appercevoir comme dans le lointain, des moyens infailibles de remédier à tant de maux, mais il prouve qu'ils ne peuvent être employés que par un génie aussi vaste que ferme, qui possède toute la confiance de son Maître, & qui soit armé de toute son autorité.

Louis est étonné des idées du nouveau Ministre, & en admire la profondeur. Il croit voir en lui, l'homme destiné à relever son Trône, & quelque répugnance qu'il ait pour sa Personne, il n'hésite pas à lui confier son pouvoir. Soumettre les Grands, empêcher le Calvinisme de remuer, abaisser la Maison d'Autriche, élever la France sur les ruines de cette Maison, & la rendre la Puissance domi-

AN. 1610. —
1486. de J.C.

nante de l'Europe ; voilà le plan que forme aussi-tôt Richelieu. D'abord il sent qu'il lui faut un Conseil plus éclairé & plus dépendant. Il recherche la Vieville sur les finances, & trouve aisément coupable, un homme qui a exercé si long-tems un ministère où il est si difficile d'être innocent. La vertu du Cardinal de la Rochefoucault ne permet pas de lui rien reprocher, mais cette vertu souvent trop inflexible, pouvant nuire aux intérêts de l'Etat, on donne des dégoûts à ce Ministre qui le forcent à se retirer ; les Sceaux sont ôtés à d'Aligre ; & pour le Connétable, on le conserve afin d'opiner sur la guerre, mais par-tout ailleurs il ne sera pas même consulté.

Richelieu ne rompt point encore avec l'Espagne ; il croit qu'il est nécessaire de calmer auparavant les factions intestines. Il se contente de se liguier en secret avec les ennemis de cette Couronne, & de lui susciter tous les embarras qui peuvent gêner sa marche. Il renouvelle le Traité avec les Hollandois, anime les mé-

contens de la Catalogne, fait passer des secours aux Grisons, & leur ménage une paix qui suspend les progrès de l'Autriche, tandis que des Emis-faires répandus dans toute l'Allemagne fournissent aux Protestans des hommes, de l'argent & des espérances. Tranquille de ce côté, le Ministre tourne les yeux sur les Grands & sur les Calvinistes.

Le Calvinisme avoit des Places de sûreté, des Troupes, des Généraux & une Marine. Trois millions d'ames épars dans les différentes Provinces du Royaume, formoient en quelque façon une Nation à part, dont la Rochelle étoit la Capitale. Un Port sûr, un Commerce infini, une sage administration, augmentoient depuis un siècle le nombre des habitans de cette Ville, & lui apportoient d'immenses richesses. Des Flottes considérables la couvroient du côté de la mer, & les Fortifications dont elle étoit hérissée du côté du continent, la faisoient passer pour imprenable. Sous le règne de Charles IX, le Duc d'Anjou, vainqueur à Jarniac & à Mont-Contour,

AN 1610 --
2648. de J. C.

avoit vu échouer près de ses murs toutes les forces de la France. Il étoit essentiel d'abattre une Puissance qui croissoit tous les jours, Protectrice assurée pour tous les Rebelles, & l'asyle de tous les Mécontents. Mais outre les difficultés qu'offroit la situation, la Grande-Bretagne en faisoit naître une presque invincible; la Nation Angloise étoit liée trop étroitement avec les Rochellois, pour espérer de l'en détacher. Cependant comme le Roi est par-tout l'exécuteur des résolutions publiques, on faisoit beaucoup si on pouvoit gagner ce Prince. C'est dans cette vue que Richelieu négocie le mariage de Charles I, fils & successeur de Jacques, avec Henriette de France, Princesse zélée pour son Pays, belle, spirituelle, habile, faite pour prendre l'ascendant sur l'esprit d'un époux sensible. La superstition murmure du mariage d'une Princesse Catholique avec un Prince bien éloigné de l'être; Richelieu n'en presse pas moins cette union, & le mariage s'accomplit. Une autre difficulté, non moins importante, venoit du défaut

de Marine, ressort absolument nécessaire contre des Rebelles maritimes; la Hollande seule pouvoit lui fournir des Vaisseaux, & la conformité du culte sembloit un obstacle insurmontable. L'intrigue, l'argent, les promesses, surmontent ces répugnances, & c'est sur des Vaisseaux Calvinistes que le jeune Montmorenci commence à porter les premiers coups à la Rochelle.

AN. 1610.
1648. de J.C.

Cependant la nouveauté des démarches du Ministre, l'expulsion de l'ancien Conseil, la haine qui poursuit toujours une autorité sans bornes, l'envie qui ne pardonne jamais à un mérite supérieur, mais sur-tout la nécessité où l'on se trouve d'obéir; tout cela soulève les Grands, & les arme contre Richelieu. La Duchesse de Chevreuse, si célèbre par la beauté de son esprit, & la bisarrerie de sa conduite, est l'ame de ce parti: galante, vindicative, ambitieuse, animée par toutes les passions, cette Dame qui a régné sous Marie de Médicis, a vu autrefois le Cardinal soupirant à ses pieds, & s'est flattée de le gouverner

276 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1610. —
1648. de J.C.

pendant son Ministère. Irritée de se voir trompée dans ses espérances, elle ne médite rien moins que de s'en venger en l'immolant. Elle met dans ses intérêts Chalais qui, Maître de la Garde-robe & créature de Richelieu, sacrifie la reconnoissance à l'amour; elle séduit le Maréchal Ornano, en lui donnant le même espoir, & par une adresse singulière, elle l'engage à se lier avec son Rival. L'un & l'autre, Favoris de Gaston d'Orléans, persuadent facilement ce Prince d'appuyer cette conjuration. Les deux Vendômes, irrités de se voir inutiles, entraînent le Comte de Soissons. Tous concluent unanimement à se défaire du Cardinal, & l'assassinat, moyen le plus court, est jugé le meilleur; mais au moment de l'exécution la découverte du complot en dissipe, ou en perd les auteurs. Chevreuse fuit en Lorraine, Soissons à Rome, les Vendômes sont arrêtés; Ornano est envoyé à la Bastille, où il meurt; & Chalais, jugé juridiquement, perd la tête sur un échafaut. Le Cardinal se sert de ce péril pour obtenir une Com-

pagnie de Gardes ; & l'assemblée des
 Notables , que les vœux du Public
 demandent pour borner l'autorité du
 Ministre , contribue à l'augmenter ,
 parce qu'il fait si bien en faire choisir
 les membres , qu'il n'en reçoit que des
 éloges & un pouvoir plus avoué. Le
 prétexte de réfréner une rage barbare
 lui fait abolir les Duels , qui entre-
 tiennent la Noblesse dans un esprit
 d'indépendance ; celui d'une écono-
 mie nécessaire lui fournit les motifs
 de supprimer les grandes Charges qui
 gênent l'autorité ; la mort de Lesdi-
 guieres lui donne l'occasion d'anéan-
 tir celle de Connétable la plus re-
 doutable de toutes ; il force Mont-
 morenci à se demettre de la dignité
 d'Amiral , qu'il abolit , pour la re-
 prendre sous le titre de Surinten-
 dant des mers. C'est ainsi qu'il tourne
 ses dangers au profit de sa puissan-
 ce , & qu'il fait éclore le pouvoir ab-
 solu , du sein des conspirations & des
 révoltes.

Maître de la Cour , des Armées &
 des Flottes , Richelieu continue plus
 vigoureusement la guerre civile , &

278 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. --
1648. de J. C

entreprend le siège de la Rochelle. Il y marche lui-même avec le titre de Généralissime & y mene le Roi, que suit la plus haute Noblesse du Royaume. Richelieu dirige toutes les opérations, & la présence de Louis ne fert qu'à donner plus de vivacité à l'exécution des ordres.

Obligé de parcourir toutes les Villes de son Parti, de soutenir l'une, d'animer l'autre, de secourir celle-ci, de défendre celle-là, le brave Rohan n'a pu s'enfermer dans la Rochelle; mais sa mere & sa sœur, qui ont tout son courage, vont de maisons en maisons exhorter les habitans à la défense de leurs murs, de leur liberté & de leur foi; le Maire pose un poignard sur la table de l'Hôtel-de-Ville, & jure d'en percer le premier qui parlera de se rendre. L'Angleterre se réveille, & son Parlement veut d'une maniere absolue qu'on secoure une Place si importante pour la cause commune: Charles I & Buckingham son Favori, brouillés avec le Ministre François, arment avec joie pour l'humilier. On équipe une

flotte redoutable, & si elle arrive, tout le génie du Cardinal va échouer. AN. 1610. ---
1648. de J.C.

Ici les anecdotes particulieres prêtent à Richelieu un ressort qui, tout attesté qu'il est, paroît incroyable. On dit que Buckingham venu autrefois en France pour demander Henriette au nom de son Maître, avoit porté ses désirs jusques sur Anne d'Autriche, & qu'il avoit osé les lui peindre. Vain & amoureux, on étoit sûr de le gagner à la France, si la Reine daignoit lui écrire une de ces lettres qui, ne disant rien pour tout autre, promettent tout à l'illusion d'un amant. On ajoute que Richelieu persuada au Roi la nécessité de ce singulier stratagème, & que Louis y contraignit la Reine. Ressentiment, devoir, honneur, Buckingham oublie tout, part avec une flotte délabrée, manque exprès l'Isle de Ré & revient couvert de honte se faire assassiner en Angleterre.

Le Cardinal, qui connoît le caractère Anglois, toujours prêt à se roidir contre les revers, juge que la Nation forcera Charles d'envoyer inces-

AN. 1610.
1648. de J. C.

famment une flotte mieux pourvue & mieux conduite. Il imagine d'élever dans la mer même une digue qui, assez large pour fermer la rade de la Rochelle, soit assez solide pour résister à tous les efforts des secours étrangers. Insensible aux railleries de l'Armée sur un projet qui paroît chimérique, il jette lui-même les fondemens, & préside nuit & jour à l'ouvrage. Les vents, la mer, les assiégés renversent plusieurs fois les travaux, & ses ennemis croient toucher au moment de le voir couvert de confusion. Louis ébranlé lui-même par les obstacles qui se multiplient tous les jours, effrayé d'ailleurs des progrès que Rohan fait dans le Languedoc, veut aller secourir cette Province, & donner l'ordre de lever le siège. Richelieu, plus embarrassé de l'inquiétude de son Maître que de la mer, des Rochellois & des Anglois, voit enfin sa fermeté triompher des uns & des autres. On admire une digue de neuf cens toises de long, d'une profondeur incroyable, sur laquelle s'éleve une batterie de canons

qui domine la mer, & ôte tout espoir à la Ville. Envain une flotte Angloise vient-elle avec toute la furie possible, heurter cette masse, tenter de la renverser, ou du moins de se faire un passage au travers. La solidité de l'ouvrage lui oppose une barrière invincible, tandis que la batterie qui foudroie, oblige la flotte à retourner en Angleterre. La Rochelle, après avoir essuyé avec un courage sans exemple, toutes les horreurs de la faim, cède enfin au génie du Cardinal, & voit par la démolition de ses forts, expirer sa grandeur. Le Ministre marche aussi-tôt pour détruire le reste du Parti, pour lequel Rohan fait inutilement éclater la plus grande habileté & la plus intrépide valeur; l'activité du Cardinal le suit, le presse, triomphe par-tout, & le Calvinisme est forcé pour toujours de se soumettre à l'autorité du Trône. Content de lui ôter ses forces, Richelieu lui laisse la liberté du culte, avec la plupart de ses Priviléges, & montre que ce n'est qu'une sage Politique qui l'a armé contre les Protestans, &

AN. 1610. --
1648. de J.C.

non d'esprit d'intolérance. Le Ministre a mis les Grands & le Calvinisme aux pieds de son Roi ; il lui reste à abaisser la Maison d'Autriche , Maison plus redoutable que jamais , & dont les deux branches agissent actuellement dans un parfait concert. L'Archiduc de Gratz qui , sous le nom de Ferdinand II , a succédé à l'Empereur Mathias , s'est rendu Maître de l'Allemagne ; Philippe IV qui a remplacé son Pere , a dans le Duc d'Olivarès , un Ministre habile qui veut lui soumettre toute l'Italie ; & les deux Cours se flattent d'achever leurs projets à la faveur de deux événemens. La Valreline , Province située au milieu des Alpes , & soumise aux Grisons , séparoit les Etats des deux branches Autrichiennes , & empêchoit la communication des forces de l'une & de l'autre ; les Valtelins , la plupart Catholiques , se sont plaints de quelques vexations de leurs Souverains , zélés Calvinistes ; l'Espagne a saisi ce prétexte , & criant dans toute l'Europe qu'elle ne fait que protéger la Religion opprimée par

des impies, elle travaille à s'emparer de cette Province. Vincent Duc de Mantoue & de Mont-ferrat, Pays fertiles, & voisins des dominations Espagnoles, vient de mourir sans postérité; sa succession regarde Gonzague, Duc de Nevers, né & établi en France; mais sous prétexte que Mantoue est un fief de l'Empire, l'Empereur veut ou se saisir de cette Souveraineté, ou y placer un Prince qui lui soit dévoué; & ce projet appuyé de l'Espagne, l'est encore de la Savoye. C'est contre ces tentatives dont la réussite assureroit la supériorité de l'Autriche, que Richelieu déploie toutes ses forces. Il envoie dans la Valteline ce Duc de Rohan dont il a ruiné l'autorité en France, mais dont il respecte les talens & la vertu; il charge le brave Thoiras de défendre le Mont-ferrat: il va lui-même en Piémont, où il conduit le Roi, sous lequel il sert en apparence & commande en effet. La valeur de Louis force les barrières de Suze, & le Duc de Savoye qui voit les Drapeaux du Monarque arborés dans

AN. 1610.
1643. de J.C.

le cœur de ses États, sert malgré lui les armes Françoises ; elles triomphent en même-tems dans la Valtelline où Rohan combat également la supériorité de l'ennemi, la mauvaise volonté des peuples, & la disette des secours. Les succès sont plus indécis dans le Mont-ferrat où Thoiras enfermé dans Casal, soutient par son courage la réputation de sa patrie, mais ne peut réparer l'extrême faiblesse de l'Armée. Une bataille sanglante va décider sous les murs de cette Ville, la querelle des deux Couronnes, pour la possession de cette Province, lorsque l'adresse de Mazarin qui s'est fait agréer pour Médiateur, concilie tout & fait conclure la paix ; elle est toute à l'avantage de la France : le Duc de Nevers reçoit l'investiture de Mantoue ; le Duc de Savoye donne des gages de sa fidélité ; l'Espagne abandonne pour quelque tems ses projets sur la Valteline, & le Monarque François qui retourne dans ses États, y reparoît couvert de gloire.

Cependant Louis, frappé subite-

ment d'une maladie, qui paroît mortelle, s'arrête à Lyon, où les deux Reines l'ont accompagné. Marie, créatrice du pouvoir de Richelieu, se flatta en l'élevant, de le voir dévoué à ses intérêts. Trompée dans son attente, comblée de vains honneurs, dépouillée de tout crédit, elle soupire depuis long-tems après le moment où elle pourra se venger. Si elle n'a point paru dans la première conjuration, elle en a été l'ame cachée, tandis que Chevreuse en étoit l'instrument. Irritée de nouveau par la mort ou l'exil de ses Confidens, persuadée qu'elle n'a point échappé à la pénétration de son ennemi, sûre qu'il faut le perdre ou en être perdue, elle a attendu le moment de le prévenir & croit l'avoir trouvé. Anne se trouve avec elle, & cette jeune Reine ne peut aimer un Prêtre impérieux qui, non content de lui ravir le pouvoir, lui a enlevé le cœur de son époux par d'artificieuses calomnies. La situation des affaires est favorable aux desseins de Marie. Louis vainqueur & arbitre en Italie, maître des Grands & des Cal-

AN. 1610.--
1648. de J.C.

vinistes, croit que tout est fait; & comme il n'aima jamais dans Richelieu que l'homme utile, il est facile aujourd'hui de l'aigrir contre ce Ministre. D'ailleurs malade, chagrin, il se trouve dans cette disposition d'esprit qui livre aisément l'homme le plus ferme à la séduction; enfin, Richelieu est absent, & son maître est entouré de ses ennemis. Le foible Monarque a bientôt à essuyer l'ascendant d'une mere, les prieres d'un frere, les larmes d'une épouse aimable, les cris de toute une Cour, qui hait dans le Ministre l'autorité & le mérite. Il cède au vœu général, & le retour de sa santé ne fait que le confirmer dans sa résolution. Le Ministre apprend tout-à-coup que Louis retiré dans sa solitude de Versailles, va signer son exil, & peut-être sa captivité. Cette Cour nombreuse attachée à ses pas dispaçoit tout-à-coup; les Grands qui le flattoient, le déchirent, & la France entière se livre à une ingrate joie. Un petit nombre d'amis restés auprès de lui, ne lui parlent que de la nécessité de fuir, & ce grand

homme va suivre un conseil si foible, lorsqu'un Moine lui en donne un plus digne de lui. Joseph jetté par caprice dans l'Ordre des Capucins, fit servir cette humiliation à son orgueil. Austere dans le cloître, Prédicateur à la Ville, Missionnaire dans les Campagnes, intrigant, espion, factieux à la Cour, il étoit devenu le confident de la politique du Cardinal, & l'instrument de tous les crimes qu'elle lui arrachoit. Vous êtes
 „ perdu, lui dit cet homme, si vous
 „ ne bravez le courroux du Roi même ;
 „ allez le voir malgré lui, parlez
 „ fortement, & ce soir vous voyez
 „ tout à vos pieds. Ce trait frappe Richelieu qui part en effet, force les entrées & pénètre dans le Cabinet de Louis. Là, il rappelle ses services passés, montre de nouveaux troubles prêts à renaître, effraie par des dangers imaginaires, fait briller de nouveaux projets de grandeur, & regagne si bien l'esprit du Monarque, qu'il sort plus puissant que jamais. Il cache quelques jours ce retour de faveur pendant lesquels ses Emis-

 AN 1610.--
 1648. de J.C.

AN. 1610. --
1648. de J.C.

res observent la Cour, & bientôt la vengeance la plus terrible est le prix d'une imprudente joie. Marie, forcée de sortir du Royaume, va mendier un asyle à Bruxelles: Gaston fuit en Lorraine, & trouve des pièges continuels sous ses pas: le Garde des Sceaux, Marillac, dépouillé de sa dignité, meurt en prison; & son frere arrêté au milieu de l'Armée qu'il commande, perd la tête sur un échafaud.

Tout tremble sous le Ministre, & la terreur remet pour quelque tems le calme dans l'Etat; mais sentant que sa tranquillité n'est point sûre, il n'attaque pas encore ouvertement la Maison d'Autriche, & se contente d'aider en secret tous ceux qui frappent cette puissante Maison. Il resserre l'alliance déjà faite avec la Hollande, il favorise les révoltes des Provinces Espagnoles, il anime les Protestans d'Allemagne, il lie ses intérêts avec ceux du Nord, & fournit à Gustave Adolphe l'argent dont ce Héros a besoin pour humilier Vienne. Il s'occupe cependant du soin d'éteindre jusqu'aux moindres

moindres étincelles qui peuvent faire renaître les troubles. Gaston retiré à Nancy a contracté avec la sœur du Souverain un mariage, qui peut rendre ce Prince redoutable. Le Ministre après avoir fait mettre le sceau des Loix à la nullité de cette union, envoie des Troupes, qui forcent le Duc à chasser de ses Etats, Gaston, sa femme & tous ses Partisans. L'indignation qu'inspire la dureté avec laquelle on traite la veuve & le fils du Grand-Henri, fournit à Gaston une nouvelle armée, où se rendent en foule les Mécontents; arrivé dans le midi du Royaume, il trouve un puissant secours, que lui amène le Maréchal de Montmorenci, jeune Seigneur, le plus riche de la France, fils, petit-fils de Connétable, héritier de leur autorité en Languedoc, & qui a soulevé aisément une Province, où toutes les qualités qui peuvent rendre un homme accompli, le font adorer. Jamais Gaston ne s'est vu plus fort, & n'a conçu de plus justes espérances de se venger; elles s'évanouissent à Castelnaudari, où la fortune du Car-

AN. 1610 --
1648 de J.C.

AN. 1610. --
1648. de J. C.

dinal triomphe par les talens de Schomberg, où tous les amis de Marie périssent, où Montmorenci, après avoir enfoncé sept fois les Ennemis, & percé jusqu'au septième rang, tout couvert de sang & de poussière, tombe dans les fers, & se voit livré à la vengeance d'un ennemi implacable. Le Prince qui croit sauver la tête de son ami en s'humiliant sous le fier Cardinal, jette les armes, accepte toutes les conditions qu'on lui impose, & jure d'être à jamais soumis & fidele si l'on pardonne à l'infortuné complice de sa révolte. Mais l'inexorable Cardinal se joue des promesses dont il a flatté le crédule Gaston, & le malheureux Montmorenci, pleuré de toute la France, n'en monte pas moins sur l'échafaud. Ensuite une Commission terrible, sous le nom de grands Jours, recherche rigoureusement les actions de la Noblesse, & venge les vassaux de l'oppression des Seigneurs. Les Cours souveraines murmurent, & une défense sévère leur ôte la connoissance des affaires d'Etat. Les Evêques ju-

gés par des Tribunaux extraordinaires qu'on force les Papes d'avouer, ne trouvent plus de secours dans leurs privilèges, parce qu'en les laissant subsister on les rend inutiles. Cependant le Ministre forme une marine, augmente la discipline dans les Troupes, & met un ordre admirable dans les finances; il protège toutes les Sciences & tous les Arts; il anime, il chérit, il cultive les Lettres, il élève des Théâtres, fonde l'Académie Françoisse, préside aux travaux qui fixent le Méridien, & établit le Jardin des Plantes.

Il ne reste plus qu'à frapper les derniers coups en élevant la France sur les ruines de la Maison d'Autriche. Tant que Gustave a vécu, Richelieu s'est tenu étroitement lié avec ce Héros; il a continué cette Alliance avec Christine sa fille, & secondé les victoires de cette Princesse; les revers que les Suédois ont vu succéder à leurs triomphes, sont devenus des avantages pour Louis, parce qu'ils ont été forcés de lui céder leurs Conquêtes d'Alsace qu'ils ne pouvoient

AN. 1610 --
1648, de J. C

plus défendre, & que par leur affoiblissement, la France est devenue l'ame de la confédération; la Savoye est dans la dépendance de cette Couronne, la Hollande y est intimement attachée; Venise a resserré ses antiques nœuds, & la moitié de l'Europe est préparée pour seconder les efforts qu'on va faire.

C'est alors que Richelieu croit qu'il est tems d'attaquer les deux branches de la Maison d'Autriche. Six armées paroissent à la fois sur les Frontières. Weimar agit sur le Rhin; Créqui en Italie, la Valette en Piémont, Rohan paroît dans la Valteline, Gassion couvre le Roussillon, & favorise les troubles de la Catalogne. Des Emisaires secrets aigrissent les Portugais & les Siciliens; l'Archevêque Sourdis qui conduit la flotte Françoisse, ravage les Côtes d'Espagne, tandis que Tromp à la tête des Escadres Hollandoises, poursuit les Espagnols dans les deux mondes.

Quelques revers dans la Picardie, & la prise de Corbie qui en est la suite, allarment la France; mais ces

disgraces bientôt réparées, sont suivies d'éclatans Triomphes. Weimar prend quatre Généraux ennemis dans un seul combat, & Jean de Vert qui avoit épouvanté Paris, devenu prisonnier, n'est plus que l'objet des plaifanteries de cette Ville. La Savoie, qui vient de perdre successivement ses deux Souverains, gouvernée par la veuve de Victor Amédée sœur de Louis XIII, se dévoue à la France, & fait échouer l'ambition de ses Beaux-freres. Turin surpris par les Princes rebelles que l'Espagne protège, est recouvré par les François après un siège fameux. Weimar continue de triompher sur le Rhin, & Gaston qui agit dans la Flandre, se montre aussi grand à la tête des Armées qu'il a paru foible à la Cour; Condé & Turenne font sous lui leur apprentissage, & ce qu'ils doivent être se présume au siège d'Arras que la valeur des deux Partis rend si célèbre. C'est au milieu de tant de triomphes, qu'Anne d'Autriche après une stérilité de vingt ans, donne à la France ce Dauphin devenu si fameux

AN. 1610.
 1648. de J. C.

~~AN 1610.~~
AN 1610.--
1648. de J C

sous le nom de Louis XIV. Cependant les troubles de la Catalogne augmentent, & bientôt une révolution totale qui la sépare de l'Espagne, donne cette importante Province à Louis; le Portugal enhardi par cet exemple, secoue le joug, & devient un Allié zélé pour ce Monarque. Ainsi tout est revers pour l'Autriche, tout est succès pour la France.

Le Ministre, affermi par la prospérité publique, n'épargne personne à la Cour. La Reine, soupçonnée d'avoir des relations avec la fugitive Chevreuse, est outragée, persécutée, presque enfermée dans ce Palais où elle vient de donner un héritier à la Monarchie. La jeune la Fayette dont le Roi chérit l'entretien, est chassée parce qu'elle inspire des ombrages, & le Ministre qui croit Cinq-Mars dévoué à ses intérêts, force le Roi à le prendre pour Favori; Marie cherche à intéresser son Gendre Anglois en sa faveur; des Moines déguisés passent dans les Isles Britanniques, & attisent le feu d'une révolte qui embrase les trois Royaumes. Le

Comte de Soissons refuse de mêler le sang des Rois avec celui du Cardinal en épousant sa Niece ; tous les orages tombent sur sa tête , & les outrages répétés dont on l'accable , l'obligent à se jeter dans les bras des ennemis de l'Etat. Animé du désir de se venger , ce Prince engage Bouillon dans son complot , & l'un & l'autre aidés par les Espagnols , entrent en France où ils gagnent la bataille de Marffée qui va les rendre terribles ; mais tout-à-coup Soissons poursuivant sa victoire , est tué par des assassins apostés , & sa mort ruine la faction dont il est l'ame. Ainsi au-dehors & au-dedans , tout plie sous le génie du Cardinal ; son Maître même qui voit la gloire de son Règne attachée au despotisme de ce Ministre , lui obéit aveuglément en le haïssant plus que jamais.

Cinq-Mars aimé de l'un & de l'autre , élevé à la dignité de grand Ecuyer , paroît le second en puissance & en faveur. Ce jeune ambitieux qui se lasse de n'avoir pas le premier rôle , croit voir dans l'aversion du Roi pour le

296 *Tableau de l'Histoire Moderne.*AN. 1610
1648. de J. C.

Ministre, un moyen de supplanter son bienfaiteur ; détrompé de cette espérance , il veut appeller les Espagnols dans le Royaume , & par la cession de quelques Provinces , les mettre dans ses intérêts ; appuyé des armes étrangères , il forcera le Roi à disgracier son Ministre , & il se flatte de le remplacer. Un grand nom étant nécessaire pour autoriser ce complot , il s'adresse à Gaston qui , toujours prêt à saisir ce qui peut le délivrer d'un Prêtre qu'il abhorre , n'hésite pas à lui donner son aveu. L'Espagne ravie de trouver cette occasion de réparer ses pertes , hâte la conclusion du Traité. En même-tems le Favori redouble ses efforts auprès du Monarque , & à force de lui peindre l'orgueil , le faste , les voluptés , la tyrannie du Cardinal , il vient à bout d'ébranler son Roi. Jamais plus grand danger n'a menacé le Ministre , jamais il n'a été plus près de sa perte ; mais ses espions répandus dans toute l'Europe , lui font avoir une copie du Traité fait par des Sujets avec une Couronne ennemie , & cette piece à

la main, il va trouver Louis à qui il montre dans son Favori un perfide qui conspire contre l'Etat. Le Monarque effrayé du complot, s'attache plus étroitement à Richelieu, & abandonne les ennemis de ce Ministre à toute sa vengeance. Gaston espere inutilement échapper au châtement par la lâche déclaration de ses complices; il lui en coûte les honneurs dus à son sang que l'on supprime, sa garde qu'on lui ôte, ses principaux domaines qu'on lui confisque, des humiliations pires que la mort, qui sont suivies de l'exil. Cinq-Mars perd la tête sur un échafaud, Bouillon ne sauve la sienne, qu'en cédant sa Souveraineté de Sedan. De Thou, fils du célèbre Historien, Sujet fidele qui a tout tenté pour empêcher la conjuration, ame sensible qui n'a osé la découvrir dans la crainte de perdre ses amis, le sage, l'éclairé, le vertueux de Thou a le même sort que Cinq-Mars.

Marie qui ne voit plus de ressource dans ses malheurs, cède à leur poids,

AN. 1610. --
1649. de J.C.

& cette Veuve d'un Héros, mere ou belle-mere de quatre Souverains, & des trois plus puissans Rois de l'Europe, meurt à Cologne dans l'abandon & dans l'indigence.

Richelieu survit peu à sa victime; frappé d'une langueur mortelle, il termine à cinquante-huit ans son long & immortel ministere. On lui a reproché ses voluptés, ses hauteurs, la petitesse de sa jalousie contre les talens, sa passion pour la vengeance, son ingratitude, ses poisons, ses poignards; en un mot, toutes les fureurs de la tyrannie; mais l'Etat lui dut sa grandeur; le Trône, son autorité; la Nation, sa tranquillité; le peuple, son affranchissement d'une foule de Maîtres qui l'opprimoient; la marine, sa renaissance; le commerce, le commencement de ses progrès; les Lettres & les Arts, les fondemens de leur gloire. L'Etat lui resta asservi après sa mort, même après celle de Louis qui suivit de près son Ministre. On a peu loué ce Prince; cependant il fut brave jusqu'à la témérité, ses mœurs furent irrépro-

chables, & il eut de la justesse dans ses idées. L'effort qu'il se fit à lui-même de soutenir constamment un Ministre, uniquement parce qu'il le croyoit utile à son Royaume, la force d'immoler à ce premier objet des Rois ses dégoûts & sa haine; le courage de résister aux insinuations de l'amitié, de l'amour & de la superstition armés contre Richelieu; en un mot, l'héroïsme si étonnant de sacrifier pendant vingt ans toute la sensibilité du particulier à la gloire du Monarque & au bonheur du peuple, c'est un trait unique dans l'histoire, & qui doit placer ce Prince au-dessus des Rois médiocres.

AN. 1610. --
1648. de J.C.

Tandis que la France s'éleve si haut, l'Espagne décline sensiblement sous Philippe III, & son foible Ministre; la mort de Henri, la mauvaise politique de sa veuve, les troubles que fait naître l'insolence de Concini, & l'orageuse administration de Luynes, laissent inutilement l'occasion d'accomplir les grands projets de Philippe II. Le Duc de Lerme les suit, mais en homme foible, & les malheurs de

ESPAGNE.

AN. 1610. —
1648. de J. C.

la France, ne profitent point pour la prospérité de la Castille. Le Monarque, occupé de minutieuses superstitions, abandonne le soin de sa Grandeur à des Vice-Rois éloignés, qui croient servir leur Maître, en couvrant de son nom leurs hauteurs & leurs violences. Le Duc d'Osone, Vice-Roi de Naples, Pierre de Tolède, Gouverneur de Milan, & le Marquis de Bedmar, Ambassadeur à Venise, entreprennent, sans l'aveu de leur Cour, de lui soumettre toute l'Italie. Venise, que son Arsenal, le premier du monde, ses Flottes, ses Troupes, & sur-tout la sagesse de ses Conseils, rendent l'écueil de ce projet, est dévouée à une ruine entière. Bedmar se charge d'embraser la Ville par les mains d'un petit nombre de Scélérats, que ses promesses & son or ont gagnés; Tolède fera passer par des chemins détournés un corps de Troupes, composé de gens déterminés; Osone, sous prétexte de purger le Golphe des Brigands qui l'infestent, tient déjà une Escadre toute prête. Les Soldats de l'Armée & de

la Flotte entreront dans Venise, au moment où éclatera la conjuration, & joignant leurs armes aux flambeaux des conspirateurs, ils se rendront aisément les maîtres d'une Ville immense, livrée à la surprise, aux flâmes & au carnage. La main de Bedmar arrange, dirige, réunit les différentes parties de cette machine, & pendant qu'avec une prodigieuse activité il fait jouer de si nombreux ressorts, il les cache aux yeux les plus clairvoyans, sous l'apparence d'une profonde tranquillité. La veille du jour qui doit éclairer l'exécution du complot arrive, & le Conseil des Dix vit encore dans une parfaite sécurité. L'Arсенal est plein des hommes qui doivent le détruire, les poignards sont aiguisés contre les Sénateurs, & les torches destinées à embraser le Palais de Saint-Marc sont déjà préparées. Venise, qui depuis douze siècles a triomphé des forces des plus grands Empires, va périr dans une nuit par les mains de quelques vils Brigands. Le remords d'un des Conjurés, que frappe l'image de sa Patrie, dévorée

AN. 1610.
1648. de J. C.

par le feu & nageant dans le sang, sauve l'Etat & couvre de honte Bedmar, Toledé & Ossoné. Cependant la conspiration dévoilée aux yeux de toute l'Europe, nuit à la Puissance qu'elle devoit servir, parce qu'elle rend odieuse une Cour, dont les Ambassadeurs font servir leur caractère à des crimes si noirs. Bedmar se console de la haine publique par la Pourpre Romaine, dont Philippe le récompense; Ossoné efface l'opprobre d'être son complice, par une administration pleine de vigueur, qui rend la Marine Napolitaine redoutable aux Turcs & aux Barbares. Toledé, qui poursuit les mêmes projets sur d'autres Princes, traite avec hauteur les Souverains d'Italie, renouvelle les tentatives sur la Valteline; & peu heureux de ce côté, il veut se venger sur le Duc de Savoye, à qui il ordonne en Maître de congédier ses Troupes. Trouvant dans la fermeté du Duc une résistance qu'il a prévue, il s'avance vers le Piémont, à la tête de ses meilleures Troupes, dicte les Loix les plus impérieuses,

& compte voir incessamment dans ce Souverain un Vassal de son Roi. Charles-Emmanuel, près d'être accablé, se relève par le noble courage avec lequel il fait tête à ses malheurs : puis réuni avec Lesdiguières, qui combat pour les intérêts de la France, malgré la France même, il repousse l'Espagnol, & ne lui laisse que la honte d'un imprudent orgueil. Philippe, insensible aux fausses démarches où l'engagent les Dépositaires de son autorité, se console aux pieds des Autels, & termine dans les exercices d'une piété vénérable, un règne ignoble & malheureux.

Philippe IV, héritier de la faiblesse de son père, sent bientôt sa main fatiguée du Sceptre, & le confie au fameux Olivarès. Ce Ministre qui, dans une extrême jeunesse, a déjà exercé d'importantes Ambassades, & montré de grands talens, rend à l'Espagne l'espoir de voir revivre sa gloire. Frappé des fautes du Duc de Lerme, il prend une marche différente, & comptant sur la faiblesse de Louis & de sa mère, il veut mettre à

AN. 1670.--
1648. de J.C.

profit la complaisance de cette Cour. Mais au moment que Philippe est monté sur le Trône, le système de la France a changé. Un génie supérieur a pris les rênes du Gouvernement, & lui donne une forme nouvelle. Olivarès qui ne tarde pas à s'appercevoir de la révolution, croit en arrêter les progrès, en appuyant les Calvinistes qui ont pris les armes. Mais destiné à se conduire avec cette lenteur, qui n'agit qu'à demi & perd tout, il donne assez de protection à ce Parti pour laisser appercevoir ses vues, & trop peu pour les faire réussir. Lorsqu'il voit la Rochelle aux pieds de son rival, au lieu de déployer toutes les forces de l'Espagne contre un Royaume agité par vingt factions diverses, il se laisse tromper par la feinte modération du Ministre François, qui paroît ne désirer que la paix, & qui par cette dissimulation se ménage le tems de calmer les troubles. Mieux éclairé sur les desseins de Richelieu, il a recours à l'unique ressource qui lui reste; il fomente les mécontentemens des Grands.

& fert leur haine contre le Ministre de Louis ; mais incorrigible dans sa maniere , il les dégoûte par son infidélité & ses hauteurs , & fait échouer les desseins de Marie de Médicis , de Gaston , de Soissons & de Montmorenci par la médiocrité de ses secours. Prêt à recommencer cette guerre qui fut si longue & si fatale à l'Espagne , au lieu de ménager les Princes Allemands , il les irrite par un coup d'autorité qui viole le droit des gens. Un parti Espagnol enleve l'Electeur de Trèves au milieu de ses Etats , & cette rigueur , qui donne vingt ennemis à son Maître , met encore le prétexte de la guerre contre lui. Vitry bat ses armées descendues témérairement en Provence ; Rohan qu'il pouvoit s'attacher & dont il s'est fait un ennemi , arrête ses projets dans les Alpes ; le succès de Corbie , dont Madrid fait tant de trophées , est suivi de revers qui le font oublier ; le Roussillon voit tous les jours quelque échec nouveau ; la Savoye , partagée entre la Régente & les Princes , est le Théâtre d'une nouvelle disgrâce.

AN. 1610.--
1648. de J.C.

La guerre recommencée avec les Hollandois, donne d'abord de grandes espérances. L'union que les dangers ont fait naître & qui les a rendu si forts, s'est altérée par l'excès de la prospérité. Des disputes Théologiques ont divisé ce Peuple. Le dogme bienfaisant d'Arminius a fait de nombreux Profélytes, que Gomar, Partisan de la rigide Doctrine de Calvin, a poursuivi avec toute la dureté du Dieu qu'il annouçoit. Si les principaux Citoyens des Villes ont adopté des dogmes plus humains, la Population, d'autant plus ardente, qu'elle ignoroit davantage le sujet de ces querelles, s'est passionnée pour les anciennes opinions, & a porté dans son zele, toute la fureur naturelle à cette Classe d'humains. Maurice, dévoré de l'ambition d'affervir sa Patrie qu'il a défendue, a aigri ces contestations & cherché à jeter par elles, une confusion générale dans l'Etat, persuadé qu'à la faveur de ces troubles, il pourra ravir à sa Nation le bien précieux qu'elle vient de recouvrer. Mais il a vu avec une rage secrète,

un Vieillard vénérable déconcerter la finesse de ses manœuvres. La sagesse de Barneveld avoit présidé au Berceau de la nouvelle République ; c'étoit elle qui en avoit dirigé les pas encore mal affermis ; c'étoit elle qui lui avoit menagé des Alliés puissans, & pendant que les Princes d'Orange repoussioient les Espagnols par leur courage , Barneveld par son génie avoit fait fleurir le Commerce , maintenu l'ordre , & lié une partie de l'Europe au sort de sa Patrie. Ce Magistrat qui s'étoit aperçu des desseins de Maurice , s'étoit hâté de faire tomber les armes des mains de cet ambitieux , par le Traité de Breda , toujours prêt à rendre justice aux grandes actions de son ennemi , mais toujours surveillant ses démarches. Maurice qui a frémi de se voir démasqué , a pris la résolution de le perdre , & il a tourné contre lui l'arme redoutable de la Religion. Le dogme d'Arminius favorisé par Barneveld , comme plus doux , plus social , plus analogue à cette tolérance de tous les cultes , qu'il sentoit la baze de la prospé-

AN. 1610. --
1648. de J.C

rité de la Nation , a été le prétexte dont s'est servi le Prince. Des Ministres ou fanatiques ou vendus à ses intérêts , ont présenté le Magistrat comme un impie , après l'avoir rendu odieux à une superstitieuse Populace , ils y ont ajouté une atroce calomnie. On l'a accusé d'avoir voulu détruire ses propres travaux en livrant sa Patrie à Philippe , & sur les cris qui se sont élevés de toutes parts , ce vieillard chargé d'années & de gloire , jugé par un Tribunal vendu à son persécuteur , a perdu la tête sur un échafaud. Grotius dont il étoit digne d'être l'ami , enveloppé dans sa disgrâce , enfermé dans une étroite prison , n'a été sauvé que par l'ingénieuse tendresse de sa femme.

La tyrannie de Maurice est devenue la source de mille troubles dont la Cour de Madrid se flatte de profiter , & ses espérances sont encore augmentées par les talens de Spinola. L'habileté de ce Général fait éclore en effet des succès qui soutiennent l'honneur des armes de Castille. Le Stathouder vaincu à son tour , voit

le génie de l'Italien lui enlever Breda, & ce revers auquel le Prince ne survit point, jette l'allarme dans le sein de la Hollande; mais Frédéric Henri frere & successeur de Maurice, rassure sa Patrie, & ne tarde pas à lui rendre sa supériorité. Groll, Bois-le-Duc, Vesel emportés par sa valeur ou surpris par son adresse, font respecter plus que jamais la nouvelle République, & craindre à Madrid la perte des Provinces voisines. L'imprudent rappel de Spinola, met le comble aux revers de l'Espagne; Frédéric qui ne trouve plus dans les successeurs de ce Général, les talens qui retardoient la rapidité de ses victoires, pénètre dans le Brabant & dans la Gueldre Autrichienne, reprend Breda, & couronne ses exploits par l'importante Conquête de Mastrick. Tromp, qui de simple Matelot s'est élevé au Commandement de flottes Hollandoises, seconde le Stathouder, jette la terreur sur les Côtes de la Flandre, & par une victoire remportée à la vue des Dunes, frappe la Marine Espagnole d'un coup dont elle

AN. 1610. --
1648. de J. C.

AN. 1610. --
1648. de J. C.

ne se relève plus. Le même bonheur
suir les Hollandois sur toutes les mers;
en Amérique, en Afrique, en Asie
leurs escadres enlevent la plupart des
Isles échappées à leurs premières Con-
quêtes.

Au milieu d'une guerre qui de tous
côtés n'offre que des malheurs, Oli-
varès gouverne les Provinces de la
Monarchie avec un sceptre de fer. Fi-
dele au plan de Philippe II, il mar-
che au despotisme par la voie des
injustices & des rigueurs. Il multi-
plie les impôts, autorise la licence
des troupes, & désole le peuple par
des exécutions militaires. Un mécon-
tentement général inspirant un désir
unanime de secouer le joug, la Cata-
logne donne l'exemple & montre la
facilité de réussir. Une Troupe de
Payfans venant à Barcelonne, rencon-
tre aux Portes de la Ville quelques
Soldats qui les ont maltraités dans
les campagnes; la vue de ces Bri-
gands, ranimant la haine, les Pay-
fans n'écourent que leurs ressentimens,
se jettent sur eux, en massacrent quel-
ques-uns & mettent les autres en

fuite. Echauffés par ce premier succès, & par la crainte des peines qui les attendent, ils entrent dans la Ville, & invitent les Bourgeois à les aider pour chasser leurs oppresseurs. La sédition se communique dans un instant à tous les quartiers, les Rebelles dont le nombre grossit à chaque pas, marchent vers le Palais du Gouverneur; ils se font jour à travers la garde, le forcent à fuir, & le poursuivent sur le rivage où ils le percent de plusieurs coups; puis courant dans la Ville, ils se baignent dans le sang de tous les Espagnols qu'ils rencontrent, & dans l'espace d'un jour, ils font disparaître des Tours de Barcelone, les Drapeaux de la Castille. L'incendie gagnant rapidement la Province, cette riche portion de la Monarchie de Philippe est détachée de son Trône, & passe sous la domination de Louis.

La nouvelle de la révolte de la Catalogne portée à Lisbonne, y fait naître une révolution bien plus importante. C'étoit en Portugal que le Ministère de Madrid faisoit sentir tout

AN. 1610. --
1648. de J.C.

PORTUGAL

le poids de la domination. La Duchesse de Mantoue, nommée Vice Reine, ne jouissoit que des honneurs attachés à sa place. L'autorité suprême étoit entre les mains de Vasconcellos, tyran subalterne, qui avoit dans l'ame toute la bassesse de son origine. Espion d'Olivarès & Ministre de ses rigueurs, délateur des Grands, oppresseur du peuple, impitoyable pour les malheureux, avide de leurs biens, & prodigue de leur sang, Vasconcellos étoit devenu l'horreur de ses Compatriotes qui imploroient en secret un libérateur. Les vœux publics se tournoient sur Jean de Bragance, fils de cette Catherine qu'on a vue forcée de céder ses droits à Philippe II. Affable, bienfaisant, doux, timide même, doué de toutes les qualités qui peuvent faire un Roi excellent, ce Prince n'avoit ni le génie, ni l'audace nécessaire pour le devenir. Son caractère connu à Madrid, avoit rassuré la Cour qui, contente de l'écartier de toute espece de commandement, le laissoit jouir de ses grandes richesses à Villaciofa, Ville éloignée de

AN 1610.
1648. de J. C.

de Lisbonne où ses vertus le faisoient adorer. Jean avoit épousé une Espagnole de l'illustre famille de Médina, alliance qui augmentoit la sécurité d'Olivarès. C'étoit de-là cependant que partoient les coups qui devoient renverser l'autorité Espagnole. Remplie d'une noble ambition qu'elle soutenoit par d'éminentes qualités, la Duchesse qui croyoit devoir à son Epoux plus qu'à sa Patrie, soupiroit après le moment où elle se verroit avec lui, sur un Trône que la Loi & le vœu des peuples lui déféroient. Pinto, Maître-d'Hôtel du Duc, avoit les mêmes vues, & joignoit à un zele ardent, les talens nécessaires pour le faire réussir. Le mécontentement général paroissant offrir le moment décisif, le fidele domestique avoit montré ses projets au Duc qui, sans donner directement son aveu, avoit laissé la liberté d'agir. Pinto n'avoit pas perdu un instant; les principaux Seigneurs & sur-tout Almeida, Vieillard que son inflexible vertu rendoit aussi cher à sa Patrie que redoutable au tyran; les principaux

AN. 1610.
2648. de J.C.

Ecclesiastiques avec l'Archevêque de Lisbonne, les Supérieurs des Moines, & les Chefs de la Bourgeoisie, n'attendoient que le moment de se déclarer. Les mouvemens nécessaires dans une si grande entreprise, ne pouvant échapper entièrement aux nombreux espions de Vasconcellos, celui-ci se hâte de communiquer ses soupçons à son protecteur. Olivarès qui voit avec effroi les suites de son imprudente confiance, jugeant la force inutile contre un Prince environné de Vassaux dont il est les délices, tente de le tirer de Villaciosa par l'artifice le mieux concerté. Il lui écrit la lettre la plus flatteuse, le comble d'éloges pour sa fidélité, & lui envoie les Parentes d'Inspecteur - Général des forteresses du Royaume. Il le prie au nom de son Maître, de visiter incessamment ces Places dont le mauvais état a besoin d'être éclairé par un œil aussi vigilant que le sien; mais en même tems, le Ministre expédie à tous les Gouverneurs, l'ordre précis d'arrêter Bragance aussi-tôt qu'il paroîtra. Le Duc qui découvre le piège, emploie l'ar-

gent d'Olivarès à se faire de nouveaux Partisans, & lorsqu'il visite les forteresses, il paroît suivi d'un cortège si nombreux, qu'aucun Gouverneur n'ose exécuter les ordres de la Cour. Par-tout où il passe, il gagne la Noblesse par son affabilité, les Bourgeois, le Peuple par ses libéralités, & il se sert de l'autorité de sa commission, pour mettre dans les postes principaux, des personnes qui lui sont dévouées. Arrivé à Lisbonne, il entre au milieu des acclamations des Habitans, & le séjour qu'il y fait sous prétexte de rendre ses devoirs à la Gouvernante, lui sert à se concerter avec les Conjurés. Mais à peine est-il de retour à Villaciosa, qu'il reçoit des Lettres du Ministre qui le jettent dans de cruelles incertitudes. Olivarès qui s'est vu démasqué, a quitté la ruse, & lui donne l'ordre de venir rendre compte de sa conduite. Les irrésolutions du Duc renaissent ici plus que jamais. Ira-t-il confier sa tranquillité, sa fortune, le sort de sa famille & de ses amis, sa vie, la leur même, au hasard d'une conjuration

316 *Tableau de l'Histoire Moderne.*AN. 1610. --
#648. de J.C.

dont l'événement est si douteux ? ou par une prompte obéissance, tenterait-il de dissiper les soupçons d'une Cour impitoyable ? La généreuse Duchesse à qui il communique ses allarmes, n'hésite pas : elle lui montre les fers, les outrages, la mort même infailliblement préparée à Madrid, & le nom de traître dont l'Espagne flétrira sa mémoire, tandis que le Portugal aura en horreur celle d'un lâche qui l'aura abandonné ; elle lui fait voir la Couronne avec ce qu'elle a de plus brillant, une épouse, des enfans dont le front sera ceint du diadème, sa postérité assise sur le Trône, & bénissant à jamais celui qui l'y aura placée. Ensuite elle lui peint le plaisir de délivrer la Patrie opprimée, de briser les fers d'une foule d'innocens, d'arracher une Nation entière à l'opprobre & à l'esclavage, & sur-tout de faire tous les jours une multitude d'heureux. Ses prières, ses caresses, ses larmes, achevent de fixer Bragance dans le parti le plus généreux, & l'aveu si désiré est envoyé à Lisbonne. Pinto court annoncer cette nouvelle aux Cob-

jurés qui la reçoivent avec des transports de joie. La nécessité de préparer tous les ressorts, les forçant à modérer leur impatience, l'exécution de ce grand dessein est différée de huit jours. Pendant cet intervalle, le plus profond & le plus étonnant secret cache aux yeux d'un millier de Délateurs, un projet que connoissent quatre cents personnes, d'âge, d'état, & d'intérêts si divers. Un zèle semblable anime les deux sexes, & leur inspire la même discrétion & le même courage. La Marquise de Villena veut armer elle-même ses enfans. *Mes fils, leur dit-elle, allez combattre nos tyrans; si vous mourez dans l'entreprise, soyez sûrs que votre mere ne vous survivra pas.* Le matin du jour désigné, les Conjurés divisés en quatre bandes, marchent par des chemins différens, se réunissent auprès du Palais, & au signal convenu, ils élèvent les cris qui proclament Bragance. Les Seigneurs conduits par Almeida, chassent les sentinelles Allemandes, placées dans les avenues du Palais, & courent à la Garde Espa-

AN. 1610. --
1648. de J. C.

gnole qui, après quelque résistance, est forcée de céder à leur valeur. En même-tems l'Archevêque de Lisbonne se montre revêtu de tout l'appareil de sa dignité, & fait parler la Religion; les Chefs des Bourgeois rassemblent les Compagnies & marchent à leur tête. Des Moines, le Crucifix & l'épée à la main, frappent sur les Espagnols & animent la Population. Dans l'espace de quelques momens, une multitude immense accourt en répétant les cris qui dévouent le tyran à la mort. Le Palais est enfoncé de toutes parts; le Secrétaire du Ministre, exécuteur ordinaire des fureurs de son Maître, tombe percé de plusieurs coups; Vasconcellos qui se cache inutilement, expire sous vingt poignards, & son corps précipité dans la Place, devient l'objet de la vengeance du Peuple. La Vice-Reine enfermée dans son appartement, est contrainte de signer l'ordre de rendre la Citadelle, & la lâche obéissance du Gouverneur la livre aux Conjurés. Avant la fin du jour, Lisbonne entière a changé de Maître,

& le sang de deux Scélérats est le seul qui ait coulé.

AN. 1610. —
1648. de J. G.

Cependant le Duc attend à Villaciofa, la nouvelle d'un événement qui doit le placer sur le Trône ou sur l'échafaud. Les cris, les respects, les larmes des courriers dépêchés pour lui porter la Couronne, lui apprennent dans un moment sa brillante destinée, & cette nouvelle passant rapidement du Château dans la Ville, y fait retentir le nom du nouveau Roi. Le Monarque, qui s'arrache à peine à la foule des habitans empressez à lui payer l'hommage de leur amour, trouve sur la route, ses sujets accourus au-devant de lui, faisant éclater les transports de leur joie. Il entre triomphant à Lisbonne au milieu des acclamations. Un peuple immense le conduit à son Palais où ses premiers soins sont de récompenser le fidele Pinto, le vertueux Almeida, l'intrépide Archevêque, & tous ceux qui ont été les instrumens de son bonheur. La même révolution se fait dans toutes les Villes de la Monarchie, les Colonies imitent l'exemple du

Continent, & dans l'espace d'un an, Jean voit réuni sous son Sceptre, tout ce qu'avoient possédé ses ancêtres.

Olivarès qui a perdu le Portugal par son imprudence, s'en venge avec bassesse sur le frere du nouveau Roi, qu'il fait mettre dans les fers; & avant de tenter le sort des armes, il a recours aux conspirations. Il a l'art d'en former une où il intéresse les plus proches Parens du nouveau Roi, avec le grand Inquisiteur; mais la découverte du complot, ne fait que perdre les complices du Ministre, & affermir le Trône de son ennemi. Bragance qui a besoin d'appui, s'attache étroitement à la France; & cette révolution qui ravit une Couronne à la Castille, donne à Richelieu un puissant Allié de plus.

Tant de revers ne corrigent point Olivarès, & les Alliés de l'Espagne n'en sont pas plus ménagés. Charles IV de Lorraine, qui s'est rendu la victime de son union avec Philippe, est traité en Sujet plutôt qu'en Souverain; Marie de Médicis, après avoir perdu dans l'Infante Eugenie, une

amie qui la soutenoit à Bruxelles, tombe dans l'abandon & quitte les Pays-Bas; le Duc de Monaco qui a été long-tems zélé pour cette Couronne, fatigué des duretés qu'il en effuie, l'abandonne pour toujours & se met avec sa Ville sous la protection de la France. Les Princes de Savoie, indignés des hauteurs de la même Cour, renoncent à son Alliance, & servent utilement Richelieu qui les gagne à son Maître.

Philippe ouvre les yeux, & reprend son Sceptre des mains d'Olivarès; les changemens arrivés en France lui font espérer qu'il sera plus heureux dans les siennes. Louis & son Ministre ont fini leur carrière; un enfant mineur est sur le Trône, & la sœur de Philippe, qui a eu l'art de renverser les bornes que son Epoux mourant avoit mis à son autorité, commande avec un pouvoir absolu; mais la Cour de Madrid voit bientôt son attente trompée; le génie de Richelieu se survit à lui-même, subsiste dans le Conseil, & poursuit l'Espagne du sein du tombeau. Anne ou-

AN. 1610. --
1648. de J. C.

bliant tous les liens du sang , pour ne se souvenir que de ses devoirs , a le courage d'adopter & de suivre les projets du Ministre qui l'a si cruellement persécutée. Mazarin , Confident de Richelieu , est placé à la tête du Conseil , & la guerre contre l'Autriche est suivie avec la même ardeur. Des victoires célèbres éclairent les premiers jours de la Régence. D'Anguien, fils de Condé , marche à vingt ans contre la meilleure Infanterie Espagnole venue pour assiéger Rocroi ; & déployant dans un âge si tendre ce génie qui annonce les grands hommes , il triomphe de l'expérience d'un vieux Général , écrase ces bandes fameuses , si redoutées dans l'Europe , & relève par sa clémence l'éclat de sa victoire. Le jeune Héros qui sait aussi-bien profiter des succès que les faire naître , s'empare de Thionville , enleve les principales Places du Luxembourg , & ne suspend ses Conquêtes que pour aller réparer les pertes de l'Allemagne. Gaston devenu dans sa prospérité l'ennemi d'une Cour qui l'a joué dans ses malheurs ,

VII^e. ÉPOQ. LOUIS XIII. 323

attaque les Pays-Bas avec une valeur héroïque, & emporte Gravelines, défendue également par ses fortifications & par la fidélité de Solis. Gassion le seconde, & range la moitié de la Flandre sous les loix de Louis. Les armes Françoises ne sont pas moins heureuses dans l'Italie, où le Prince Thomas de Savoye conserve le Mont ferrat; dans les Alpes, où Choiseuil-Praslin s'empare de Sture; dans la Catalogne, où ce même Choiseuil prend Roies, & mérite le Bâton de Maréchal, où Harcourt, vainqueur à Liorens, dissipe une dangereuse conspiration contre la France. La défaite & la levée du siège de Lérida n'interrompent que médiocrement le cours des prospérités, elles sont portées à leur comble à Lens, où d'Anguien, devenu Prince de Condé, porte le dernier coup à l'Infanterie Espagnole; en même-tems, le jeune Brezé poursuit les Vaisseaux de Philippe dans toutes les mers de l'Europe, ravage les côtes de l'Andalousie & de Valence, triomphe à Carthagene, & périt dans la victoire qu'il remporte

AN. 1610.
1648. de J. C.

AN. 1648
1648. de J. C.

à la vue de l'Italie. La malheureuse étoile de Philippe fait sentir partout ses influences. Une Armée qu'il envoie contre le Portugal, est battue sur les confins de ce Royaume. A Naples, un misérable pêcheur amène la Populace, brise les Bureaux des impôts, anéantit l'autorité du Vice-Roi, & fait craindre la perte de ce Royaume. Cet homme singulier, qui, après avoir été libérateur de sa Patrie, en devient l'extravagant oppresseur, périt assassiné par ceux-mêmes dont il a été l'idole, & sa mort ne termine point les troubles de cette grande Ville. Guise qui y vole, la fait soulever une seconde fois, & le Royaume entier n'est conservé à l'Espagne que par la fausse politique de Mazarin qui abandonne ce Prince. En Hollande, Frédéric Henri soumet rapidement les rives de la Meuse & de l'Escaut; & les Pays-Bas, prêts à tomber sous Gaston & sous ce Stathouder, sont sauvés par la politique des Hollandois qui redoutent le voisinage de la France. Guillaume II, héritier de la dignité

de son pere, fait revivre son ame & sa valeur, & ses succès continuels ôtent à la Cour de Madrid l'esperoir de remettre sous le joug un peuple qui a successivement des Héros à sa tête. Cependant le célèbre Tromp continue de parcourir les mers, & de porter l'effroi sur toutes les côtes des possessions Espagnoles; dans l'Amérique, dans l'Océan, dans la Méditerranée, il donne des combats, & élève des trophées à sa Patrie. L'Espagne, dépouillée d'une partie de ses Colonies, tremblante pour les autres, inquiete même pour le continent, se croit trop heureuse de terminer une guerre qui lui a coûté sa gloire, ses trésors, & ses plus braves Défenseurs. Profitant des ombrages que les Etats conçoivent sur les prospérités de Louis, elle entame avec eux des négociations qu'elle voile avec habileté aux yeux de Mazarin, & conclut à Breda un Traité qui les détache de leur puissant Allié. La République reconnue libre & indépendante, acquiert les privilèges les plus avantageux, & recueille enfin le fruit de

AN 1610.--
1648 de J.C.

AMERICA
TR. SWO
1648

326 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AM. 1610.--
1648, de J. C.

tant de sang versé, & de quatre-vingt ans de travaux. Débarrassé de ces opiniâtres ennemis, Philippe se flatte d'humilier la France à son tour, & dédaignant le Traité qui pacifie le reste de l'Europe, il continue une guerre qui lui prépare de nouveaux revers.

ALLEMA-
GNE ET
SUEDE.

Rodolphe II, déjà dépouillé de l'Autriche & de la Hongrie, perd encore la Bohême qui se lasse de son indolence. Assiégré par son frere dans la Capitale de ce Royaume, forcé de lui céder cette seconde Couronne, & réduit au titre d'Empereur, il se console de ces disgraces par le plaisir d'être débarrassé du soin des affaires, & se livre tout entier aux Sciences qu'il cultive jusqu'à la mort.

Mathias devenu le Chef de l'Empire, Maître de l'Autriche & des Royaumes qui en dépendent, forme le double projet de s'emparer de la Transilvanie, & de se rendre absolu dans ses Etats. Résolu d'y parvenir par des voies sourdes, il favorise les rebelles Transilvains, il gagne par adresse des Partisans en Hongrie, il

se sert de la Religion en Bohême, & fait valoir les investitures ou les expectatives en Allemagne. Frappé d'une maladie de langueur, & se voyant sans postérité, il appelle l'Archiduc de Gratz à la succession de ses vastes Etats. Par sa dextérité, il surmonte les obstacles que les droits de la Branche Espagnole mettent à cette disposition; c'est avec le même bonheur qu'il triomphe des difficultés que l'Empire fait naître, & l'heureux Ferdinand est élu Roi des Romains. Les deux Princes dédaignent alors de voiler leurs desseins; Ferdinand d'un caractère plus dur & plus altier, viole les loix, anéantit les privilèges, & déploie ouvertement le despotisme. La Bohême se soulève, & pour ôter au Peuple tout espoir de réconciliation avec le Souverain, les Rebelles massacrent les Commissaires de l'Empereur, courent aux armes, & prennent pour Chef Ernest de Mansfeld.

Ernest, bâtard de l'illustre Maison de Mansfeld, s'étoit attaché d'abord à la Maison d'Autriche. Son habileté,

AN 1610. --
1648. de J. C.

AMERICA
YR HNS
AGUE

AN. 1610. ---
1648. de J.C

la valeur, des services importans l'avoient fait admirer à la Cour de Vienne qui lui avoit promis de le légitimer, & de lui laisser les biens de sa Maison. Mais l'intérêt de cette Cour ayant violé les promesses données par la reconnoissance, Ernest avoit conçu une haine implacable contre Mathias, & ce sentiment s'étendant jusqu'au culte de la Maison d'Autriche, il avoit fait une profession publique du Luthéranisme. Charmé de trouver l'occasion de se venger & de servir sa Secte, il avoit couru en Bohême où ses talens venoient de l'élever à la tête des Rebelles. Ainsi on se prépare des deux côtés à une guerre que la Religion, qui couvre les passions les plus vives, va rendre aussi longue que terrible. C'est cette guerre qui, allumée dans un coin de l'Allemagne, embrasa la plus grande partie de l'Europe, fit naître des révolutions si rapides & si cruelles, & produisit ce Traité de Westphalie, qui la terminant après trente ans, fixa l'Etat du Corps Germanique, & changea les intérêts de notre Hémisphère.

La mort de Mathias acheve de faire éclater les troubles. Les Bohémiens animés par Mensfeld, déclarent Ferdinand déchu de ses droits, & appellent l'Electeur Palatin au Trône. Gabor qui vient de succéder dans la Transilvanie, à François Batory, anime les Hongrois, les engage à réclamer leur droit d'Electio, & se fait couronner lui-même. Christian de Brunswick, Administrateur de Magdebourg, invite les Luthériens d'Allemagne à assurer la liberté de leur eute, culte que le Barbare venge par le sang des Prêtres & le pillage des Eglises. Tout le Corps Protestant excité par ce Prince, aussi adroit que cruel, se souleve contre le nouvel Empereur, & demande un Chef de sa Secte. Ainsi toutes les Couronnes de Ferdinand, balancent à la fois sur sa tête, & celle de Bohême paroît déjà tombée de son front.

L'Electeur Palatin a hésité d'accepter le Sceptre qu'on lui a offert. Puisant, tranquille, heureux, il a vu les conséquences terribles d'une démarche qui ne réussiroit pas. Les inf-

AN. 1610 --
1648. de J. C.

tances d'Elisabeth la femme qui est
 fille du Roi d'Angleterre, a voulu
 avoir un Roi pour Epoux, l'espoir
 d'être soutenu de son beau pere; les
 vœux des Protestans, l'éclat d'une
 Couronne, tant de motifs ont fait
 taire la prudence, & ont livré ce Prince
 à l'ambition. Cependant Ferdinand a
 négocié; il a gagné Maximilien de
 Baviere, Prince de la même Maison
 que Frédéric, en lui promettant l'E-
 lectorat dont il doit dépouiller le Re-
 belle, & par ce coup important, il
 a divisé les deux branches Palatines
 en acquérant un Capitaine estimable.
 Les deux Armées ennemies s'avancent
 dans la Bohême, toutes deux com-
 mandées par des Princes du même
 sang, toutes deux impatientes de
 combattre. Une Bataille sanglante se
 donne sous les murailles de Prague,
 & la victoire complete pour les Im-
 périaux dissipe le Parti de Frédéric.
 En même-tems Gabor, après quel-
 ques succès, a succombé en Hongrie
 sous le génie de Valstein. Valstein qui
 de simple Gentilhomme Bohémien,
 s'est élevé par son mérite aux premiers

grades Militaires, déploie des talens qui l'égalent aux plus grands Capitaines. A la tête de trente mille hommes qui sont attachés à son sort, ce Général a suivi Gabor, l'a harcelé, l'a fatigué & l'a forcé à renoncer au Trône où il est monté. Rappelé par Ferdinand, il revole en Bohême où il trouve Mansfeld qui, à la tête des débris du Parti rebelle, le rend encore redoutable; il le bat en diverses rencontres, le pousse de riviere en riviere, finit par l'écraser à Defau, & force cet aventurier à chercher un asyle en Italie, où une mort qui laissé des soupçons, termine ses malheurs. Le Vainqueur marche aussitôt contre Brunswick & les autres Protestans de l'Empire; il prend d'assaut Halberstat, se rend Maître par une ruse, de la forteresse de Hall, & ravage tout le territoire de Magdebourg, à la vue de deux Armées accourues pour la défendre. S'avancant vers le Nord, il chasse le Duc de Mecklembourg de ses Etats, s'empare de la Poméranie, pénètre dans la Basse-Saxe, désole, soumet les

AN 1610.--
1648. de JC

bords de la Baltique , & dans trois Campagnes , il se rend Maître de tout ce qui est entre le Vefer & les bouches de l'Oder.

Ferdinand exerce alors la plus terrible vengeance. Il met de sa propre autorité Frédéric au banc de l'Empire, & donne son titre avec ses terres à Maximilien ; il dépouille le Duc de Mecklembourg , & récompense de sa Souveraineté , les services de Valstein. Il chasse de Magdebourg l'Administrateur , & veut y établir un Archevêque ; il publie les Edits les plus rigoureux contre les Réformés , & sous prétexte d'assurer les droits de la Religion triomphante , il accable l'Allemagne du poids du despotisme.

L'Espagne est unie à Ferdinand par le sang , par l'intérêt & par l'ambition. La France gouvernée long-tems par un Roi timide & des Ministres foibles , a vu tranquillement s'élever une formidable Puissance. Jacques n'a témoigné d'abord qu'une stérile pitié pour les malheurs de son gendre , & lorsqu'il a voulu le secourir , la mort l'a enlevé. Le Trône des

Sultans , agité par les révolutions les plus étranges , est trop heureux qu'on ne l'attaque pas. La Pologne & la Suède qui se déchirent par une guerre héréditaire , ne se mêlent point des affaires du Midi. Le Roi de Danemarck plus éclairé , plus sage , est le seul qui prévoie le contre-coup que l'esclavage du Corps Germanique doit porter aux Etats voisins. Mais quelles forces peut-il opposer à celles de l'ambitieuse Maison ? Les alarmes de Christiern lui font faire cependant un effort , & rassemblant tout ce que son Royaume lui peut fournir , il forme avec les Princes opprimés , une Ligue que les Catholiques eux-mêmes favorisent en secret ; la fortune de Valstein l'emporte encore ; Christiern battu , dépouillé de ce qu'il possède en Allemagne , voit le Vainqueur pénétrer dans le Dannemarck , arriver au cœur de ses Etats , & pour en sauver les débris , le Monarque se trouve obligé de souscrire à une paix qui humilie son Trône & perd ses Alliés.

La Maison d'Autriche est au faite

AN. 1610. --
1648. de J. C.

Ann. 1610. --
2648. de J.C.

de la grandeur, les Sujets sont esclaves, les ennemis sont à ses pieds, l'Electeur Palatin vit caché dans un coin de la Hollande; les Ducs de Mecklembourg & de Poméranie n'osent paroître, les Diettes de l'Empire ne se tiennent plus, & la liberté Germanique expirante va entraîner celle d'une partie de l'Europe.

Cependant le Ministère de France vient de changer. Un génie puissant est à la tête de ce Royaume & en connoît les véritables intérêts. Il a employé les premières années de son pouvoir, à pacifier les troubles & à réparer les forces de l'Etat. Devenu Maître absolu d'une Monarchie vaste & tranquille, il songe à lui rendre sa gloire, & voyant que le premier pas à faire, est d'abaisser la puissance exorbitante de l'Empereur, il y travaille en secret.

Un autre orage se forme du côté du Nord; la Suède possède un Héros. Gustave Adolphe monté dans l'âge le plus tendre sur un Trône usurpé par son Pere, l'a trouvé s'écroulant de toutes parts. Sigismond, à la tête

des Polonois , tailloit en pieces les Troupes Suédoises ; le Dannemarck réveilloit ses anciennes prétentions & menaçoit Stockholm. Vingt factions différentes déchaînées , par la foiblesse inséparable d'une minorité , déchiroient la Patrie , & pour comble de malheur , le Conseil de la Régence étoit composé de Personnes désunies & peu habiles. Le jeune Prince , à la vue de tant de malheurs , a conçu le dessein de se faire exempter des loix , & de gouverner par lui-même. Heureusement il a montré sous son Pere , ce qu'on devoit attendre de son génie. Un peu avant la mort de Charles , les Danois avoient assiégé la Ville de Calmar ; le Roi sans Troupes , sans argent , avoit vu cette Place sur le point de se rendre , & ce revers auroit entraîné la perte de tout le Pays jusqu'à Stockholm. Dans cet effroi général , Gustave âgé de seize ans , sans ordre , sans conseil , avoit rassemblé quinze cents chevaux à la hâte. A la tête de cette poignée d'hommes dont il avoit caché adroitement la marche , il étoit tombé tout-à-coup sur un

AN. 1613 --
1648. de J. C.

AN. 1610. --
1648. de J. C.

Poste considérable de Danois , & par ce coup imprévu qui avoit jetté la terreur dans leur Camp , il les avoit forcés de lever précipitamment le siège ; profitant de ce succès , il les avoit suivis & chassés d'une forteresse considérable , & s'étoit ressaisi de l'Isle d'Oéland , poste de la plus grande importance. Le souvenir de cette action récente , les malheurs de l'administration actuelle , l'attente d'un Gouvernement moins agité , les graces du jeune Monarque , ce je ne fais quoi qui annonce les grands hommes , parlant en sa faveur , la Nation fait taire une loi rigoureuse , & l'arme de toute l'autorité du Trône. Gustave ne tarde pas à justifier la confiance de ses Sujets. Les Danois étoient les ennemis les plus pressans , parce que leurs flottes attaquoient avec avantage la Suède qui n'en avoit point ; tant que ce dernier ressort manqueroit , il étoit inutile d'espérer de solides avantages , & la paix étoit l'unique moyen de réparer la Marine. Dans cette vue , il négocie un traité qui le débarrassant de cet ennemi ,
lui

lui rend des Places importantes pour une somme d'argent facile à recouvrer. Il tourne alors ses armes vers la Russie, Empire qui étoit sans Maître, après en avoir eu six en quatre années, tous détruits les uns par les autres. Cette Nation avoit offert son Trône au frere de Gustave, mais soupçonnant le Monarque de vouloir réunir cette Couronne à celle de la Suède, elle avoit rejetté le Suédois & élu un de ses Compatriotes. Gustave saisissant le prétexte de venger son frere, entre dans les Provinces limitrophes, & chassant facilement des Troupes nombreuses, mais mal disciplinées, il force le Czar à lui céder la meilleure partie de la Finlande avec le Poste de Kolshom une des Clefs de l'Empire.

Le plus important restoit à faire, Sigismond avoit armé toute la Pologne, & menaçoit la Suède d'une invasion que les droits de ce Prince pouvoient rendre d'engereuse; Gustave prend la résolution de le prévenir, & à la tête d'un petit Corps choisi, il se jette dans la Livonie soumise alors

AN. 1610. --
1648. de J.C.

à la Pologne. Devenu Maître de la Capitale de cette Province, il fait voile pour Dantzick, & sentant que le calme est nécessaire pour rétablir sa Patrie, il offre à Sigismond, une paix capable d'assurer l'honneur des deux Couronnes. Envain la Pologne entiere conjure son Roi de terminer une guerre qui désole le Nord; Gustave trouve son Adversaire inflexible, & se voit obligé de le poursuivre. Un grand homme se résout difficilement à la guerre; le vain éclat qui suit la victoire, ne vaut jamais à ses yeux, le sang qu'elle coûte; mais plus il se refuse à ses horreurs, plus il est terrible quand on les lui rend nécessaires. Tels furent toujours le plan & le but de Gustave. Lorsqu'il se croyoit obligé de recourir aux armes, il ne perdoit pas un moment pour nuire à ses ennemis, parce qu'en les contraignant d'accepter la paix, il épargnoit les calamités des hommes, bien plus grandes dans une longue suite de campagnes où l'on agit avec foiblesse, que dans un petit nombre où l'on frappe avec vigueur. Forcé par le refus de Sigismond, Gustave qui revient en Livo-

nie , chassé devant lui l'Armée Lithuanienne , la suit sur les terres de la République , & par une victoire complete , s'ouvre les chemins de Varsovie. Sur le champ de bataille , il écrit à Sigismond & lui offre une seconde fois la paix ; mais le trouvant encore sourd à ses conseils , il se jette inopinément sur Dantzick & sur Elbing ; Elbing se défend à peine , & Dantzick après une vigoureuse résistance a le même sort. Deux blessures que reçoit le Conquérant , retardent ses progrès , mais la convalescence de Gustave rend à ses armes la supériorité ordinaire , & une suite de succès force enfin Sigismond à se prêter à une paix que lui offre toujours le Vainqueur. Déjà les articles sont dressés , & la signature des deux Rois va rendre la tranquillité au Nord ; tout d'un coup le Polonois refuse la sienne & reprend les armes. L'Empereur , qui croyoit la grandeur de sa Maison fondée sur les troubles des Etats voisins , a réveillé la haine de Sigismond & ranimé ses espérances par un secours de douze mille hom-

A N 1610--
1548. de J.C.

AN. 1610. --
1648. de J. C.

mes. Envain Gustave conjure-t-il ce Prince de ne point écouter un conseil si funeste ; envain prie-t-il Ferdinand de donner des avis plus dignes du Chef des Rois ; l'Empereur ne daigne point lui répondre , & le Polonois ne le fait que par des insultes. Gustave prend alors le parti de ne plus rien ménager ; son activité , son courage , sa prudence lui regagnent bien ôt ce qu'il a cédé par la Treve ; & après des sièges , des surprises , des assauts presque toujours heureux , après avoir rangé les deux Prusses sous son obéissance , il trouve sur les bords du Noga l'armée Impériale unie à la Polonoise. Là une action sanglante laisse long-tems la victoire indécise. La Cavalerie Suédoise , cédant à la vivacité de la Polonoise , plie & menace d'entraîner le reste. Gustave , qui triomphe avec son Infanterie , détache quelques bataillons de l'aîle victorieuse , rallie les fuyards , fond avec impétuosité sur les ennemis que la confiance a mis en désordre , & s'enfonce au milieu d'eux avec quelques amis déterminés à la mort ou à la

victoire. Celle-ci ne balance plus,
 & les Polonois ne songent qu'à fuir
 un vainqueur en qui ils croient voir
 quelque chose de plus qu'humain.
 Leur Monarque cède à ses malheurs,
 & échappe à la ruine, en abandonnant
 la partie de la Prusse qui relève de son
 Sceptre. Gustave a écarté les Danois,
 réprimé les Russes, abaissé la Polo-
 gne, & vaincu l'inflexibilité de son
 Roi; il se croit cependant encore
 bien loin du repos. Ferdinand lui a té-
 moigné un mépris insultant. Ce Prince
 d'ailleurs opprime les Protestans, &
 sa Maison se forme dans l'Europe une
 puissance qui menace de l'asservir;
 le zèle pour son culte, la sûreté de son
 Trône, & l'honneur du diadème pa-
 roissent à Gustave exiger une vengean-
 ce signalée. Quel plaisir d'humilier
 une maison orgueilleuse, de briser les
 fers de l'Empire, de rétablir des Sou-
 verains malheureux, & de faire re-
 prendre à la Religion qu'il professe,
 sa liberté & son éclat. Le Monarque
 Suédois ne craint point le grand nom-
 bre des Troupes Autrichiennes; il
 est persuadé qu'une armée médiocre,

AN. 1610. --
1648. de J.C.

mais formée dans de continuelles guerres, réunie sous un Chef qu'elle adore, doit triompher d'une multitude que l'intérêt rassemble. Mais la guerre demande de l'argent, & la Suède est épuisée. Heureusement à une autre extrémité de l'Europe, un grand Ministre a de l'or, & médite le même projet. L'intérêt commun, l'estime reciproque, ces liens secrets qui unissent les grandes ames, concilient bientôt Gustave & Richelieu. Il se fait entr'eux un traité secret qui a pour baze, l'argent de la France, avec les armes de la Suède, & pour but, l'abaissement de la Maison d'Autriche. Gustave ne balance plus & prépare en secret ses armes, ses flottes & ses Alliés.

Valstein continuoit ses victoires, & Stralsund étoit l'unique place de la Poméranie qui n'eût point subi le joug. Cette Ville Impériale à qui le commerce, favorisé par sa situation, avoit donné une Marine, des richesses & des fortifications, avoit voulu soutenir sa liberté; mais après la chute de Mecklembourg; elle s'étoit vue

investie, & sa perte paroïssoit certaine. Gustave qui la regarde comme la porte de l'Allemagne, sent la nécessité de la défendre, & la met sous sa protection. La fortune change aussitôt, & pour la première fois, Valstein essuie un revers. C'est alors que le Suédois tire le rideau qui a caché ses projets, & se déclare publiquement le Libérateur de l'Empire. Sur le champ il envoie un de ses Généraux qui le prévient dans l'Isle de Rugen; il s'y rend lui-même peu de jours après, en chasse les Impériaux, se rembarque aussi vite qu'eux, les suit dans la Poméranie, & entre dans l'Allemagne par cette Province. Le Duc Souverain étoit, comme presque tous les Princes du Corps Germanique, servant à regret l'Empereur qu'il n'osoit abandonner. Gustave convaincu de la nécessité de s'assurer un point de communication avec la Suède, juge qu'il est des circonstances dans la guerre où, sans être injuste, on peut s'élever au-dessus des règles communes de l'équité. La déliyrance de l'Empire qu'il se pro-

AN. 1610.
1648. de J.C.

poté, ne lui permettant pas de laisser le Duc dans une neutralité suspecte, il marche droit à la Capitale, & le force à lui laisser la Régie de ses Etats. Il passe aux différens postes de cette Province, & prêt à entrer dans le Mecklembourg, il publie un manifeste où il somme Ferdinand de rendre aux Princes dépouillés leurs biens, aux Protestans la liberté de conscience, à l'Empire ses privilèges; il invite les Membres du Corps Germanique à s'unir avec lui, & promet de ne point quitter les armes, qu'il n'ait brisé les fers dont les charge leur Chef. Le malheureux Frédéric quitte aussi tôt la Hollande, & vole dans le camp du Héros; le Duc de Mecklembourg accourt pour se jeter dans les bras de son défenseur. L'Administrateur de Magdebourg réveille les intelligences qu'il conserve dans cette Ville; le reste des Protestans qui n'ose se livrer à l'espoir du succès, se contente de faire en secret des vœux pour ses armes, tandis que les Catholiques le traitent unanimement de téméraire. Cependant le Roi par-

tage son Armée en trois Corps , l'un est destiné à garder la Poméranie , l'autre s'avance dans le Brandebourg , & le troisieme marche vers le Mecklembourg. Pour lui , alternativement dans tous les trois , il repousse les Impériaux à Stetin , il enleve les forteresses de la nouvelle Marche , il chasse les Garnisons de Valstein dans le Mecklembourg , & rétablit le Duc dans ses Etats. Tant de succès qui n'ont coûté que la moitié d'une campagne , raniment le courage des Protestans , & commençant à concevoir qu'on peut abattre le colosse qui les opprime , les Maisons de Brunswick & de Hesse ont la hardiesse de se joindre au vainqueur.

Gustave à l'entrée de la nouvelle campagne se voit incomparablement plus fort , mais il a plus d'obstacles à vaincre. Le Parti Catholique s'est réuni contre lui , & l'Empereur devenu prudent par ses disgraces , lui oppose de meilleures Troupes sous un meilleur Général. Ferdinand qui hait Valstein dont il redoute les talens , a jetté les yeux sur Tilli , vieillard dis-

AN. 1610. --
1648. de J.C

tingué par de longs services, & qui paroît propre par son expérience, à réprimer la fougue d'un jeune vainqueur. Les Protestans eux-mêmes dont le conquérant soutient les intérêts, augmentent ses embarras; l'Electeur de Brandebourg, esprit timide, se montre toujours chancelant; & l'Electeur de Saxe est un ennemi secret qui cherche à traverser les intérêts de la cause commune; charmé des embarras de la Cour de Vienne, il est fâché de l'excessive prospérité du Roi, parce qu'aspirant à être le Chef des Confédérés, il voit à regret l'étranger lui ravir la première Place. Gustave forme le projet de fixer l'un dans son Parti, & de rendre Tilli l'instrument qui doit forcer l'autre à rester fidele en attirant ce Général dans la Saxe. Il s'avance à la tête d'un Corps peu nombreux, vers une Place peu importante, située sur les confins de cette Province. Tilli qui se flatte de l'accabler, l'y suit avec toute son Armée, & croit déjà le saisir; mais à la faveur d'une marche que le Suédois dérobo, il met l'Oder entre lui

& les Impériaux, laisse ceux-ci libres de pénétrer dans la Saxe & s'assure du Brandebourg. Tilli furieux de se voir joué, se jette sur Magdebourg, emporte cette Ville, en massacre presque tous les habitans; de là il pénètre dans la Saxe qu'il trouve sans défense, & signale tous les pas par les ravages que le Héros a prévus. L'Electeur désespéré, & qui n'a plus de ressource pour sauver son Pays, que les armes des Suédois, conjure le Monarque de venir délivrer son pays. Gustave se fait payer son secours par un Traité qui lui livre toutes les forces de ce Prince; & aussitôt qu'il en a les gages, il passe l'Elbe; reçoit dans son Camp les deux Electeurs Protestans, & s'avance avec eux vers Leipsick, que Tilli vient de prendre.

Le Roi dont les espions ont découvert, que deux Corps considérables doivent renforcer l'ennemi, fait sentir la nécessité de prevenir une jonction, & l'on se prépare au combat. Tilli au contraire pénétré de tout le mérite de Gustave, croit qu'on ne peut trop réunir de forces contre lui,

348 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610.--
1648. de J.C.

veut qu'on attende les Troupes qui sont en marche, & que jusques-là on se borne à éviter l'action. Les Camps sont remplis de ces ames serviles qui ne parlent jamais qu'avec mépris des ennemis du Prince sous lequel elles rampent. Revêtus de graces méritées par leurs bassesses, ces lâches adulateurs dominent quelquefois dans les Conseils de guerre, & y font régner une présomption, source certaine de disgraces. On s'indigne unanimement contre l'avis du Général, on ne conçoit pas comment à la tête de l'élite des forces Autrichiennes; il peut redouter une espece d'Avanturier, que l'on dit n'avoir été heureux, que parce qu'il n'a trouvé que des Soldats sans valeur, & des Chefs sans mérite. On est sûr que ce téméraire ne soutiendra pas le choc d'une Armée si supérieure en nombre, & qui marche sous les auspices du plus grand Monarque de l'Europe. Le vieillard cède en soupirant au torrent des avis, & la bataille est résolue. En sortant de Leipfick, on trouve une vaste plaine où s'éleve un tertre qui la domine.

Tilli s'empare habilement de cette hauteur, y range son Armée qu'il soutient d'une nombreuse Artillerie qui, par l'avantage de sa position, commande la campagne, tandis que le vent dont il a su gagner l'avantage, porte la fumée & la poussière au visage des ennemis. Le Roi range ses Troupes au pied de la Colline, donne l'aîle gauche aux deux Electeurs, & se met à la tête de la droite avec Banier, son Eleve & son Officier de confiance. Il remarque que la nature du terrain a forcé Tilli à laisser un espace insensible entre les deux aîles Autrichiennes; sur le champ, il forme le projet de se jeter lui-même dans cet espace, & de s'en emparer. Par ce coup hardi, il ôtera l'avantage du vent, coupera les deux aîles, & jettera l'armée dans une confusion qui fera sa perte. Il ne peut exécuter cette manœuvre qu'avec de l'Infanterie, & si le Général ennemi en voit approcher, il ne manquera pas de se porter à l'attaque & de la rendre inutile. Gustave imagine aussitôt une ruse pour dérober à l'attention des Autrichiens, l'Infanterie

AN. 1610.
1648. de J.C.

AN 1610. --
1648. de J.C.

qu'il veut employer. Il fait charger l'aîle droite par les Electeurs, & ordonne à Banier de tomber sur la gauche; pour lui, il marche avec un gros de Cavalerie vers l'espace qu'il veut occuper. Tilli qui voit le terrain impraticable aux chevaux, laisse avancer ce Corps, bien sûr que le Roi n'a point le dessein qu'il présente, ou qu'il échouera dans l'entreprise; mais Gustave est à peine arrivé au pied de la Colline, que tout-à-coup la Cavalerie s'ouvre, & laisse voir une nombreuse Infanterie qu'elle cachoit. Gustave saute aussi-tôt de cheval, & à la tête de cette Troupe, il se jette sur les bataillons qu'on lui oppose confusément, les enfonce, les dissipe, se place entre les aîles, & partageant son Corps, les attaque à la fois routes deux. En même-tems Banier presse l'aîle gauche avec une vivacité extrême, & les deux Electeurs tombent avec la même ardeur sur l'extrémité de la droite. Le désordre des Impériaux ne leur permet plus de combattre, & de tous côtés on commence à fuir. Tilli cependant fait des efforts héroïques pour rallier ses

Troupes , & à force de prieres & de menaces , il rassemble un gros d'Infanterie , revient sur le Roi , & retarde sa victoire. Mais le Suédois à la tête de quelques bataillons d'élite , charge l'Autrichien avec tant de furie , que Tilli lui-même se voit entraîné par les fuyards.

AN. 1610.
1648. de J. C.

Le Vainqueur songe aussi-tôt à tirer de sa victoire , tous les avantages qu'elle lui offre ; une Armée s'avance sous l'Electeur de Saxe dans les Pays héréditaires de l'Empereur ; une autre va chasser les Impériaux des bords de la Baltique ; une troisieme qu'il conduit lui-même , se jette sur la Franconie , bat une seconde fois Tilli , pénètre dans les cercles du Rhin , prend Francfort , met le cours du Mein sous ses loix , arrive jusqu'au Rhin , où se repliant brusquement vers le Palatinat , elle chasse les Espagnols , & le rend à son premier Maître. Le conquérant tourne aussi-tôt vers la Baviere , passe le Danube , & retrouve encore Tilli de l'autre côté du Leck , riviere dont les gués sont rares , & dont les bords escarpés , rendent le passage difficile. L'Autrichien qui sent

AN. 1610. --
1643. de J C

toute l'importance d'un événement qui va ouvrir la route de Vienne aux Suédois, emploie tout son art à les arrêter; mais le génie de Gustave en triomphe; & Tilli qui voit son Vainqueur au-delà de la rivière, refusant de survivre à ses disgrâces, périt dans un choc où il s'expose en téméraire. Maître de la Bavière, le Roi va lui-même se saisir de Munich; envoie un de ses Généraux insulter Rarisbonne, & y fait trembler la Diète qui délibère contre lui. Cependant ses Lieutenans ont chassé les Impériaux de toute la basse Saxe, & les Saxons Maîtres de Prague, marchent à travers la Bohême, pour se réunir à lui, & terminer la guerre par la prise de la Capitale de l'Autriche. L'Allemagne entière est échappée à Ferdinand; toutes ces Conquêtes qui avoient coûté tant d'années, tant de politique & de guerre, viennent d'être perdues en deux campagnes; les Alliés fuient à leur tour, les ennemis sont rétablis dans leurs Etats, les Pays héréditaires sont pénétrés de toutes parts, & bientôt il va être attaqué au sein de son

Palais. Dans cette extrémité, Valstein devient son unique espoir, & la nécessité faisant taire ses ressentimens, cet Empereur si fier est forcé d'implorer un Général qu'il a outragé. Le vieux Valstein ne s'y prête qu'à regret; invincible jusqu'à ce jour, il voit le danger que va courir sa gloire contre un Conquérant qui joint à l'expérience des plus grands Capitaines l'activité que donne la force de l'âge. Les cris de la Cour de Vienne, les instances de tous les Catholiques, l'honneur de relever un parti aujourd'hui si abaissé, autrefois si triomphant par ses armes; celui d'humilier peut-être un Héros que l'Europe admire; enfin, ou l'honneur de protéger la plus puissante Maison du monde, ou la certitude de profiter de ses malheurs en partageant ses dépouilles; tout cela triomphe de sa répugnance, & il se met à la tête des aigles.

C'est ici le moment le plus intéressant de la guerre qui embrasa l'Europe pendant trente ans. Les deux plus grands Capitaines de leur âge l'ont aux prises, & se disputent la domina-

AN 1610 --
1648, de J. C.

AN. 1610 --
1648. de J.C.

tion de l'Allemagne. Valstein, avant de marcher contre Gustave, veut essayer ses Troupes, & par des succès plus faciles ranimer leur confiance. Sourd aux cris de Maximilien de Baviere, qui le presse de commencer par délivrer son pays, il laisse les Suédois le désoler sans obstacle, & marche vers la Bohême ravagée par les Saxons, tandis que ses Lieutenans, fideles au plan qu'il leur a tracé, s'avancent du côté de la Vestphalie. Valstein ramene avec lui la fortune en Bohême; ce Royaume, Théâtre autrefois de ses succès, l'est encore de ses victoires. Ses Lieutenans dirigés par ses ordres n'ont pas été moins heureux, & la Vestphalie ne voit bientôt plus de Suédois. L'espoir renaissant dans le cœur du Soldat & y ramenant l'ardeur, Valstein qui sent tout le prix de cette première chaleur, presse Maximilien de le venir joindre pour combattre Gustave. Ce Héros n'est pas loin; impatient de se mesurer avec un Général célèbre, & comprenant la nécessité d'empêcher la réunion de ses adversaires, il vole à leur rencontre, mais il arrive trop

tard, & n'est que l'inutile témoin d'une jonction que Valstein fait sous ses yeux avec une célérité extraordinaire. Inférieur en forces, Gustave, malgré tant de triomphes, fait n'être point téméraire; il se retire en bon ordre, sans être entamé par les deux Armées qui le poursuivent, & s'arrête sous le canon de Neubourg dans un camp fortifié par la nature. Là il attend les renforts qu'il fait venir du Nord de l'Allemagne, rend vaines toutes les ruses dont l'ennemi se sert pour l'attirer au combat, & entend de sang froid les insultes des Autrichiens, les plaintes de la Saxe exposée aux ravages, les murmures de son Camp où la disette commence à se faire sentir. Il voit enfin arriver les Troupes qu'il a demandées, & s'avance à son tour contre Valstein; mais celui-ci instruit par son exemple, s'enferme de même, & reste inébranlable. Le Suédois que l'inaction fatigue, imagine tous les stratagèmes possibles pour attirer son ennemi dans la plaine, & le trouvant au dessus de tous les pièges, il se détermine à forcer ses lignes. L'attaque

AN. 1610.--
1648. de J. C.

est terrible ; Gustave à la tête de ses Gardes frappe tout ce qui se présente à lui. Valstein qui conduit l'élite de l'Armée, s'offre par-tout aux Suédois ; ce vieillard semble se multiplier ; à peine un de ses retranchemens est-il forcé , qu'il s'y trouve , y combat & le reprend. Le jour tombant les sèpare , & le Roi , après y avoir perdu deux mille hommes , renonce à son entreprise. Il laisse un de ses Généraux devant le camp de Valstein pour l'y tenir bloqué ; il envoie les Saxons ravager la Silésie , avec ordre de s'avancer à travers cette Province , pour le venir joindre sur le Danube ; il marche lui-même en Baviere qu'il remet sous le joug , & reprend son projet de porter le fer & le feu au sein de l'Autriche même. Tandis que tout cède à ses armes , & que Vienne dénuée de défenseurs, enveloppée par les ennemis , est en proie à la désolation , il reçoit des couriers de la part de l'Electeur de Saxe qui lui présente la situation la plus terrible. Valstein a chassé le Corps qui investissoit son Camp ; il est entré dans la Mis-

nie qu'il ravage, & il assiége actuellement Weissenfeld, pour pénétrer dans le cœur de la Saxe. L'Electeur est justement suspect à Gustave; jaloux du Héros, ce Prince a toujours manqué de seconder ses entreprises; & dernièrement il vient de donner des ordres qui ont fait échouer l'expédition de Silésie. Tout autre auroit été charmé de nuire à un Allié infidèle, ou du moins n'auroit pas cru qu'il valût la peine d'interrompre ses victoires. Gustave voit les choses différemment; s'il laisse celui-ci, ses autres Alliés peu instruits du sujet de ses plaintes, l'accuseront de négligence, ou de peu d'affection pour le Parti. Ils auront moins de confiance, & peut-être l'abandonneront-ils; que deviendrait-il alors, placé à l'autre extrémité de l'Allemagne, ayant ses Troupes dispersées, environné d'ennemis nouveaux, & pressé par un adversaire devenu implacable? Il sacrifie les ressentimens, comme le plaisir de poursuivre les Conquêtes les plus brillantes, & content de laisser des Garnisons qui lui assurent un prompt

358 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610.--
1648. de J.C.

retour, il s'avance à grandes journées au secours de la Saxe. En arrivant, il apprend que l'ennemi, instruit de son approche, a levé le siège de Veisfeld; que quelques jours auparavant Valstein a envoyé assez loin un détachement considérable; que Papenheim, Officier de réputation, est à la tête de ce Corps; mais que sur le bruit de la marche des Suédois, on a dépêché un exprès à ce Général pour hâter son retour. Le Roi qui veut le prévenir, s'avance vers les Impériaux qu'il rencontre dans les plaines de Lutzen, & le terrain ne permettant plus d'éviter le combat, les deux Armées s'y préparent. Gustave attaque le premier l'Infanterie de Valstein; Valstein communiquant à ses Soldats tout son courage, le combat est long, opiniâtre, sanglant. Enfin cette ardeur des ames extraordinaires qui, dans le feu d'une bataille, élevoit le Roi au-dessus de lui-même, décide la victoire. L'Infanterie Autrichienne cède de toutes parts, & Valstein, après s'être surpassé lui-même, n'a d'autre ressource que de se jeter au milieu de

sa Cavalerie. Elle avoit l'avantage & pouvoit rétablir le combat ; Gustave qui apperçoit le mouvement du Général ennemi , quitte aussi-tôt son Infanterie victorieuse , se porte à la tête de ses Cavaliers , & par sa présence leur rend bientôt l'avantage. Un chemin creux qui se trouvoit entre lui & les ennemis , opposant un obstacle pour achever entièrement leur déroute , il s'y précipite , le franchit le premier , & cet exemple enhardissant les plus timides , toute sa Cavalerie se trouve en un moment de l'autre côté ; il marche alors à une victoire entièrement décidée , & qui va lui soumettre tout l'Empire , lorsque frappé d'un coup mortel , il tombe expirant dans les bras de ses Soldats. Papenheim arrive dans ce moment , & avec ses Troupes toutes fraîches , fond sur les Suédois désolés & en désordre. Il est des douleurs qui abattent l'ame , & la laissent dans une langueur stupide ; il en est d'autres qui l'animent , & lui inspirent une héroïque fureur. Telle fut heureusement celle des Suédois , un noble désespoir les anime ,

AN 1610.--
1648. de J.C.

& résolus d'immoler des milliers de victimes au grand homme qu'ils regrettent, ils se précipitent sur le Corps que conduit Papenheim, en font un horrible carnage, jusqu'à ce que ce Général tué, & Valstein en fuite leur abandonne une victoire complète. Tout-à-coup les cris & les gémissemens retentissent sur le champ de leur triomphe; leurs larmes arrosent les trophées dont ils entourent le Corps du Héros; ils se rappellent tant de gloire, tant de courage, tant de prudence, une affabilité qui lui gaignoit tous les cœurs, sa justice, sa clémence, qui lui méritoient l'amour de ses ennemis mêmes. Ce qui irrite leurs regrets, c'est qu'ils n'ont que trop de raisons de soupçonner que le hasard de la guerre n'a point terminé ses jours, mais que la main d'un perfide assassin l'a immolé. Dans leurs soupçons, ils n'épargnent ni la Saxe qui l'a toujours trahi, ni l'Autriche dont il fut la terreur, ni la France qui commençoit à le craindre. Un retour sur eux-mêmes les fait frémir sur leur sort; ils se voient en petit nombre

nombre, au milieu de l'Allemagne, à trois cens lieues de leur Patrie, mêlés avec des Alliés infideles, environnés d'ennemis puissans & nombreux, ayant à combattre un grand Général que la honte de sa défaite rendra plus terrible. Gustave ne laisse sur son trône qu'une fille encore enfant. Quel guide dans des tems si féconds en orages ! Heureusement le grand homme qu'ils pleurent, a formé des élèves dignes de lui ; Banier, Varangel, Torstanson, ont suivi tous les pas, ont été les témoins, les compagnons, les instrumens de ses victoires ; ils ont même avec eux un Allemand qui suit ce Héros encore de plus près. Le Duc de Saxe-Weimar adoroit Gustave, l'avoit toujours étudié, & pouvoit rendre aux Suédois une partie de la valeur & du génie de leur Monarque. Le courage fortifiant ces espérances, ils prennent la résolution de suivre les projets & les Conquêtes de leur Maître. Comme ils sentent que le succès dépend de la réunion de leurs forces, & par conséquent d'un Chef qui les dirige, ils donnent l'adminis-

AN 1610. --
1648. de J. C.

AN. 1610. --
1648. de J.C.

tration souveraine des affaires de l'Empire au Chancelier Oxenstiern, choisi par le Roi pour gouverner la haute Allemagne. Ensuite ils se partagent pour agir à la fois contre toutes les branches du Parti Catholique, & continuent leurs succès ; l'ame du Conquérant semble encore être présente au milieu d'eux, guider leurs drapeaux, élever leur courage.

Valsteins s'est replié en Bohême où il a rassemblé les débris de l'Armée. La douleur de sa défaite a fait place à d'autres sentimens, & son ambition songe à profiter de son malheur. Il voit de l'Oder au Rhin, l'Allemagne dans un désordre qui permet tout à l'audace ; les loix également foulées aux pieds des vaincus & des vainqueurs n'ont plus de force ; l'autorité des diettes se perd dans le tumulte des armes ; les Catholiques ne songent qu'à défendre leurs possessions prêtes à leur échapper ; les Protestans mal unis, s'entre-déchirent, & les Suédois répandus dans l'Empire qu'ils ravagent, verroient avec joie toute usurpation qui en affoibliroit le Chef. L'Empereur tremblant dans sa Capi-

tale, n'a plus qu'un titre aussi vain
 que pompeux ; ses Armées fuient par-
 tout ailleurs ; celle de Valstein, la seule
 qui ait encore quelque force, con-
 noît à peine le nom de son Souverain,
 & n'a de confiance que dans son Gé-
 néral. Il se trouve dans la Bohême,
 où de vastes domaines lui donnent un
 grand crédit, dans un Royaume qui,
 dépouillé de ses privilèges, verroit
 avec joie l'occasion de les recouvrer.
 Ainsi tout se réunit pour lui, & il n'a
 qu'à tendre les mains, pour ravir à
 Ferdinand, une Couronne qu'il sou-
 tient à peine. Dans cette vue, Valstein
 négocie avec le Saxon dont il se ména-
 ge l'alliance, défend les Bohémiens
 contre les Suédois, les flatte avec adré-
 se, & s'en attache les cœurs. En même-
 tems ses amis répandus parmi les Sol-
 dats, rejettent les disgraces passées sur
 la foiblesse de la Cour de Vienne : ils pro-
 mettent des avantages certains, si leur
 Général se trouve jamais indépendant
 d'un Conseil mal habile qui gêne les
 talens d'un guerrier si long-tems in-
 vincible. L'Empereur instruit des des-
 seins de l'ambitieux, se flatte de les

AN. 1610. --
 1648. de J.C

AN. 1610.

1648. de J. C.

1715. de J. C.

arrêter par un coup d'autorité qui le prive du commandement. Mais Valfrein qui s'y est attendu, assemble aussitôt l'Armée, & lui rappelle les services qu'il a rendus à l'Autriche, l'élevation de cette Maison formée par sa valeur, sa ruine entière arrêtée par sa prudence; il expose tant de travaux, tant de dangers, tant de victoires, & met en parallèle l'ingratitude dont on le paie, l'humiliation, les fers, la mort même qu'on lui prépare. Il conjure les Soldats d'avoir pitié de la vieillesse d'un Général qui les aimait toujours comme ses enfans, & de la soustraire aux fureurs d'une Cour implacable dans sa haine. L'Armée se passionne en sa faveur; tous, les larmes aux yeux, promettent de n'obéir jamais qu'à lui, & dans l'ivresse de leur zèle, ils vont jusqu'à lui faire le serment de fidélité. L'Usurpateur se fortifie dans Egra, & après avoir mis en jeu les machines les plus adroites dans Prague même, il s'apprete à s'y faire couronner; mais au moment où tout lui promet la destinée la plus brillante, un scélérat admis dans sa confiance, l'assassine au

milieu de son Camp , & délivre Vienne de ses terreurs. L'Armée après la mort de son Chef , se soumet à Ferdinand qui se croit trop heureux d'oublier son crime , & les Suédois délivrés de Valstein , se livrent à une présomption aveugle. Les Autrichiens devenus sages par leurs malheurs , profitent à leur tour de cette imprudente ivresse , & la sanglante bataille de Norlingue qui porte un coup mortel aux Protestans , rend à l'Empereur une partie de sa première prospérité. Oxenshiern est obligé de fuir ; la haute Allemagne se voit libre des étrangers , le Saxon abandonne la cause commune , les Villes Catholiques qui ont été subjuguées se révoltent , les Protestans chancellent , & la Cour de Vienne touche au moment de regagner la supériorité. Richelieu , spectateur des événemens , les met tous à profit. Les victoires de Gustave l'avoient inquiété , & les ombrages qu'il avoit conçus contre un Allié si puissant , avoient donné lieu de soupçonner que la politique du Ministre avoit immolé le

366 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1610.
1648. de J.C.

Héros. Cette mort avoit remis les affaires dans l'équilibre qu'il souhaitoit, mais la victoire de Norlingue, redonnant trop d'autorité à l'Empereur, Richelieu songe à relever les Suédois. Il négocie avec Weimar, dont il prend les Troupes à la solde de la France; il ranime l'espoir de Banier en lui faisant tenir des subsides considérables; il met sous la protection de son Roi, les Princes Protestans, & déclare publiquement la guerre aux deux branches de la Maison d'Autriche. Tandis qu'il déploie toutes ses forces contre l'une & l'autre, la Suède relevée par ses secours, agit contre la Cour de Vienne avec une nouvelle vigueur. Weimar qui fait des prodiges sur le Rhin, s'empare des Villes que baigne ce fleuve; Varrangel conserve la Poméranie, & retient dans la cause commune l'Electeur de Brandebourg; Banier se soutient sur l'Elbe, & fait repentir le Saxon de son inconstance; Torstansson qui lui succède, presse les opérations avec encore plus de vivacité & de bonheur. Plein de l'idée de son

Héros, celui-ci forme le même plan, & prend comme lui, la résolution d'aller attaquer l'Autriche dans l'Autriche même. Une bataille gagnée à Leipfick dans la même plaine où triompha Gustave, lui offre le passage pour les Pays héréditaires. Il ravage la Franconie, la Baviere, la Bohême, triomphe à Tabor, passe le défilé des Montagnes, franchit le Danube, porte la désolation dans l'Autriche, se montre sous les murs de Vienne, & n'est forcé de quitter sa proie, que par le malheur de l'Armée Françoise.

AN. 1610.--
1648. de J.C.

D'abord les armes de Louis n'ont pas été moins heureuses que celles de Christine. La mort précipitée de Weimar a été suivie de quelques disgraces, bientôt réparées par l'activité de Condé. Ce Prince s'attachant aux intrigues & aux voluptés de la Cour, a volé en Allemagne pour venger sa Patrie de la déroute de Tudélingue. Il a arrêté l'ennemi victorieux, l'a attaqué à son tour, & après un combat de trois jours il a remporté à Fribourg une décisive victoire; content d'avoir

AN. 610.
1468. de J.C

vaincu, il est revenu en Flandre cueillir de nouveaux lauriers, laissant à Turenne le soin de continuer les succès. Celui ci dans une foule de petits combats, a fait l'heureux apprentissage de cet art qui devoit un jour le rendre si célèbre; mais tout-à-coup un revers est né du sein de la prospérité. Turenne persuadé par de faux rapports que l'Armée ennemie étoit éloignée, a cédé aux instances de ses Soldats qui demandoient des quartiers. Surpris, battu, investi, il a payé sous les murs de Mariendal, la peine de son imprudente sécurité; & se voit menacé d'une défaite totale. Condé qui se trouve à deux cens lieues de cette Ville, quitte aussi-tôt une Armée où il est victorieux, vole au secours du Général malheureux, écarte, dissipe l'ennemi qui s'oppose à son passage, joint Turenne, chasse les Impériaux devant lui, pénètre dans la Baviere, gagne une mémorable bataille dans ces mêmes plaines de Norlingue où les Suédois ont été malheureux, & retourne à sa première Armée pour la conduire à de nou-

veaux triomphes. L'Empire alors est plus menacé que jamais ; les Suédois s'unissant aux François sous Torstanson & Turenne, assiègent Ausbourg, & la perte de la Baviere que cette Ville va entraîner, menace d'ouvrir l'Autriche aux deux Armées. Ferdinand III, Successeur de tous les titres de son pere, plie enfin sous les disgrâces de sa maison, & demande une paix que tout conspire à lui accorder. L'Allemagne, théâtre de confusion & de carnage, déchirée à la fois par les enfans & par les étrangers, désire avec ardeur le terme de tant de maux. La Suède est épuisée par ses propres succès, & sa jeune Reine souhaite le calme pendant lequel elle veut cultiver les Sciences dont elle est idolâtre. La Régente de France qui, dans les agitations naissantes du Royaume de son fils, présage des troubles dangereux, se prête avec joie à une paix qui lui permettra de rassembler ses forces contre les Perturbateurs. Ainsi toutes les Puissances qui désolent l'Empire se réunissent dans le même vœu : Davau & Oxenstiern, les plus sages des

AN. 1610. --
1648. de J.C.

Plénipotentiaires assemblés à Munster & à Olinabruk, y concluent la fameuse paix de Westphalie ; c'est elle qui termine une des guerres les plus longues & les plus sanglantes dont l'Europe ait été agitée, par un des traités les plus sages & les plus décisifs qui furent jamais.

D'abord on y fixe la forme du Gouvernement de l'Empire, & les droits de son Chef ; l'Empereur toujours électif ne peut ni changer les anciennes loix, ni en porter de nouvelles ; les Diettes générales ont seules ce droit ; elles seules encore peuvent déclarer une guerre d'Empire, ordonner & fixer les impôts communs sous le nom de Mois Romains, mettre au banc de l'Empire ou proscrire un Prince rebelle. En second lieu, on statue sur le pouvoir des Co-Etats ; chaque Prince, chaque Ville libre, peut faire à son gré des Alliances, la paix, la guerre même, pourvu que dans ces actes de Souveraineté on ne blesse point les loix de l'association générale. Ensuite on règle les Religions ; la Catholique, la Luthérienne, &

la Calviniste sont permises, & chaque
 Etat peut choisir celle qu'il préfère ;
 l'Empereur & les trois Electeurs Ec-
 clésiastiques sont les seuls nécessités au
 Culte Romain. Les Princes dépouillés
 sont rétablis, & le Palatinat du Rhin,
 avec le titre d'Electeur, est rendu au
 fils de Frédéric. On pourvoit au dé-
 dommagement de Maximilien de Ba-
 viere, en créant un huitieme Electro-
 rat en sa faveur. Les biens de l'Eglise
 servent à contenter les autres Princes ;
 des Evêchés qu'on sécularise malgré
 les plaintes du Pape, deviennent la
 récompense du zele que les Protestans
 ont montré pour la cause commune.
 La France & la Suède recueillent de
 solides fruits de leur sang & de leurs
 travaux ; la France acquiert la plus
 grande partie de l'Alsace, la Suède
 conserve la Poméranie, dont les Ducs
 viennent de s'éteindre, & l'on y ajou-
 te les Duchés de Bême & de Fer-
 den. Enfin les deux Couronnes qui y
 donnent la loi, sont déclarées ga-
 rantes du Traité & Protectrices de la
 liberté de l'Empire. Telle est la subs-
 tance de ce fameux traité qui est en

AN. 1610. —
1648. de J. C.

core aujourd'hui le fondement de la Constitution Germanique, & la base du Droit public d'une partie de l'Europe.

La France qui voit Condé couronner la gloire d'une paix si glorieuse avec l'Empire par de nouvelles victoires contre l'Espagne, ne jouit pas de tant de bonheur. La discorde qui agite sa Capitale embrase bientôt le Royaume d'un bout à l'autre, & fait succéder à une guerre étrangère les horreurs d'une guerre civile. La Suède plus heureuse goûte toute la douceur de la tranquillité qu'elle vient d'acquérir; son Trône offre un spectacle moins séduisant pour le vulgaire, que lorsqu'il étoit occupé par un Héros, mais peut être plus intéressant aux yeux du Philosophe. C'est une jeune Reine qui dans l'âge le plus tendre, dans l'âge de la frivolité & des passions, gouverne avec sagesse, fuit les projets d'un Pere immortel, soutient sa gloire, foumet les factions, entoure son Trône de tous les Beaux-Arts, appelle dans son Palais les Sciences les plus abstraites & les

plus profondes, & montre sous les traits d'une Princesse de dix-sept ans un grand Roi, un Philosophe profond, & un excellent Littérateur.

AN. 1610. --
1648. de J.C.

L'Angleterre, ce théâtre de tant de révolutions, présente d'abord un spectacle bien singulier. Tandis que le reste du monde est en proie aux plus grandes agitations, elle seule goûte un profond repos. Jacques, indifférent pour les mouvemens de ses voisins, n'entre dans aucune de leurs querelles, & ne songe qu'à appaiser celles qui naissent dans ses Royaumes. La plus importante à ses yeux est celle des Presbytériens & des Episcopaux; il hait les premiers par ressentiment & par politique. Sa mere a été la victime, & il s'est vu lui-même l'objet de leur audace; d'ailleurs, élevé parmi eux dès son enfance, il a appris à les connoître; la supériorité spirituelle n'est pas la seule qu'ils souffrent avec impatience; leurs efforts contre l'Autel ne sont que les essais des coups que ces farouches Sectaires méditent contre le Trône. Il voit avec effroi qu'ils sont devenus aussi nombreux en An-

ANGLET
TERRE.

AN. 1610.--
1648. de J.C.

gleterre qu'en Ecosse, & il sent les dangers qui peuvent en résulter pour lui & ses Successeurs; mais trop timide pour les attaquer de front, il cherche à les ramener par la persuasion, & à les concilier avec les Episcopaux. Une conférence tenue à Hamptoncourt où le Monarque préside lui-même, lui paroît suspendre les animosités; mais sous cette trompeuse surface, les Presbytériens ne travaillent que mieux à se fortifier, & Jacques qui n'apperçoit point leurs progrès, s'applaudit d'une tranquillité qui en cachant leurs trames, les rend plus dangereuses. Les affaires d'Irlande coûtent peu à son repos, & flattent beaucoup sa vanité; il se félicite de les avoir terminées, d'abord par une injustice réelle qui dépouille les Seigneurs Ultoniens des biens qu'ils possédoient de tems immémorial; ensuite par une apparence d'équité qui fait jouir les malheureux qu'il a ruinés, de la protection des loix. Les Parlemens dont les prétentions augmentent tous les jours, lui donnent des occupations plus sérieuses; il commence par leur oppo-

fer quelque fermeté ; mais bientôt fatigué d'une vigueur qui lui est étrangere , il a recours à une complaisance sans bornes , & s'en fait aimer en livrant les Catholiques à leur haine. Lorsqu'il jouit d'une tranquillité qui lui est si chere , la mort de son fils aîné jette un nuage sur son bonheur ; il est encore plus troublé par les malheurs de son gendre , qui , vaincu sous les murs de Prague après y avoir été couronné , traîne le vain nom de Roi dans l'exil & dans l'indigence. Jacques qui ne peut s'empêcher de s'intéresser au sort de Frédéric , tente de le secourir d'une maniere conforme à son caractère. Il propose le mariage du nouveau Prince de Galles avec la fille de Philippe III , & demande pour dot , le rétablissement de l'Electeur. Le jeune Prince impatient d'accélérer le traité , part pour l'Espagne , & il a pour conducteur Villiers , Duc de Buckingham , Favori du Roi , aussi propre aux petites intrigues de Cour , que déplacé dans la conduite des grandes affaires. La Négociation qui prend le tour le plus heureux , échoue par

AN. 1610.--
1648. de J. C.

les hauteurs du Duc qui le brouillent avec Olivarès, & Charles de retour à Londres, épouse peu de tems après la fameuse Henriette de France. Jacques qui ne voit plus de ressources, se décide enfin pour la guerre, & destiné à vivre en paix, il meurt dans les préparatifs; Monarque dont on a vanté la science, la bonté & l'heureux Règne, mais dont la science fut pédantesque, dont la bonté tint à la foiblesse, & qui ne dut le bonheur de son Règne, qu'à une timidité qui perdit ses descendans.

C'est dans les circonstances les plus difficiles que Charles I monte à vingt-sept ans sur le Trône de son Pere. Une guerre à soutenir contre une formidable Maison, une urgente nécessité de demander beaucoup, un peuple dans l'habitude de donner peu; des Parlemens en possession de tenir tête à leurs Maîtres; deux Sectes qui n'attendent que l'occasion de bouleverser le Royaume pour se détruire; les Episcopaux qui veulent se servir de l'Autorité Royale pour perdre les Presbytériens; les Presbytériens qui

cherchent à abaisser cette autorité pour ruiner leurs adversaires; telle est la délicate situation de Charles. Avec de l'esprit, du bon sens, d'admirables intentions, des connoissances même dans l'art de régner, ce Prince n'a malheureusement ni cette neutralité pour toutes les Sectes, qui pourroit les contenir en paroissant les protéger toutes, ni l'adresse nécessaire pour les affoiblir en divisant les membres qui les composent, ni la foiblesse de Jacques qui lui donneroit une sorte de repos en pliant sous les factions, ni la supériorité d'Elisabeth qui les réprimeroit en les subjuguant. Né le second fils du Roi, destiné dans son enfance à l'Archevêché de Cantorbéry, il a été nourri dans les disputes Théologiques, par des Docteurs qui lui ont fait un principe de conscience de soutenir l'Episcopat: son pere lui a inspiré une haine invincible contre les Presbytériens, & Charles qui a la plus belle ame du monde, est incapable de dissimuler ses sentimens. Tout ce qui l'environne, redouble le danger de sa situa-

AN 1610. --
1648. de J. C.

AN. 1610. —
1648. de J. C.

tion ; la Reine a de grandes qualités, de sublimes vertus, mais fiere, méprisante, entêtée du pouvoir arbitraire, elle ne cesse d'en inspirer le désir à son Eponx. Zélée Catholique, elle protège hautement ce Culte que la Nation déteste, elle a un Nonce à sa suite, & donne par cette conduite, de continuelz sujets de murmures. Courtisan aimable, mauvais Patriote, foible Ministre, insolent Favori, Buckingham augmente tous les jours les ennemis de son Maître. Enfin le Conseil en général est ambitieux, peu habile & avide d'amasser.

Charles commence son règne par convoquer un Parlement, & dès lors il peut appercevoir l'esprit qui règne dans la Nation. Le caractère Presbytérien perce dès les premières Séances, & annonce le plan de faire passer la principale autorité aux Communes. Le Roi qui casse cette assemblée séditieuse, forcé par le malheur de ses armes de demander des subsides, trouve dans un second Parlement, les murmures plus fréquens, l'audace

VII^e. EPOQ. LOUIS XIII. 379

AN. 1610.--
1648. de J.C.

augmentée & les prétentions multipliées. On y porte une accusation de haute trahison contre Buckingham, & malgré la défense du Monarque, on la poursuit avec chaleur. Une nouvelle cassation qui arrête les procédures, ne fait qu'aigrir le peuple qu'on acheve d'irriter par des exactions. Des taxes injustes imposées sur les Vaisseaux, des Edits qui enlèvent aux nobles Ecoffois les bénéfices usurpés par leurs Peres, des emprunts faits aux plus riches Négocians, & arrachés par des menaces, par des emprisonnemens mêmes; voilà les moyens avec lesquels Buckingham équipe la flotte qu'il conduit à la Rochelle. Mais sa malheureuse expédition qui coûte le sang des plus braves défenseurs de l'Angleterre, ne faisant que deshonorer ses armes, & perdre les Protestans de France, l'indignation monte à son comble, & la Nation entière désigne sa victime. Cependant le désordre extrême des finances, ne laissant plus d'autres ressources, le Ministre est obligé de faire convoquer une troisieme fois ce Parlement,

AN 1610.
1648. de J. C.

qu'il craint & qui le deteste. Les principes qui ont guidé les deux premiers, se développent ouvertement dans celui-ci, & ils y trouvent un dange-
 reux Orateur. Le Chevalier Wenhort, le plus éloquent de la Patrie, & le plus versé dans la connoissance des loix, dirige, anime, enchante la Chambre, lui trace la route vers la Démocratie, & tonne contre les abus du Ministère; l'accusation est reprise avec une nouvelle animosité, & Buckingham sauvé du glaive de la loi, à la faveur d'une prorogation, périt peu de tems après par la main d'un assassin fanatique. La prise de la Rochelle qui rend le peuple furieux, devient un nouveau triomphe pour les ennemis du Prince. On saisit cette occasion pour revoir d'un œil sévère, l'administration passée, les impôts, les emprunts, & sur-tout les emprisonnemens arbitraires. Le tumulte qu'excite ce dernier objet le plus important de tous, arrache au Monarque l'acte de *pétition de Droit*; statut fameux qui soustrait la liberté du citoyen à l'Empire du caprice, pour ne

la faire dépendre que de l'autorité de la loi. Cette docilité encourageant l'audace, on propose tous les jours de nouveaux bills, qui tendent à anéantir les droits les plus précieux du Sceptre, & Charles après avoir opposé long-tems la patience & la douceur, est forcé de dissoudre encore ce Parlement.

Buckingham a tenu jusqu'ici les rênes du Gouvernement, Charles les faisit, & forme un plan moins violent & mieux concerté. Résolu de ne plus convoquer de Parlement, il fait la paix avec l'Espagne & la France, & abandonne le rétablissement des Palatins aux victoires de Gustave. Il se forme un nouveau Conseil, & met à la tête ce redoutable Wenhort qu'il comble de bienfaits, qu'il crée Comte de Straffort, & dont il se fait un ami aussi éclairé que fidele. Une sage économie le met en état de soutenir la dignité de son rang avec ses revenus ordinaires; si quelquefois il se permet des levées d'argent que la loi n'autorise pas, elles n'ont rien de révoltant, & il les couvre par une ad-

AN. 1610.
1648. de J.C.

AN. 1610 --
1648. de J. C.

ministration favorable à la justice, au commerce & à l'industrie. Pendant qu'il fait goûter à son peuple la tranquillité & le bonheur, il jouit lui-même de la plus douce félicité. Epoux fidele d'une femme aimable, tendre pere de fils respectueux, Maître adoré de tous ceux qui l'approchent, environné d'une Cour dont les vertus le rendent l'idole, il embellit encore tant de prospérités par le charme inépuisable de l'amour des Beaux-Arts. Tout-à-coup un esprit dangereux vient réveiller son goût pour les disputes de Religion, & tous ses jours ne vont plus être marqués que par des orages. On voit de ces hommes qui, persuadés que l'austérité des mœurs doit leur tenir lieu de toutes les vertus, se permettent à ce prix d'être orgueilleux, entêtés, fanatiques & brouillons. Tel étoit le fameux Laud élevé du rang le plus bas au faite des honneurs Ecclésiastiques, plus encore par ses intrigues que par le mérite d'une vaste érudition. Rempli des prérogatives de sa dignité, cet Archevêque de Cantorbery voyoit avec indi-

gnation l'Ecosse entiere soustraite au joug de son autorité. Ce Royaume avoit adopté la discipline de Calvin dans toute sa dureté, & ne vouloit que des ministres sans consécration, & un culte sans cérémonies. Une image, une chappe, un surplis faisoient horreur; & baisser ou découvrir la tête au nom de Jesus, paroissoit une superstition abominable. Laud, animé de l'ambition d'étendre sa liturgie, ne cessoit de représenter au Roi que sa conscience ne lui permettoit pas de laisser vivre dans une secte impie, une portion si considérable de ses sujets; & que la vérité, au-dessus de tout égard, exigeoit qu'il lui prêtât ses forces. Le cœur sensible du Monarque hésitoit de tourmenter pour quelques cérémonies, un peuple que tant de titres lui rendoient si cher. Vaincu par les sollicitations du Primat, emporté par son propre penchant, il rend enfin la fatale Ordonnance conforme aux vœux de Laud. Elle paroît d'abord être reçue avec quelque respect; mais le jour que l'Evêque d'Edimbourg veut commencer

AN. 1610.--
1648. de J. C.

l'exercice de la liturgie, la populace accourue en foule dans l'Eglise, jette les bancs à la tête du Prélat, & menace de le mettre en piece avec tout son Clergé. Dans un moment la Ville entiere se joint aux rebelles, & fait pleuvoir une grêle de pierres sur le Temple où se fait le service. Irrités par le frein même qu'on veut mettre à leur audace, ces furieux passent du mépris du Sacerdoce à celui du Trône, & se forment un gouvernement Ecclésiastique indépendant du Prince. Les Provinces s'empresrent d'imiter la Capitale, les Payfans se mêlent avec les Bourgeois, & la Noblesse irritée de la perte des bénéfices ne tarde pas à se réunir aux factieux. Tous ensemble signent une ligue sous le nom de *Covenant* où ils s'engagent à défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, ce qu'ils appellent la pureté Evangelique. Des milliers d'hommes viennent en armes s'offrir pour la défense du *Covenant*; des Officiers formés sous Gustave se mettent à la tête des rebelles, & Leslé Général habile est chargé du suprême commandement

ment. Le Roi qui a effayé vainement la douceur, forcé de recourir à l'autorité, marche contre eux, suivi d'une brillante Noblesse; puis effrayé de l'audace qu'ils font paroître, il donne à l'Ecosse le droit d'avoir un Synode libre, & de suivre le culte qu'elle aime. Mais à peine est-il de retour à Londres, qu'écoutant les insinuations de Laud, il livre publiquement aux flâmes le traité qu'il a dicté lui-même. Cette nouvelle portée à Edimbourg, y rallume la fureur, & la guerre sacrée est résolue plus que jamais. Hommes, femmes, de toutes sortes d'états, de toutes sortes d'âges, s'empressent de fournir les deniers nécessaires pour l'armement, & de fortifier les Places; les Dames de la plus haute qualité se mêlent avec la plus abjecte populace, & portent les matériaux sur leurs épaules. Charles, qui se flatte que l'audace des Ecossois aura excité le ressentiment de la Nation Angloise, convoque un Parlement, & lui demande des secours contre les Rebelles. Sa surprise devient extrême quand il voit les Com-

AN. 1610 --
1648. de J.C.

AN. 1610 --
1648. de J.C.

munes justifier les Ecoffois & blâmer sa conduite. Il casse une Assemblée dont il voit qu'il n'a plus rien à attendre, & secondé des Irlandois Catholiques & de quelques Troupes Angloises, il se met en état de se passer des subsides. Malheureusement la perte d'un tems précieux, le laisse prévenir par les Confédérés qui, animés de toute la valeur qu'inspire l'enthousiasme, pénètrent dans le Nord de l'Angleterre, & s'emparent des principales Places. Charles qui peut réparer ces légers revers, cède à ses Sujets une seconde fois, & malgré l'avis de Straffort, il consent à un traité honteux qui rend le Parlement d'Angleterre l'arbitre entre lui & les Rebelles.

C'est ici que commence ce long, ce terrible Parlement dont les efforts guidés par le génie & l'audace, aboutirent à briser le Sceptre, à immoler le Monarque, & à faire éclore la tyrannie du sein de l'anarchie la plus étrange. Dans l'intervalle de la convocation & de l'assemblée, les brigues les mieux conduites ont agi dans toutes

les Villes, & fait choisir les députés parmi les plus ardens ennemis du Prince. Le Parti des Presbytériens qui, content d'abaïsser l'Autorité Royale, veut conserver le nom de Roi, n'est pas le plus redoutable; il s'en est formé un autre tout autrement dangereux; Parti qui, indifférent pour l'Autel, en veut au Roi & à la Royauté même; qui brûle du désir de renverser le Trône & d'élever sur ses ruines une parfaite Démocratie; Parti composé d'hommes qui unissent la profondeur, la force & l'activité de l'esprit à l'intrépidité du courage. Hambden, Pyn, Vanes sont les Chefs de cette cabale Républicaine. Pyn dont la pénétration ne laisse échapper aucune occasion de parvenir à ses desseins; Vanes dont l'enthousiasme donne à ce Corps une utile chaleur; Hambden dont la funeste prudence dirige les talens de l'un & l'ardeur de l'autre. Cette cabale se cache actuellement dans celle des Presbytériens, & le génie qui la dirige, s'étaye en secret du fanatisme des autres. Un coup hardi caractérise le nouveau Par-

AN. 1610.--
1648. de J.C

lement ; une accusation de haute trahison intentée dès la première séance, fait arrêter Straffort dans la Chambre des Pairs, & le constitue prisonnier à la tour. Laud essuie bientôt le même traitement ; le Garde des Sceaux, & un Secrétaire d'Etat, destinés à un sort semblable, ne l'évitent que par la fuite ; les Régisseurs des deniers Royaux, sont tous inquiétés, & nulle personne attachée au Prince n'est censée innocente. Charles est obligé de se dédire du nom de Rebelle qu'il a employé en parlant des Ecoffois ; la Reine est forcée de descendre à des excuses sur le projet de lever quelques Troupes pour son époux ; Marie de Médicis venue en Angleterre, est outragée par le peuple & chassée par le Parlement. On élargit & on comble d'éloges, trois Ecrivains mis en prison pour avoir écrit contre le Prince. On approuve tout ce qui s'est fait en Ecoffe, & non content de remercier l'Armée qui a combattu contre le Roi, on lui accorde une gratification. Cependant on poursuit avec chaleur le procès de

Straffort ; son sang est regardé comme nécessaire pour sceller la base de la République. On déteste en lui , le déferteur d'une faction que son éloquence faisoit triompher , & l'on y redoute un Ministre qui peut donner d'utiles conseils à son Maître. Envain montre-t-il l'irrégularité des procédures , & l'animosité de ses Juges. Comme on craint que ceux-ci n'osent rendre la sentence qu'on exige , les Communes prennent le parti de porter contre lui , un bill de proscription. La Chambre des Pairs qui se refuse long-tems à cette violence , effrayée par les clameurs & les menaces du peuple , donne enfin son consentement. Celui du Roi est encore nécessaire , & quelle apparence de lui arracher l'ordre pour la mort injuste d'un ami , & d'un ami qui s'est sacrifié pour lui ! Ici les Chefs Républicains redoublent leurs factions & leurs brigues ; la populace , qu'animent des Prédicateurs fanatiques , entoure le Palais avec fureur , fuit le Roi dans les rues , & demande à grands cris le sang du prétendu coupable. La crainte d'embraser l'Etat ,

390 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. --
1648. de J.C.

la vue de la léditition qui augmente tous les jours, les instances des Courtisans, les larmes de la Reine, arrachent au Monarque après mille agitations douloureuses, un aveu qu'il ne devoit jamais donner. Straffort qui a eu la générosité de solliciter sa mort, monte sur un échafaut avec le même courage & la même sécurité qu'il avoit montrés, lorsqu'objet de l'admiration des deux Chambres, il en dirigeoit les délibérations. Après ce coup, on voit tout plier sous les Parlementaires. Les Tribunaux dependans du Roi sont abolis, les Evêques sont exclus de la Chambre-haute, les Pairs n'ont plus qu'une ombre d'autorité, & le Monarque perd toute la sienne. On lui fait signer une promesse de convoquer un Parlement tous les trois ans, & on lui arrache une déclaration fatale qui laisse au Parlement actuel, le droit de rester assemble tant qu'il le jugera nécessaire au bien de l'Etat. Les ennemis sûrs de n'être plus arrêtés dans leur ouvrage, travaillent rapidement à élever l'édifice de la Démocratie. Charles qui voit la condes-

tendance devenir le jouet de ceux qui en profitent, songe enfin à repousser l'audace par la force, & il se flatte de trouver des ressources dans le peuple même de Londres qui commence à le plaindre; mais tout-à-coup la nouvelle de la conspiration d'Irlande, fournit à la cabale l'occasion d'une calomnie qui rend au peuple toute sa haine. Le fanatisme des Presbytériens, devenu l'arbitre des droits du Souverain, faisoit sentir tout le poids de ses fureurs à une Nation que l'on favoit également attachée à sa Religion & à ses Rois. Les biens, la vie, l'honneur de ces Insulaires, étoient en proie aux caprices de leurs tyrans qui les dépouilloient ou les massacroient avec autant d'impunité que d'audace. Les Irlandois ne voyant plus dans leurs oppresseurs que des furieux qui se jouoient de toutes les loix, & des ennemis implacables du Prince commun, avoient cru ne devoir plus rien à ces injustes étrangers, & dans une conjuration voilée avec un profond secret, ils les avoient fait tomber sous leurs poignards. Dans le

AN. 1648
1648 de J. C.

foulèvement de toute une Nation irritée par de longues injures, & animée par la haine de Religion, il se commit sans doute des excès. Ils furent bien grossis à Londres où l'on présenta toute la Nation Angloise habitante de l'Islande, égorgée avec perfidie. Les Presbytériens faisoient avidement cette circonstance, & accusent Charles d'être l'auteur ou du moins le complice du massacre. Les Communes le supposent dans une requête séditieuse, & les Prédicateurs dévoués à la cabale le disent ouvertement dans leurs chaires. Le Peuple ne voit plus dans son Roi que le bourreau de ses compatriotes, & rentre plus que jamais dans les intérêts de l'assemblée. La populace s'atroupe en poussant des cris furieux, & vient jusqu'aux portes du Palais faire retentir des clameurs insolentes. Les Lords, les principaux Bourgeois, les Etudiants des Colléges accourent pour défendre leur Monarque. La Ville entiere se divise, prend les armes, tend les chaînes, & se prépare à la violence. Charles qui ne voit plus de sûreté à Londres, se retire à Hamp-

roncourt où la haute Noblesse & les Chefs du second Ordre viennent se ranger sous les Etendarts ; les secours de Hollande grossissant cette Troupe, il se trouve bientôt à la tête de dix mille combattans que commande sous lui Robert son neveu, fils de l'infortuné Palatin. Londres & presque toutes les grandes Villes se déclarent pour le Parlement ; le Comte d'Essex qu'il nomme son Général, a sous lui quinze mille hommes. Les deux Armées impatientes de combattre, frappent à Edghill les premiers coups qui vont être suivis de tant de carnage. La victoire décidée d'abord par l'intrépidité de Robert, devient incertaine par l'ardeur de ce Prince qui ne songeant qu'à poursuivre les fuyards, laisse l'Infanterie Royale à découvert. Un second combat aussi glorieux, est plus décisif pour les Royalistes ; vingt rencontres particulieres offrent le même succès. Envain le Poëte Waller relever il un moment l'honneur des armes Parlementaires ; vaincu lui même ; il est obligé de se sauver avec les débris de sa Troupe entièrement défaite,

 AN. 1610. --
 1648. de J. C.

AN. 1670.--
1648. de J.C

Essex surpris une seconde fois, n'est pas plus heureux, & la mort d'Hambden tué dans cette action, semble une perte irréparable pour les factieux. Bristol investi est forcé de céder à la bravoure du Palatin, & Londres ouvert au Vainqueur, attend en tremblant un Maître suivi de la victoire & de la vengeance. Libre de terminer ainsi la guerre en allant droit à la Capitale, Charles cède à l'avis d'un Conseil perfide qui l'en détourne, & les Traîtres le menent à Gloucester où une Garnison fanatique arrête tous les efforts du Vainqueur.

Londres revient de sa consternation, & le Parlement redouble son activité; il donne une nouvelle Armée à Essex, & s'adresse aux Ecoissois qui lui vendent une Armée de vingt mille hommes. Charles a recours aux Irlandois, toujours prompts à se dévouer pour leur Prince; & un Corps de cette Nation, vole en Ecosse pour la défense du Monarque. Toute la Grande-Bretagne est un théâtre de discord & de carnage; nulle Province, nulle Ville où les citoyens, les parens

mêmes ne donnent des combats les uns contre les autres. Outre une infinité de petits corps, six Armées désoient les extrémités & le milieu de l'Angleterre, tandis que Mont-Rose à la tête de huit cens Ecoissois fideles, de douze cens Irlandois mal armés, mal payés, mais animés par leur fidélité & leur courage, dissipe des Armées trois fois plus nombreuses, se rend maître de la campagne, bloque les Villes rebelles, porte la terreur dans Edimbourg, & aussi habile dans la négociation que dans les armes, détache du reste de la Nation, les braves Montagnards. Le Roi continue d'être heureux dans les Provinces Méridionales, & ses Lieutenans ne le sont pas moins dans le milieu du Royaume. Mais un revers sanglant abat son Parti au Nord de l'Angleterre. Le Prince Robert qui a volé au secours du fidele Newcastle assiégé dans Yorck par les Rebelles, l'a dégagé avec autant de succès que de valeur; & animé par cet avantage, il les a attaqués dans la plaine de Mortemoore sous les murailles de cette grande

AN. 1650.--
1648. de J. C.

Ville. Newcastle les a enfoncés du premier choc, & le Prince le secondant avec son ardeur ordinaire, ils ont vu les Parlementaires fuir devant eux & leur laisser la certitude d'une victoire décisive pour le Monarque. Mais dans un moment tout a changé par les talens d'un seul homme. Cromwel Commandant d'une aîle des Révoltés, s'étoit retiré dès le commencement du combat pour se faire panser d'une blessure. Au bruit de la défaite des siens, il retourne précipitamment sur le champ de bataille, & du premier coup d'œil il observe que les vainqueurs sont aussi en déroute que les vaincus; sur le champ, il attroupe quelques fuyards, les ranime, se met à leur tête, tourne contre les Royalistes, se précipite sur eux avec tant d'ordre & de furie, tant de prudence & tant de valeur, qu'il les fait fuir eux-mêmes, & donne à son Parti une victoire complete. Tout plie dans le Nord de l'Angleterre sous les heureux Rebelles, tandis que tout cède à Charles dans les Provinces du Sud. Il chasse devant lui Essex, le pousse dans

la pointe de Cornouaille, l'enferme entre ses Troupes & la mer, & le force à fuir dans un Vaisseau, en abandonnant son Armée que le Roi fait prisonniere; ce Général que le Parlement remercie de son zele, au lieu de blâmer son infortune, reparoit bientôt avec de nouvelles forces, marche au-devant du Monarque pour lui couper le chemin d'Oxford, & livre un nouveau combat dont chaque Parti s'attribue l'honneur. Charles qui voit l'effusion de tant de sang devenir inutile pour la décision de sa querelle, offre aux deux Chambres un nouveau traité où il se relâche de ses droits les plus précieux; elles lui ôtent tout espoir par la rigueur de leurs demandes nouvelles.

Une inflexibilité si étrange venoit de la révolution qui s'étoit faite dans la Chambre-basse. Les Presbytériens n'avoient plus la principale autorité; elle avoit passé à la cabale des indépendans, qui nourrie dans leur sein, a fait servir leurs intrigues à ses vues sanguinaires. Plus fins, mieux concertés, plus actifs, ceux-ci avoient acquis insensiblement la principale

398 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. —
1648. de J. C

confiance à Westminster , & dans les camps. La mort d'Hambden qui avoit paru leur enlever leur plus fort appui , avoit tourné à leur avantage. Ce Chef de Parti avoit été remplacé par un homme tout autrement dangereux. Olivier Cromwel , né dans le Comté de Huntington , d'une famille noble , mais pauvre , étoit parvenu à se faire élire Député de Cambridge. Une haine naturelle pour toute dépendance , & un penchant décidé pour toutes les factions , l'avoient d'abord jetté dans toutes les brigues ennemies du Trône. Au milieu de tant de Sectes opposées qui agitoient le Parlement , indifférent pour toutes , il avoit si bien faisi les traits , le ton , le caractère de chacune , qu'il en étoit devenu l'ame , & pour ainsi dire le centre où elles venoient réunir leurs intérêts. Il se servoit de cette confiance , pour élever sur leurs ruines , celle des indépendans , dont l'élévation étoit le premier degré à la sienne. C'étoit dans cette vue qu'il cherchoit à rendre irréconciliables , Charles & les Communes , & qu'il rendoit les articles du traité si rigoureux , afin de dégoûter le Roi ,

de le pousser à bout , de le forcer à continuer la guerre , & de lui en faire un crime auprès de la Nation. C'étoit lui qui faisoit proposer trois articles qu'il savoit que le Monarque n'accepteroit jamais ; l'abandon de ses Parrifans à la haine des Rebelles ; la cession de la Milice , & l'abolition de l'Episcopat. Les refus de Charles ayant assuré les projets de Cromwel , il tourne ses vues sur l'Armée Parlementaire , & travaille sans relâche à la mettre aveuglément dans les intérêts de la cabale. Essex & ses amis magnifiquement récompensés , sont rappelés à Westminster , sous prétexte qu'on a besoin de leurs lumieres , mais en effet parce que coupables de rebellion , ils ne le seroient pas d'un parricide. Fairfax connu par son talent pour la guerre , mais de peu de génie & facile à gouverner , est déclaré Général , & Cromwel est nommé son Lieutenant. Celui-ci , qui sous un titre subordonné , regle les opérations en Chef , commence par mettre à la tête de tous les corps , des hommes de la plus basse naissance , qui devant

AN 1610.--
1648, de J.C.

tout à leur Protecteur, deviennent d'aveugles instrumens de sa volonté. Ensuite il s'attache les Soldats, & s'attire leur vénération, autant par sa réputation de sainteté, que par son habileté & sa valeur. Ses créatures, de concert avec lui, publient dans le camp que Cromwel est un homme inspiré, qui a des visions du Ciel & des révélations immédiates. Une apparente rigidité de mœurs, un jargon mystique tiré de l'Écriture sainte, des soupirs, des larmes mêmes, des extases, aident à persuader cette fable à des Soldats grossiers & superstitieux; ils ne voient plus dans le Lieutenant de leur Général qu'un Prophète aux oracles duquel ils se feroient un crime de résister. Soldat, Capitaine, Missionnaire, il joue à la fois tous ces rôles; il prêche ses Troupes dans les marches, dans le camp, au commencement d'un combat, comme si forcé par l'inspiration divine, il se trouvoit dans la nécessité d'annoncer les ordres du Ciel. Par ce stratagème, il parvient à former une Armée d'enthousiastes, & fortifie la va-

leur du guerrier par l'imbécillité du fanatique. Que peuvent Charles & ses amis contre des extravagans si redoutables ? Toute la sagesse devient inutile contre une multitude de Rebelles qui croient aller à Dieu en marchant à la mort pour détrôner leur Maître. Les deux Armées qui se rencontrent à Naesby, y combattent avec cette disparité de forces, & Cromwel y déploie le même génie qu'à Mortemoore; il arrache à Robert une victoire dont ce Prince se croyoit sûr; il reprend son Gendre fait prisonnier par les Royalistes, & livre à son Parti l'avantage le plus décisif. Ensuite avec une activité prodigieuse, il marche vers l'Ouest, s'empare de toutes les forteresses qu'il trouve sur son passage, pendant que Fairfax & les autres Chefs, se saisissent avec la même promptitude de toutes les Places qu'ils assiègent. Le Roi réduit à s'enfermer dans Oxford, apprend en même-tems que Mont-Rose, après avoir fait des actions héroïques en Ecosse, a été enfin accablé sous le nombre avec ses Irlandois, & qu'il a laissé ce Royau-

me dans un état aussi désespéré que
 1648. de J. C. l'Angleterre.

Ses Troupes anéanties , ses Généraux ou pris ou mis en fuite , ses amis accablés , ses Partisans n'osant exprimer leurs vœux , point d'argent , nulle place de sûreté , un Parlement qui lui refuse même l'entrée de Londres , une Armée séditieuse qui ne lui montre que des fers ; telle est l'affreuse situation où Charles se voit réduit. Il lui reste la ressource de l'Irlande toujours fidelle ; il la néglige , & se jette dans les bras des Ecoissois ses ennemis. Né parmi eux d'une famille qui depuis plusieurs siècles régné dans ce pays , il se flatte d'y trouver au moins une compassion qu'on accorderoit à un Prince étranger & malheureux. Il n'est pas long-tems sans appercevoir les funestes conséquences de sa démarche. Accueilli d'abord avec un feint respect , il est bientôt l'objet des outrages les plus sanglans & d'une captivité rigoureuse ; puis victime d'un infame traité , il se voit vendu à ses implacables persécuteurs , par ses perfides compatriotes.

Cromwel qui vient de dissiper le Parti du Roi, a été l'ame de cet horrible traité, & c'est alors qu'il entrevoit l'exécution de ses vastes projets. Il commence par travailler à s'attirer toute la confiance du Parlement & sur-tout des Presbytériens. Il témoigne à cette assemblée le respect le plus profond, & une aveugle déférence; il ne parle des grandes choses qu'elle a faites, qu'avec une espee d'enthousiasme & des larmes d'admiration; il lui proteste une obéissance qui ne connoît point de bornes, & ce n'est que d'une voix timide qu'il ose proposer ses conseils. Lorsqu'avec cet artifice soutenu de l'éclat de ses victoires, il s'est acquis le principal crédit dans la chambre, il parle des Requetes que l'armée a présentées & qu'il a dictées lui-même comme des libelles séditieux & punissables; il leur fait voir ce Corps comme dangereux & dont il est essentiel de prévenir l'audace; il ne cesse de répéter qu'on ne réduira jamais les féroces Soldats qui le composent, que par les traitemens les plus séveres

AN. 1610. --
x648. de J.C.

& même les plus rigoureux. il amene ainsi les deux Chambres à rendre tous les jours des Ordonnances qui chagrinent l'Armée ; il en vient jusqu'à faire passer un bill qui envoie la plupart des Régimens qui la composent, en Irlande où les soldats croient voir un tombeau infallible. Maître de ces réglemens, il se charge d'aller les faire exécuter lui-même ; mais à peine est-il arrivé dans le camp, il assemble tous ses amis, déplore le sort de tant de braves Soldats, peint avec les couleurs les plus noires, l'ingratitude des Presbytériens, & en exhortant les Troupes à l'obéissance, il fait tout ce qui est nécessaire pour les porter au soulèvement. Les Soldats indignés comme il a prévu, animés d'ailleurs par ses Emissaires, se révoltent unanimement, jurent de ne plus reconnoître le Parlement de Westminster. Cromwel maître secret de ce conseil, que ses artifices ont fait naître, y fait proposer d'enlever le Roi, de le transporter à l'Armée, & de demander l'exclusion des Membres du Parlement, opposés à ses desseins. Les

Communes commencent alors à ouvrir les yeux sur le caractère de Cromwel ; & secondées de la Ville de Londres , elles rendent une Ordonnance qui destitue les Chefs de l'Armée de leur emploi , & qui arme la Milice Bourgeoise. Cette hauteur met le comble aux vœux de Cromwel , en lui donnant un prétexte de faire agir la violence contre l'Assemblée , & Fairfax qui lui est entièrement dévoué , marche contre les nouvelles levées des Bourgeois , qui fuient aussitôt qu'elles apperçoivent les étendarts des Indépendans. Ceux-ci entrent sur le Champ dans la Capitale, s'emparent des avenues de Westminster , au moment où les Députés doivent se réunir , empêchent d'entrer tous ceux qui leur sont suspects sur-tout les Chefs des Presbytériens , & rendent par cette violence , les Partisans de la cabale Républicaine , seuls arbitres des délibérations.

Cependant l'infortuné Charles enlevé par l'Armée , conduit à Hamptoncourt , se flatte pendant quelque tems d'une nouvelle destinée. Il se

AN 1610 --
1648. de J. C.

voit servi avec la splendeur & les égards dus à son rang, & que les Presbytériens lui ont refusés; il reçoit la permission d'embrasser ses amis, & trouve les plus respectueux hommages dans les Chefs des Soldats qui l'entourent. Cromwell sur-tout lui témoigne une profonde vénération, il gémit avec lui sur son sort passé, il lui fait voir un avenir plus heureux, le félicite de n'avoir plus à traiter avec les implacables Presbytériens; il le séduit par la facilité qu'il lui fait appercevoir de trouver dans le Conseil de guerre, des ennemis plus généreux, & il se montre tout prêt à le servir de son crédit, & même à verser pour lui son sang. Le perfide gagne ainsi la confiance d'un Monarque trop sincère pour n'être pas crédule; il lui arrache ainsi ses secrets, & se sert de ces découvertes pour ourdir la trame sanguinaire qu'il prépare. En même-tems il lui fait proposer par d'autres, les traités les plus durs, & sur-tout l'abolition de l'Épiscopat qu'il fait que Charles n'acceptera jamais. Appuyé du refus qu'il a

prévu , il sème adroitement dans toutes les parties du camp , que le Roi rejette les conditions les plus raisonnables , qu'il est l'opiniâtre ennemi de ses peuples , & qu'il veut les poursuivre par une guerre interminable, S'appercevant que ses plaintes ne suffisent pas encore pour familiariser les esprits avec un parricide , il imagine un nouvel artifice. Il se met plus avant que jamais dans les bonnes graces de son Maître ; il feint un zele ardent pour sa conservation , & confirme ces sentimens par de faux avis qu'il donne continuellement au Monarque. Après avoir joué long-tems ce rôle , il vient un jour , l'effroi & la consternation peintes sur le visage , lui faire la fausse confiance d'un assassinat imaginaire , & l'exhorte à fuir dans l'Isle de Wigth où il lui promet un asyle assuré. L'infortuné Charles suit ce fatal conseil , & n'est pas plutôt arrivé dans cette Isle , qu'il se voit arrêté par le Gouverneur dévoué à Cromwel. Le fourbe court aussi-tôt dans tous les rangs , & comme le Roi avoit fait serment de ne point quitter

AN. 1610.--
1648. de J.C.

Hamptoncourt , il se sert de cette circonstance pour le noircir comme un parjure , comme un homme sans foi avec lequel il n'est plus possible de conclure un traité solide , & dont la mort peut seule assurer le repos de la Nation. Rien n'étoit plus aisé à Cromwel que de se défaire du Monarque dont il tenoit actuellement le sort entre les mains ; mais il vouloit le perdre avec une forme apparente d'autorité légale , en le faisant condamner par le Parlement , ce même Parlement dont il médite la ruine. Voyant que malgré toutes ses ruses , une grande partie de cette Assemblée , quelque fanatique qu'elle fût , étoit résolue de s'opposer à son crime , il suscite divers accusateurs contre les Membres qui la composent , & par des Requêtes séditioneuses , présentées au nom de l'Armée , appuyées des plus insolentes menaces , il fait exclure quarante Députés qui lui sont suspects. Cette violence rendant la cabale dominante dans la Chambre des Communes , il commence alors à montrer ses projets sur la personne même du Roi ;

AN 1610.
1648. de J.C.

Roi ; mais comme la demande de sa mort auroit révolté les esprits , il ne fait demander d'abord que sa simple déposition. Ireton son Gendre qui ouvre les avis , prenant pour base de son discours , cette maxime dangereuse , que les Rois & les peuples font un contrat mutuel , les Rois de protéger leurs peuples , & de les rendre heureux ; les peuples de les respecter & leur obéir ; il en conclut que Charles se déclarant l'ennemi de la Nation , on peut , on doit même cesser de le regarder comme Roi. Cromwel qui parle après lui , donne un nouveau poids à ses raisons , & des signes menaçans appuyant sa bisarre éloquence , la Chambre des Communes prononce l'abjuration. Les Pairs que leur naissance attache davantage à la Couronne , & qui voient dans la perte de la Monarchie , celle de leur dignité , s'opposent long-tems à ce bill. Une partie renonce à se trouver au Parlement , l'autre effrayée par les menaces & les cris des Soldats qui environnent Westminster , consent à passer le bill , à condition qu'on ne

An. 1610. --
 1648. de J.C.

portera pas plus loin l'audace contre le Trône.

Cependant cette voix sainte qui parle toujours en faveur des Princes malheureux , se réveille dans les cœurs. Les traitemens indignes dont on accable le Monarque , augmentent ces sentimens , & le décret d'abjuration les porte au plus haut degré. Les Artisans de la Capitale assemblés en tumulte , demandent à revoir le Roi ; les Habitans de Surey présentent solennellement une Requête en sa faveur. Les Kaintiens prennent unanimement les armes , & s'unissent aux Provinces de l'Ouest. Huit mille Gallois marchent rapidement vers Londres. Le Duc de Buckingham paroît à la tête de la Noblesse du milieu du Royaume ; les Ecoffois honteux de leurs procédés , pénètrent dans le Nord de l'Angleterre sous le Duc d'Hamilton. La flotte se révolte , & huit gros Vaisseaux se joignent au Prince de Galles qui vient de la Hollande avec une escadre de vingt voiles. L'Europe croit la cabale perdue , & le Parlement qu'elle opprime , se

persuade qu'il touche au moment de la liberté ; mais Cromwel plus ferme , plus actif , plus grand que jamais , fait face de tous côtés à tant d'orages qui l'assaillent. Il partage promptement l'Armée qui lui obéit , en différens Corps , fait marcher les plus petits contre les Corps les plus foibles , & forme quatre détachemens considérables. Il envoie Fairfax au Midi , Lambert au Nord , & s'avance lui-même vers l'Occident , tandis que Warwick à l'Orient , s'oppose à la descente du Prince. Tout cède à l'impétuosité de Fairfax & de Cromwel ; le premier subjugué Londres, les Comtes de Surey & de Cornouailles , & pousse les Royalistes dans Colchester ; le second défait les Gallois , foumet la Province de Merts , & va assiéger Pimbrock , forteresse importante & bien défendue ; Buckingham battu par Lambert , se voit obligé de fuir l'Angleterre , & le Prince de Galles après des tentatives inutiles , est forcé de regagner la Hollande.

Les sièges de Colchester & de Pimbrock , arrêtant les Chefs de l'Armée ,

AN. 1610.--
1648. de J. C.

& les mouvemens des Ecoſſois, promettant un tems conſidérable avant leur diſſipation, la Chambre-haute faiſit avec ardeur cette occaſion de ſauver le Roi, & engage la Chambre-baſſe, devenue libre par l'abſence de Cromwel, à renouer les Négociations. Le Roi tiré de ſa priſon, eſt mené à Newport où on lui propoſe un nouveau traité, toujours à la vérité auſſi dur, à la faveur duquel on va lui rendre toute la ſplendeur du Trône. Charles cédant enfin à ſa deſtinee, ſigne les rigoureuſes clauses avec quelques reſtrictions, & on n'attend plus que la ratification du Parlement que cette aſſemblée eſt prête à faire. Tout-à-coup on voit revenir l'Armée plus puiffante que jamais; Fairfax a pris Colcheſter, & il eſt de retour à Londres après autant de ſuccès que de pas; Cromwel a fait des prodiges; Maître de Pimbrock, il a volé au Nord du Royaume, diſſipé les Royaliſtes Anglois, ſecouru Lambert preſſé par les Ecoſſois, & les attaquant à leur tour, il en a battu vingt-cinq mille à la tête de dix mille

hommes. Il a soumis tout le Sud de l'Ecosse, entré en Vainqueur dans la Capitale, & flatté, quoique haï de tous, il s'est fait donner le nom de Conservateur de la Nation; revenant à Londres avec ses Troupes victorieuses, il y paroît avec une autorité augmentée par la rapidité & l'éclat de tant de triomphes. C'est alors que levant tout-à-fait le masque, il fait présenter une Requête au Parlement où blâmant le traité qu'on a repris avec le Monarque, il demande au nom de l'Armée & du peuple, que Charles soit puni comme coupable de tout le sang versé dans la guerre, & qu'on trouve pour l'avenir une nouvelle forme de Gouvernement. Le Parlement rejettant cette proposition avec horreur, l'Armée fait enlever le Roi, & le conduit à Vindsor. Sur le champ, elle entre dans Londres, se saisit encore des avenues des deux Salles, & exclut des Communes, cent cinquante Membres dont elle met quarante en prison. Cromwel délivré ainsi des Presbytériens à qui il reste encore quelque étincelle de vertu, fait

AN. 1610. --
1648. de J. C.

passer enfin le bill sanguinaire. La Chambre des Pairs, continuant à le rejeter avec indignation, & se montrant inflexible aux promesses & aux menaces, les Indépendans font déclarer que le pouvoir législatif appartient uniquement aux Communes, parce que la souveraine puissance est originairement dans le peuple. C'est dans ce reste impur de gens obscurs & fanatiques que l'on choisit cent cinquante Commissaires pour former une Cour de justice, destinée à juger à mort un des plus grands Rois de l'Univers.

Les Villes, les Provinces, les trois Royaumes, l'Europe entière frémit à la nouvelle de l'érection de ce Tribunal. Le peuple de Londres, déchiré de remords & frappé de consternation, déteste hautement cet attentat; les Ministres Presbytériens, déclament dans leurs sermons contre l'horreur d'un parricide, les Ecoissois députent en hâte, pour porter les plus vives protestations; les Etats généraux ordonnent à leurs Ambassadeurs de remonter que cette action,

deviendra le scandale de la Réforme. L'Electeur Palatin accourt pour sauver son Oncle ; les Seigneurs présentent leur tête pour conserver celle du Roi ; le Prince de Galles, le Duc d'Yorek, & le Prince d'Orange, offrent de céder tous leurs droits à la Couronne ; la Reine écrit de la maniere la plus humble à l'Orateur des Communes, & l'Ambassadeur de France y joint ses sollicitations ; tout devient inutile pour l'infortuné Charles ; Cromwel nommé un de ses Juges, soutient ses Collègues par ses discours, par ses promesses, par ses inspirations, par ses extases, par ses larmes ; Fairfax arrête le peuple par les armes, & le Ministre Peters, secondant les Indépendans, prêche dans les chaires la justice de la mort du Roi.

Charles, conduit par des Soldats qui l'outragent, paroît devant ces parricides, & y soutient toute la Majesté de son rang. Il demande avec une noble fieré où se trouve la Chambre des Pairs, si essentielle pour représenter la Nation ; il refuse de se soumettre à répondre, de peur d'avouer

AN 1648. de J. C.

une autorité aussi peu fondée que celle des Pirates & des voleurs, & de s'attirer le juste reproche d'avoir trahi la Constitution de l'Etat. Sans aucun signe de crainte, sans aucune marque de colere, c'est avec le plus heureux mélange de fermeté & de douceur, avec un sang froid digne de Socrate, qu'il voit ce ramas de misérables prêt à l'envoyer au supplice. Il consent à justifier sa conduite dans une Assemblée formée selon les loix, non en accusé, titre qui ne convient point à son rang, mais en pere qui veut bien rendre raison de ses démarches à ses enfans. Le parricide Tribunal décide qu'il est tombé dans le crime de la contumace, & le condamne à avoir la tête tranchée, comme tyran, traître, & homicide. Trois jours s'écourent entre la signature de la sentence & son exécution; Charles les passe avec une tranquillité d'ame plus grande qu'il ne l'avoit jamais montrée sur le Trône. Il console avec un front serein, le peu de domestiques qu'on a laissé auprès de lui; il fait venir le Duc de Glocestre son troisieme fils, &

Elisabeth la dernière de ses filles, & leur donne les avis les plus sages sur leur conduite. Il leur recommande sur-tout d'honorer leur mère, & leur ordonne de mander au Prince de Galles qu'il lui défend de le venger. Il passe la dernière nuit dans un sommeil tranquille, se leve avec sa sérénité ordinaire, s'entretient avec l'Evêque de Londres sur la conduite que doivent mener ses fils, le charge des assurances les plus tendres de son amour pour la Reine, & s'avance au milieu d'une haie épaisse de Soldats dont il entend les outrages sans émotion, & monte sur l'échafaud dressé devant son Palais. Il y paroît avec un courage ferme & sans affectation, harangue en peu de mots, avoue qu'il mérite cette peine pour avoir eu la foiblesse de consentir à la mort d'un homme innocent, exhorte le peuple à rappeler le Prince de Galles, & à le reconnoître pour son Roi. Prêt à mettre la tête sur le billot, il rappelle encore par un signe qu'il fait à l'Evêque de Londres, l'ordre de recommander à son fils de ne le point ven-

AN. 1648. de J. C.

AN 1610.
rép. de J. C.

ger, & tend la tête à un Bourreau
masqué qui la lui tranche d'un seul
coup. Après la mort du Roi, la Cour
de Justice abolit la Monarchie, prof-
crit le Prince de Galles & le Duc
d'York, envoie le Duc de Gloces-
tre en Hollande, & la Princesse Elisa-
berth dans l'Isle de Wigth, où le cha-
grin alloit terminer les jours. Enfin
elle supprime la Chambre des Pairs,
& déclarant le pouvoir suprême dé-
volu au peuple, elle en fait la Cham-
bre des Communes dépositaire pour
gouverner sous le nom de République.

ITALIE.

L'Italie continuellement menacée
par les Vice-Rois de Naples & les
Gouverneurs de Milan, n'a point de
plus sûre Protectrice que la sagesse
de Venise. Le Sénat voyant le danger
devenir tous les jours plus pressant,
redouble sa vigilance, & fait régner
dans toutes ses démarches une pru-
dence qu'elle fait allier avec la plus
noble fermeté. Une guerre qui sem-
ble d'abord n'avoir pour auteurs que
de vils Pirates, lui donne occa-
sion de déployer toute sa Politique.
Les Uscoques originaires de Dalma-

tie, forcés de se retirer des Villes prises par les Turcs, se sont formés une espece de République dans la petite Ville de Segna sur les bords du Golphe. Imitateurs de Romulus, ils ont ouvert un asyle pour tous les bandits & pour tous les criminels qui, chassés de leur Patrie, erroient dans l'Europe, & fortifiés par l'affluence de ces scélérats, ils ont exercé le métier de Corsaires. Les Négocians de Venise ont été insultés jusques dans ses Ports, & les Gondoles mêmes des Sénateurs n'ont point été respectées. Le sage Sénat jugeant que ce peuple n'oseroit pas attaquer la République, s'il n'étoit soutenu par quelque Puissance, n'a pas tardé à s'appercevoir que l'Archiduc de Gratz étoit l'ame de tous les mouvements de ces Corsaires. La République a commencé par porter ses plaintes à la Cour de ce Prince & à celle de Vienne. Mais fatiguée de vaines paroles qui n'arrétoient point l'audace des Uscoques, elle a pris les armes contre ces Barbares & les a bloqués dans leurs Ports. Désarmé par

AN. 1610. →
1648. de J.C.

AN. 1610. —
1648. de J. C

la médiation de la Cour de Vienne ; le Sénat s'est vu de nouveau attaqué par ces bandits qui, plus soutenus que jamais, & conséquemment plus audacieux, ont porté la désolation sur toute la mer Adriatique. Les Vénitiens laissant alors des ennemis indignes d'eux, attaquent la Maison même qui les protège, envoient une Armée dans le Frioul qui menace les Pays héréditaires, & par ce coup hardi forcent la Cour de Vienne à punir les Uscoques qui, chassés de Segna, & transportés dans les terres, perdent tous les moyens de nuire. La vengeance que veut tirer Bedmar en livrant la Ville aux flammes, ne sert qu'à rendre le Sénat plus attentif sur les entreprises de Vienne & de Madrid. C'est lui qui dans l'affaire de la Valteline donne l'allarme à la France, & qui, de concert avec elle, conserve aux Grisons une Province si importante à la liberté de l'Italie. C'est lui qui dans la succession de Mantoue s'unit avec cette même Couronne pour soutenir le Duc de Nevers, & arracher

une Place si considérable aux Espagnols prêts à la saisir. Non moins attentif sur les démarches de Rome, en même tems qu'il lui témoigne le respect dû au Chef de la Religion, il oppose une fermeté invincible aux usurpations de la Thiare. Ainsi lorsqu'Urbain VIII veut dépouiller le Duc de Parme du Duché de Castro, la République prend hautement le parti de ce Prince, anime la Confédération des Puissances voisines en sa faveur, & secondée de la France, elle force le Pontife à renoncer à son injustice. C'est avec la même prudence qu'elle ménage pendant long-tems ses intérêts du côté de la Turquie. Elle entretient la paix avec Achmet par de sages complaisances dont elle écarte la bassesse; elle ne se brouille ni avec Osman, ni avec Amurat IV, quelque fier, quelque ambitieux que soit ce dernier Sultan; mais toute sa prudence échoue sous l'imbécille Ibrahim. Un Vaisseau Turc pris par les Maltois, & mené dans le Port de Candie, devient l'occasion d'une rupture. Ici la sagesse du

AN. 1610. —
1648. de J. C.

ROYAUME

AN. 1670. --
1643. de J. C

Sénat est en défaut ; trompée par les apparences d'amitié que prodigue la Cour Ottomane , Venise néglige les avis de son Ambassadeur , & apprend avec indifférence les préparatifs du Sultan. La redoutable flotte qu'on a cru destinée contre Malthe , tourne contre Candie , & trouve cette Isle dépourvue de tout ce qui est nécessaire à sa défense. Les forts emportés après une foible résistance ouvrent la route vers la Capitale , & les Turcs victorieux commencent ce fameux siège qui dura plus de trente ans , où l'Europe entière prit part , où les Volontaires de toutes les Nations Chrétiennes vinrent exercer leur valeur , où la victoire qui demeura enfin aux Turcs , leur coûta cent mille Combattans , & les plus braves Défenseurs de l'Empire.

SAVOYE. Toujours inquiet , toujours incapable de goûter le repos , Charles-Emmanuel continue d'attaquer successivement ou d'intriguer tous ses Voisins. Il veut s'emparer du Mont-fer-rat , & voit la Toscane le forcer d'y renoncer ; il se brouille avec le Gou-

verneur de Milan, & près d'une ruine totale, il ne doit la conservation de ses États qu'au secours de Lesdiguières dont il a si souvent éprouvé la valeur. Uni à ce Connétable, il se tourne contre Gênes, & se flatte de réparer ses pertes par la prise de cette Ville; mais abandonné par son Allié, il est forcé de se contenter de quelque argent. Il rompt avec les François, lorsque l'extinction de la Branche aînée des Gonzagues appelle la Cadette à la succession, parce qu'il imagine avoir trouvé une occasion de réveiller ses prétentions sur le Mont-ferrat; mais après quelques succès, il voit Louis XIII en personne forcer le pas de Suze, prendre Pignerole, & l'obliger d'accepter une paix qui lui ôte tout espoir de s'aggrandir. Victor Amédée renonçant aux projets de son pere, s'accommode avec toutes les Puissances belligérantes, se lie avec les Gonzagues, & s'attache constamment à la France. Il fait éclater sa valeur & son habileté dans la guerre de Parme, où secondé du brave Créqui il remporte sur les Espagnols des victoires signa-

AN. 1610. --
1648. de J. C.

lées. Ce règne trop court est suivi d'une tumultueuse Régence. Christine de France, qui gouverne sous le nom de son fils François-Hiacinte, enfant dont elle a la tutelle, se voit attaquée par ses beaux-freres qui lui disputent l'autorité. Les François qui volent à la défense de la sœur de leur Roi, trouvent les Espagnols qui protègent les Princes, & le Piémont devient le théâtre des animosités des deux Nations. La mort du jeune Souverain faisant passer ses Etats à Charles-Emmanuel II, qui compte à peine quatre ans, la querelle se renouvelle avec encore plus de vivacité entre la Mere & les Oncles du jeune Duc. Ceux-ci seconés des Espagnols s'emparent inopinément de Turin, & forcent la Régente à fuir précipitamment avec son fils dans la Citadelle. Lorsque elle se voit pressée par ses implacables beaux-freres, & prête à tomber dans leurs mains, le Comte d'Harcourt, digne du sang illustre qui l'anime, vole à la tête d'un petit nombre de François, traverse le Piémont avec une rapidité inouïe, arrive

à Turin & assiége la Ville dont les Princes se font rendus les Maîtres.

AN. 1610 --
1648. de J. C.

Bientôt il se voit lui-même investi dans son Camp par un Corps d'Espagnols plus considérable que celui qu'il commande, & qui ont à leur tête Léganez, un des meilleurs Généraux de son tems. Ainsi on voit à la fois la citadelle assiégée par les Princes du sang de Savoye, les Princes assiégés par Harcourt, & Harcourt assiégé par Léganez. L'habileté de Harcourt le dégage en peu de jours de ses dangers; tandis qu'avec un Corps de réserve il fait face à Léganez, il continue de presser la Ville avec ardeur, l'emporte, délivre la Princesse; & fortifié par la Garnison, il se retourne vers les Espagnols, les chasse, les suit de Ville en Ville, & rend à la Duchesse & à son fils, leurs Etats tranquilles & soumis. La Politique de Richelieu achevant ce qu'a si heureusement commencé la valeur de Harcourt, les Princes se réconcilient avec la France, & Thomas le plus habile des deux, déclaré Généralissime de cette Couronne, lui consacre ses talens.

AN. 1610. ---
1648. de J.C.

TOSCANE.

Cosme II au milieu de tant de troubles, a l'art de faire jouir la Toscane d'une profonde paix. Il trouve dans son économie, des fonds pour sou-doyer trente mille hommes dont il se sert pour faire respecter sa Puissance, ou pour protéger ses Voisins, & jamais pour les inquiéter; son fils Ferdinand II suit le même plan, & régné avec le même bonheur; le plus riche Prince de l'Italie, il emploie ses trésors à décorer Florence de magnifiques édifices, à l'embellir de Chef-d'œuvres, & à allier la magnificence de sa Cour à la félicité publique.

PARME,
MODENE,
MANTOUE.

Les Farneses luttent toujours contre les Papes qui veulent les dépouiller d'une partie des possessions de leurs Ancêtres, & les conservent par les puissans secours que leur prêtent les autres Princes d'Italie; la Maison d'Est présente un trait singulier; Alphonse III, guidé par la douleur d'avoir perdu une femme aimable, quitte le Palais de ses peres, & se dépouille de la Pourpre des Souverains, pour s'ensevelir dans un Cloître, &

s'y revêtir de l'habit de Capucin. Il laisse ses Etats à son frere François que sa valeur fait élire le Chef des Confédérés dans la guerre contre Urbain VIII. L'extinction de la Branche aînée des Gonzagues par la mort de Vincent II, fait naître cette querelle où l'on a vu les Maisons d'Autriche & de Bourbon prendre parti, & mettre l'Italie en feu. Le Duc de Nevers, Chef de la Branche cadette établie en France, réclamant une Principauté que la Nature lui donnoit, & que sa vertu méritoit, on a vu l'Empereur & le Roi d'Espagne s'unir pour écarter le nouveau Souverain, la France soutenir le Sujet de son Roi, & le Duc de Nevers après de longues alternatives de succès & de disgrâces, triompher par ses Alliés. Reconnu unanimement par la paix de Quiérasque, il gouverne les Etats sous le nom de Charles I.

Gênes inquiétée par un ambitieux voisin, est encore agitée par les factions que font naître les deux Classes de la Noblesse, dont l'une, fiere de l'antiquité de son origine, prétend

AN 1610. ---
1648. de J.C.PARME
MODRNE
MANTOUE
L'ARRE

GENESE

AN. 1610. --
1648. de J.C.

conserver exclusivement l'autorité. L'autre enflée de ses richesses, dispute au moins l'égalité dans le Gouvernement. Cette querelle apaisée par de sages Médiateurs, est bientôt suivie d'une autre plus frivole dans son origine, plus dangereuse dans ses conséquences. Un homme de la plus basse naissance comme de la plus haute fortune, humilié par quelques railleries dont la Noblesse punit son insolence, prend le parti d'exterminer ce Corps, & de livrer sa Patrie à Emmanuel. Surpris dans ses projets, il invoque en vain la protection de la Savoye dont il n'a été que l'instrument, & son sang mêlé à celui de ses complices, rétablit la tranquillité.

PAPES.

Les Papes n'ont plus qu'une autorité précaire, dépendante non-seulement de la Cour de Madrid, mais encore des Vice - Rois de Naples & des Gouverneurs de Milan. Paul V délivré de la funeste querelle qu'il a eue avec Venise, répare cette imprudence, par des soins plus dignes de son Pontificat; il a le plaisir de voir des Ambassadeurs du Japon,

venir des extrêmités de l'Orient honorer en lui le chef de la Religion que leurs maîtres ont embrassée; un corps nombreux de Schismatiques Grecs rentrer dans la Communion, & le vaste Empire d'Abyssinie rendre hommage à son Siège. Grégoire XV emploie son court Pontificat à seconder de toute sa puissance, la Maison d'Autriche, dans l'espoir de s'en servir pour écraser les ennemis de son Trône. Urbain VIII tente envain d'enlever au Duc de Parme, l'important Duché de Castro. Plus heureux du côté d'Urbain, il réunit ce Duché au Domaine de son Siège. En même-tems, il porte à Rome d'utiles réglemens, gagne les cœurs de ses sujets par sa douceur, & mérite l'estime de l'Europe, par la sagesse de sa conduite. Au milieu de ces travaux, il se délasse avec les Muses, mêle les talens du Poète aux occupations du Souverain, & se montre le Protecteur zélé de toutes les vertus & de toutes les sciences.

La Suisse persiste dans le dessein de

AN. 1610
1643 de J.C.

SUISSE

AN, 1610.--
1648 de J.C.

rester indifférente aux querelles de ses Voisins. Elle voit avec tranquillité l'ambition des deux grandes Maisons de l'Europe, & les querelles de Religion, bouleverser l'Empire & l'Italie; contente de son bonheur, ne troublant jamais celui des autres, elle fournit également à toutes les Puissances, des guerriers aussi braves que fideles.

LORRAINE.

La Lorraine, paisible & heureuse sous Henri le Bon, devient le théâtre d'une guerre qui la dévaste sous le Successeur de ce Prince. L'histoire offre peu de caracteres aussi singuliers que celui de Charles III, Prince qui avec beaucoup d'esprit & de profondes connoissances dans la Politique, ne fit jamais que de fausses démarches dans le Gouvernement. Adoré de ses peuples dont il fit toujours le malheur; Maître d'une Armée disciplinée & soumise, qu'il ne paya jamais; recherché de tous les Partis qu'il favorisa & qu'il trahit continuellement; tour-à-tour l'amî & l'ennemi des François & des Espagnols, il quitta deux fois sa Souveraineté.

la reprit de même, fut errant toute sa vie; & avec les qualités qui pouvoient faire un grand Prince, il ne joua que le rôle d'un aventurier. Aussi inconstant dans ses amours que dans le reste de sa conduite, on le vit épouser la fille de son Oncle paternel dont il tenoit ses droits à la Lorraine, puis dégoûté d'elle, prétendre retenir les Etats de cette Princesse en faisant casser son mariage; la reprendre, la quitter encore, épouser de son vivant la Princesse de Cantecroix, être éperdûment amoureux de celle-ci, s'en dégoûter encore, revenir à sa première Epouse, l'abandonner une troisième fois, & contracter un troisième mariage avec une femme du rang le plus obscur. La Lorraine, sous un Prince si inconséquent, livrée à la vengeance des Princes qu'il trahissoit, voit ses forteresses démolies, ses campagnes ravagées, & ses Villes sans industrie comme sans commerce, devenir la proie des Vainqueurs.

Le Dannemarck offre le long règne de Christiern IV, presque toujours agité & malheureux. Flatté de

AN. 1556. --
1610. de J.C.

DANNE-
MARCK.

432 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. --
1648, de J.C.

L'honneur de devenir le Chef & le vengeur de l'Empire, ce Prince a eu le courage d'attaquer la formidable Maison d'Autriche au milieu de ses prospérités. Heureux dans ses premiers efforts, il n'a pas tardé à les voir suivis des plus terribles disgraces. Battu par Valstein, obligé de sortir de l'Allemagne, poursuivi dans ses Pays héréditaires, tremblant pour sa Capitale, il a été forcé d'implorer la paix & de l'attendre d'un Vainqueur altier, trop heureux de faire oublier la témérité de son entreprise, par la perte de ses possessions Germaniques. A peine a-t-il joui d'un repos qu'il consacroit au bonheur de ses peuples, qu'il a vu descendre le fameux Gustave dans le cœur de l'Allemagne, atteindre jusqu'aux frontières de cet Empire, & menacer la Maison Impériale de sa chute. Il a cru que la Politique lui faisoit une loi d'arrêter les progrès d'une Puissance qui passoit toutes les bornes, & s'il n'a pas tout-à-fait levé l'éendart pendant la vie du Héros, il a profité des circonstances de sa mort, pour

pour se tourner contre ses Sujets. Un Plan si bien concerté a échappé à la fortune. Ses Frontières ont été pénétrées, ses forteresses les plus sûres, surprises ou démolies; le Jutland a été ravagé, les Isles adjacentes dévastées, & Copenhague même s'est vue menacée de toutes les horreurs d'un siège. Christiern n'a échappé à une ruine certaine, qu'en invoquant la médiation de la France, & en perdant des Villes importantes, anciens Domaines de ses Ancêtres. Gardons-nous de juger ce Prince sur les malheurs qui s'attachèrent à ses armes; juste, bienfaisant, Protecteur de toutes les connoissances humaines, instruit des intérêts de son Sceptre, & plein d'habileté pour les suivre, il auroit eu un règne brillant, s'il n'eût point vécu dans des circonstances fatales où toute la prudence étoit forcée de succomber.

L'imprudance de Sigismond continue d'épuiser la Pologne en livrant ses forces à l'exécution des vains projets du Monarque. Tout occupé de la guerre de Russie, il soutient l'Impositeur Demetrius, & mene con-

AN. 1610. --
1648. de J.C.

POLOGNE
ET
RUSSIE.

434 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610.--
1648. de J. C.

tre Zuski la Noblesse de son Royau-
me. Lorsqu'il voit celui-ci abattu ,
& Demetrius triomphant , il aban-
donne ce fourbe qui ne subsiste que
par lui , & le livre à la fureur des
Tartares. Il fait aussi-tôt élire son fils
Ladislas , & content de laisser à ce
nouveau Czar une foible Garnison , il
retourne en Pologne pour y combat-
tre des ennemis plus redoutables. Ce-
pendant le jeune Ladislas qui ne peut
qu'à force de sagesse , faire oublier aux
Russes , qu'un Etranger domine dans
le Palais de leurs anciens Czars , se
livre aux Conseils perfides dont il est
entouré , & les Polonois dont il souf-
fre tous les excès , deviennent des
tyrans qui ajoutent la cruauté à l'ou-
trage. Le peuple immense qui habite
Moskou , se souleve , & les étran-
gers pressés dans le Palais Impérial ,
ne voient d'autres ressources contre
la fureur d'une Populace , devenue
avide de leur sang , que de mettre le
feu au quartier voisin du Palais qu'ils
habitent. L'incendie qui se communi-
que rapidement dans une Ville toute
construite de bois , jette un effroi

qui sauve pour quelque-tems les Polonois ; leur courage , l'ardeur du jeune Prince , leurs habiles manœuvres rétablissent en partie les affaires , & peuvent leur rendre leur premier avantage ; mais Sigismond abandonnant lâchement son fils , après avoir épuisé ses Etats pour lui donner une Couronne étrangere , Ladislas regarde comme un bonheur inespéré son retour dans sa Patrie , & laisse les Russes décider en paix le choix de la main qui doit porter leur Sceptre. Le reste de la vie du Monarque , n'offre plus que les revers multipliés que l'on a vu fondre sur lui , par son obstination contre un Rival qui lui étoit si supérieur. Le Monarque Polonois survit peu à la paix honteuse à laquelle il est forcé de consentir. Ladislas bien plus digne que son pere des suffrages qui lui déferent le Trône , reprend avec succès les armes contre ses anciens ennemis. Les Russes qui sont entrés sur ses Frontieres , levent précipitamment le siège de Smolensko , & ne sauvent l'intérieur de leur pays , que par la perte d'une Province. Plus

AN. 1610. --
1648. de J. C.

436 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. -
1648. de J.C.

heureux encore contre les Turcs , il en fait un horrible carnage avec cette même épée qui les a défaits sous le règne de son pere , à la journée de Chokzim. Aussi propre à négocier qu'à combattre , il saisit habilement le moment des disgraces des Suédois vaincus à Norlingue , pour faire une paix qui rend à la Pologne les Places les plus importantes de la Prusse ; mais la prospérité de ce beau Règne , s'évanouit par l'injustice d'un particulier. Un Seigneur Polonois voisin des Cosaques , insulte cette Nation , & lui brûle quelques moulins ; joignant l'outrage le plus sanglant à l'injustice , il viole la femme du Chef de ces barbares , & plus barbare qu'eux , il la massacre avec ses fils. Les malheureux Cosaques demandent justice au Monarque qui , arrêté par les loix , Protectrices des Nobles , se voit dans l'impossibilité de la faire ; ils prennent aussi-tôt le parti de ne tenir leur vengeance que d'eux-mêmes , & les plus braves guerriers de la Nation , l'épée & le flambeau à la main , entrent dans la Pologne , ravagent ses cam-

pagnes, brûlent les Bourgs, inondent les Villes de sang, & portent la désolation & l'effroi jusqu'aux murs de Cracovie. Toute la valeur de la Noblesse Polonoise cède à la rage de ce peuple qui, naturellement féroce, l'est devenu pour cette fois avec justice. Les Provinces méridionales n'offrent que des monceaux de cendre, & Ladislas n'a pas la consolation de voir la fin de tant de malheurs.

La Russie jouit d'un calme & d'un bonheur qui lui ont été inconnus depuis long tems. Délivrée des Imposteurs & des Errangers, elle a jeté les yeux sur un homme sage & digne de régner sur ses Compatriotes. Michel fils du Patriarche Fœdor, & descendant par sa mere, des anciens Czars, a été placé à la tête de ce vaste Empire. Une paix faite avec prudence, a dissipé les allarmes du côté de la Suède & de la Pologne; la tranquillité née de ces Traités, a été employée à remettre dans l'Etat, l'ordre banni depuis si long tems par les révolutions du Trône; l'audace d'un quatrieme Imposteur qui a osé se dire

438 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1610. --
1668. de J.C

encore un Démétrius , a été bientôt réprimée par la prudence du Souverain ; de justes mesures lui ont remis entre les mains ce dangereux rebelle , & une punition sévère a été le frein nécessaire donné à la témérité. Equitable , humain , Protecteur de l'innocence , ce Monarque qui s'est fait pardonner son élévation au-dessus de ses égaux , a transmis paisiblement sa Couronne à son fils. Alexis a marché sur les traces de son pere & a été encore plus loin ; la Russie a pris en quelque façon sous lui , une forme nouvelle ; quelques Arts sont nés dans son sein ; le commerce a été protégé ; l'industrie a fait des progrès ; la superstition a été diminuée ; & ce pays plongé auparavant dans les plus épaisses ténèbres , a commencé à apercevoir l'aurore du jour qui devoit l'éclairer. Les armes peu heureuses contre les Suédois qui sembloient alors avoir enchaîné la victoire à leurs Drapeaux , se sont soutenues contre les Polonois , & sont devenues redoutables aux Turcs dont les menaces ont été bravées avec la plus noble fier-

té. Les Tartares ont été mis sous le joug ou forcés de respecter dans leurs ravages, les limites de l'Empire, & la Sibirie conquise a donné à la Cour de Moskou ces triburs de riches fourures qui font un de ses plus précieux revenus.

AN. 1610. -
1648. de J. C.

Une grossiere volupté dans le Serail, nulle habileté dans le Conseil, des défaites en Europe, & des pertes en Asie; voilà ce qu'on apperçoit sous le foible Achmet I. L'imbécille Mustapha frere de ce Sultan, tiré d'une obscure prison pour monter sur le Trône, en est précipité, après quatre mois, pour rentrer dans ses fers. Il est remplacé par Osman que le Divan fait couronner à l'âge de seize ans. L'Empire sous ce jeune Sultan, recouvre un rayon de sa gloire; il retient les Tartares sous le joug, & réprime les Cosaques dont les barques ravageoient les bords de la mer Noire. Comme il voit ce peuple autorisé secrètement par la Pologne, il s'en prend à cette République, marche contre elle à la tête de trois cens mille hommes, & les justes mesures qu'il a prises, sem-

TURQUIE

AN 1610. --
1648. de J. C.

blent lui répondre de sa conquête. Les champs voisins de Chokzim deviennent le Théâtre où se décide le sort de cette Monarchie. Le jeune Ladiflas mene au combat la brave Noblesse que son pere a mise sous ses ordres ; Osman plus jeune encore , est à la tête de ses Jannissaires , & donne l'exemple de la valeur. Mais envain le Sultan emploie-t-il les exhortations , les menaces , les prieres ; les Jannissaires ne le secondent point , & une sanglante défaite trahit les espérances du brave Osman. Forcé de faire la paix , il médite de venger l'affront qu'il a reçu sur les rebelles qui en sont les auteurs. Indigné à la fois & des mutineries perpétuelles de ce corps , & de sa lâcheté récente , il forme le projet de le casser & de lui substituer une Milice Arabe ; sentant l'impossibilité d'exécuter son dessein à Constantinople où les Jannissaires sont tous puissans , il médite de transporter le siège de l'Empire dans quelque Ville d'Asie. C'est avec une prudence bien supérieure à son âge , qu'il conduit ce grand dessein , & qu'il le

cache sous des apparences impénétra-
bles; mais la perfidie ou l'imprudence
d'un de ses amis l'ayant divulgué, les
Jannissaires s'attroupent, & vont inves-
tir le Serrail en demandant à grands
cris la tête du Visir qu'ils regardent
comme l'auteur de ce conseil. Le gé-
néreux refus d'Olman irritant cette
sédition Soldatesque, elle perd tout
le respect qu'elle doit au Trône,
force les appartemens intérieurs, fai-
sit, outrage, charge de fers le Sul-
tan, le promene dans toutes les rues
de Constantinople, avec toutes les in-
sultes que peut inspirer la fureur; ce
même Prince, adoré le matin sur le
Trône, est placé dans un tombereau
destiné à conduire les immondices de
la Ville, ayant la corde au col & le
bourreau à ses côtés. Sa mort qui suit
de près cette scène, rétablit l'imbé-
cille Mustapha qui, après avoir joui
quelques mois de cette dignité, est
déposé une seconde fois, & rentre
dans la prison. Son fils Amurat IV
le remplace, & sous ce Monarque le
Serrail est baigné de sang. Quatre fre-
res de ce Sultan & Mustapha lui-

AN. 1610. --
1648. de J. C.

AN. 1610. --
1648. de J.C.

même sont livrés au fatal cordon. La Religion est foulée aux pieds, & la terreur qu'inspire un Prince féroce, rend ce Gouvernement odieux; mais en même-tems la justice est administrée avec un ordre admirable; les Jannissaires tremblans sous un Maître aussi éclairé que terrible, n'osent élever le moindre murmure; les Cosaques repoussés dans leurs marais sont forcés de respecter les frontières; les Perses, vaincus dans trois batailles rangées, se voient enlever les Provinces usurpées; & Bagdad, cette Clef de deux Empires, passe sous le joug Ottoman. Prodiges, débauché & stupide, Ibrahim fait succéder au Règne vigoureux de son frere le Règne le plus foible, & le plus agité qui fut jamais. Les affaires sont négligées; le Trésor épuisé pour le luxe & pour les plaisirs; les Provinces sont désolées par des Bachas dignes de l'imbécille despote qui les a choisis, & nulle femme n'est à l'abri de la brutale passion du Prince. L'outrage qu'il fait au Muphti en enlevant sa fille, devient l'occasion qui délivre l'Empire

SHAWART
LINA V

en perdant le Tyran. Le vindicatif Pontife trame en secret une conjuration où il fait entrer les Principaux de l'Empire, & lorsqu'il est sûr d'en avoir les Chefs dans ses intérêts, il leve l'étendard de la révolte, lance une espece d'excommunication contre son Maître, le déclare indigne de régner, anime, par ce moyen, l'esprit d'une superstitieuse populace, qui demande hautement la mort du Sultan, & le Muphti va jouir du plaisir de sa vengeance, en présidant au supplice de son Maître. Mahomet IV, fils du malheureux Ibrahim, se voit couronné à dix ans, & son nom sert de prétexte à l'avarice & à la tyrannie de la vieille Sultane son ayeule; tout est confondu sous cette tumultueuse Régence, & le Serrail, comme la Ville, est en proie aux plus cruelles agitations.

La Transilvanie continue de former une Principauté que la protection de la Turquie rend indépendante de l'Autriche. Batory que dépose la Cour de Constantinople, périt assassiné par ses Sujets, dont il a été l'oppresser.

AN. 1610. ---
1648. de J.C.

TRANSIL-
VANIE.

AN. 1610. —
1648. de J.C.

Gabor dont les intrigues l'ont supplanté, se rend redoutable aux Empereurs d'Allemagne, pénètre dans la Hongrie, s'y fait couronner Roi, & ne renonce à ce Trône, qu'en obtenant des dédommagemens considérables; son frere Etienne qui prétend lui succéder, est bientôt écarté par Georges Ragotzki; celui-ci profitant des malheurs de Ferdinand II, reprend les armes comme Gabor, souleve la Hongrie, menace Vienne, force la puissante Maison d'Autriche à rechercher avec empressement l'amitié d'un Prince dont les forces sont si disproportionnées, & se fait payer l'alliance qu'il fait avec elle, par de riches concessions.

AFRIQUE. Maroc n'offre plus que des scènes atroces jouées entre des tyrans obscurs, & n'a plus de relation avec l'Europe que par les ravages des Brigands qui sortent de ses ports. Alger, Tripoli, Tunis continuent de présenter une République de Pirates protégée par les Turcs qu'ils paient, & soufferte plus honteusement par les Chrétiens qu'ils enlèvent. La Religion

lie pendant quelques instans l'Abyssinie avec l'Occident ; un de ses Empereurs, renonçant au Schisme des Grecs, embrasse publiquement la Communion Romaine, & reçoit un Patriarche des mains du Pontife ; mais sous le règne suivant, le zèle inconsideré des Ecclésiastiques causant des troubles dans l'Etat, ce vaste Empire secoue le joug du Vatican, & le Rit ancien est repris avec solennité.

AN. 1610 --
1648. de J.C.

La même cause occasionne dans le Japon une révolution semblable, avec des circonstances plus cruelles. Le Christianisme qui triomphoit depuis un siècle dans ces Isles, essuie la plus sanglante persécution que présentent ses annales. Trente-sept mille Chrétiens immolés dans un jour, scellent de leur sang leur attachement à la foi Chrétienne ; tous les Européens compris dans cette proscription, sont chassés de ce riche Empire, & les seuls Hollandois conservent l'avantage d'y commercer.

Les Descendants de Gengis se soutiennent sur le Trône de l'Indostan ;

AN. 1610. -
1648. de J.C.

c'est alors que ces Princes portent leurs armes dans la Presqu'Isle qu'enferment l'Indus & le Gange, & soumettent ces riches Contrées où les Vaisseaux de l'Europe vont déjà verser l'or du Mexique & du Pérou. Le fameux Aureng-zeb commence à se faire connoître à la Cour de son pere par une ambition qui soule aux pieds les droits les plus sacrés, en attendant qu'il se rende célèbre par des vertus qui doivent faire le bonheur des Indes.

La Chine présente une des plus grandes révolutions que nous offrent les fastes de l'Asie. La Dynastie Chinoise dont les Auteurs avoient chassé les Successeurs de Gengis, & qui régnoit depuis deux siècles avec tant de gloire, finit tout-à-coup au milieu des plus sanglantes catastrophes. Toutes les Provinces, lassées du joug d'un tyran voluptueux, s'agitent à la fois, se soulèvent, & favorisent deux obscurs rebelles. Le Monarque assiégé dans sa Capitale, perdant tout espoir de secours, plonge lui-même le poignard dans le sein de sa fille, l'en re-

tire pour se percer du même fer ; les Reines & les Princes imitent cet exemple , & le vainqueur entrant dans le Palais n'y trouve que des cadavres & un monceau de cendre. Un Ministre fidele préfère de voir immoler un pere qu'il adore , au crime de remettre une forteresse importante au barbare auteur de tant de maux ; puis ne consultant que sa haine pour les attentats du rebelle , il en commet un plus irréparable , en appelant les Tartares dans sa Patrie. On voit alors ces Peuples barbares accourir à sa voix , franchir la fameuse muraille qui séparoit l'Empire & leur Pays , faire une rapide conquête de cette florissante Monarchie , & s'emparer du Trône qu'ils avoient promis de venger. Là s'offre un spectacle qui n'a brillé que deux fois dans l'Univers. Des Vainqueurs ignorans admirent la sagesse du Peuple qu'ils ont vaincu , respectent les connoissances , protègent les Arts , & se soumettent aux loix de leurs nouveaux Sujets. Ceux-ci à leur tour qui voient leur culte & leurs mœurs régner avec ces Etrangers , leur obéif-

AN. 1610. --
1648. de J.C

sent avec joie , & la conquête est à peine achevée , que la plus heureuse concorde semble ne faire qu'une seule nation des deux Peuples.

R É F L E X I O N S.

RELIGIONS.

Des spéculations aussi inutiles peut-être que sublimes , continuerent de troubler la paix de l'Eglise Romaine. On a vu un Jésuite célèbre se flatter de porter le jour dans les abîmes du Dogme de la prédestination , à la faveur d'un systême ingénieux. De nombreux ennemis armés contre cette doctrine avoient élevé une querelle que la prudence des Papes venoit d'affoupir. Jansenius la fit revivre , & par ses talens lui donna une nouvelle force. Ce fameux Evêque d'Ypres avoit médité toute sa vie les Ecrits de St. Augustin. Persuadé que les idées de Molina leur étoient entièrement opposées , il se flatta de réfuter le Jésuite , en exposant les principes de l'Evêque d'Hippone, qu'il regardoit comme l'unique guide dans cette matiere.

„ Dieu en créant les hommes , les

„ avoit tous destinés à être libres , jus-
 „ tes & heureux. La désobéissance d'A-
 „ dam , communiquant une espece de
 „ contagion à la masse des humains ,
 „ avoit changé leur sort. La concupif-
 „ cence avoit pris la place de la pri-
 „ mitive liberté , & ce fatal pen-
 „ chant dominant victorieusement nos
 „ cœurs , les courboit sans cesse vers
 „ la terre , infectoit toutes les actions
 „ du Genre Humain , attaquoit jus-
 „ qu'aux principes les plus vénéra-
 „ bles , & rendoit en quelque sorte vi-
 „ cieuse la vertu même , parce qu'elle
 „ en empoisonnoit la source. Ainsi
 „ perpétuels objets de la haine divine ,
 „ tous les hommes auroient dû être
 „ les victimes de l'éternelle vengean-
 „ ce ; mais Dieu sollicité par sa misé-
 „ ricorde , avoit voulu arracher un
 „ petit nombre d'humains , à cette
 „ réprobation générale. Une prédilec-
 „ tion libre , gratuite , indépendante
 „ de leurs mérites , les avoit choisis de
 „ toute éternité ; leur salut avoit seul
 „ occupé la Divinité ; c'étoit pour eux
 „ seuls qu'il avoit revêtu l'humanité ;
 „ pour eux seuls qu'il avoit versé son

AN. 1610. --
1648. de J. C.

„ sang , & de ce sang étoit émanée la
 „ grace. Cette grace efficace par elle-
 „ même , invincible , irrésistible , ar-
 „ rachoit à la concupiscence , tous les
 „ prédestinés par une force aussi douce
 „ que puissante. Elle les menoit vic-
 „ torieusement à la vertu , jusqu'à ce
 „ qu'épurés dans ce monde , objets
 „ de la complaisance du Souverain
 „ Etre , une mort fortunée les portât
 „ dans le sein de Dieu . On objec-
 „ toit que dans ce système , Dieu se mon-
 „ troit trop dur , trop rigoureux. On ne
 „ concevoit pas comment sa clémence
 „ étant aussi infinie que sa justice , l'une
 „ pouvoit se borner à un si petit nom-
 „ bre d'heureux , tandis que l'autre frap-
 „ poit impitoyablement sur d'innom-
 „ brables victimes. On concluoit que
 „ tant d'Oracles sacrés qui annonçoient
 „ un pardon général aux humains , qui
 „ leur montroient un Dieu voulant le
 „ salut de tous , étoient anéantis dans
 „ cette effrayante supposition. On de-
 „ mandoit avec force ce que devenoit
 „ la liberté ; les hommes ne paroissoient
 „ plus que des Automates entraînés par
 „ deux poids invincibles ; les uns préci-

pités par la concupiscence à des crimes
inévitables & à des malheurs qu'ils ne
méritoient pas ; les autres élevés par
la grâce à des vertus forcées , & à un
bonheur dont ils n'étoient pas dignes.
A quoi bon désormais exhorter les
Humains ? Le destin rigide de l'anti-
quité conduisoit-il davantage à une
aveugle présomption , ou à un dan-
gereux désespoir ? Jansenius avouant
quelques-unes de ces conséquences ,
se rejetoit sur le péché originel , qui
ayant rendu tous des hommes infini-
ment coupables , justifioit les rigueurs
de leur sort ; & sans adopter les autres
Corollaires , il n'en soutenoit pas
moins le principe dont ils sembloient
émaner. Enfin si on le pressoit , il ap-
pelloit deux vénérables garants , le
plus savant des Apôtres , & le plus
célèbre des Pères , dont il assuroit
que son *Augustinus* étoit l'abrégé. Le
prudent Evêque ne produisit qu'avec
beaucoup de précaution , un système
qu'il prévoyoit devoir causer de grands
troubles ; on croit même qu'en mou-
rant , il soumit son ouvrage à la déci-
sion des Pontifes. Elle ne lui fut pas

AN. 1610.
1648. de J. C.

favorable, plusieurs Papes proscrivirent cette Doctrine, & se flatierent de l'étouffer par leurs Anathêmes; mais les disciples de Jansenius, sans contredire directement cette condamnation, prétendirent seulement qu'elle portoit sur un Etre imaginaire, parce que le Juge n'ayant point faisi les pensées de leur Maître, lui avoit prêté des erreurs qu'il n'eut jamais. Ainsi sans braver la foudre, ils l'eluderent, & par ce détour adroit, ils firent revivre plus que jamais une querelle qui a divisé l'Eglise jusqu'à nos jours.

L'Anarchie spirituelle qui régnoit en Angleterre, y fit éclore cent Sectes bitarres. Celle des Quakers qui allia la plus pure vertu, avec le plus ridicule fanatisme, mérite seule nos regards.

Fox, Artisan Anglois, croit appercevoir le Christianisme défiguré dans toutes les Sectes. Il les parcourt l'Evangile à la main, & il se persuade que par-tout l'avarice & l'orgueil, dictent à la crédulité des Dogmes imaginaires. La Loi naturelle ne lui paroît pas moins outragée; c'est avec

VII^e. EPOQ. *LOUIS XIII.* 453

AN. 1610.--
1648. de J.C.

des traits qui le frappent d'horreur, que le tableau des Sociétés se présente à ses regards. Un petit nombre possède tout, acquiert sans travail, jouit avec faste, commande avec arrogance & souvent avec inhumanité. La multitude des hommes dans les travaux, dans l'indigence & dans l'opprobre, rampe aux pieds de ses Tyrans qu'elle flatte par des titres extravagans & des mensonges coupables. La vanité, l'imposture régnerent sur la terre, & dictent des conventions barbares qui protègent les usurpations de quelques scélérats heureux. De là, des disputes, des querelles, des procès perpétués par la mauvaise foi, & soutenus par le parjure; de là, des perfidies, des meurtres, & ce qui est le comble de l'horreur, des guerres où des milliers d'hommes s'égorgent de sang froid. Fox, né avec un cœur sensible & une ardente imagination, est pénétré à la vue de tant de maux; le vif désir de les soulager lui en fait chercher les moyens, & son cerveau s'échauffant par degré, il vient à se persuader que le Ciel l'a envoyé pour

AN. 1610. --
1648. de J.C.

rendre au Christianisme sa pureté , à la nature ses droits. Rempli de ce principe de Calvin qui permet de ne suivre que son propre esprit en lisant l'Évangile , il médite ce livre saint avec une application infatigable , & en tire tous ses préceptes.

„ D'abord Fox établit pour base de
„ sa Doctrine , que le Législateur a
„ voulu parmi les Fideles une parfaite
„ égalité. Les Ministres mêmes des
„ Réformés lui paroissent avoir une
„ supériorité criminelle. Un Chrétien
„ doit dédaigner tout autre Médiateur
„ que le Christ ; il n'a pas besoin
„ d'interprète pour porter ses prieres
„ à la Divinité.

„ Si le Chrétien est libre , l'homme
„ ne doit pas l'être moins ; heureux , si
„ les mœurs tenant lieu de vertu , on
„ pouvoit éloigner toute crainte , &
„ n'assigner à la vertu d'autre récom-
„ pense que le plaisir de la pratiquer !
„ Mais si l'abus des passions , force de
„ recourir à des loix qui les effraient ,
„ s'il faut armer les Magistrats d'une
„ autorité redoutable aux crimes , du
„ moins les Chefs de la société ne

„ doivent paroître qu'avec la douceur
 „ & la simplicité d'un pere , jamais
 „ avec la fierté & le faste d'un Maître.
 „ Cependant le pacifique Fox est
 „ bien loin de vouloir renverser par
 „ la force , les formes de Gouver-
 „ nement établies dans l'Univers ;
 „ seulement pour n'en être point
 „ complices, lui & tous ceux qui veu-
 „ lent suivre la vertu , doivent fuir
 „ les dignités avec autant de soin que
 „ l'ambitieux les recherche.
 „ Les titres bisarres dont les Mor-
 „ tels tentent de relever leur existence ,
 „ & cette coutume générale de parler
 „ à un seul homme comme si l'on par-
 „ loit à plusieurs , indignent le mélan-
 „ colique Réformateur ; il y voit une
 „ lésion de l'immensité & de la Ma-
 „ jesté Divine , comme si les hommes
 „ vouloient grossir & multiplier leur
 „ être, pour s'égalier à l'Être Suprême.
 „ Pour ce faste des habits , cette pom-
 „ pe de la parure aussi incommode que
 „ brillante , ces métaux travaillés ,
 „ ces broderies , ces boutons qui ne
 „ servent point ; en un mot , tous
 „ ces ornemens superflus dont un art

AN. 1610. --
 1648. de J. C.

456 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610.--
1648. de J.C.

„ dispendieux charge nos vêtemens ,
„ il les juge coupables , comme con-
„ traire à l'exemple du Christ , & à
„ l'adorable simplicité des premiers
„ âges.

„ Une vie vertueuse donne à la pa-
„ role du Citoyen un poids que ne
„ peuvent prêter les sermens. Envain
„ voudriez-vous fixer la vérité dans la
„ bouche de l'injuste ; le parjure ne
„ lui coûte pas plus que le mensonge.
„ D'ailleurs, c'est dégrader la Majesté
„ Suprême , que de l'intéresser aux
„ misérables vanités des mortels. Le
„ oui , le non , voilà les seules cau-
„ tions permises à de véritables fi-
„ deles.

„ La gloire des armes ne peut ca-
„ cher au Réformateur les malheurs
„ qui la font naître. Sous les lauriers
„ qui couvrent la tête des Héros , il
„ ne voit que des meurtriers qu'il a en
„ horreur. A Dieu ne plaise que son
„ ame bienfaisante permette à ses Dis-
„ ciples d'aller égorger méthodique-
„ ment leurs semblables !

„ Avec quelle ardeur désireroit-il
„ de rendre les fortunes égales ! Mais

„ si les désordres qu'entraîneroit cette
 „ révolution, ne permettent pas de
 „ la tenter, il exige que la charité
 „ inépuisable de ses Sectateurs, répare
 „ cette triste disparité. Le crime qui
 „ doit n'être jamais pardonné, c'est
 „ la dureté d'un riche, sourd aux cris
 „ de l'infortune. „

Ainsi Fox bâtissant un système sur
 l'humanité, la simplicité & la can-
 deur, se flatta de former une Secte où
 tous les hommes égaux par le rang,
 unis par l'amour de la vertu, sans or-
 guel, sans procès, sans guerre, ne
 chercheroient à se distinguer que par
 une continuelle application à faire du
 bien à leurs semblables. Voilà, selon
 lui, le vrai & le seul culte que Dieu
 nous demande. Tous les Rits qu'il ap-
 perçoit dans les autres Sectes, il les
 regarde comme les voiles de l'hypo-
 crisie qui s'attache à une vaine surfa-
 ce, tandis qu'elle néglige ou qu'elle
 détruit le fond. Il veut seulement
 qu'un petit nombre de Fideles se réu-
 nissent dans certains jours, qu'un
 d'eux y lise l'Évangile à haute voix,
 qu'ensuite ils le méditent dans un pro-

Ann. 1610.
1648. de J.C.

fond silence, & avec un recueillement qui les ravisse aux choses de la terre.

L'enthousiasme connut il jamais de bornes ! Fox crut voir dans l'assistance promise à ceux qui s'assembloient au nom de Dieu, une inspiration prophétique dont on sent l'impression dans un saint frémissement avant-coureur de l'esprit. Cette pieuse folie qui le rendit ridicule, passa à ses sectateurs & continue encore parmi eux. L'extrême attention qu'ils portent dans leurs Assemblées, échauffant leurs têtes, ils éprouvent l'émotion naturelle aux sens, lorsqu'une profonde méditation applique l'esprit long-tems à un même objet. Le fanatisme augmentant encore cet ébranlement des fibres, il en résulte cette agitation dans le corps qui a fait donner à la Secte le nom de Quakers ou de Trembleurs.

Il semble qu'une Secte si étrange présentant un vrai fond de vertu sous un extérieur singulier, ne devoit avoir aucun Partisan ; mais cette bizarrerie même fut ce qui assura le triomphe du Réformateur, parce que la singula-

rité de l'appareil a toujours un empire certain sur les hommes. Fox trouva dans les campagnes presque autant de Profélytes que d'Auditeurs ; sa Secte sortit bientôt de l'obscurité , & gagna dans les Villes. La vanité si naturelle aux Grands, les éloigna d'une Doctrine si propre à confondre le luxe & l'orgueil ; la mollesse des Cours s'accommoda encore moins de mœurs si austères. Cromwel qui favorisoit la guerre & craignoit la vertu , devoit nécessairement haïr ces nouveaux Docteurs ; mais ils furent inébranlables , insensibles aux humiliations , à l'exil , aux tourmens mêmes ; ils s'accrurent par les moyens qu'on prit pour les détruire, jusqu'à ce que sous le règne suivant, Guillaume Pen, fils d'un Amiral célèbre, embrassa publiquement cette Secte , & lui donna le crédit de ses richesses & de son rang. Ce second fondateur obtint dans la suite pour ses associés, un établissement dans l'Amérique Septentrionale, que leur amour pour le travail , & plus encore leur union, rendirent dans peu d'années la Colonie la plus florissante

AN. 1610 --
1648. de J. C.

que possédât l'Angleterre.

AN. 1610. —
1648. de J. C.

En France, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, les disputes de Religion causerent des guerres civiles; mais dans les deux premiers Etats, la Religion ne servit que de voile, & la Politique joua le principal rôle. Richelieu qui attaquoit les Protestans à la Rochelle, les soutenoit de toutes ses forces dans l'Empire; Gustave qui étoit le défenseur des Luthériens, n'avoit point de plus sûrs Alliés que les François qui étoient Catholiques. En Hollande ce ne fut qu'une émotion passagere, causée d'abord par le Fanatisme, soutenue dans la suite par l'ambition. Le farouche Gomar aussi inhumain que ses Dogmes, demandoit avec fureur la proscription des Arminiens ses adversaires. L'Etat se partagea entre ces deux Partis. Un Synode tenu à Dordrecht, décida pour la cruelle Doctrine de Calvin. Le sang coula sur les échafauds; on a vu que l'Arminianisme fut un des prétextes avec lesquels l'ambitieux Stathouder traîna au supplice le vénérable Magistrat dont la lagesse lui étoit incommode.

Dix ans d'une guerre barbare ; trois Royaumes embrasés d'un bout à l'autre ; un Roi combattu , trahi , vendu , jugé par des scélérats , & mourant sous le fer d'un Bourreau , le Trône avili , brisé par des hommes sans nom ; l'audace la plus impie , couronnée sous un titre nouveau , & jouissant paisiblement de ses forfaits, voilà la sanglante Tragédie que le Fanatisme fit jouer en Angleterre ; il n'y a que lui qui puisse offrir de tels spectacles. Cette Guerre de Religion est une des plus cruelles qui furent jamais ; mais elle fut la dernière , & sans doute ces scènes deshonorantes pour l'humanité , ne renaîtront plus. La Philosophie qui se développa alors , & qui éclaire aujourd'hui l'Europe , a vraisemblablement arraché pour toujours les armes aux superstitions , parce qu'elle a convaincu les hommes , que la véritable Religion est amie de l'humanité , & que Dieu ne peut approuver un zèle forcené qui fait le malheur de la terre.

Un changement total dans le sys-

AN. 1610.
1648. de J. C.

tême de l'Europe, de nouvelles Souverainetés, & de sanglantes catastrophes; voilà les révolutions que la Politique nous présente.

L'Espagne n'est plus reconnoissable. Ce vaste Corps qui, un demi siècle auparavant, étoit l'effroi de l'Europe, frappé actuellement d'une langueur mortelle, se défend à peine contre ces mêmes Voisins qu'il menaçoit d'envahir. La Hollande est tout-à-fait détachée d'elle; le Portugal a secoué le joug; la Catalogne est prête d'échapper; les Pays-Bas sont pénétrés par les armes Françaises; la plupart des Colonies, dénuées de Défenseurs, semblent n'attendre que l'approche de l'ennemi, pour changer de Maître. Une décadence si prompte & si visible, est l'effet nécessaire des vices intérieurs qui, réparés par la continuelle vigilance de Philippe II, ont perdu l'Etat par la négligence de ses successeurs; la dépopulation, l'abandon de l'agriculture, l'ignorance des Arts agréables, le désordre des finances, & la dureté du Gouvernement.

Les guerres entre les Chrétiens & les Maures, ont commencé à dépeupler l'Espagne ; on sent combien pendant huit siècles de carnage entre les Partisans des deux Cultes, il a dû résulter de pertes pour la Postérité. Cette cause cessoit à peine, que l'Amérique est venue en donner une autre. Attirés par l'or, les Espagnols ont vogué à l'envi vers cette nouvelle possession, & ils ont déserté l'ancienne. Combien des émigrations si fréquentes, ont-elles dû causer de pertes ! Il restoit à l'Espagne une ressource. Les Sarrasins que les loix écartoient de l'Amérique, qui n'alloient jamais à la guerre, & qui vivoient dans une Religion favorable à la propagation, pouvoient multiplier beaucoup ; mais Philippe III les a chassés au commencement de son Règne, & cet édit a fait sortir de ses États, la huitième partie de ses habitans. Enfin une aveugle piété a cru ne pouvoir trop augmenter le nombre des cloîtres ; ils sont devenus le dernier gouffre où s'est perdue l'espece humaine.

Les exemples fréquens des fortunes

AN. 1610. --
1648. de J. C.

prodigieuses & rapides faites dans les Indes, ont conduit naturellement au mépris de l'agriculture, Art dont les profits sont toujours si bornés & si lents. La paresse naturelle a secoué avec joie un travail opiniâtre & dur; & le Gouvernement au lieu d'attacher à cette profession, des honneurs qui pouvoient piquer la vanité de la Nation, a laissé subsister le préjugé barbare qui regarde comme méprisables les travaux de la campagne. D'ailleurs les cultivateurs voyant les Moines honorés & heureux, pouvoient-ils balancer à quitter une vie fatigante & obscure, pour une vie douce & respectée.

Une fierté grossière a jetté de la honte sur les Arts Mécaniques, & l'indolence a favorisé cette idée. La même bisarrerie a dédaigné une partie des Arts aimables; cependant le plaisir & la vanité les ont rendus nécessaires, il a fallu recourir aux Etrangers qui ont mis leur industrie à un prix excessif. L'or de l'Espagne a donc passé chez eux, & les métaux de l'A-

mérique, ont enrichi l'Anglois, le Hollandois & le François.

AN. 1610 --
1648. de J. C.

De la perte de l'or, de l'abandon des Manufactures, de la mauvaise culture des terres, a dû naître nécessairement le désordre des Finances. Comment mettre des impôts considérables, tels qu'exigeoit le soutien d'une si vaste Monarchie, sur une Nation peu nombreuse & pauvre ? D'ailleurs on s'étoit persuadé à la Cour, que la grandeur du Prince demandoit des profusions tournées en étiquette, profusions aussi ridicules que dispendieuses ; de-là une Marine délabrée, des forteresses mal gardées, des Armées mal payées, servant à regret, obéissant mal, & se débandant facilement.

Pour comble de malheur la dignité des Rois a paru consister, non à posséder un Royaume peuplé, florissant & heureux ; non à ne commander que des choses raisonnables, & à respecter des loix qui ne sont que la raison même ; mais à voir les sujets ramper sous le Maître, & adorer les

AN. 1610.
1648. de J.C.

caprices de ses Ministres. De là, du côté des Gouverneurs, la fierté, la vexation, la tyrannie; du côté des Peuples, la haine, le murmure & la révolte.

La Branche cadette d'Autriche établie en Allemagne, semble avoir hérité de la prééminence du pouvoir que l'aînée vient de perdre. Elle reste dix ans avec une supériorité qui allarme l'Europe. Tout fléchit devant elle pendant ce tems, & la Chrétienté n'a point d'intérêts qui ne soient subordonnés aux mouvemens de la Cour de Vienne. Ferdinand II paroît avoir fixé à jamais la supériorité de sa Maison; la Turquie ou vaincue par ses armes, ou enchaînée par sa politique, cesse d'inquiéter les Frontières; la Hongrie après de vains efforts pour recouvrer ses privilèges, n'en devient que plus esclave; la Bohême, dont les forces sont abattues par la bataille de Prague, implore la clémence du Vainqueur; les Catholiques d'Allemagne, rampant sous leur Chef, sont autant d'esclaves dont les bras lui servent à enchaîner le Parti

contraire. Parmi les Princes Protestans , les uns fugitifs , proscrits , n'ont pas même l'espoir de reparoître jamais dans leur Patrie ; les autres osent à peine soupirer en secret pour une liberté dont ils ne se flattent plus. Tout-à-coup la face de cette partie de l'Europe change. L'Empereur vaincu , pressé , accablé par un ennemi qu'il méprisoit , dépouillé des terres qu'il a usurpées , attaqué jusques dans ses Etats héréditaires , tremblant pour sa Capitale , voit les disgraces les plus humiliantes , succéder à la plus étonnante élévation ; bien loin de disputer la prééminence du pouvoir , la Cour de Vienne n'ose plus même prétendre à l'égalité. La Suède paroît avoir remplacé la Maison d'Autriche ; mais cette Monarchie , trop foible pour garder la supériorité qu'elle ne devoit qu'à un de ces hommes extraordinaires dont les immortelles actions ne tirent point à conséquence pour l'avenir , est obligée après la mort de son Héros , de céder ce rôle à un Royaume plus en état de le soutenir. C'est la France qui se montrant

AN. 1611.
1648 de J.C.

AN. 1648. de J. C.

avec des ressorts admirablement dirigés, commença à devenir la Puissance dominante de l'Europe, titre qu'elle avoit perdu depuis Charlemagne. Ses armes victorieuses par les talens des Héros qu'elle produit, lui confirment cet avantage. L'habileté des Négociateurs de Munster, met le dernier sceau à cette prospérité.

L'Angleterre donne le spectacle de la plus sanglante & de la plus singulière catastrophe qui fut jamais. L'histoire montre beaucoup de Rois détrônés & massacrés par leurs sujets; elle n'en montre point qui, jugés juridiquement par eux, perdent la tête sur un échafaud. On vit à Lacédémone quelque chose de semblable dans la personne d'Agis, pendu par l'ordre des Ephores; mais les Rois de Lacédémone ne l'étoient que de nom; on doit se les représenter moins comme des Souverains, que comme des Généraux d'Armée héréditaires, soumis à l'autorité d'une République. Charles I étoit un véritable Monarque dont le rang étoit inviolable & sacré par les loix mêmes. Le fanatisme

des Puritains & l'ambition de quelques particuliers, furent sans doute les principales causes des malheurs de ce Prince; cependant en rendant justice aux lumières, aux vertus, à mille excellentes qualités que Charles posséda dans le degré le plus éminent; en avouant que sa généreuse délicatesse qui ne lui permit pas d'abandonner ses amis à la fureur des factieux, fut un des principes respectables de ses disgraces; en le regardant comme un des meilleurs Princes qui aient jamais régné, on ne peut nier qu'il occasionna lui-même une partie de ses revers, par les fautes de son Administration. L'aveugle confiance qu'il témoigna au commencement de son règne à un homme qui en étoit si peu digne, le mépris pour les Loix dans la levée de plusieurs impôts, le peu d'égards qu'il eut pour la liberté des Citoyens, les prêts forcés qu'il exigea, sa complaisance excessive pour les personnes qui l'environnoient, son aversion pour les Parlemens qu'il refusa long-tems d'assembler, son

AN. 1610. —
1648. de J.C.

esprit d'intolérance, & les persécutions qu'il fit aux Presbytériens; tout cela devoit nécessairement lui aliéner les cœurs. Voyant l'Angleterre généralement mécontente, ce fut une mal-adresse impardonnable de se brouiller avec l'Ecosse pour quelques cérémonies. On ne peut excuser la foiblesse qu'il témoigna en quittant avec tant d'imprudencé les armes qu'il avoit prises avec tant de hauteur contre les Ecossois révoltés; on peut encore moins excuser l'indécence de prendre pour Juges entre lui & ses Sujets, d'autres Sujets qui n'étoient pas moins irrités contre son Gouvernement. Son consentement à la mort du Comte de Strafourt, si honteux pour sa mémoire, acheva sa perte, parce que cette criminelle complaisance qui donna tant d'audace à ses ennemis, servit encore à lui aliéner les cœurs de ses Courtisans. Sa conduite pendant les premières années du Parlement fut un tissu de fautes; on le voit fier & humble, foible ou téméraire presque toujours mal-à-propos, commencer par déployer une

autorité qu'il est impossible de sou-
 tenir, & finir par des concessions
 qu'il pouvoit se dispenser de faire.
 Quand il s'est dépouillé peu à peu
 de ses privilèges, & privé de tous les
 moyens de réduire les Rebelles, c'est
 alors qu'il songe à recourir à la force.
 Il montra sans doute un courage hé-
 roïque dans la guerre; mais jusques-
 là même il laissa voir une foiblesse
 qui le perdit, puisqu'une confian-
 ce aveugle pour des perfides lui
 fit manquer les occasions de s'assurer
 un triomphe certain. Sa fuite chez
 les Ecoissois dont il savoit qu'il étoit
 haï, son inconcevable crédulité pour
 Cromwel, son évasion dans l'Isle de
 Wigth où commandoient ses enne-
 mis, & son obstination inutile sur
 l'Épiscopat, ne jettent pas moins
 de nuages sur la dernière année de sa
 vie; mais ses derniers momens fu-
 rent ceux d'un Héros & d'un Sage:
 Charles ne parut jamais si grand sur
 le Trône, que dans la Salle de West-
 minster & sur l'échafaud, au milieu
 de ses Bourreaux ou de ses mépris-
 ables Juges. En un mot, ce Monarque

AN. 1610 --
1648. de J.C.

regardé comme Particulier, est un modèle. Mari tendre, Pere excellent, Ami fidele, le meilleur Maître qui fut jamais, il eut toutes les qualités du cœur, & beaucoup de celles de l'esprit. Considéré comme Roi, il auroit pu être un des meilleurs qu'on eût jamais cités, s'il eût régné dans des tems tranquilles, & dans un Etat moins tumultueux; mais sa main étoit trop foible pour réprimer les fureurs du fanatisme, & pour fixer un Peuple qui ne fait obéir à ses Souverains que quand il les admire.

Les vicissitudes de Mustapha placé sur le Trône, & replongé autant de fois dans sa prison; le malheur d'Osman arraché de ce même Trône, & massacré par la soldatesque; celui d'Ibrahim égorgé sur la décision d'un Muphti vindicatif; voilà les effets naturels du pouvoir arbitraire. Un Despote qui se voit obligé de régner par la terreur, est forcé d'avoir sans cesse autour de lui une garde nombreuse & aguerrie qui soit le soutien de son pouvoir. Cette garde qui s'apperçoit que le Sultan lui doit

tout, devient naturellement infolente, & au moindre mécontentement brise le Trône qu'elle entoure. On peut cependant remarquer cette différence dans les révolutions qui perdent ces trois Sultans. Mustapha est détroné parce qu'on le méprise, Ibrahim est égorgé parce qu'on le déteste, on étrangle Osman parce qu'on l'estime.

Le traité de Westphalie fixe le Gouvernement de l'Empire qui ne l'avoit jamais bien été. Les premiers Othons, quoique électifs, étoient de véritables Monarques; les Princes de la Maison de Souabe, quoique troublés par les Papes, avoient exercé une autorité plus tranchante dans certaines parties, plus dépendante dans plusieurs autres. Les malheurs de Frédéric II & de ses fils, avoient ramené une véritable Anarchie où tout étoit confondu, où le Peuple n'avoit aucune liberté, où le Chef n'avoit aucun pouvoir. Les Empereurs Autrichiens, par une marche aussi bien suivie que bien concertée, avoient insensiblement rendu quel-

AN. 1610
1648. de J.C.

Gouverne-
mens.

AN. 1610.
1648. de J.C.

que vigueur à leur sceptre ; Charles Quint l'avoit beaucoup augmentée , & ce grand Politique avoit laissé à ses successeurs le plan qui devoit les rendre absolus. Ferdinand I, & sa postérité , fideles à la route indiquée , avoient avancé vers le but , d'autant plus que la douceur de leur Gouvernement les avoit fait chérir. Ferdinand II , y substituant à propos une inflexible fermeté , venoit d'affurer le despotisme , lorsque Gustave & Richelieu détruisirent un édifice qui avoit coûté tant de siècles. Les armes de l'un , & la politique de l'autre , triomphant de toute la prudence de la Cour de Vienne , préparèrent la forme du Gouvernement qui fut fixée par le traité de Westphalie. L'Allemagne devint ce qu'elle est aujourd'hui , une assemblée de Souverains & de Villes libres , réunis pour l'utilité commune ; assemblée liée par des Loix générales , & présidée par un Chef qui n'est que l'exécuteur des volontés de la Nation.

Le Gouvernement de France montre un changement tout diffé-

sent. Les anciens vestiges de l'administration féodale sont abolis ; les États Généraux tenus depuis le commencement de la Monarchie, cessent pour toujours ; la Noblesse perd absolument le droit de tyranniser ses vassaux, & le peuple n'a plus la liberté de murmurer & de se plaindre. L'autorité de tous les Ordres est ramenée vers le Trône ; les principales charges sont supprimées ; tout est mis sous la main immédiate du Monarque. De ce changement si important, résulte la tranquillité générale ; avantage précieux qui compense tous les autres, parce que lui seul peut faire le véritable bonheur d'une Nation.

Tout est confondu en Angleterre où l'on voit se succéder la Monarchie, la Démocratie, l'Anarchie, le bouleversement général de tous les droits, de tous les ordres, & un phantôme de République élevé pour un moment sur les débris du Trône & de l'État.

Il n'est peut-être aucun tems qui fournisse moins de Souverains véritablement illustres. On a remarqué que les trois plus puissans Rois qui ré-

AN. 1610. --
1648. de J. C.

SOUVE-
RAINS IL-
LUSTRES.

AN. 1610. --
1648. de J.C.

gnoient alors , étoient en même-tems gouvernés par leurs Ministres ; Philippe IV par Olivarès , Louis XIII par Richelieu , Charles I par Buckingham : On peut ajouter que le dernier de ces Princes , le plus éclairé des trois , avoit le Ministre qui l'étoit le moins. Gustave Adolphe est sans contredit le plus grand Monarque de cet âge , & peu de siècles peuvent lui opposer un Rival. La vie de cet homme célèbre , est un enchaînement d'actions étonnantes. Le coup hardi par lequel , à l'âge de quatorze ans , il arrête la prospérité des Danois , & rasfermit le Trône de son pere ; la noble ambition de gouverner à seize , parce qu'il s'apperçoit qu'on gouverne mal ; son habileté pour écarter les obstacles que lui oppose le préjugé contre son extrême jeunesse ; ce coup d'œil , qui , dans un âge si tendre , lui rapproche l'Etat de son Royaume , celui des Royaumes voisins , tout ce qu'il peut craindre de l'un , tout ce qu'il peut espérer de l'autre ; cet esprit d'ordre qui lui montre sur le champ la liaison naturelle des projets qu'il médite , sa

prudence, son activité, ce calme de l'ame qui, dans le feu du combat, lui laisse toujours appercevoir les fautes & les ressources; cet esprit froid & tranquille dans les mouvemens les plus rapides, & que l'ivresse de la prospérité n'offusque jamais; les journées de Leipsick & de Lutzen, le passage du Leck, la conquête de l'Allemagne entiere dans deux campagnes; voilà des traits qui l'égalent aux plus grands Conquerans; mais ce qui l'éleve bien au-dessus du vulgaire des Héros, c'est qu'avec tant de talens, il eut mille vertus. Simple, modeste, doux, affable, juste, bienfaisant, protecteur de toutes les Sciences: Dans Gustave désarmé on eût envain cherché les traits de ce Guerrier terrible qui faisoit trembler l'Allemagne, & qui allarmoît l'Europe.

C'est à regret qu'on nomme ici Cromwell; mais il est difficile de lui refuser une place parmi les illustres Souverains, & les hommes les plus étonnans. Des Ecrivains infiniment estimables, l'on regardé comme le

478 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1670. --
2648. de J. C.

génie le plus prodigieux que la terre ait produit, & dans leur enthousiasme, ils lui ont accordé toutes les qualités de l'esprit. Un grand Ministre & quelques Philosophes, bien loin d'y trouver un homme merveilleux, l'ont présenté comme un heureux Aventurier, favorisé par les circonstances, & qu'on ne devoit guere placer au-dessus du médiocre. Pour l'apprécier avec justesse, considérons en lui l'Orateur, le Général, le Factieux & le Souverain. Il faut avouer que sous le premier rapport, Cromwel est bien loin d'être un homme admirable. Tant de Panegyristes qui ont vanté son éloquence, n'avoient sans doute lu aucuns de ses discours. Assemblage informe de mauvais raisonnemens, de pensées bizarres, de citations pédantesques, d'expressions basses & puéres, ils laissent un Lecteur judicieux étonné qu'avec de telles harangues, on ait gouverné les Etats Généraux d'une puissante Nation. Mais on ne peut douter qu'il n'y ait eu une adroite affectation dans cette maniere de

s'énoncer; Cromwell ne cherchoit point à se faire distinguer comme Orateur, il ne vouloit que s'attirer la confiance des Communes, par un ton d'inspiré, ton qui étoit alors à la mode, & tout-puissant dans ce Corps; voilà ce qui lui faisoit employer ce jargon myltique qui défigure les discours, & dont vingt anecdotes prouvent qu'il rioit lui-même; ayant affaire à des Auditeurs la plupart fatigués, son adresse exigeoit qu'il employât le seul langage qui pouvoit leur plaire & les attacher. Il est difficile de lui refuser les qualités de Général, même dans un degré éminent. Tant de Batailles gagnées par ses talens autant que par sa valeur, son activité dans les marches, sa rapidité dans ses conquêtes, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande soumises en aussi peu de tems qu'il en faut pour les parcourir, tant de victoires, tant de trophées élevés d'une extrémité de la Grande-Bretagne à l'autre, ce sont des titres qu'il ne paroît pas facile de détruire. La perte de l'esprit militaire dans la Nation Angloi-

AN. 1610. ---
1648. de J. C.

se , faite depuis quelques années ; pouvoit faciliter les succès de l'Usurpateur ; vraisemblablement Cromwell descendu dans le Continent , combattant contre Gustave , Valstein ou Condé , n'auroit pas moissonné tant de palmes ; mais sans lui accorder le premier rang entre les illustres Généraux , on ne peut du moins lui refuser une place parmi eux. Il est plus facile de fixer ses talens en l'envilageant comme Chef de Parti. Qu'un homme né dans un état de particulier obscur , ait l'art de se rendre maître pendant dix ans , de toutes les délibérations du Parlement le plus éclairé qu'ait eu l'Angleterre ; qu'il soit l'ame cachée d'un Corps si vaste , si agité , & rempli de tant de factions différentes ; qu'il se rende le point de réunion où viennent aboutir les efforts de tant de cabales toutes divisées par l'intérêt & par la haine ; qu'il seme la discorde entré ce Corps & son Chef , de façon qu'il soit impossible d'éteindre les feux qu'il allume en secret ; qu'ayant rendu ces deux Puissances irréconciliables , il les force

à prendre les armes , & devienne aussi puissant dans les Armées qu'il l'a été dans les Communes ; que pendant qu'il se sert du Parlement pour ruiner le Prince, il nourrit secrètement dans cette Assemblée, la cabale qui doit la détruire ; il dirige tous les mouvemens de cette cabale, toujours à propos, toujours sans paroître, toujours d'une manière conforme à son ambition ; que laissant tomber le masque, il se sert de ce parti sanguinaire pour faire monter son Roi sur l'échafaud, abolir la Monarchie, dissiper les Pairs, & asservir les Communes ; qu'après avoir brisé le Trône par le Parlement, anéanti le Parlement par les Indépendans, il joue ceux-ci à leur tour, se sert de leur fanatisme pour la liberté, afin de détruire cette liberté même, & pour se rendre sous un titre nouveau, plus absolu que jamais Monarque ne l'a été en Angleterre ; voilà de ces phénomènes que la proximité des tems permet seule de croire, & qui assurent à Cromwel, le titre malheureux du Conspirateur le plus adroit que nous présentent les Annales du

482 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. --
1648, de J.C.

monde. Mais on ne le verra pas moins étonnant comme Souverain. Affermi par la chute de tous les Partis qu'il abattra à ses pieds, il deviendra sous le titre de Protecteur, un despote simple, modeste, sage; il rétablira l'ordre qu'il a détruit, & il rendra l'Angleterre aussi tranquille, aussi heureuse qu'elle le fut jamais sous ses légitimes Maîtres. En même-tems sa Nation deviendra vénérable à toute la terre, il lui préparera l'Empire des Mers, & fera rechercher son Alliance par toutes les Puissances de l'Europe. Enfin cet usurpateur assassin de son Roi, mourra dans son lit, dévoré de remords, mais au sein des honneurs, & transmettra paisiblement sa puissance à son fils.

MINISTRES.

La France montre les plus grands Ministres de ce siècle; Richelieu en est incontestablement le premier. Il faut voir dans les vies particulieres de cet homme étonnant avec quel art il perce à la Cour, il s'approche de Marie de Médicis, il gagne sa confiance & obtient d'elle le poste de Secrétaire d'Etat; Comment après

la disgrâce de cette Princesse, disgracié, exilé lui-même, il met à profit ses malheurs, pour s'emparer plus que jamais de l'esprit de sa bienfaitrice, & lui donner des conseils qu'elle croit n'être utiles qu'à elle, & qui ne sont utiles qu'à lui; il faut étudier avec quelle adresse il la brouille, la réconcilie alternativement avec son fils, & se fait toujours payer par quelques dignités nouvelles, les querelles comme les racommodemens; avec quelle souplesse, il engage Louis qui le déteste, à le recevoir dans son Conseil, & à le regarder comme nécessaire à sa gloire. Parvenu à obtenir, ou plutôt à arracher une confiance entière, il forme les projets les plus vastes, les plus difficiles, traités d'impossibles jusqu'alors. Cependant ces projets qu'il conçoit en même-tems, il se garde bien de les exécuter à la fois; quand il entreprend l'un, il se contente de préparer tous les ressorts nécessaires pour l'autre, mais en secret, & de manière qu'il dérobe toujours aux yeux les plus pénétrants, le nouveau coup qu'il médite. Ainsi en

AN. 1610.--
1648. de J.C.

écrasant les Protestans, il sappe soudainement l'autorité des Grands, & pendant qu'il abaisse ceux-ci, ses regards qui se portent dans tous les coins de l'Europe, cherchent, trouvent, animent en secret les ennemis de l'Autriche. Cependant il rend les armes de la France triomphantes, il crée une Marine, il fait renaître le Commerce, & prépare l'éclat du Règne suivant. Tandis qu'il exécute de si grandes choses, ses yeux n'en font pas moins ouverts sur les pas de ses ennemis. Il enchaîne à son pouvoir l'irrésolution d'un Roi qui continue de le haïr & qui commence à le craindre; il chasse la Mere, le Frere, les Favoris de ce Prince, fait trembler la Famille Royale; abaisse toute la Cour à ses pieds, éclaire, dissipe cent conjurations, sans jamais pardonner à un coupable, & trouve le secret, non seulement de mourir dans le souverain pouvoir, mais de régner même du sein du tombeau, par la continuation de ses créatures & de ses desseins, tant il avoit attaché la prospérité de l'Etat à son génie. Avouons

cependant que ce Ministre qui fit tant de prodiges pour la gloire du Trône & pour celle de la nation, fit beaucoup moins pour sa félicité. Le mépris des formes qu'il introduisit dans les jugemens, fit naître les plus dangereux abus, la Politique dure & terrible de Louis XI, qu'il préféra à la douce administration de Henri IV, diminua l'attachement des sujets pour leur Prince. Enfin l'affervissement des Grands & du peuple, a pu affoiblir dans les cœurs cet amour pur & précieux de la Patrie, le premier & le plus sûr ressort des gouvernemens.

Mazarin ne se montra pas indigne de succéder à Richelieu, mais on doit bien se garder de mettre ces deux Ministres en parallèle. Ce seroit comparer la finesse & la ruse, avec l'étendue, la profondeur, la force & l'audace du génie.

De la confusion dans les projets, de la négligence dans les moyens, de la dureté, de la lenteur, voilà les défauts qui placent Olivarès au-dessous de ces deux hommes célèbres; cependant il eût de grandes qualités; s'il se

AN. 1610.--
1648. de J. C.

fût trouvé dans d'autres circonstances, s'il avoit eu un Rival moins prodigieux, s'il n'eût pas été si fidele au plan de Philippe II, vraisemblablement il eût montré à l'Espagne un ministère éclatant.

Oxenstiern & Davaux, ces deux illustres Négociateurs de Munster doivent partager les éloges dûs aux plus grands Politiques. Ce furent eux qui sollicités par l'Empereur de régler avec lui seul en secret, les articles de paix qu'il leur promettoit de rendre infiniment favorables, ne furent point aveuglés par ce prestige qui séduisit Mazarin. Ils voulurent que tous les Princes d'Allemagne envoyassent des Députés aux congrès, & fussent témoins de toutes les délibérations. Cette franchise plus politique que toutes les ruses, gagna la confiance du Corps Germanique, & rendit la France & la Suède Maîtresses des articles de la paix.

GUERRIERS.

Valstein qui conquit avec tant de rapidité la Hongrie, la Bohême & l'Allemagne, qui résista quelque tems à Gustave, & qui seul eût l'honneur

d'arrêter le torrent de ses victoires ,
fut le premier Général de sa Patrie.

AN. 1610. --
1648. de J.C.

L'Allemagne compte encore Tilli ,
Maximilien & Buquoi si estimés avant
que Gustave parût ; elle montre aussi
Lamboi & Mercy qui , après la mort
du Conquérant , releverent le Trône
de l'Empereur. Weimar , Torstanson
& Banier se montrèrent les dignes
élèves du héros qui les avoit formés.
Il ne manqua au malheureux Mont-
Rose qu'un théâtre plus éclatant , &
une cause moins désespérée pour de-
venir l'admiration de l'Europe. La
France fut une pépinière de guerriers.
Elle présente Harcourt dont l'activité
accabloit les ennemis surpris , Créquy
l'amour des Soldats & le Général qui
entendit le mieux l'art des campe-
mens. Les deux Choiseuls , l'un &
l'autre héritiers de la valeur de cette
longue suite de Héros dont ils te-
noient le jour ; l'ardent , l'intrépide ,
le vertueux Gassion qui , l'éleve , le
compagnon , & l'ami du Monarque
Suédois , rendit à Condé , les le-
çons qu'il avoit reçues de Gustave ;
enfin elle vit commencer à briller

AN. 1610. --
1648 de J. C.

alors Condé & Turenne ; Condé que la nature sembla elle-même avoir formé pour la guerre , & qui au sortir de l'enfance, fut un Héros ; Turenne, qui le devint par la réflexion & par une opiniâtre étude de son Art ; Condé plus brillant , plus rapide , plus propre dans les opérations subites ; Turenne plus réfléchi , plus mesuré , plus estimé dans le cours d'une campagne ; l'un fait pour emporter une Ville ou décider une victoire ; l'autre admirable pour tirer parti d'un avantage , pour ménager une retraite ou pour réparer une disgrâce.

NAVIGATION ET
COMMERCE.

Le goût de la Navigation & du Commerce que Henri IV & son Ministre avoient fait naître , se perdit sous la régence de Marie de Médicis. Luynes qui succéda au Maréchal d'Ancre , peu capable de grandes vues , ne songea pas même à réparer ce ressort. La seule Ville de la Rochelle avoit une Marine supérieure à toute celle du Royaume. On a vu que Louis XIII ne pût la combattre qu'en empruntant des Vaisseaux Hollandois. Richelieu étoit trop habile

pour ne pas sentir l'importance de ce département. Mais obligé de porter les forces de la Monarchie contre la Maison d'Autriche, dont la principale puissance étoit sur terre, il fut contraint de donner moins d'attention à la Marine & au Commerce. Cependant ce fut sous ce Ministère que la France fit l'acquisition de la Martinique & de la Guadeloupe; deux Isles de l'Amérique devenues dans la suite de riches entrepôts.

AN. 1610. --
1648. de J.C.

L'Angleterre, dont la Marine étoit si florissante sous Elisabeth, ne la vit point tomber sous Jacques I. Ce Prince augmenta même le nombre des Vaisseaux, & encouragea les Artistes qui en perfectionnerent la fabrique; cette Nation avoit dès-lors la réputation d'entendre mieux qu'aucune autre l'art de la construction. Les Colonies furent améliorées sous le même règne; la Virginie qui n'avoit été sous Elisabeth qu'un établissement de peu de conséquence, se peupla sous Jacques, & fut regardée comme une des meilleures possessions de la Grande-Bretagne. La nouvelle Angleterre, confondue jus-

COMMERCE
II VOIY
NAVIG.

AN 1610. --
1648. de J. C.

qu'alors avec la Virginie, devint sa rivale. Les Bermudes, habitées pour la première fois, formerent un utile entrepôt pour les Vaisseaux qui passoient d'un hémisphere à l'autre. Charles I, bien plus éclairé que son pere, augmenta encore l'Etat florissant de la Navigation : les Colonies éloignées se multiplierent ou se fortifierent sous ce Prince, les voyages du Groënland commencerent, & la pêche de la Baleine fut rendue un objet important. Une Compagnie des Indes s'établit sous les auspices du Monarque, & l'Isle d'Amboin, si fertile en Epiceries, fournit aux Anglois un riche comptoir. Les malheurs & la foiblesse de Charles contribuerent même à l'accroissement des Colonies Angloises. La persécution que ce Prince exerçoit contre les Presbytériens, engagea plusieurs de ces Sectaires à chercher des établissemens dans le nouveau monde ; c'est à ces émigrations que Boston doit sa grandeur. La fureur des Presbytériens qui, devenus Maîtres à leur tour, accablerent les Episcopaux & les Catholiques,

fit naître à ceux-ci l'idée d'aller chercher en Amérique un climat où ils pussent exercer en paix leur Culte; ce fut ainsi que se forma le Mariland.

AN 1610.--
1648. de J. C.

Le bouleversement général de l'Angleterre, loin de nuire à l'esprit du Commerce, servit à le fortifier. Des Gentilshommes, dépouillés par les Rebelles, ne trouverent plus que cette ressource contre la misere; leur exemple faisant évanouir le préjugé qui avoit présenté jusqu'alors le Commerce comme avilissant pour la Noblesse, la Nation entiere s'y livra sans réserve. Ainsi par un concours de circonstances heureuses, les catastrophes les plus sanglantes qui sembloient devoir perdre ces Insulaires, devinrent pour eux des principes de prospérité.

Quelque florissans que le Commerce & la Navigation fussent dans les Isles Britanniques, l'un & l'autre étoient peu de chose en comparaison du degré où les portoit la Hollande. On voit alors cette Nation se transporter sur les côtes de l'Afrique, chasser les Portugais d'une partie de

AN. 161
648. de J. C.

la Guinée, & s'emparer du Commerce de l'ivoire, de l'or, & des Negres. On les voit s'établir dans le Cap de Bonne-Espérance, se saisir de l'Isle Maurice, conquérir l'Isle de Ceylan, chasser les Anglois d'Amboin, usurper sur les Naturels de l'Isle la plus grande partie de Java, en rendre les Rois tributaires, y bâtir Batavia, faire de cette place une des plus grandes & des plus riches du monde, & maîtres dans les Indes de tout le Commerce des Epiceries, s'en former la source d'une prodigieuse opulence. Ensuite ils vont découvrir les terres Australes & la nouvelle Hollande au-delà du Tropicque du Capricorne; puis remontant vers le Nord, ils cherchent près de la Zone glaciale les précieuses Pelleteries de Yeso. Affectueux pour tourner à leur avantage les malheurs des autres Européens, ils se font excepter de la loi rigoureuse qui les chasse du Japon, & par ce coup d'Etat ils s'assurent exclusivement les porcelaines, les soies, les pierreries & l'or de ce puissant Empire. Tandis qu'ils

font une si précieuse récolte sur les Mers de l'Orient, ils se portent sur celles de l'Occident avec la même ardeur & le même succès. Ils vont en Groënland partager les profits de la pêche; ils se rendent les seuls Maîtres de celle du Hareng sur les côtes d'Europe; ils profitent des guerres civiles qui agitent leurs voisins, pour s'emparer de la nouvelle Yorck dans l'Amérique Septentrionale. Ils vont dans la Méridionale ravager le Brésil & piller San-Salvador. Ils découvrent un nouveau passage pour se transporter dans la mer du Sud, & font des prises inestimables sur le vaste Océan qui sépare les Philippines & le Pérou. Un Commerce si étendu & si éclatant n'en fait point négliger un autre moins brillant, mais aussi lucratif. Ils se transportent dans tous les Ports étrangers, achètent les productions d'un Pays, les vont revendre dans un autre, deviennent ainsi les facteurs & les voituriers de toutes les denrées de notre hémisphère. Par le bon sens qu'ils ont de se contenter d'un gain foible, mais qui se répète à chaque

AN. 1610.
1648. de J.C.

AN. 1610. --
1643 de J.C.

instant, ils n'acquierent pas moins de richesses avec ce genre de négoce, qu'avec celui de leur Compagnie des Indes. Copenhague, Anvers, Hambourg, toutes les Villes Anféatiques, voient tomber leur Commerce. Amsterdam qui le leur ravit, devient la plus célèbre Ville de la terre, & son port rempli de vaisseaux innombrables, est le rendez-vous de toutes les Nations.

PHILOSOPHIE.

Si la raison est le plus glorieux appanage des hommes, si la vérité est leur bien le plus précieux, les sages qui trouvent l'une & qui perfectionnent l'autre, doivent être regardés comme les premiers de tous, & l'âge que nous venons de parcourir, est le plus beau que nous présentent les fastes de l'Univers. Après avoir suivi l'espace de douze siècles, fatigué d'avoir vu tant de tyrans qui ont opprimé la terre, tant de furieux qui l'ont ravagée, tant de fanatiques qui l'ont trompée, on se repose avec plaisir sur les découvertes d'un petit nombre de Philosophes qui l'ont éclairée; on paie avec une joie pure l'hommage

de son admiration à ces ames sublimes qui ont annobli l'espece humaine, en reculant les bornes de ses pensées. Quelques esprits excellens avoient déjà dévoilé les traits les plus précieux de la Morale; mais ils n'avoient pu lui prêter l'appui d'une solide Métaphysique, sans laquelle la doctrine des Mœurs est toujours vague. Cette Métaphysique étoit entièrement inconnue, & ceux qui l'enseignoient, étoient les hommes qui la connoissoient le moins: elle est liée immédiatement avec la Physique, & qu'étoit-ce que la Physique du jour? Tout ce qu'avoit pu faire Ramus, c'étoit de se plaindre des études de son siècle, & d'exhorter à en faire de meilleures; encore ses conseils peu goûtés dans sa Patrie étoient restés inconnus au reste de la terre. Les Beaux-Arts, si florissans dans l'Europe, sembloient avoir été cultivés inutilement pour la Philosophie; ici plus que jamais les esprits les plus estimés cherchoient dans l'Astronomie la connoissance des influences des Astres; Bodin avoit peur des visions, & le sage de Thou

AN. 1610. —
1648. de J.C.

PHILOS.
XIII.

AN. 1610. —
1648. de J.C.

croyoit aux préfages. Une longue suite de siècles, des autorités vénérables, la voix même de la Religion, s'intéressoit à une Science absurde, toujours produite sous le nom d'Aristote. Il falloit des génies créateurs, sublimes, passionnés pour le vrai, & assez courageux pour le montrer, malgré les dangers dont cette audace devoit être suivie. L'Angleterre, la France, & l'Italie, fournirent chacune un de ces hommes à l'Univers.

François Bacon, fils d'un illustre Chancelier d'Angleterre, fut long-tems l'oracle du Conseil de ses Princes, & des Parlemens de sa Nation. Sa pénétration éclaira le Dédale des loix, & son éloquence fit l'admiration de sa Patrie. Parvenu sous Jacques I à la dignité de son pere, il déploya un génie supérieur aux honneurs où il se trouvoit parvenu; mais une coupable complaisance pour les tyrannies de Buckingham, l'ayant rendu suspect d'être moins juste qu'éclairé, il fut accusé publiquement du crime honteux d'avoir vendu la justice. Abandonné du Monarque,

qui vouloit sauver son Favori, en
 offrant une autre victime à la haine,
 il se vit flétri par une sentence qui le
 deshonora, & condamné à une amende
 qui le ruina. Ramené à lui-même
 par cette disgrâce, dégoûté des Grands,
 des richesses & des honneurs, il eut
 recours à la consolation ordinaire aux
 âmes fortes, la Philosophie & les
 Lettres. L'une & l'autre avoient em-
 belli sa prospérité, il les avoit tou-
 jours cultivées avec ardeur; retiré
 dans la solitude, il s'y livra tout en-
 tier avec les plus vifs transports. Il
 fouilla les antiquités de sa Patrie, il
 rechercha l'origine de ses loix, il écri-
 vit l'histoire d'un de ses Monarques,
 il développa les caracteres des passions,
 dans un essai de Morale; il donna les
 principes les plus sages de la Politique.
 En même-tems, il jettoit les yeux
 sur les lumieres qu'il avoit puisées
 dans sa jeunesse, sur les études que
 l'on enseignoit dans les Universités,
 sur les systêmes dont s'enorgueillif-
 foient les premiers Philosophes qui
 l'avoient précédé. Il fut effrayé du
 cahos qu'il y vit régner; rempli de

AN. 1610 --
1648. de J. C.

cet esprit d'ordre, sans lequel tous les pas sont vains dans les Sciences, il sentit la nécessité de renverser le monstrueux édifice que la Barbarie avoit élevé dans les Ecoles, & de se former un plan tout nouveau. Il crut que la première démarche qu'il devoit faire, étoit de se tracer une route, d'y marquer des gradations, de se composer un fil qui réunît toutes ses connoissances, & qui ne lui permît jamais de passer à une nouvelle recherche, à moins qu'il n'eût reconnu sa liaison avec la découverte précédente. Fidele à ce plan, il se forma un tableau des connoissances humaines, relativement aux trois facultés de l'ame, la mémoire, l'imagination & la raison. Il vit découler de ces trois sources toutes les Sciences & tous les Arts, & se procura ainsi un moyen d'embrasser sans confusion, les différences de celles qui étoient distinctes, & de saisir les liaisons de celles qui étoient unies. Ensuite il chercha à reconnoître les vérités trouvées dans chacune de ces Sciences, les erreurs qui s'y étoient glissées, & les choses qu'on devoit s'at-

tacher à y découvrir. Il poussa l'attention jusqu'à désigner les machines, les instrumens, tous les secours, toutes les manieres qui pouvoient servir à dévoiler ces vérités qu'il ne faisoit qu'entrevoir. Mais il jugea qu'en supposant qu'il fût possible de parvenir un jour jusqu'aux premieres causes, ce ne seroit qu'à force de multiplier, de rassembler, de comparer les phénomènes particuliers; il vit que la Physique générale ne pouvoit être que le résultat de la particulière éclairée par le raisonnement; & que prétendre monter tout-à-coup aux causes pour redescendre aux effets, c'étoit courir à des erreurs inévitables; c'est ce principe qu'il expose dans son *Organe des Sciences*, ouvrage étonnant, où toutes les routes sont tracées, où tous les pas sont indiqués, où les plus grandes découvertes faites après lui, sont prévues; où le grand ressort de la nature, dévoilé par Newton, est confusément prédit. Si les compatriotes de ce Sage, ont fait les plus rapides progrès dans la Physique, ils le doivent à la méthode qu'il leur

AN. 1610.
2648. de J.C.

indique ; méthode qui ne laissant rien aux illusions de l'imagination , les a fait marcher vers la vérité avec le fil de l'expérience, l'unique qui conduite vers elle.

Ce fut Descartes qui eut en France la gloire de renverser les Autels où l'absurde Philosophie des Ecoles étoit adorée depuis tant de siècles. Un esprit pénétrant , vaste , hardi , inquiet, ne lui permit pas de se contenter des qualités occultes avec lesquelles on prétendoit lui expliquer la nature. Né avec une ame fiere & indépendante , il s'indigna des chaînes dont on vouloit le charger , & il osa soupçonner qu'elles n'étoient point celles de la vérité. Un examen fondé sur de profondes méditations , lui fit bientôt une certitude de ses soupçons ; il n'aperçut dans la Physique de son siècle , qu'un tissu d'erreurs , & il eut le courage de s'avouer que malgré un tems considérable passé dans un célèbre Collège , malgré les éloges prodigués à sa science , ni lui , ni ses Maîtres n'en avoient aucune. Réfléchissant sur cet aveuglement singulier

VII^e Epoq. *LOUIS XIII.* 501

que sa Patrie partageoit avec toute l'Europe, il crut en avoir trouvé la cause dans l'excessive vénération que l'on avoit pour les opinions reçues. En effet, ceux qui se disoient Philosophes, étoient bien éloignés de s'occuper à rechercher la vérité; ils se seroient crus des téméraires; ils bornoient leur sagacité à découvrir ce qu'avoit pensé Aristote, & souvent ils le trouvoient aussi peu. La Théologie avoit contribué au peu de progrès de la Philosophie, mais Descartes distingua ces deux spherés; il sentit que l'autorité, si nécessaire dans l'une, étoit la perte de l'autre, parce que Dieu lui-même étant notre guide dans les objets de la Religion, il seroit insensé de craindre l'erreur; au lieu que l'homme même le plus éclairé, pouvant être toujours le jouet de l'illusion, adopter aveuglément les opinions d'autrui, c'étoit risquer de courir à de perpétuels mensonges. Ce principe le conduisit à révoquer en doute toutes les idées qu'il avoit reçues depuis le moment de sa naissance, & à en faire l'examen le plus

AN. 1610. --
1648. de J. C.

AN. 1610. --
1648. de J. C.

févere. Avant de le commencer il se promet bien de ne regarder comme vrai, que les choses qui seroient avouées par l'évidence même, seule regle qu'il établissoit pour croire; résolu de ranger rigoureusement tous les sentimens qui n'auroient point ce sceau, parmi les idées fausses ou incertaines. Ainsi se dépouillant de tout attachement pour les opinions dont la vérité lui avoit paru la plus frappante, il commença par se demander s'il existoit. Convaincu de la réalité de son Etre, par le doute même qu'il en avoit formé, il examine cette portion de lui-même qui doute; il s'éleve ainsi à la recherche de la substance de son ame; persuadé à l'aspect de ses qualités, qu'elle n'a pu se donner l'existence, il recherche l'Auteur qui lui a donné cette propriété. Ainsi il arrive à un Etre suprême dont il recherche également la nature & les attributs; il en voit émaner le monde qu'il suit dans tous les Etres qui le composent. Ainsi de doutes en doutes, il s'éleve par degré jusqu'aux plus sublimes objets, en se

proposant de n'avancer que de principes en corollaires. Voilà la marche de l'esprit de Descartes, connue sous le nom de *Doutes méthodiques* ; & c'est par là que ce Philosophe sera toujours cher au genre humain, parce que ce flambeau est l'unique qui puisse éclairer les obscurités de la Nature. A la faveur de cette lumière, il vit se dissiper devant lui, les phantômes adorés pendant tant de siècles, & soutenus par des autorités si respectables. C'étoit beaucoup pour lui, ce n'étoit rien pour ses compatriotes. Il falloit avoir la périlleuse audace de leur faire part de ses pensées, de les faire rougir de leur crédulité, de s'exposer à tous les orages de l'intérêt, de l'envie & du fanatisme. Descartes eut le courage de les braver, & le péripatétisme attaqué non-seulement par ses écrits, mais encore par de nombreux prosélytes qu'ils lui firent, ne se défendit plus que par des injures, des menaces & des anathêmes. Ses adversaires le forcèrent à fuir ; mais en fuyant devant l'erreur, il laissoit des mains toutes prêtes à la détruire. Des

AN. 1610. --
1648. de J.C.

cartes avoit décrié la fausse science ; qu'il eût suivi ses propres principes , son génie auroit pu le porter jusqu'à la vraie. Il auroit fallu ne chercher la Nature que dans la Nature même , suivre patiemment ses pas , les observer laborieusement , se défendre sur-tout de former aucuns systêmes , avant d'avoir cherché les effets par la voie lente des épreuves ; en un mot , asservir toujours l'imagination à l'expérience. Mais une vaste & vive imagination s'asservit-elle ? Elle voulut dominer , & emporta Descartes. Abandonnant le fil qu'il avoit si heureusement trouvé , il se livra tout entier à la fougue d'un esprit hardi & fécond ; & au lieu d'un petit nombre de vérités fondamentales qu'il auroit découvertes , il donna une foule de chimeres agréables & brillantes. Il prit un sophisme abstrait pour une démonstration de l'existence de l'Être suprême ; il supposa à l'ame des idées innées qu'elle n'eut jamais ; il composa un corps humain qui n'a presque rien de ressemblant avec le véritable ; il ne vit dans les animaux les plus ingénieux ,

nieux , que de pures machines , mues selon les loix du mécanisme ; il mit dans l'Univers un plein si compact , une matiere subtile si dense , que le mouvement seroit impossible , ou que du moins les corps célestes le perdroyent bientôt ; il créa tous les Mondes avec des tourbillons qui n'ont pas même le mérite de la vraisemblance ; il prescrivit au mouvement des loix qui lui sont tout-à-fait étrangères ; il assigna la nature de la lumiere , & n'en soupçonna pas les principales propriétés. Enfin aux erreurs qu'il avoit détruites , il substitua des erreurs qui ne furent ni moins nombreuses ni moins considérables. Ne diminuons pas cependant notre reconnoissance pour les travaux de l'illustre François. Si un génie ardent le livra trop à l'esprit de système , si cet esprit , le plus opposé peut-être aux progrès de la Philosophie , ne lui permit pas d'avancer beaucoup la Métaphysique , & ne lui laissa presque rien découvrir dans la Physique , il lui reste la gloire d'avoir terrassé plus que personne , la fausse science qui avoit régné jus-

306 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610.-
1648, de J. C.

qu'à lui. Bacon qui ne parloit qu'à la raison & au jugement, étoit moins propre à ramener les hommes de leurs anciens préjugés, que Descartes qui parloit à l'imagination. Son système ingénieux & séduisant eut plus de force contre la prétendue doctrine d'Aristote, que n'auroient pu faire les raisonnemens les plus exacts. L'orgueil humain fut flatté de ne voir dans l'Univers, qu'une machine formée selon les loix de la Mécanique, où tout sembloit facile à expliquer. Les qualités occultes furent prosrites & remplacées par la noble témérité de vouloir rendre raison de tout; heureux tour qui mene souvent au mensonge, mais qui donne à l'esprit cette activité & cette audace sans lesquelles les hommes n'arrivent jamais à la vérité. Une impulsion générale saisit tous les Philosophes; la hardiesse de Descartes passa dans toutes les ames; les chimères qu'il avoit enseignées n'étoient point dangereuses; il avoit donné lui-même les moyens de les confondre; on avoit appris de lui à ne plus croire

VII^e. EPOQ. *LOUIS XIII.* 507
sur la parole d'autrui, à braver les
autorités pour ne se fier qu'à la raison
& à l'évidence.

AN. 1610. --
1648. de J. C.

Tandis que Bacon montrait de
loin la route que l'on devoit suivre,
& donnoit le fil qui devoit y guider;
que Descartes arrachoit les esprits à
cette paresse ignorante, qui s'étoit
contentée si long-tems de mots, &
qu'il leur inspiroit le courage de dou-
ter, avec le désir de penser par soi-
même, un illustre Italien rendoit
peut-être de plus grands services. Le
Florentin Galilée ne se livroit point
à de sublimes conjectures, ni à de
brillantes hypothèses; il ne se con-
tentoit point d'indiquer le chemin
qu'on devoit suivre, & d'exhorter
les hommes à y marcher; il donnoit
l'exemple, il s'y montrait le premier;
avançant d'observations en observa-
tions, multipliant continuellement
les épreuves, ne raisonnant jamais
que d'après elles; il invitoit les hom-
mes à le suivre, & à chercher avec
lui tous les secrets de la Nature. Le
Ciel, la Terre, l'Air, les Mers étoient
les objets de ses expériences & de ses

AN. 1610. --
1648. de J.C.

réflexions. Les découvertes les plus solides devinrent le fruit de ses travaux dans tous les genres, & la Physique expérimentale dut à ce grand homme la création, ou du moins sa renaissance.

L'ignorance, l'envie & le fanatisme trop éblouis de la gloire de ces Sages, ou craignant les lumières qu'ils apportoient, leur firent payer les plus cruels tributs pour l'éclat dont ils se couvroient. Descartes calomnié dans sa Patrie, méprisé de sa famille, persécuté, presque immolé en Hollande, auroit manqué d'asyle dans cet Univers qu'il éclairoit, si une Reine généreuse n'eût régné dans le fond du Nord. Il finit ses jours sous un ciel étranger, & lorsque le cri de l'admiration eût enfin redemandé ses cendres, lorsque la honte de l'avoir méconnu les fit ramener dans sa Patrie, & leur donna un Tombeau, l'envie poursuivant encore les mânes de ce grand homme, obtint d'une Cour superstitieuse, la défense de prononcer son éloge. Galilée plus malheureux encore, commença par

être chassé d'une Chaire de Mathématique, parce qu'il faisoit des expériences qui détruisoient de vieilles fables. Devenu plus célèbre par ses grandes découvertes dans l'Astronomie, il vit l'autorité la plus redoutable s'armer contre lui. Chargé de fers, plongé dans un cachot, menacé des plus cruels tourmens, il ne s'arracha au bûcher qui devoit le consumer, que par le désaveu des vérités qu'il venoit de reconnoître. Cette nécessaire foiblesse ne le délivra pas même entièrement des liens de l'Inquisition. Enfermé dans une Ville qui lui servoit de prison perpétuelle, il ne se livroit qu'en tremblant à la dangereuse hardiesse de confondre l'ignorance; toujours entouré de délateurs, ayant toujours devant les yeux les flâmes qu'il venoit d'éviter. Mais la tyrannie & la superstition voulurent en vain dérober les lumieres qui se répandoient de toutes parts; l'esprit Philosophique faisoit tous les jours de nouveaux progrès, & les Sciences prirent dès-lors un vol aussi hardi que sublime.

AN. 1610. --
1648. de J.C.

AN 1670. --
1648. de J. C.MATHÉ-
MATIQUES

Les Mathématiques déjà avancées dans le siècle précédent, passèrent de bien loin les bornes où elles étoient parvenues. L'Ecoffois Naper inventa les logarithmes. L'Italien Cavalieri imagina sa Géométrie des indivisibles; Pafchal, Géometre profond à seize ans, composa sa Machine Arithmétique; Roberval expliqua les propriétés de la Cycloïde; Fermat donna la théorie des tangentes; Ariot se rendit immortel par celle des Equations. Descartes ajoutant aux idées de cet Anglois, perfectionna l'application de l'analyse Algébrique inventée dans le siècle précédent, & joignant à ces découvertes une excellente théorie des courbes, il donna en quelque façon une autre forme à la Géométrie, éleva rapidement cette science à un degré où elle n'étoit jamais parvenue, & prépara les progrès que l'on a faits depuis dans la doctrine des infinis.

PHYSIQUE.

La Physique générale recouvroit deux grands principes, par le génie d'un François moins brillant, mais plus Phycien peut-être que Descartes. Epicure avoit regardé le monde

VII^e. EPOQ. *LOUIS. XIII.* 311

comme un espace immense, où de toute éternité se trouvoient des atômes nageant dans le vuide, & s'approchant où s'éloignant les uns des autres par une tendance ou par une antipathie réciproque. Aristote venu après lui, avoit rejeté ces deux principes, & rétabli le plein absolu. Le monde avoit adopté l'opinion de ce Philosophe, & Descartes lui-même, cet ennemi de tous les autres sentimens Péripatéticiens, consacroit celui-ci, & en faisoit la base de son système. Pour cette action mutuelle des Corps diffrans, il la mettoit au nombre des plus fortes chimeres. Gassendi malgré tant d'autorités, résolut de ramener sur la scène, un système qu'il goûtoit; content d'écarter ce qu'il y avoit d'odieux dans la doctrine d'Épicure, il prouva avec force les deux principes qui en étoit les fondemens. Ce sage Provençal eût peu de Partisans; l'imagination brillante de son Rival tournoit les esprits de son côté; mais notre siècle venge la mémoire de Gassendi, & admire cette pénétration qui, à travers tant de nuages,

AN 1610 ---
1648. de J.C.

ASTRO-
NOMIE.

lui fit appercevoir deux vérités, les pivots de nos connoissances Physiques.

Toutes les parties de la Physique firent en même tems de grands progrès. L'Astronomie la plus belle & la plus satisfaisante, s'enrichit des plus sublimes découvertes. Les lumières que Copernic avoit portées sur cette Science, s'étoient en quelque façon perdues. La superstition condamnoit l'immobilité du soleil, comme une opinion criminelle, pendant que de mauvais raisonnemens la proscrivoient comme ridicule. Galilée pencha d'abord pour le système du Polonois, parce qu'il le trouvoit plus conforme à l'ordre de la nature, & qu'il lui donnoit des idées plus grandes sur la Divinité & sur les ouvrages; mais les raisons de convenance, ne suffisant pas en Philosophie, il voulut examiner si les observations conspireroient avec elle. Ce fut après l'examen le plus laborieux & le plus exact, qu'il vit les Phénomènes se plier à son idée favorite, & détruire les systèmes contraires. Il n'hésita plus

à se livrer tout entier aux soins de ressusciter l'Astronome de Thorn, il lui prêta un meilleur ordre, des raisons plus pressantes, & des preuves plus décisives. Il en rassembloit de tous les côtés, lorsque la nouvelle de l'invention du Télescope vint jusqu'à lui. Enchanté de l'espoir de rapprocher & de grossir les corps les plus distans, il réfléchit sur cet instrument avec toute l'ardeur que l'amour de la vérité fait naître dans une ame forte; ses recherches devenant fécondes entre ses mains, il perfectionna le Télescope, jusqu'au point de lui faire grossir les objets trente à quarante fois plus qu'à la simple vue; il le tourna aussitôt vers le Ciel, & s'applaudit d'avoir un moyen sûr de vérifier les conjectures du Polonois. Si le système étoit vrai, Vénus devoit paroître souvent au-dessus du Soleil, & Mars être quelquefois plus près de la terre que Vénus. Copernic l'avoit prédit, & la justesse de cette prophétie, ou sa fausseté, devoit imprimer au système le sceau de la vérité ou celui de l'erreur; tout réussit selon les vœux de

AN. 1610 --
1648. de J. C.

ARTS
MOM

314 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610.
1648. de J. C.

Galilée, & l'idée du Polonois ne fut plus aux yeux de l'Observateur qu'une incontestable vérité. Les Phases de Vénus avoient encore été prédites, & leurs circonstances indiquées; elles se montrèrent à leur tour comme elles avoient été prévues, & devinrent une nouvelle démonstration du système. Un succès si flatteur étoit un puissant encouragement; le Téléscope fut donc dirigé vers tous les Corps célestes, & des vérités qui n'avoient pas même été soupçonnées, s'offrirent en foule aux yeux du Philosophe. Les Satellites de Jupiter furent apperçus, & le nom d'Astres de Médicis que Galilée leur donna, devinrent d'immortels monumens des bienfaits de cette Maison. La voie lactée, regardée auparavant comme l'effet incompréhensible d'une clarté inconnue, parut un amas d'étoiles qu'une distance infiniment supérieure à notre imagination, empêchoit d'être distinguées. Des montagnes furent découvertes, mesurées même dans la Lune; des lacs, des forêts y furent soupçonnés, des météores pareils à ceux que

nous éprouvons dans notre atmosphère y furent observés, le Satellite qui tourne autour de notre globe, ne fut plus regardé dès-lors que comme un corps de même nature & absolument semblable à lui. Le génie de Galilée s'élevant à mesure que ce magnifique spectacle se déployoit à ses yeux, il conçut l'idée hardie & brillante de regarder toutes les Planetes, comme autant de terres, volant comme la nôtre autour du foyer immense d'où partent la lumière & la chaleur, ayant peut-être un atmosphère, des mers, des productions nécessaires pour la conservation des habitans de ces globes immenses. S'arrachant ensuite à ces sublimes spéculations, il voulut trouver dans les Astres qu'il observoit, des guides qui dirigeassent d'une manière sûre les pas des voyageurs; il examina tous les mouvemens de la Lune, suivit les variations, tenta de réduire à des regles les irrégularités mêmes de ce Satellite, & se flatta d'en tirer la connoissance des longitudes. La perte de la vue ne ralentit

AN. 1609
1648. de J.C.

AN 1610.
3648. de J. C.

point le zele de ce grand homme; un de ses disciples, animé de son génie, reprit ses travaux, les suivit pendant dix ans entiers, & lui en rapportoit les résultats. Les mémoires où cet illustre aveugle faisoit consigner les réflexions que lui inspiroient les rapports de son ami, pouvoient donner enfin une théorie si long-tems & si vainement cherchée; la superstition envia au monde un si riche trésor; les papiers de ce Philosophe, tombés entre les mains d'une veuve crédule, furent portés à un Ecclésiastique qui les jetta aux flammes.

Tandis que le Philosophe Italien étendoit la sphere du monde, dévoiloit la voûte du Ciel, multiplioit les Corps célestes, indiquoit leur place, Kepler étudioit en Allemagne la marche des Planetes, fixoit la forme de leurs orbites, & assignoit les loix de leurs révolutions, loix si bien avouées de tous les Astronomes, si bien confirmées par les observations, si connues par le nom de ce Savant. Il devinoit la rotation du Soleil sur son Axe, il soupçonnoit

son action sur les Planètes, & celle des Planètes sur lui. Il entrevoyoit la part que cet Astre a sur le flux de la mer. Kircher appercevoit les taches, & Sheiner les faisoit servir à fixer le tems de sa révolution sur lui-même.

AN. 1610.
1648. de J.C.

D'excellens Géographes appliquèrent l'Astronomie à leur art, & trouverent dans le Ciel des regles pour déterminer les positions de la terre. Le Globe fut mesuré avec plus de justesse; la méthode de Fernel, si justement admirée, fit place à une meilleure. Snellius imagina celle des Triangles qui, perfectionnée bientôt après par Blaeu, ne laissa lieu qu'à des erreurs peu importantes.

GÉOGRAPHIE.

La Méchanique trouva aussi un Restaurateur dans Galilée. Il démontra par des machines qu'il composa lui-même, les loix de l'accélération des graves. Il détermina les courbes que décrivent les Bombes; il fixa les principes du mouvement des Pendules, & par l'application qu'il fit de leurs vibrations aux divisions du tems, il donna naissance à ces horloges ingénieuses qui nous en marquent

MÉCHANIQUE.

518 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. - -
1648. de J.C.

les plus insensibles parties. Deux élèves de ce grand homme ajoutèrent à la masse de ces connoissances. Castelli, fidele à la Théorie de son Maître, exposa une doctrine solide sur le mouvement des eaux courantes; doctrine d'une si grande utilité, soit pour dessécher des Marais contagieux, soit pour prévenir ou diminuer les ravages des inondations. Toricelli ne se distingua pas moins dans le même genre, & il se rendit immortel par une découverte tout autrement brillante.

On savoit qu'en aspirant l'air contenu dans un tuyau dont l'extrémité est plongée dans un fluide, ce fluide s'élevoit considérablement au-dessus de son niveau, & prenoit la place de l'air. L'horreur préendue de la nature pour le vuide étoit, depuis deux mille ans, la raison qu'on apportoit de ce phénomène. Cependant comme l'eau ne s'élevoit guere au-dessus de trente-deux pieds, on ajoutoit que cette haine n'alloit que jusqu'à cette hauteur. Le monde savant se contentoit de cette solution, & le grand Galilée lui-même ne l'avoit pas rejetée. Toricelli dédaigna le premier

cette aveugle réponse, & chercha la raison dans une ingénieuse expérience. Un tube plongé dans un vase rempli de vis-à-vis, lui fit voir que ce fluide ne s'élevoit qu'à la hauteur de vingt-huit pouces; il en conclut que la cause qui faisoit monter les différentes liqueurs, devoit être quelque principe qui pressât la surface environnante, & dont la force proportionnât les effets à la pesanteur, & par conséquent, à la résistance de la liqueur enfermée dans le tube. Ces réflexions le menerent insensiblement à soupçonner que l'Air étoit l'agent qu'il cherchoit; il en conjectura la pesanteur de cet Élément, propriété ignorée dans tous les Pays & de tous les siècles. Une si belle expérience, l'origine du Barometre, se répandit rapidement dans l'Europe, & reçut l'hommage de tous les vrais Philosophes. Le fameux Pascal qu'on a vu déjà briller dans les Mathématiques, & qui devoit se rendre un jour si illustre par son éloquence, frappé vivement de cette sublime découverte, se proposa de la confirmer

AN. 1610.
1648. de J.C.

par une démonstration. Si la cause qui faisoit monter le Mercure dans le tube de verre, étoit la pesanteur de la colonne d'air, la hauteur du fluide devoit être plus considérable dans le creux d'un vallon qu'au sommet d'une montagne, parce que la colonne étant moins considérable sur les lieux élevés, la pression devoit être moindre. La fameuse expérience faite sur le Puis de Dome en Auvergne, & répétée sur les plus hautes Tours de Paris, répondit à l'attente du jeune Philosophe, montra la pénétration de son génie, & rendit incontestable l'idée de l'Observateur Italien.

OPTIQUE.

MEDICINE

L'Optique n'eut guere moins de succès; Kepler, ce bienfaiteur de l'Astronomie, le fut aussi de cette science, il reconnut l'usage de la Rétine, il montra l'existence des images qui se peignent au fond de l'œil, en prouva le renversement. Il éclaircit les voies de la réfraction, & s'en servit pour assigner les causes de la netteté ou de la confusion de la vue; il donna le premier une théorie raisonnable des Télescopes,

& enchérisant ici sur Galilée, il en imagina de beaucoup plus parfaits. Peu de tems, après le Microscope fut trouvé; ainsi l'homme eût en quelque façon deux sens de plus; l'un qui rapproche de ses yeux les corps les plus éloignés, & qui le transporte dans les espaces célestes, l'autre qui lui grossit les plus petits objets, & lui montre une nouvelle espèce d'Étres que la Nature avoit dérobée à ses regards. A la faveur de ces deux instrumens, l'Observateur toucha aux deux extrémités de l'Univers, maître de se porter vers les espaces d'une grandeur illimitée, ou de descendre à des atômes d'une petitesse infinie.

AN. 1610 --
1643. de J.C.

MEDECINE

DIAGNOSIS

Une noble émulation agissoit sur tous les esprits; le siècle des idées étoit enfin arrivé. La Médecine retrouvoit deux vérités fondamentales, & dont chacune devoit opérer les plus heureuses révolutions. Les Anciens avoient connu la circulation du sang, mais dans les siècles d'ignorance, cette connoissance avoit subi le sort des autres, & pendant mille ans, on ne l'avoit pas même soupçonnée; Ser-

522 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610.
1648. de J.C.

ver l'avoit devinée inutilement ; elle s'étoit perdue dans les flâmes où ce malheureux avoit expiré. Harvey méditant profondément sur le corps humain, & fortifiant ses réflexions par des expériences qui ne lui laissent rien à craindre de l'illusion, tira enfin cette vérité des ténèbres. Après avoir essayé les cris de l'envie & de l'ignorance qu'il méprisa, il eût le plaisir de la voir reconnue dans sa Patrie, & bientôt après éclairer le reste de l'Europe. En même-tems l'Italien Sanctorius enseignoit la transpiration insensible, & la prouvoit par des épreuves faites sur lui-même avec une patience incroyable ; découverte qui entièrement méconnue jusqu'à lui, porta de vives lumières sur l'Anatomie, & eût de grandes influences sur l'art de guérir.

MORALE.

Dans cette fermentation générale des esprits qui se portoient vers les Sciences, la morale, la première & la plus sublime de toutes, trouva aussi des hommes qui cherchèrent à dissiper l'obscurité qui la couvroit encore. Les loix naturelles qui en

font la base, ces loix pures & sacrées, principes de toutes celles qui ne sont pas fausses, étoient entièrement défigurées. Le faux zèle les confondoit depuis long-tems avec des décrets respectables sans doute, mais que le tems avoit vu naître, & l'ignorance n'avoit point encore appris à les distinguer des conventions civiles. Quelques Sages entreprirent de débrouiller ce cahos, & s'il étoit réservé à un autre âge d'y porter la plus vive clarté, ils firent du moins briller quelques étincelles.

Hobbes alla chercher les loix de la société jusques dans leur origine; il examina l'homme sorti des mains de la nature, pesa hardiment ses droits, & du système le plus audacieux qui fût jamais, il fit sortir le plan le plus pusillanime. L'homme lui parut naître méchant, la force seule fit les sociétés, & la tyrannie créa les Empires. De ce principe odieux, on vit écolore sous ses mains, des conséquences qui ne l'étoient pas moins. La liberté même modérée, ne lui parut propre qu'à produire les plus grands désordres;

AN 1610
1468. de J.C.

MORALE

AN. 1610.--
1648. de J. C.

il crût le despotisme & la crainte, les uniques barrières contre les passions. Ces maximes si effrayantes, firent à juste titre détester leur Auteur, mais elles ne doivent point nous cacher les grandes vérités qu'il mêla à ces coupables opinions. Harrington voulut au contraire établir comme Platon une République parfaite, & cette chimere dont il traça le plan dans son *Oceana*, servit à faire éclore des principes plus bienfaisans. Les revers de Charles I occasionnerent en même tems une des plus grandes questions du Droit public. On demandoit si un peuple pouvoit dans des Assemblées légitimes, juger, déposer, condamner même les Monarques. Une question si importante ne fut pas traitée avec toute la dignité dont elle étoit susceptible, & par malheur pour la cause la plus juste, elle eut pour elle le plus foible des deux Orateurs. Saumaïse savant Critique, profond Littérateur, le meilleur Grammaïrien de son âge, mais privé absolument de cette mâle éloquence qui auroit été nécessaire pour

un si beau sujet , défendît par de
petits moyens , la cause des Rois
qu'il entreprit ; le fameux Milton qui
fut l'Orateur des rebelles , s'appliqua
plus à terrasser son adversaire , qu'à
éclaircir la question. S'il fit quelque-
fois dans cet ouvrage briller des traits
dignes de son génie , il en perdit le
prix par les grossièretés dont il acca-
bla & son Rival , & le Monarque
malheureux.

Mais l'Ecrivain qui éclaircit le
mieux le Droit public , fut le Hollan-
dois Grotius , lui qui , sorti à peine
de l'enfance , étonna les savans les
plus célèbres ; lui qui , Philosophe,
Orateur , Poète même , montra que
tous ces talens pouvoient s'allier avec
les plus sublimes objets du Gouver-
nement ; lui qui , l'ami de Barneveldt
& l'oracle de sa Patrie , fut si long-
tems l'Ambassadeur de la plus illustre
Reine de son siècle dans la Cour la
plus éclairée. Cet excellent homme se
rendit immortel par ses écrits , mais
sur-tout par son *Traité du Droit de la
guerre & de la paix* , le premier
ouvrage raisonnable qui ait paru

AN. 1610.--
1648. de J.C.

sur cette matiere, & qui malgré plusieurs erreurs, mérite d'avoir été la base de tous ceux qui ont paru dans la suite.

HISTOIRE.

Morin, Sirmond, Bochart rechercherent avec autant de critique que d'érudition, les antiquités de l'Histoire Ecclésiastique. Vossius, Marsham, Heinsius, Meursius, éclaircissoient la nuit des tems les plus reculés dans l'Histoire Civile. Selden lisoit les fastes d'Athènes sur les marbres de Paros apportés à Oxfort par les soins d'Arundel. Le Jésuite Pétau & l'Archevêque Usserius, guidés par la Science la plus vaste & la plus sûre, tentoient de dissiper les nuages qui couvroient la Chronologie. Mariana modele pour la diction, monroit à l'Espagne la meilleure histoire que pouvoient lui permettre l'habit qu'il portoit & le pays où il écrivoit. Mezerai rachetoit un style foible & confus par des vues neuves, de profondes recherches, & une piquante sincérité. Clarendon laissoit à l'Angleterre un monument inestimable des malheurs du Monarque

VII^e. EPOQ. LOUIS XIII. 527

dont il avoit été le Confident. Wareus traçoit dans un tableau aussi élégant que fidele, l'Etat de l'Irlande sa Patrie; Strada peignoit les révolutions de la Hollande, & les talens du Duc de Parme, avec un pinceau qui ne laissoit à désirer que l'impartialité. Ainsi de tous côtés des mains habiles, s'empressoient d'achever l'édifice & de faire régner les Sciences.

Tandis que de sublimes connoissances commençoient à éclairer l'Europe, les Lettres continuoient de P embellir. Elles dégénéroient en Italie où le goût général préféroit l'affectation de Marini, à la noble simplicité du Tasse. C'est ici l'Epoque d'une décadence dont cette Patrie des Arts ne s'est point relevée, & dont il seroit difficile d'assigner d'autres causes que cette inconstance de l'esprit humain qui se dégoûte même de la perfection. On trouve cependant encore quelques morceaux où le bon goût se soutient; tel est *le sœau enlevé* de Tassoni, badinage ingénieux qui a servi de modele à un des Poèmes

AN 1610. --
1648. de J.C.

LITTERATURE.

528 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610. --
1648. de J. C.

les plus agréables de la France. Telles sont les *Assises du Parnasse* par Boccallini, Satyre où régnerent tant d'érudition, de vérité & de goût.

La Littérature se sentit en Espagne de l'affoiblissement répandu dans toutes les parties de l'Etat. La Poésie qui y avoit brillé avec tant d'éclat, devint l'organe des sentimens hors de nature, affecta des images forcées, & rechercha les expressions singulieres. Louis de Gongora qui rapporta de l'Italie cette maniere vicieuse, eût malheureusement des succès; ils lui procurerent de nombreux imitateurs qui acheverent le triomphe du mauvais goût. Le théâtre, le premier de l'Europe où l'Art se fut montré, dégénéra subitement. Lopez de Vega que tant d'Ecrivains en disent le Pere, fut celui qui le perdit. Livré à la fougue d'une imagination qui ne connoissoit aucun frein, ce Poète sacrifia tout, regles, bienséance, raison, aux caprices de sa verve, & substitua ainsi aux drames réguliers de ses Prédécesseurs, des monstres où l'on admiroit quelques parties. La

Prose

Prose se sentit encore plus de la décadence générale. L'esprit des Romans s'empara de tout ; Romans qui n'offroient que des fictions extravagantes, des caracteres outrés, des pensées gigantesques, & des métaphores perpétuelles où la vérité étoit sacrifiée à la subtilité & à l'emphase. Le seul ouvrage de goût digne de rester à la postérité, qui ait paru dans ce tems, est celui où l'on fait voir le ridicule de tous les autres ; on sent assez qu'on veut parler du Dom Guichotte de Cervantes, satire originale, & la plus belle peut-être dont puissent se vanter les langues modernes.

La France & l'Angleterre recueilloient l'héritage que l'Italie & l'Espagne laissoient perdre. Ces deux Nations rivales prenoient dès-lors dans la Littérature une supériorité qu'elles ont conservée. Elles concevoient cette noble émulation qui, devenue tous les jours plus vive, a produit depuis un siècle tant de chef-d'œuvres en tout genre.

Dans le sein des factions, dans le tumulte des armes & les horreurs de la captivité, Waller cultiva la Poésie,

AN. 1610. —
1648. de J.C.

adoucit la Lyre Angloise, chanta le repos, l'amour & les plaisirs; accusé de manquer de force, il fit voir par son Ode sur la mort de Cromwel, qu'il étoit capable de s'élever aux tons les plus sublimes. Coveley à qui l'on reprocha l'affectation & le manque d'harmonie, racheta ces défauts par la finesse des pensées & quelquefois par la naïveté. Le satyrique Donn, dur dans l'expression, montra la force & le feu de Juvenal. Denham fit admirer la vigueur de son pinceau dans le Poëme de la montagne de Cooper. Fairfax transporta dans sa langue une partie des beautés du Tasse, & Harington celles d'Arioste plus difficiles encore à rendre. Ben-Jonhson, bien inférieur pour le génie à Shakespear, mais supérieur pour les connoissances & pour l'art, soutint & réforma le théâtre. Milton n'étoit encore occupé qu'à vendre sa plume aux fanatiques dont il étoit le Secrétaire. Devenu aveugle, vieux & pauvre, ce fut alors qu'il déploya toute la beauté de son génie dans ce Poëme où, sur le fond le plus bisarre, il déployoit le sublime d'Homere, le feu de

Virgile, les traits originaux de l'Arrioste, les descriptions du Tasse, & des tableaux plus touchans encore.

AN. 1610. —
1648. de J.C.

Le Cardinal de Richelieu fixoit les progrès de la Langue par l'institution de l'Académie Française, établissement où le Législateur a voulu que les titres s'oubliaient pour laisser cette parfaite égalité aussi glorieuse qu'avantageuse aux Lettres. On doit cependant avouer que les premiers qui formerent cette illustre Compagnie, étoient trop foibles pour l'emploi dont ils se chargeoient. Bois-Robert, Costar, Chapelain, tant d'autres Écrivains autrefois si célèbres, aujourd'hui si ignorés, avoient trop peu de génie pour réformer la Langue; des regles dictées par des esprits froids, étoient incapables de favoriser l'énergie & la chaleur; de-là sans doute sont nées ces imperfections, que les travaux de tant d'excellens Écrivains n'ont pu faire entièrement disparoître; ces mots inutiles, ces tours languissans, cette roideur, cette monotonie si remarquable, sur-tout dans la Poésie, & qui peut-être ne permettront jamais qu'elle en ait une absolu-

AN. 1610.--
1648. de J. C.

ment parfaite. Mais si les premiers Académiciens ne donnerent point à la Langue toute la perfection dont elle étoit susceptible, ils lui ôtèrent du moins la rouille qui la couvroit depuis tant de siècles. Elle trouva dans la suite de véritablement grands hommes, qui l'affervissant à leur génie, l'éleverent à tous les tons, & ne lui laisserent rien à envier à aucun idiôme moderne. Balzac dès-lors créa la Prose, & malgré l'emphase dont il la gâta, il lui prêta de la dignité & de l'harmonie. Voiture, que son affectation pour les jeux de mots doit placer au rang des médiocres Ecrivains, y porta de la finesse & des graces. Saint-Evremond l'embellit d'une molle négligence & d'une délicatesse dont un siècle & cent envieux n'ont pu lui dérober le mérite. Pascal dont elle devoit recevoir la clarté, la force & l'énergie, n'étoit encore occupé que de la Philosophie & des Mathématiques. D'Ablancourt multiplia les modèles par ses traductions des meilleurs Ecrivains de l'antiquité. D'Urfé rendit célèbres les rives du Lignon, par la première fiction où l'on trouve de l'inté-

VII^e. ÉPOQ. LOUIS XIII. 533

rét & du sentiment. Patru fit entendre pour la première fois des plaidoyers où les preuves empruntoient une nouvelle force du choix des termes & de la clarté de la diction.

AN. 1610. —
1648. de J.C.

Malherbe continuoit de former des élèves. Ménard imitoit l'élégance de son Maître, perfectionnoit l'harmonie du vers François, & réussissoit dans le Madrigal ; il en est peu d'aussi beau, que celui qui peint la vanité de l'espoir qu'il avoit mis dans ses Protecteurs, & la tranquillité que lui procuroit son indifférence pour la faveur & pour la mort. Racan, plus digne encore d'être le disciple du Père de la Poésie, se faisoit un nom par ses bergeries qui retracent en effet quelque idée de l'aimable simplicité des Champs. Le Théâtre resta d'abord dans l'obscurité, malgré les efforts de Hardi, de Tristan, & de Rotrou ; Corneille lui-même passa un tems assez long sans s'élever beaucoup au-dessus de ces hommes médiocres ; mais lassé d'être imitateur, s'abandonnant enfin à son génie, il s'ouvrit tout-à-coup une nouvelle route, s'élança à l'extrémité de la carrière, confondit

334 *Tableau de l'Histoire Moderne.*AN. 1637.
0648. de J. C.

ses Rivaux qui le perdirent de vue, & enchantèrent les Spectateurs qui l'admirent comme un prodige. Un sujet intéressant, un ensemble régulier, des Actes & des Scènes suivis, des épisodes liés au sujet, des caractères tracés avec force, tous différens entr'eux & ressemblant toujours à eux-mêmes. Des personnages parlant avec dignité & avec raison, des situations déchirantes, des sentimens sublimes, un Dialogue vif & naturel, de la force dans les idées, de l'éloquence dans l'expression, de la pompe, de l'harmonie dans les vers; voilà ce que tout Paris admire dans le Cid, & que l'Europe entière qui traduisit cette pièce, regarda comme une merveille. Les Horaces, Cinna, Polieucte, bien supérieurs au Cid, & qui le suivirent de près, mirent le comble à la gloire du Poète, & fixerent la supériorité du Théâtre François. Grand Poète, ame sublime, mais qui ne fut jamais peindre qu'avec des couleurs tranchantes, & qui sembla ignorer ou dédaigner l'art des nuances. S'il eût mieux goûté la simplicité des Anciens, si uniquement occupé à exciter l'admi-

ration, il n'eût pas paru ignorer que la terreur & la pitié sont les premiers ressorts du tragique, s'il n'eût pas voulu amener sans cesse l'Amour sur la scène, ou s'il l'eût mieux peint, si la déclamation ne se trouvoit pas presque toujours ses plus sublimes morceaux, si la noblesse des termes répondoit toujours à celle des pensées, il eût ravi aux Grecs mêmes la palme de son Art. Si des mains plus modernes l'ont moissonnée, si elle étoit réservée au père d'Alzire, de Mérope & de Mahomet, l'Auteur de ces chef-d'œuvres n'en doit pas moins de reconnoissance au génie créateur qui a ouvert la carrière où il s'est couronné. Que l'envie pardonne cet éloge d'un homme vivant, c'est le seul que l'amour de la vérité ait arraché dans cet Ouvrage.

Les Beaux-Arts se soutenoient en Italie. Le Guide, le Dominiquin, l'Albane, formoient des disciples dignes d'eux. André Sacchi, Eleve de ce dernier, présentoit les graces de son Maître avec des idées plus nobles & un meilleur dessein. Pierre de Cortone ne le cédoit à aucuns de ses Prédécesseurs

AN. 1610.
1648. de J.C.

BEAUX
ARTS.

536 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN 1670.
1648 de J. C.

pour le choix des sujets, & la richesse de l'ordonnance. Salvator-Rose rendoit avec la plus grande vérité les combats, les marines, & surpassoit les Peintres de tous les Pays pour le feuillé des arbres. Un étranger qui vivoit parmi eux, disputoit le prix à ces grands Artistes. C'étoit l'Espagnolet qu'une touche vigoureuse rendit inimitable dans les sujets sombres & terribles.

L'Ecole Flamande étoit parvenue à son plus haut période. Elle possédoit à la fois Rubens que la beauté de sa Poésie, la richesse de son Ordonnance, & l'éclat de son coloris rendroient le Rival des Raphaël & des Titien, si un dessein lourd ne diminueoit le prix de ses Chef-d'œuvres; Vandick l'élève de Rubens, plus correct que son Maître, plus délicat dans ses teintes, le plus habile Artiste pour le Portrait que vantent les Ecoles modernes; Rembrant, fier dans ses desseins, hardi dans ses traits, sans grace, mais plein de chaleur & d'énergie, étonnant, sur-tout pour la magie de ses couleurs, qui donne la vie à tous les objets qu'il présente; Dou & Metzru qui rendoient avec une

naïveté si plaisante les occupations de la vie privée, l'un & l'autre si estimés pour la singularité piquante de leurs attitudes, & le beau fini de leurs Tableaux; Bamboche, le premier de tous pour les objets burlesques; Braower, excellent dans les sujets bisarres & bas; Heem, le Peintre des fleurs & des insectes; Teniers, celui des Fêtes de Village, & de la joie innocente de leurs Habitans.

AN. 1610. —
1648. de J. C.

L'École Françoisé commençoit & brilloit en commençant. Vouet qui doit en être regardé comme le Pere, auroit eu des admirateurs même en Italie. Ce fut lui qui de retour de cette Patrie des Arts, reporta à la sienne la vraie manière de peindre; & qui au mérite de former de bons Tableaux, ajouta celui de faire des élèves qui lui furent bien supérieurs. C'est de son École que l'on vit sortir Dufresnoy, excellent Dessinateur, & qui se couvrit d'une double gloire par le Poëme Latin qu'il donna sur son Art; Mignard, le meilleur coloriste qu'ait eu la France; Bourdon qui se faisoit pardonner l'imperfection du dessein, par la facilité de sa touche, la fécondité de son imagination, & la

538 *Tableau de l'Histoire Moderne.*

AN. 1610.--
1648. de J.C.

finesse de ses idées ; le Brun qui le disputeroit aux plus grands Artistes, si à la beauté du choix, à la sagesse de l'ordonnance, à la noblesse des pensées, à la vérité de l'expression, il eût ajouté plus de feu, plus de sentiment & un meilleur coloris ; enfin le Sueur qui, plus vicieux encore dans cette dernière partie, l'emporta sur tous ses contemporains pour la force avec laquelle il rend sur la toile tous les mouvemens de l'ame & toutes les nuances des Passions. Le Poussin n'eut d'autre Maître que son génie, on l'a appelé le Raphaël de la France, il en fut plutôt le Dominiquin ; semblable à cet Artiste qui fut toujours l'objet de son étude & de son admiration, il eut cette composition raisonnée, savante, un peu austère, mais pleine de vérité & de force, & qui l'éleve au-dessus de tous ses compatriotes.

La Gravure atteignoit sa perfection dans ces différentes Ecoles. En Hollande, Bloemard ; en Italie, Etienne La belle ; en France, Perrier, Callot, Meulan, montroient dans leurs Estampes une vigueur, une finesse de couleurs, une intelligence de clair-obscur,

qui rendent inestimables les Chef-d'œuvres sortis de leurs mains.

AN. 1610. --
1648. de J.C.

La France acquit dès-lors une supériorité dans la Sculpture, qu'elle n'a point cessé de conserver. Elle présente dans cet âge Guillin, Sarrazin, les deux Anguiers, dignes successeurs de Pilon, dignes précurseurs de Girardon & de Puget.

L'Architecture n'étoit pas moins florissante dans ce Royaume. La Capitale renferme des monumens qui prouvent le degré éminent où cet Art étoit parvenu. C'est alors qu'elle vit s'élever le Luxembourg, le plus beau de ses Palais; le Portail de S. Gervais, morceau froid, mais modèle de régularité; la Sorbonne, édifice qui répond à la célébrité du Corps qu'elle renferme; le Val-de-Grace, le Temple de Paris qui retrace le mieux le rang de sa magnifique Fondatrice, & la majesté de l'Être suprême qu'on y adore.

Ainsi les Beaux-Arts, les Lettres, la Philosophie, la Politique, les Armées se réunissoient pour la gloire de la France, & pour rendre la Nation qui l'habitoit la première de l'Europe dans tous les genres. Le Règne si vanté de

PRINCES
PROTEC-
TEURS.

AN. 1610. --
1648. de J. C.

Louis XIV dut ses merveilles au Règne qui l'avoit précédé. La noble hardiesse de Descartes, la chaleur de Corneille, le Pinceau de Vouet, la valeur de Condé, les talens de Davau, avoient mis en jeu tous les ressorts; il ne fut plus question que de les seconder, & l'on n'eut besoin que de suivre la marche indiquée par Richelieu. De la même main dont il relevoit le Trône en assujettissant le Monarque, dont il faisoit la gloire de sa Patrie en l'enchaînant, cet immortel Ministre avoit rendu la vie aux Lettres, relevé les Beaux-Arts, animé tous les Talens. Dans ce même Cabinet d'où il écrasoit le Calvinisme, les Grands & l'Autriche, il fixoit le Méridien, il instituait le Jardin des Plantes, il dictoit les Réglemens aussi nobles que sages de l'Académie Française; il rassembloit les matériaux d'une Histoire, ou traçoit le plan d'une Tragédie. Après un tel exemple, qui pourroit encore dédaigner les Arts? Quel Ministre ou quel Magistrat allégueroit le nombre de ses occupations pour se dispenser du soin de protéger les Lettres? S'il étoit de nos jours des hommes revêtus d'éminentes dignités

qui ne sentissent pas leur prix, qu'ils sâchent encore que Gustave Adolphe les aimoit, les respectoit, qu'il en faisoit ses Oracles, qu'il n'entreprendoit jamais une guerre, qu'il n'eût consulté dans Grotius la justice de ses armes; qu'ils se rapellent que la fille de ce Héros en faisoit ses délices, & que tant qu'elle régna, Christine fut un des plus-grands Rois de son siècle; qu'ils apprennent que la Princesse Palatine, un des plus beaux Esprits de son tems, s'honoroit de s'appeller l'amie & le Disciple de Descartes. Le goût pour les Beaux-Arts est en effet le sceau distinctif que la Nature a imprimé aux grandes ames; faites pour aspirer à la gloire, elles chérissent naturellement les talens qui seuls en assurent la durée; pénétrées de l'amour de l'humanité, elles protègent nécessairement les sciences qui seules sont utiles dans tous les Pays & dans tous les âges; car ce n'est pas au tems & aux lieux où elles fleurissent, qu'elles bornent leur influence; elles s'étendent à tous les siècles, à tous les Pays; & c'est un avantage qu'elles ont sur toutes les autres actions des hommes. Que revient-il en effet à la plus

AN. 1610.
1648. de J. C.

grande partie de la Terre, des conquêtes de Clovis, de l'habileté de Mahomet, des victoires de Charlemagne, de la valeur de Godefroi de Bouillon, de la prudence de Rodolphe de Hapsbourg, & de la Politique de Charles-Quint ? Quel fruit l'Allemagne retire-t-elle de l'ambition de Philippe II, ou l'Espagne du génie du Ministre de Louis XIII ? Le Monde entier profitera à jamais des découvertes de Colomb ; il s'instruira avec Bacon ; il s'éclairera avec Galilée ; dans les glaces de la Russie le génie s'enflamme avec Corneille ; le François embellit son imagination avec le Tasse ; & sur les bords de la Tamise l'Anglois jouit d'un Tableau que Raphaël composa il y a deux siècles sur les rives du Tibre, ou d'une Statue que Michel-Ange travailla sur celles de l'Arne. Empire, Triomphes, Conquêtes, Politique, tout se perd, tout se précipite sous les pas du Temps dans d'éternels abîmes ; les Arts seuls survivent, & portent leurs bienfaits dans les Régions les plus lointaines, & dans les siècles les plus reculés.

Fin du troisieme Volume.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Livre intitulé, *Tableaux de l'Histoire Moderne, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher la publication. A Paris, ce 28 Mai 1766.

B O U D O T.

P R I V I L E G E D U R O I.

L O U I S, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos Amés & Faux Conseillers; les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre Amé le Sr. DESAINT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desiroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Tableau de l'Histoire Moderne, jusqu'à la paix de Westphalie*, par M. de Méhégan, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi de faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui. & de tous dépens, dommages & intérêts: A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires

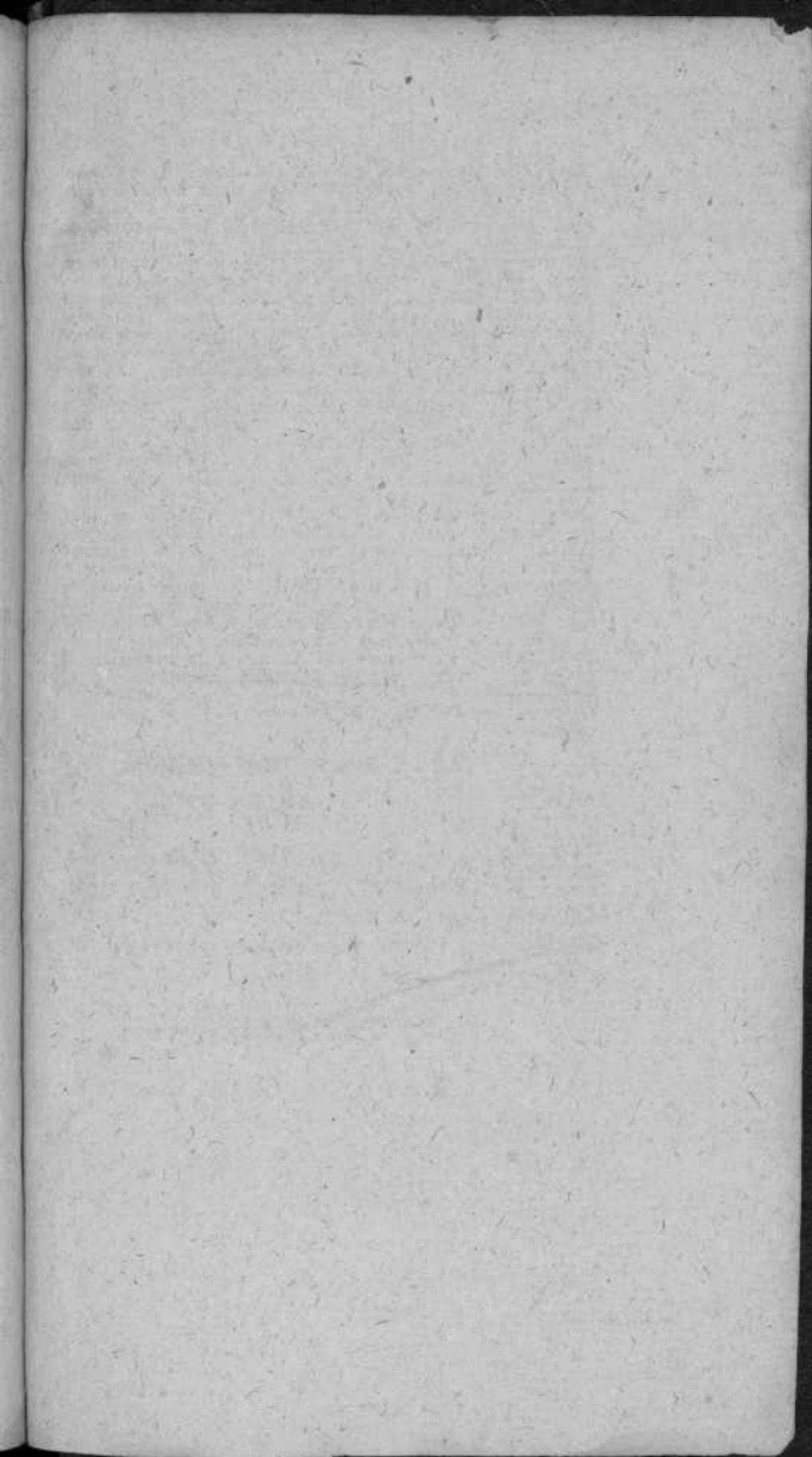
de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau Papier & beaux Caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. à peine de déchéance du présent privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le seizième jour du mois de Juillet, l'an de Grace mil sept cent soixante-six, & de notre Règne le cinquante-unième.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

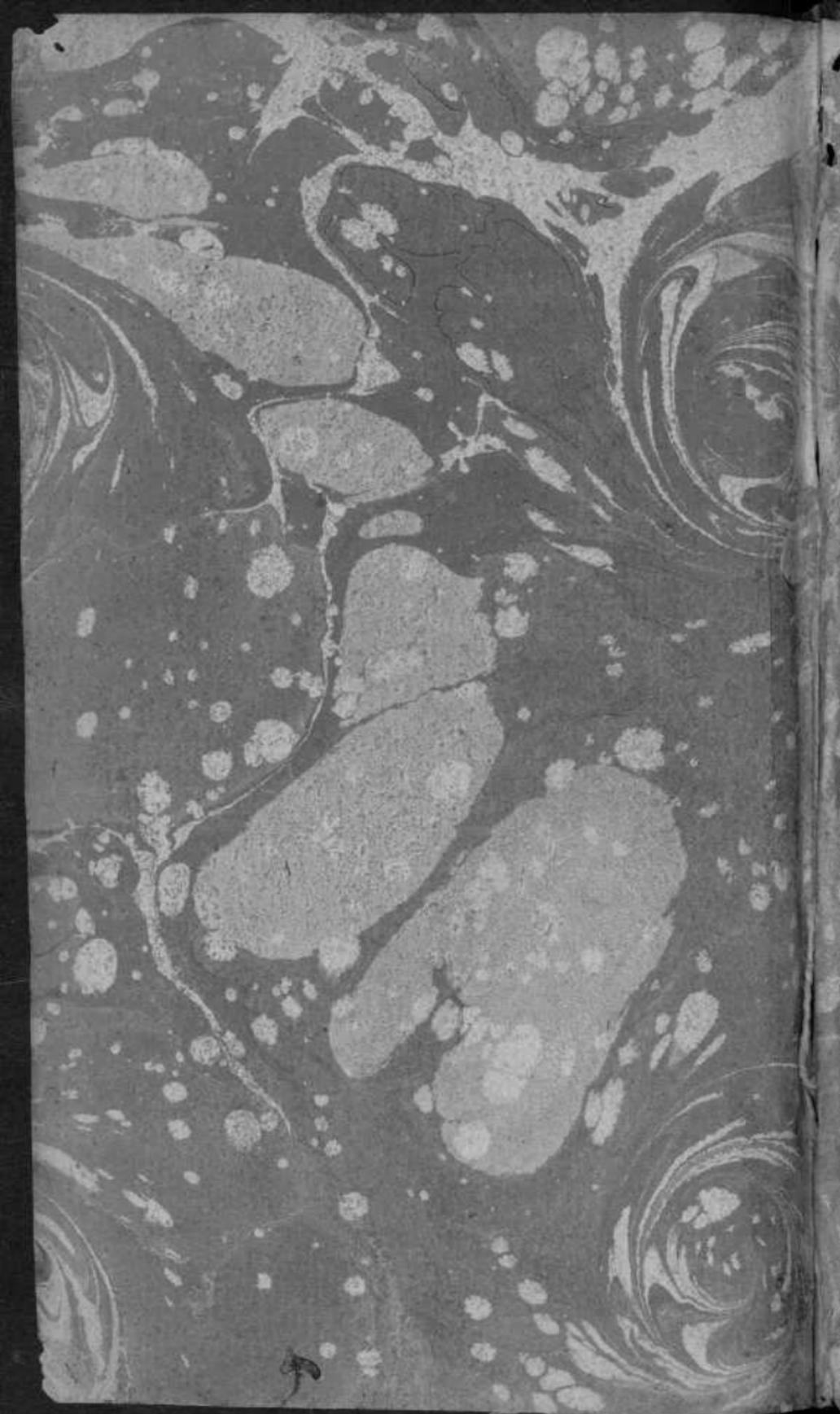
*Registré sur le Registre XVII. de la
Chambre Royale & Syndicale des Libraires
& Imprimeurs de Paris, N^o. 162, fol. 4,
conformément aux Réglemens de 1723. A
Paris, ce 22 Mai 1766.*

Signé, GANEAU, Syndic.

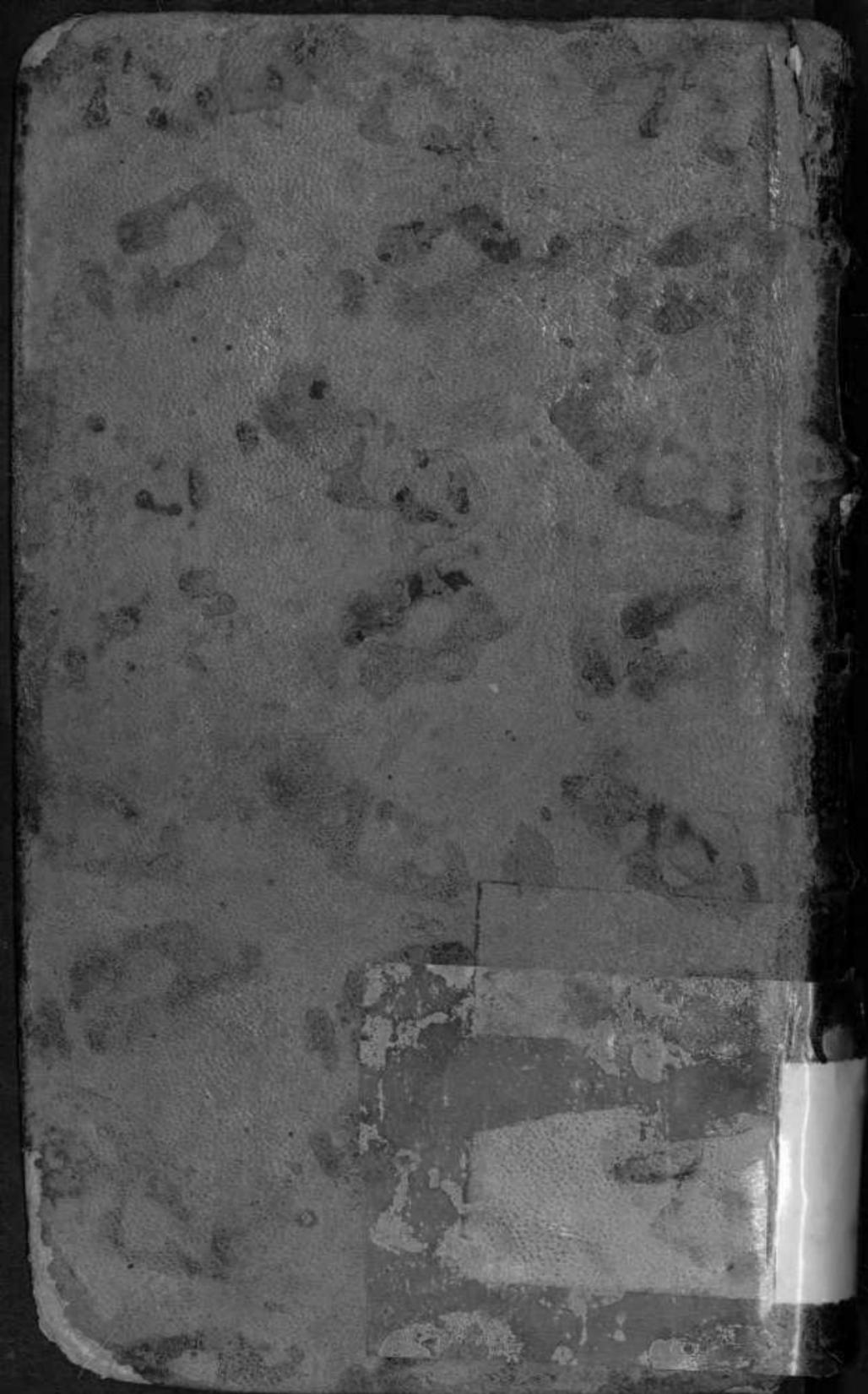




ae-30







T A B L E A U
D E
L'HISTOIRE

T O M

I I I

A
5354